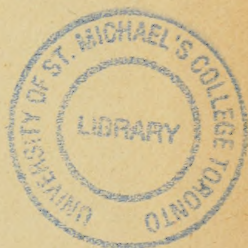
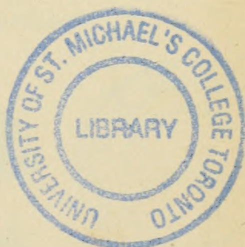

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04998224 2




BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINÆ
STUDENDIUS
TRANSFERRED


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE SACERDOCE
ET LE SACRIFICE





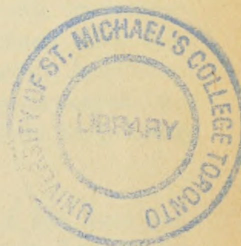
J. GRIMAL. S. M.

LE SACERDOCE
ET
LE SACRIFICE
de
Notre-Seigneur Jésus-Christ

« Il n'y a rien de plus grand dans
« l'univers que Jésus-Christ et il n'y
« a rien de plus grand en Jésus-
« Christ que son sacrifice. » BOSSUET
(Réflexions sur l'agonie de J.-C.).

QUATRIÈME ÉDITION





GABRIEL BEAUCHESNE, ÉDITEUR
A PARIS, RUE DE RENNES, 117
MCMXXIII

Nihil obstat.

Lugduni, die 13^{a} Decembris 1921.

J. Raffin,
Sup. Gen. S. M.

Imprimatur.

Parisiis, die 6^{a} Aprilis 1923.

J. Lapalme, v. g.

AVANT-PROPOS

Pour la troisième Édition

La première édition de ce livre, fruit de l'enseignement dogmatique de l'auteur au Grand Séminaire de Nevers entre 1897 et 1903 et publié à a requête de ses anciens élèves, parut en 1908. Une lettre éloquente de Mgr Gauthey, alors Évêque de Nevers, lui servit d'introduction. Une seconde édition, légèrement corrigée et complétée, suivit en 1911. En 1915, sur les instances réitérées des Messieurs de Saint-Sulpice de Baltimore, une édition anglaise fut publiée à Philadelphie. Des suppressions et des changements assez considérables y avaient trouvé place, et le talent du traducteur, le R. P. M. Keyes, S. M., avait réussi à en faire presque une œuvre originale. Toutefois, la révision était loin d'être aussi étendue et aussi soignée que celle qui a été entreprise en vue de la présente édition.

Un auteur ne garde pas intérêt à son livre pendant cinq et dix ans sans rencontrer, dans l'intervalle, bien des vues nouvelles et sans recueillir des références appréciables aux travaux plus récents. Il ne peut pas non plus manquer de penser à des

suppressions opportunes, à des formules plus claires et ordinairement plus brèves. Si bien qu'il n'est peut-être pas une page du livre où une retouche plus ou moins profonde n'ait été introduite.

Nous signalerons seulement les changements les plus notables.

— Dans la première partie, le chapitre deuxième, sur l'origine du sacrifice, a été supprimé. Ainsi disparaît un des morceaux les plus travaillés de tout le livre, mais la suppression ne taille pas dans le vif ; cette thèse générale contre l'Évolutionnisme religieux était quasi un hors-d'œuvre, et les quelques passages de ce chapitre qui intéressaient le sacrifice, reviennent naturellement ailleurs.

— Dans la deuxième partie, le chapitre premier, sur le Christ fait prêtre par l'Incarnation elle-même, a été allégé d'une inutile analyse de l'Épître aux Hébreux et disposé dans un ordre meilleur. — Le chapitre troisième, sur la Vierge-Prêtre, a été développé et refondu : il est achevé enfin au gré de notre dévotion filiale. — Le chapitre cinquième a été complètement modifié : la longue thèse d'érudition scripturaire, élaborée contre les Protestants libéraux et les Modernistes, faisait presque perdre de vue le grand Acte du Sacrifice, qui est le sujet même de ce chapitre et le centre de tout le livre. Cette thèse a été remplacée par une élévation ou contemplation dogmatique sur l'amour qui inspire et domine l'immolation de Jésus, Prêtre et Victime, sur l'autel du Calvaire. — Quelques légers changements s'imposaient dans le chapitre du

Chemin de Croix sacerdotal, pour harmoniser les considérations de trois ou quatre des stations avec la nouvelle rédaction du chapitre précédent.

— Dans la troisième partie, le traitement du chapitre troisième, sur la consommation éternelle du sacrifice de la croix, a gagné en clarté et en force à la suppression de certaines redites et d'arguments trop subtils.

— Dans la quatrième partie, on a ajouté quelques pages aux chapitres troisième, quatrième et sixième, sur les effets vivifiants de l'hostie, sur la communion immolante et sur notre enseignement eucharistique de plus en plus zélé pour inspirer aux âmes l'esprit de sacrifice et d'expiation. — De plus, le chapitre huitième et dernier, sur notre mort sacerdotale, a été repris à pied d'œuvre. Dans les premières éditions, ce chapitre, et partant tout le livre, se terminait par une citation de cinq ou six pages empruntée à Bossuet. Le couronnement était magnifique ; mais il écrasait notre modeste structure. Tout en recueillant et utilisant chaque fragment de la sublime doctrine de Bossuet, nous avons visé à donner à ce dernier chapitre un ton plus personnel et une portée plus pratique.

— Ajoutons enfin que pour dire l'objet, le but et les sources de notre travail, nous n'avons pas cru pouvoir mieux faire que de conserver comme Introduction la Préface des deux éditions précédentes, légèrement condensée par endroits et dégagée de quelques détails d'intérêt local et transitoire.

Très probablement, cette révision sera notre dernier effort pour rendre ce livre moins indigne du chef-d'œuvre divin qui en est le sujet. Daignent Jésus et Marie voir nos intentions et bénir l'œuvre, afin que, tout imparfaite qu'elle reste, elle puisse néanmoins aider beaucoup de prêtres à comprendre et à aimer de plus en plus leur divin Sacerdoce.

Our Lady of the Elms, New-York.

21 Novembre 1921,

en la fête de la Présentation de la sainte Vierge.

INTRODUCTION

L'objet de cette étude est nettement indiqué par le titre : « Le Sacerdoce et le Sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Le mot de Bossuet, que nous avons placé au-dessous du titre, nous dit toute la grandeur de cet objet. Bossuet semble condenser dans ce mot la première page de la belle Préface qu'en 1677 Pasc. Quesnel écrivait pour la première édition de *l'Idée du Sacerdoce et du Sacrifice de Jésus-Christ donnée par le P. de Condren* : « Le chef-d'œuvre de Dieu, c'est Jésus-Christ et « le chef-d'œuvre de Jésus-Christ, c'est son Église « et sa Religion. Mais ce qu'il y a de plus grand, de « plus saint et de plus auguste dans Jésus-Christ, « dans l'Église et dans la Religion chrétienne, c'est le sacerdoce et le sacrifice de Jésus-Christ. Son « sacerdoce est la fin de son Incarnation, comme « son Incarnation est le fondement de son sacer- « doce. Car le Fils de Dieu ne s'est fait homme « qu'afin d'être le Prêtre de son Père et le Pontife « de la vraie Religion ; et il n'est Prêtre, comme « saint Paul l'enseigne (Heb., v), que parce qu'il « est le Fils de Dieu. Or la fin du Sacerdoce du Fils « de Dieu, c'est son sacrifice... Il paraît de là que « la science de la Religion chrétienne consiste

« dans la connaissance de l'Incarnation, du sa-
« cerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ. »

En vérité, toute l'histoire, toute la vie religieuse de l'humanité, sur la terre et au ciel, converge vers le sacrifice unique et infini du Pontife éternel. Le culte de l'antiquité présage la croix ; les siècles chrétiens en découlent, et ils en vivent par l'Eucharistie ; l'éternité céleste n'en est que la consommation glorieuse.

Pour embrasser un si vaste sujet nous diviserons notre étude en quatre parties.

— La Préparation : Jésus-Christ, Prêtre et Victime, est figuré, présagé par le sacerdoce et le sacrifice antiques. — La Réalisation : Jésus-Christ, constitué le Prêtre par excellence par l'Incarnation elle-même, offre sur l'autel de la croix le Sacrifice infini. — La Consommation céleste : Jésus, le Pontife éternel, entre au ciel, le vrai Saint des Saints, pour y consommer le sacrifice unique de la croix en s'offrant en Hostie : soit pour nous introduire avec Lui, par la vertu de sa mort, en possession des biens du Testament Nouveau ; soit surtout pour glorifier Dieu par les adorations de son humanité sainte et celles des Bienheureux, son corps mystique, en cet état glorieux qui se rattache essentiellement au sacrifice de la croix, comme la confirmation et la conséquence nécessaires de son efficacité. — Le Prolongement eucharistique : Jésus, souverain Prêtre, renouvelle, jusqu'à la fin des temps, dans l'Eucharistie, l'oblation de la croix pour donner à son Église un sacrifice parfait dans lequel elle s'offrira par Lui et avec Lui ; et pour faire communier

les chrétiens à l'hostie qui les conduit à la consommation céleste en les incorporant à la mort du Calvaire.

Certains nous ont reproché de mettre sur le même plan, dans la Préparation du sacrifice de la croix, les cultes païens et le culte judaïque d'origine et de caractère si opposés. Mais nous pensons avoir fait, spécialement dans les chapitres vi et vii, et nos lecteurs feront aussi, nous l'espérons, toutes les distinctions nécessaires. D'autre part, il est vrai que, en dépit de l'apport des mauvaises passions et peut-être des influences diaboliques, l'origine des cultes de la Gentilité ne se retrouve que dans une révélation primitive ou du moins dans les plus nobles instincts de l'âme humaine ; s'il est vrai que, en dépit de toutes les déviations et corruptions, ces cultes gardent les traits essentiels de tout sacrifice (Substitution, Alliance, Communion) et de tout sacerdoce (Choix, Purification et Consécration au service de l'autel) ; pourquoi ne verrions-nous pas en Jésus, notre Pontife, et dans son Sacrifice, la réalisation de ce qui était fondamental, noble et pur, sinon primitivement révélé, dans la religion des grandes races, comme nous voyons en lui la réalisation des figures divinement instituées dans le Peuple d'Israël ? « *Illud (sacrificium crucis) natura* « *animæ, ægra sed inseminatæ veritatis non omnino* « *cassa, suspirabat,* » (Thomassin, *De Inc. Verbi*, X, ch. vi, 5).

Certains aussi nous ont reproché de trop côtoyer les théories peu sûres des partisans d'un sacrifice céleste, dans la Troisième Partie, la Consommation.

En tout cas, pensent-ils, on aurait dû par des formules très nettes, par de vraies définitions, préciser la nature de cette vie sacerdotale du ciel. Pour ce qui est des théories peu sûres, nous avons eu le souci constant, nous pourrions dire le scrupule de nous en écarter. Nous aurons occasion de le redire bientôt, en parlant des Maîtres que nous avons suivis. Quant à ce qui touche à la précision des traits et des formules, nous avouons avoir évité à dessein toute définition abstraite du sacrifice *proprement dit* ou du sacrifice *secundum quid*. Dans cette troisième partie, comme dans tout le livre, nous nous sommes attachés au FAIT que l'histoire ou la Révélation nous découvre. Les textes de l'Épître aux Hébreux et la théologie de saint Paul sur la Résurrection nous découvrent une relation intime et nécessaire entre la vie glorieuse de Jésus uni à son corps mystique et le sacrifice efficace de la croix. Nous avons visé à rendre ce fait. Il reste du vague ou plutôt du mystère : « l'œil de l'homme n'a point vu ». N'importe ; le peu que nous avons pu entrevoir, nous donne une idée plus haute et plus pleine du ciel et de la croix.

Du moins, dira-t-on, il eût été mieux de ne pas développer aussi longuement ces deux questions, qui ne paraissent pas être parties intégrantes du dogme du Sacerdoce. La PRÉPARATION viendrait mieux comme une espèce d'Introduction et la CONSOMMATION comme un Appendice ou Conclusion.

Nous aurions pu, à la vérité, aller directement nous prosterner aux pieds de notre Pontife et nous arrêter dans la contemplation de son ministère

sacré ici-bas, à la croix et sur l'autel eucharistique. Jésus, le Prêtre par excellence de par l'Incarnation elle-même, offrant sur la Croix l'oblation infinie et la renouvelant ensuite pour nous, par ses prêtres-vicaires, jusqu'à la fin des temps, dans l'Eucharistie : tel est bien le point central de notre Étude, celui que la Révélation a le plus éclairé, et qui est le plus fécond en conclusions pratiques. Toutefois traiter sommairement, en Introduction ou en Appendice, la Préparation historique et la Consommation céleste, nous semblerait diminuer le dogme du Sacerdoce éternel et du Sacrifice infiniment efficace. Le Sanctuaire de notre Pontife nous apparaît dans toute sa beauté et sa vraie grandeur seulement quand nous y accédons à travers la vie religieuse des siècles écoulés, comme à travers un majestueux portique ; et quand, au-dessus de l'autel de la croix, nous voyons s'élever sans fin, comme un dôme de gloire, l'adoration éternelle du ciel. Sans la colonnade de Bernin, sans la coupole de Michel-Ange, la Basilique de Saint-Pierre serait-elle « la seule des œuvres de l'homme qui ait quelque chose de la grandeur des œuvres de Dieu » ? Ces longues rangées de colonnes, s'ouvrant circulaires comme deux bras gigantesques pour embrasser le monde, font une digne entrée au TEMPLE de la Jérusalem catholique. Le dôme colossal et aérien fortifie et allège tout à la fois la puissante structure ; et il jette à travers les vastes nefs, sur les marbres et sur l'or des autels et des voûtes, un resplendissement particulier qui donne l'impression de la lumière vivante, éclairant le Sanctuaire céleste. Plus encore que la

merveilleuse Basilique, le dogme du Sacrifice et du Sacerdoce de Notre-Seigneur, le chef-d'œuvre de Dieu, demande à être vu dans son ensemble, cet ensemble harmonieux et grandiose qui embrasse la terre et le ciel, le temps et l'éternité, toute la vie religieuse d'ici-bas, rayonnant autour de la croix et dominée par l'adoration glorieuse du ciel.

*
* *

Notre but n'est pas tant de prouver le dogme sacerdotal que d'*y faire penser* pour que l'âme en tire les conclusions vitales sur nos grandeurs, nos obligations, notre force de prêtres.

Ces pages ont été rédigées d'abord pour ses élèves par un professeur de dogme. Il voulait aider des séminaristes, des jeunes prêtres à mieux préparer leur ordination, à mieux comprendre leur sacerdoce et leur sacrifice. L'œuvre garde toujours le même caractère et la même destination. Elle n'est qu'une thèse de théologie dogmatique développée dans un but de piété.

Ainsi après avoir vu dans l'Épître aux Hébreux, comment Jésus-Christ est le Pontife suprême de par l'Incarnation elle-même, il nous sera doux et utile de méditer sur notre Sacerdoce, qui est celui de Jésus et nous fait UN AUTRE CHRIST, et sur la part de Marie, la Vierge-Prêtre, dans la constitution et l'exercice du Sacerdoce de Jésus. Ensuite, après un regard sur la vie de Jésus toute orientée vers la croix, nous nous arrêterons à contempler les dispositions saintes et surtout l'amour de Jésus sur l'autel

du Calvaire. Enfin, nous nous exercerons à le suivre dans un Chemin de croix sacerdotal. Mais c'est surtout dans la quatrième partie que les thèses de dogme seront mêlées aux applications pratiques sur notre messe et notre communion, sur la prédication et la foi eucharistiques, enfin sur notre mort en sacrifice.

Peut-être ce mélange déplaira-t-il à quelques-uns. Passer rapidement d'une thèse à une méditation les déconcerte. Ils auraient préféré une œuvre en deux volumes, l'un exclusivement réservé au développement scientifique du dogme, l'autre aux conclusions pratiques. Nous aurions pu sans doute mieux ménager les transitions et unir plus naturellement doctrine et piété ; mais nous n'aurions pu consentir à les séparer. Nous l'avons dit : ce livre est une thèse de théologie, écrite dans un but de piété. La thèse n'a de prix pour nous que par les conclusions : les conclusions ne valent que par la thèse d'où elles dérivent. Doctrine et piété forment un tout vital : c'est la pleine parole de Dieu, à la fois Vérité et Vie, *Veritas et Vita*.

*
* *

Evidemment cette parole de Dieu est la base ou la source de notre Étude.

L'apparence scientifique donnée au développement de certains chapitres de la première partie induirait en erreur si elle faisait croire que nous cherchons le fondement de notre étude dans l'histoire des religions. Nous l'avons déjà dit, ces cha-

pitres ne sont pas le fondement, mais seulement l'entrée, le portique de l'édifice. Aussi bien, dans cette première partie, nous ne prétendons aucunement faire une étude comparée du sacrifice dans les diverses religions au point de vue strictement scientifique. Nous nous appuyons uniquement sur la révélation de l'ancien Testament.

Supposant l'institution divine et le sens figuratif du sacerdoce et du sacrifice lévitiques, nous visons simplement à en dégager et souligner les traits qui nous paraissent présager plus nettement le Sacerdoce du Christ et le Sacrifice de la Croix. Mais, à l'occasion, en nous appuyant sur quelques autorités historiques choisies, nous signalons avec complaisance, dans les religions païennes, les traits qui nous semblent correspondre plus ou moins exactement aux traits figuratifs et prophétiques du culte juif.

Notre thèse reposera donc uniquement sur le dogme révélé : le dogme du sacerdoce et du sacrifice préparatoires dans l'ancien Testament, et surtout le dogme du sacerdoce éternel et du sacrifice infini sur la croix et sur l'autel eucharistique, tel que nous le lisons dans l'Évangile, dans saint Paul et particulièrement dans l'Épître aux Hébreux.

Nous étudierons les Écritures qui contiennent ce dogme à l'école des Maîtres du XVII[e] siècle, providentiellement suscités « pour restaurer la notion du sacerdoce » : — Bérulle et Condren, qui fondèrent l'Oratoire, « pour tendre à la perfection de prêtrise » et apprendre à tous les ministres de l'autel qu'ils doivent être « des religieux de Notre-Seigneur par

cela seul que prêtres. » — Saint Vincent de Paul, une des plus belles âmes sacerdotales qu'il ait été donné au monde de voir, l'initiateur des *Conférences de Saint-Lazare*, et le plus actif promoteur de la réforme ecclésiastique. — Olier, l'auteur du *Pietas Seminarii* et du *Traité des saints Ordres*, le fondateur de cette Société de Saint-Sulpice, qui a été dès lors en France et puis en Amérique, le représentant et l'agent aussi vénérable que fécond de l'idéal sacerdotal. — Thomassin, dont le dixième Livre du *Traité du Verbe Incarné*, en un style un peu trop abondant et maniéré mais si joli parfois et si savoureux, est un prodige de science et un hymne de piété en l'honneur du Christ-Prêtre. — Bossuet enfin, qui aux *Conférences de Monsieur Vincent*, s'était préparé à devenir le Docteur et le Poète incomparable de la Cène, de la Croix et du Ciel.

Souvent et parfois longuement, nous citerons Bossuet. Nous ne nous en excusons pas. Lui seul, avec son style unique, a rendu dignement la sublime théologie du divin sacerdoce et du sacrifice éternel. Presque toujours d'ailleurs, nous pouvons le suivre en toute sécurité. Écartant les thèses contestables ou subtiles, son génie plane au-dessus des opinions dans la contemplation du dogme pur.

Il y a parfois des obscurités et quelques vues discutables dans les autres Maîtres que nous avons cités. Scrupuleusement nous nous garderons de leurs théories personnelles. Nous savons trop que la foi et la piété du prêtre ne sont et ne doivent être satisfaites que par des conclusions doctrinales et des applications pratiques qui reposent sur le

dogme par lui-même ou du moins sur des déductions clairement et fortement attachées au dogme. Au besoin même nous signalerons les expressions exagérées ou les théories suspectes mises en avant par ces Maîtres. Mais nous ne cesserons pas pour cela d'être leur disciple et de les vénérer comme des initiateurs suscités de Dieu[1].

Suscités de Dieu, ils l'étaient à la fois comme docteurs du sacerdoce éternel et comme apôtres de la sainteté dans le clergé. Epris passionnément eux-mêmes de « l'idéal de prêtrise », ils s'efforçaient tout d'abord d'en révéler les grandeurs aux clercs pour les amener ensuite à réaliser cet idéal dans leur vie. Saint Vincent de Paul, Condren, Olier, et tous ceux qu'à cette grande époque de Renaissance catholique Dieu suscita pour la réforme du clergé,

1. Cette nouvelle édition était sous presse quand nous est parvenu le troisième volume de H. Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours : L'École Française*, Paris, 1921. Ce beau livre nous a fait comprendre et admirer encore plus cette grande école de spiritualité qui va de Bérulle à Mgr Gay et à l'abbé Planus. — Avec beaucoup de finesse et de sympathie, l'auteur (pp. 675-678) se demande si nos réserves ne sont pas et trop rigoureuses et trop subtiles. Peut-être étaient-elles trop accentuées dans les éditions précédentes ; nous en avons adouci l'expression ici, en même temps que nous avons souligné davantage tout ce que nous devons à cette école. Mais nous n'avons pu indiquer tous les emprunts ; c'est toute la substance du livre qu'il aurait fallu souligner. Ceux qui liront, et ils seront nombreux, semble-t-il, le nouvel ouvrage de M. Létourneau, S. S., *Sous la conduite de M. Olier, textes choisis dans ses œuvres et disposés en forme de retraite sacerdotale*, Paris, 1921, se rendront compte facilement que dans tout notre travail, en particulier dans la quatrième partie, nous ne sommes qu'un écho ou un élève du Fondateur de Saint-Sulpice.

éclairaient avant de sanctifier ; ils éclairaient pour sanctifier.

Aujourd'hui comme hier, le premier besoin du prêtre est de se mettre à l'école de ces Docteurs providentiels, pour y apprendre la théologie de son sacerdoce. Nous remplirons les obligations saintes de notre état dans la mesure où nous en méditerons les grandeurs en Jésus.

PREMIÈRE PARTIE

La Préparation

Jésus-Christ, Prêtre et Victime, est figuré, présagé par le Sacerdoce et le Sacrifice antiques

CHAPITRE PREMIER

UNIVERSALITÉ DU SACRIFICE

Dans toute l'antiquité païenne ou juive, au centre de la vie religieuse apparaît le sacrifice, l'acte suprême du culte, consistant dans l'offrande et la destruction d'une victime en l'honneur de la divinité.

On peut interpréter différemment le fait universel du sacrifice ; mais on ne peut le nier. Partout l'acte suprême du culte consiste dans l'offrande et la destruction réelle ou équivalente d'une victime en l'honneur de la divinité. « Le sacrifice se trouve « dans toutes les religions, dès les origines, autant « du moins que nous pouvons les atteindre. En fait « il consiste toujours dans une immolation variant « selon la matière offerte[1]. »

I

La grande place du sacrifice dans la vie de l'antiquité païenne nous est révélée par de nombreuses

1. LAGRANGE, *Études sur les Religions sémitiques*, Paris, 1905, p. 247. — « The sacrifice is the central feature in every worship : « it is not purely a gift presented to the Gods but consumed in their « service. » William Robertson SMITH, *Encyclopedia Britannica*' 9e édition. *Sacrifice*.

inscriptions, recueillies dans les divers *Corpus*, par les bas-reliefs, ex-voto et autres monuments archéologiques, et, mieux encore, par le témoignage de nos vieux auteurs classiques, grecs et latins.

Les Grecs, perpétuels et curieux voyageurs, sont à même de nous renseigner sur les cultes de l'Asie et de l'Égypte presque aussi bien que sur ceux de l'Hellade. Resserré dans son petit pays, entouré d'une mer aux ondes clémentes, placé sur les bords de cet Archipel, où les îles semblent jetées comme des pierres de passage, ce peuple a couvert de ses colonies tout le littoral méditerranéen. Ses écrivains eurent leur bonne part du génie national ; ils allèrent plus loin que les colons, plus loin qu'Ulysse, ce coureur des terres et des mers inconnues. Ce sont leurs constatations, leurs expériences de l'universelle vie religieuse, qu'ils nous redisent. — On ne sait rien d'Homère sinon qu'il avait beaucoup voyagé et beaucoup vu ; sa vie a dû ressembler à celle des Aèdes qu'il nous a peints lui-même, poètes vagabonds, allant de cité en cité chanter leurs vers, à la fin des banquets ou des fêtes religieuses. Partout, dans ses pérégrinations, il s'est trouvé en contact avec une religion vivante, populaire, s'exprimant surtout par les sacrifices, depuis la modeste offrande du foyer domestique jusqu'aux solennelles hécatombes, immolées au nom de tout un peuple : en témoin, en croyant il nous dit la puissance de ces rites sacrés pour apaiser les dieux, obtenir ou conserver leur faveur. — Hérodote, qui, quatre ou cinq siècles après Homère, a visité à loisir tous les lieux de renom, villes et

temples, en Égypte, Libye, Phénicie et Babylonie, en Thrace, dans les Iles et dans la Grande Grèce, nous représente, en ses relations sincères, toutes ces sociétés du passé comme des corps religieux, groupés autour de l'autel. — Même tableau, quand, à la veille de notre ère, Strabon, le *Géographe* observateur et lettré, Diodore de Sicile, le compilateur de la *Bibliothèque historique*, nous peignent la vie religieuse de l'Egypte, de la Chaldée, de la Perse. — Pausanias a borné sa *Description* comme ses voyages à la Grèce européenne ; mais ses souvenirs précis, minutieux, sont comme une photographie des sanctuaires célèbres, du service des prêtres, de l'affluence des fidèles aux sacrifices. — Et, bien des fois déjà, les découvertes de l'archéologie, sur les côtes de la mer Égée ou dans les plaines de Chaldée, les écritures mystérieuses déchiffrées ont confirmé, en les éclairant, les témoignages d'Hérodote, de Diodore et de Pausanias.

Les auteurs latins sont moins riches d'informations sur le culte des autres peuples et même sur leur propre passé religieux. Pour eux, Rome était l'univers ; et le rayonnement des siècles glorieux colorait de reflets trompeurs les obscures origines. Nous pourrions cependant puiser quelques renseignements précieux dans les fragments de Varron, dans les *Décades* de Tite-Live, « l'Hérodote romain », et surtout dans Virgile, qui, au dire de Macrobe, a parlé des choses sacrées savamment, comme « un initié », comme un *Pontifex Maximus*. Macrobe lui-même, qui, dans le Troisième Livre de ses *Saturnales* fait si bien ressortir la science liturgique de

Virgile, serait à lire soigneusement, car il commente les vieux textes sacrés, sinon en fidèle attardé du paganisme finissant, du moins en amateur et en expert ès-antiquités religieuses.

Mais notre but n'est pas de réunir et de mettre en œuvre tous ces matériaux. Nous voulions seulement signaler, en passant, quelques sources anciennes[1].

II

La Bible nous révèle la grande place du sacrifice dans la vie des Patriarches et du Peuple de Dieu.

Tout près des origines, aussitôt après avoir nommé les deux premiers enfants d'Adam, Caïn et Abel, la Genèse mentionne leurs sacrifices (Gen., IV, 3, 5). Après le déluge, au renouveau du monde et de l'humanité, Noé élève un autel et offre un holocauste, dont le Seigneur respire avec complaisance le parfum de suavité (Gen., VIII, 20). A partir de la vocation d'Abraham, la vie de la famille choisie est liée à l'autel de Iahvé. Chaque nouvelle promesse des bénédictions divines se rattache à un sacrifice (Gen., XII, 1 ; XIII, 18 ; XV, 7-21), etc.

1. Cf. W. Denham Rouse, *Greek votive offerings ; an essay in the history of Greek religion*, Cambridge, 1901. — Cf. aussi Fustel de Coulanges, *la Cité Antique*, 12e éd., Paris, 1888. En s'aidant surtout des textes classiques, ces deux auteurs font ressortir la place du sacrifice dans tous les événements de la vie domestique et civile dans le monde gréco-romain : culte des morts, mariage, naissance, récoltes, calamités, fêtes nationales, expiations. — Pour le monde sémite, cf. l'ouvrage du P. Lagrange, cité dans la note précédente, ch. VII. — Cf. Dhorme, *La religion Assyro-Babylonienne*, Paris, 1910, 8e leçon.

L'épreuve suprême d'Abraham, celle qui a provoqué les serments les plus solennels de Iahvé en faveur de sa race, a été de consentir à l'immolation d'Isaac comme victime d'holocauste (Gen., XXII, 1-18). Le sacrifice de l'Agneau pascal sauve les premiers-nés d'Israël et présage, amène la délivrance de la captivité d'Égypte (Ex., XII). Enfin, dans le désert, au pied du Sinaï, Moïse consacre l'Alliance par le sang des holocaustes et des victimes pacifiques : le Peuple de Dieu existe par le sacrifice (Ex., XXIV, 4-14).

Moïse donnera à ce peuple une Loi théocratique : les prescriptions rituelles, réglant minutieusement les sacrifices, en seront l'âme et la vie. Les commentateurs expliquent ce Code liturgique si vaste et si compliqué ; nous n'avons pas à les suivre[1]. Rappelons seulement les quatre sacrifices sanglants : l'holocauste où la victime est entièrement brûlée (Lév., I) ; le sacrifice pour le péché des prêtres, du peuple, des chefs (Lév., III, 1-25) ; le sacrifice pour un délit soit contre les lois du culte, soit contre le droit de propriété (Lév., V, 1-7 ; 14-19) ; le sacrifice pacifique pour l'action de grâces ou la demande (Lév., VII, 13-36).

---

1. Pour les détails, cf. *Manuel biblique* de VIGOUROUX-BRASSAC. — *La sainte Bible commentée*, de FILLION, etc.

CHAPITRE II

L'IDÉE DE SUBSTITUTION

Le trait le plus saillant du sacrifice antique paraît être la substitution d'une victime, offerte et immolée au nom de l'homme, soit parfois pour racheter sa vie, soit du moins pour représenter ses sentiments d'adoration et d'expiation.

A considérer seulement la nature et la condition de l'homme, nous pourrions affirmer *a priori* la nécessité d'un culte extérieur et public, rendu à Dieu au nom du groupement social ; culte, qui se traduirait surtout dans un acte spécial et comme suprême, particulièrement apte et ordonné à exprimer les dispositions foncières de l'âme humaine à l'égard de son Dieu. Cet acte suprême du culte serait le sacrifice, la chose ou l'acte sacré par excellence. Nous pourrions aussi découvrir quelles sont ces dispositions foncières, dont le sacrifice serait le symbole. Créature, l'homme doit sentir toujours la mainmise de Dieu sur lui, son domaine souverain jusqu'au droit de vie et de mort. S'il a eu le malheur de pécher, l'homme, pour cet outrage à l'infinie majesté, doit se reconnaître digne du dernier supplice et prêt à laver de son sang la souillure de son âme. Peut-être ces sentiments austères seront-

ils tempérés de confiance en la miséricorde qui pardonne et restaure l'union des enfants avec leur Père céleste ; mais la note dominante de l'acte suprême du culte sera toujours l'expression de notre dépendance comme créatures et de notre repentir efficace comme pécheurs. *A priori* encore, il est évident que le symbolisme le plus expressif des dispositions de l'homme, créature et pécheur, serait la substitution et la destruction d'une victime en l'honneur de Dieu, et spécialement l'immolation sanglante d'une victime animale. Jamais l'homme n'exprimera mieux son anéantissement volontaire devant le Créateur, qu'en subrogeant à sa place et en immolant un animal domestique, pour protester que Dieu est le maître de la vie et que le droit à l'Etre n'appartient qu'à Lui. Jamais l'homme n'exprimera mieux son repentir, son besoin et son désir d'expiation à tout prix, qu'en répandant le sang de la victime qui le représente devant la justice divine.

Si donc nous voulions décrire *a priori* ce que nous paraît devoir être, dans l'ordre actuel, le sacrifice parfait, nous dirions : Le sacrifice est l'offrande et la destruction d'une victime, en particulier l'offrande et l'immolation d'une hostie animale, substituée à l'homme, créature et pécheur, pour adorer et expier[1]. Inutile d'ajouter que la valeur

1. Cf. D'HULST, *Carême de* 1893, 2e conf., pp. 56-58. — E.-E. Card. BILLOT, *De Sacram.*, 1907, t. I, pp. 565-572. — THOMASSIN, *De Inc. Verbi*, *l.* X, ch. II, n. 9-13. — GERBET, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, 1853, pp. 18, 19. — A. CAVE, *The Scriptural doctrine of sacrifice and atonement*, Edimbourg, 1890, pp. 44-50. — M. DE LA TAILLE, S. J., *Mysterium Fidei, De Augustissimo Corporis et Sanguinis Christi Sacrificio et Sacramento*, Paris, 1921,

de cet acte sera avant tout symbolique, représentative. L'acte extérieur vaudra devant Dieu ce que valent les sentiments intérieurs qui l'accompagnent. Et même si la victime, parce qu'elle est particulièrement précieuse ou chère à celui qui l'offre, est censée avoir un prix réel aux yeux de Dieu, ce prix vient au fond non de la valeur objective de cette victime, mais de la générosité qui a inspiré une telle offrande.

Quelque chose de cette description *a priori* se réalise-t-il dans le sacrifice historique ? Au milieu de tant de traits si mêlés voyons-nous se dégager dans le sacrifice juif ou païen l'idée de substitution, soit parfois au sens objectif d'une vraie rançon payée pour l'expiation du péché ou pour le rachat d'une vie, soit du moins, et plus fréquemment, au sens purement symbolique de la représentation des sentiments de dépendance et de repentir ? Cette idée, nous ne prétendons pas la découvrir dans l'intelligence et les dispositions de tous ceux qui participent à l'acte suprême du culte. Mais nous nous demandons si dans l'inspiration première du sacrifice et dans sa signification rituelle, parfois

Elucidatio Ia, pp. 3-17. — M. LEPIN, S. S., dans *L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne, principalement d'après le P. Condren et M. Olier*, Lyon, 1907, pp. 62, etc., et dans deux articles sur *L'essence du Sacrifice de la Messe et celle du sacrifice en général*, dans *Revue prat. d'Apologétique*, 15 août et 1er sept. 1921, voudrait voir la forme essentielle du sacrifice dans l'offrande, la donation d'un présent agréable au Seigneur, la destruction ne serait que le moyen, le symbole de l'offrande. Pure question de formules probablement. La nôtre nous paraît plus fidèlement calquée sur les faits en même temps que mieux raisonnée *a priori*. — Voir cependant *Etudes* 5 oct. 1922 p. 38.

même dans la valeur réelle de la victime, nous ne découvrons pas au moins quelques vagues traits de l'âme humaine qui s'offre sur l'autel ?

I

Même en dehors du rayonnement que projette sur lui la grande substitution du Calvaire, le sacrifice juif suggère toujours cette présence des âmes sur l'autel. Souvent même il manifeste très clairement l'idée de rançon ou rachat par le sang victimal.

La scène si émouvante de l'immolation d'Isaac, le premier-né et la figure de tout le Peuple de Dieu, nous révèle le mystère de substitution, accompli sur l'autel israélite (Gen., XXII). Dieu signifie là qu'il a le droit d'exiger l'abandon des vies les plus chères, en hommage à son autorité. Isaac et tout le peuple qu'il représente doit se laisser lier, s'étendre et s'offrir sur l'autel. Au dernier moment Dieu épargne la vie humaine ; il se contente d'un bélier, offert en holocauste à la place du fils unique, *obtulit holocaustum pro filio* (13). Mais la victime n'a de raison d'être et de valeur qu'en tant que substituée, en tant que représentant Isaac et tout le peuple, *pro filio.* Les bénédictions divines sont à ce prix. Abraham est béni non pour avoir offert matériellement le bélier, mais pour avoir sacrifié son fils à Dieu par l'intention : « *quia fecisti hanc rem et* « *non pepercisti filio tuo unigenito propter me, bene-* « *dicam tibi* » (16, 17). Israël sera béni quand il mettra son âme sur l'autel à côté de la victime ; quand il vivifiera le symbole par l'esprit d'adora-

tion et de repentir. Si jamais il perd le sens de la substitution mystérieuse, les bénédictions s'arrêteront. Son offrande sans âme sera une abomination devant Dieu. « *Holocaustis non delectaberis :* « *sacrificium Deo spiritus contribulatus ; cor con-* « *tritum et humiliatum, Deus, non despicies* » (Ps. L, 18, 19).

Le choix des victimes pour l'autel de Iahvé les prédestinait au grand rôle de substituées de l'homme. Elles étaient prises parmi les animaux. les plus en rapport avec l'homme par leurs instincts, leurs habitudes, leurs services, c'est-à-dire les animaux domestiques, qui l'aidaient dans son travail et le nourrissaient de leur chair. On choisissait « les victimes les plus humaines », selon l'heureuse expression de J. de Maistre. — Les rites de l'offrande précisaient encore le sens de ce choix. Celui qui voulait offrir un holocauste ou une hostie pacifique d'action de grâces, emmenait lui-même la victime à la porte du Tabernacle ; là, avant de la frapper, il étendait la main sur sa tête : c'était plus que le signe de l'offrande ou cession, « *manumissio* » ; c'était le geste de la délégation, exprimant que la victime allait mourir au nom, au profit de l'offrant : « *Ponetque manum supra caput hostiæ et* « *erit in expiationem ejus proficiens* » (Lév., I, 3, 4)[1].

Dans le sacrifice pour le péché, la victime est si clairement substituée à l'homme coupable qu'elle est appelée péché, « *pro peccato* », comme si l'ini-

1. Cf. aussi Lév., III, 2. IV, 4-15. — Cf. HUMMELAUER, *Commentar. in Exod. et Levit.*, Paris, 1907, pp. 292, 293 et p. 364.

quité humaine s'était transférée sur elle (Lév., IV, 21-24, 32). Cela apparaît surtout au *Jour de l'Expiation*, solennité annuelle qui exprimait en grand et avec une énergie particulière ce qu'exprimait en détail chaque sacrifice expiatoire (Lév., XVI). Le Pontife offrait d'abord un veau pour le péché, « *vitulum pro peccato* »(3). Puis, à la porte du Tabernacle, se faisant amener deux boucs, il tirait au sort lequel serait donné au Seigneur, lequel serait chassé au désert. Le bouc désigné pour l'autel était immolé. Prenant son sang, le Grand Prêtre pénétrait, au delà du voile, dans le Saint des Saints ; il purifiait le Sanctuaire, le Tabernacle et l'autel, des souillures d'Israël, priant pour lui-même et pour tout le peuple. Ces purifications accomplies, il venait offrir, d'une manière nouvelle, le bouc réservé vivant. Les deux mains étendues sur lui, il confessait avec exécration et imprécation sur la tête de cet animal toutes les iniquités des fils d'Israël, « *confiteatur... omnia delicta... quæ imprecans capiti ejus...* » (21). Ainsi chargé, le bouc était chassé au désert et y emportait le poids d'iniquité. Ce cérémonial expressif du bouc émissaire, uni à l'immolation des deux grandes hosties expiatrices, soulignait plus énergiquement encore leur caractère de victimes substituées pour les péchés du peuple. — Enfin, Dieu lui-même dans le Lévitique, se déclare l'auteur de cette substitution mystique qui donne au sang sa vertu expiatrice : « *Anima carnis in sanguine est ; et ego dedi illum vobis, ut supra altare in eo expietis pro animabus vestris et sanguis pro animæ piaculo sit* » (Lév.,

XVII, 11). C'est dire : le sang est la vie ou l'âme de l'animal, voilà pourquoi je vous l'ai donné pour représenter, remplacer sur l'autel vos âmes coupables et les purifier[1].

II

Quoique moins nettement accusé que dans le sacrifice juif, le caractère de substitution semble cependant se détacher plus que tout autre trait dans le sacrifice païen.

Les formes et la signification de ce sacrifice sont très diverses : offrande, adoration, expiation, marché, quelquefois repas donné aux dieux, œuvre magique, etc. A première vue, il paraîtrait même que l'idée la plus primitive est celle d'offrande ou don à la divinité. Mais puisque cette offrande est une reconnaissance du souverain domaine de Dieu, nous sommes déjà bien près de l'idée de substitution. Ce souverain domaine englobe l'homme : et c'est pour confesser sa propre dépendance qu'il sacrifie. Si bien que le don est apprécié d'après ce qu'il coûte à l'homme et non d'après l'utilité qu'il apporte au dieu. Le sacrifice d'un héritier royal est plus précieux, plus efficace qu'une hécatombe. Les victimes ont surtout une valeur relative, représentative. Elles valent par les sentiments humains qu'elles symbolisent. Et cette espèce de *réserve divine*, mise à l'effusion du sang, que nous

1. Cf. W. Robertson Smith, *Lectures on the religion of the Semites*, London. 1894, p.. 421-431.

découvrons chez les anciens Sémites, ne serait-elle pas un indice que, au moins dans toute cette grande famille de peuples, le sang est regardé comme particulièrement apte à représenter et à suppléer sur l'autel la vie de l'homme ? Toujours est-il que cette idée de substitution, soit au sens objectif de rachat, soit au moins au sens symbolique de la dépendance et du repentir de l'âme, nous apparaît liée avec les plus récentes et les plus savantes théories du sacrifice[1].

Nous ne pouvons relever que quelques faits, où la substitution, même au sens strict, nous paraît incontestable.

En Babylonie, pendant que les agneaux sont immolés, celui qui les offre, tient sa main posée sur eux. Avant le sacrifice du péché, la victime est soumise à des lustrations, comme si l'iniquité humaine l'avait pénétrée et contaminée. Une fois l'immolation consommée, le coupable y trouve une assurance de pardon, son péché est mort sur l'autel[2]. — Hérodote nous rapporte l'imprécation prononcée sur la tête des victimes pour détourner le mal qui menaçait soit ceux qui sacrifient soit l'Égypte en général. — Chez les Phéniciens et aussi chez les

1. W. R. Smith, *Encycl. Britan.*, 9e édit., V. *Sacrifice* : « The idea « of substitution is wide spread through all early religions and is « found in honorific as well as in piacular sacrifices. » — Quelque éloignés qu'ils soient de W. R. Smith sous bien des rapports, et quoiqu'ils rejettent peut-être le mot, Frazer, Marillier, Westermarck, Hubert et Mauss nous ramènent toujours plus ou moins directement à une certaine idée de substitution. Voir l'esquisse de leurs théories dans *Encyclop. Britan.*, 11e édit., *Sacrifice*.

2. Cf. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, pp. 224-236, et surtout pp. 266-274. — Dhorme, *La Rel. Ass.-Babyl.*, pp. 272-274.

Égyptiens, d'après Porphyre et Plutarque, on attachait quelquefois à la victime un sceau portant l'image d'un homme lié, à genoux, la gorge percée d'un glaive. — Tous les ans, à Athènes, tous les quatre ans, à Rome, avait lieu la Lustration ou purification publique des souillures ou fautes contractées dans le culte des dieux. Les victimes étaient immolées au nom de la Cité par un des premiers magistrats, l'archonte ou le censeur, et tous les citoyens, chefs de famille, devaient assister à l'offrande, afin que tout le peuple fût vraiment représenté et purifié dans la victime[1].

Une aberration de cet instinct de substitution explique seule, ou du moins, explique mieux que toute autre hypothèse, les sacrifices humains qui souillèrent tant de fois l'autel antique.

Les Phéniciens immolaient leurs enfants à Moloch[2]. — A Rome, il fut un temps où, sur un oracle équivoque d'Apollon, on immolait des enfants à la déesse Mania, mère des dieux Lares, « *ex responso* « *Apollinis, quo præceptum est ut pro Capitibus* « (hommes) *capitibus* (hommes ou pavots) *suppli-* « *caretur, id... aliquandiu observatum, ut pro fami-* « *liarium sospitate pueri mactarentur Maniæ Deæ,* « *matri Larum*[3]. » — A Carthage, tous les ans, pour prévenir la colère des dieux, le sang d'un citoyen était répandu sur l'autel[4].

1. Hérodote, II, 38, 39. — Porphyre, *De Abstinentia carnium*, II, 54 ; IV, 15. — Plutarque, *Isis et Osiris*, 31. — Fustel de Coulanges, *La Cité Antique* : Le cens et la lustration, 186.... — W. R. Smith., o. c., pp. 364-366.

2. Porphyre, *De Abst.*, II, 56-58. — Tertull., *Apol.*, 9.

3. Macrobe, *Saturnalium Liber primus*, cap. VII, versus finem.

4. W. R. Smith, o. c., p. 366. — *Encycl. Britan.*, 11e éd., *Sacrifice*, pp. 983, 984.

Iphigénie est le type classique de ces victimes substituées. Peu importe qu'elle n'ait pas été réellement immolée : d'après Euripide, au dernier moment, Diane l'aurait miraculeusement enlevée et remplacée sur l'autel par une biche. Peu importe même que tout ce récit ne soit qu'une fiction poétique, brodée sur un canevas légendaire. Histoire ou légende, c'est toujours un témoignage éclatant en faveur de la croyance universelle au mystère de la substitution. Et si l'on a pu dire :

Un rêve est moins trompeur parfois qu'un document,

ne pourrions-nous pas dire aussi : la Légende est parfois plus révélatrice qu'un fait matériellement vrai ? Le fait pourrait n'être qu'une exception absolument anormale, un cas isolé. La Légende dévoile un état d'esprit, une idée communément reçue[1]. L'idée qui fait le fond du drame d'*Iphigénie :* « une âme, une vie pure, sacrifiée, peut expier la faute d'un peuple, d'une famille », se retrouverait, croyons-nous, dans l'*Antigone* et l'*Œdipe-Roi* de Sophocle. Le premier des grands tragiques grecs, Eschyle, avait déjà incorporé cette même idée dans le *Prométhée enchaîné*. Longtemps le Titan est resté cloué sur un rocher ; un aigle vient, chaque jour, dévorer son foie, renaissant chaque jour pour un nouveau supplice. Et sa torture durera tant qu'un Immortel n'aura pas consenti à souffrir à sa place. « Ne crois pas, lui dit Mercure, l'envoyé de Jupiter, « ne crois pas qu'un tel supplice doive avoir un

1. Voir d'autres noms et d'autres faits plus ou moins légendaires rapportés dans le curieux cas de conscience que Pélopidas soumet à son conseil sur l'opportunité d'immoler aux dieux trois jeunes vierges (PLUTARQUE, *Vies*, Pélopidas).

« terme, avant qu'un dieu s'offre pour te remplacer « dans tes souffrances, et veuille bien descendre « pour toi loin de la lumière..., dans les ténébreuses « profondeurs du Tartare. » Aberration, avons-nous dit. Le mot n'est que trop vrai. Mais n'est-il pas surprenant de voir que ces égarements aboutissent, dans le Mythe le plus ancien et le plus populaire de la Grèce, au rêve, à la divination d'un juste, d'un Dieu, substitué et mourant pour les coupables ?

Contre la thèse générale de ce chapitre, on objecte que cette doctrine de la substitution est trop religieuse, trop haute pour les peuples enfants, si matériels dans leurs sentiments[1].

L'objection s'inspire des théories évolutionnistes. Mais les faits vont là contre. Plus nous pouvons remonter vers les origines de la vie religieuse et plus nous la découvrons élevée et spiritualiste[2]. Sans doute, nous admettons que dans tous les cultes anciens, en dehors d'Israël, aux sentiments d'adoration et d'expiation se mêlaient l'intérêt personnel, la magie, l'idolâtrie. Nous admettons aussi que, même abstraction faite de ces mélanges corrupteurs, le sens spirituel du sacrifice frappait très peu la masse du peuple. La pure idée religieuse était voilée, méconnue ; elle n'était cependant ni suffoquée, ni reniée ; elle survivait subconsciente, implicite dans les pratiques matérielles, comme une âme cachée. Même beaucoup de nos pauvres ou-

1. Cf. p. e., W. PATERSON, art. *Sacrifice* dans *Dictionary of the Bible* d'HASTINGS, 1905.

2. Cf. *Christus*, Paris, éd. de 1916, *passim*, p. e. 96, 97 ; 474-481 ; 486-503. — Cf. aussi LE ROY, *A la recherche de l'origine des religions*, conférence donnée à l'Univ. de Strasbourg, déc. 1920, reproduite dans *Rev. prat. d'Apol.*, 1er et 15 juil., 1921, pp. 330-333.

vriers ou paysans n'ont pas l'intelligence claire et pleine du sacrifice infini renouvelé pour eux dans la Messe à laquelle ils assistent le dimanche. Mais ils entrevoient du moins, ils pressentent quelque chose de spécial dans cet acte commandé, donc capital, du culte catholique. Et par leur présence, *par le fait d'être venus pour la messe*, par leurs prières plus ou moins routinières, ils ont l'intention implicite de s'unir au grand acte religieux de l'Église ; ils s'y unissent vraiment. Moins encore que tous ces pauvres chrétiens, la masse du peuple juif avait-elle la parfaite intelligence du sacrifice de substitution. Mais ces adorateurs trop peu spirituels bénéficiaient de la foi religieuse de leur Église. En s'unissant à l'acte matériel du culte, institué par Dieu et commandé à la société dont ils faisaient partie, implicitement ils voulaient adorer et expier. Et pourquoi ne pas admettre aussi que certaines âmes de la Gentilité ont pu vraiment s'unir au sacrifice, communier au mystère de la substitution ? L'idée d'offrande et de substitution nous est apparue comme l'idée inspiratrice des plus anciens sacrifices. Pas plus que les instincts religieux qui lui avaient donné naissance, cette idée n'a pu entièrement mourir dans l'humanité. Sous toutes les déformations et corruptions du culte extérieur, les âmes de bonne volonté retrouvaient un reste de la foi et de la religion des sources. Elles voyaient et voulaient accomplir dans le sacrifice l'action sainte par excellence, le rite consacré par les ancêtres et agréé par la divinité. Donc implicitement du moins elles s'unissaient à l'hostie qui leur était substituée, pour adorer et expier.

CHAPITRE III

L'IDÉE D'ALLIANCE

L'effet principal du sacrifice antique paraît avoir été de créer ou d'entretenir une sorte d'Alliance, par laquelle la divinité s'unissait, par une espèce de lien de famille, aux membres de la société religieuse et les admettait en participation de ses biens.

Aux hommages et aux réparations que, par l'intermédiaire de sa victime, l'homme lui offrait, Dieu répondait en donnant son pardon, sa paix, mieux encore, en contractant un pacte de famille avec le clan ou la nation qui avait sacrifié. Presque partout dans l'antiquité, le lien social a un caractère religieux et se noue à l'autel. Les membres d'une même patrie sont unis entre eux, parce qu'en vertu du sacrifice ils sont unis et comme apparentés au même Dieu.

I

C'est à côté de l'autel que nous trouvons le berceau du Peuple de Dieu.

Toutes les promesses faites à Abraham se rattachaient à quelque sacrifice (Gen., XII-XXII). Le serment décisif fut la récompense de l'oblation

d'Isaac. « Je l'ai juré, dit le Seigneur, parce que tu « ne m'as pas refusé ton fils, ton unique, je te bénirai, je te donnerai une postérité nombreuse « comme les étoiles du ciel » (Gen., XXII, 15-18).

Quand Israël se sera développé en un vrai peuple, deux mots résumeront son organisation et sa vie nationale : Testament et Tabernacle. Les deux institutions se rattachent essentiellement au sacrifice.

Le Testament est le pacte qui unit Iahvé à Israël. Cette Alliance est scellée, consacrée par le sang des victimes. Au jour de la publication, Moïse fait offrir des holocaustes et immoler des hosties pacifiques. Lui-même recueille une partie du sang dans les cratères et répand le reste sur l'autel. Puis, ouvrant le Livre qui contient les stipulations de l'Alliance, il en donne lecture au peuple. Iahvé s'y proclame le Dieu unique et jaloux d'Israël ; il lui assure ses bénédictions comme à une famille choisie et lui promet la terre de Canaan en héritage, mais à la condition qu'Israël gardera à tout jamais ses commandements. La lecture terminée, la foule s'écrie : Tout ce qu'a dit le Seigneur nous le ferons. Alors Moïse asperge le peuple avec le sang qu'il a recueilli de l'autel et réservé, en disant : « C'est le « sang de l'Alliance que Iahvé a conclue avec vous, « sur toutes ces paroles, *hic est sanguis fœderis quod « pepigit Dominus vobiscum* » (Ex., XXIV, 4, 8).

Le Tabernacle sera le Sanctuaire du Seigneur, la demeure où il résidera au milieu de son peuple : « *Facient mihi sanctuarium et habitabo in medio « eorum* « (Ex., XXV, 8). De là, il rendra ses oracles

et répandra ses miséricordes. Or le sacrifice est la condition essentielle, on pourrait dire, la cause de cette présence spéciale et quasi sensible de Iahvé. Non seulement la Loi prescrit de ne sacrifier que sur le seuil du Tabernacle (Lév., I, 3 ; III, 2 ; IV, 4 ; XVII, 3, 4) ; mais encore il est expressément déclaré que la présence et les manifestations divines sont liées au sacrifice perpétuel. « Voici ce que tu offriras « sur l'autel, dit le Seigneur : deux agneaux d'un « an, chaque jour, à perpétuité... l'un, le matin, « l'autre entre les deux soirs...

« C'est un sacrifice d'agréable odeur... à Iahvé, « holocauste perpétuel, qui doit être offert par vous « à l'entrée de la Tente de Réunion, devant Iahvé, « là où je me rencontrerai avec vous pour te parler... « Et ce lieu sera consacré par ma gloire, je consa- « crerai la Tente de Réunion et l'autel... j'habiterai « au milieu des enfants d'Israël et je serai leur Dieu » (Ex., XXIX, 37, 46).

II

Chez les autres Sémites, comme chez les Juifs, les sacrifices individuels n'étaient qu'un élément secondaire du culte. Le sacrifice pleinement liturgique était l'offrande de famille, de tribu, de nation, qui nouait ou resserrait un lien d'union entre les dieux et la société.

Bien des détails, dans les religions sémitiques, nous font penser au Tabernacle et au Testament d'Israël. Les enceintes sacrées, demeures spéciales

de la divinité, ou les pierres votives qui rappelaient sa puissance, étaient le lieu régulier du sacrifice. Et c'est grâce au sacrifice que le dieu demeurait vraiment le protecteur, le premier citoyen, le roi de la Cité Assyro-Babylonienne. Le prêtre était le devin autorisé parce qu'il était l'homme de l'autel. S'il se fût approché du « Lieu du Jugement » sans offrande, les dieux ne lui auraient point révélé les mystères. L'oracle était la réponse divine aux présents humains. Le sang, versé sur l'autel, sanctionnait les réconciliations et les contrats. En participant au même sacrifice, deux hommes devenaient alliés, comme frères en Dieu. Le lien de la religion était plus fort que celui de la naissance. En général même, il ne suffisait pas d'être né dans la tribu pour y être indissolublement agrégé ; il fallait de plus être consacré à son Dieu par des initiations rituelles, toutes plus ou moins rattachées au sacrifice. La Circoncision était la principale de ces initiations ; elle n'était le cachet national qu'en tant que signe sanglant de l'Alliance avec le Dieu de la famille[1].

Fustel de Coulanges, cherchant les origines des Institutions gréco-romaines, les trouve dans les croyances religieuses et dans le rite du sacrifice. Autour de l'autel, se sont développés graduellement la famille, la *gens*, les curies, les tribus, la cité[2].

1. Cf. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques, passim.* pp. 224-230 et surtout pp. 242-246. — Dhorme, o. c. 4e lec., Les dieux et la Cité.

2. *La Cité Antique*, 1888, passim, p. e. 38, 40-59, 70, 113, 132, 136, 142, 143, 149, 160, 166. — Sur toute la question, cf. W. R. Smith, *Lect. on the rel. of the Semites*, pp. 312-321 : « The Blood covenant ». — Cf. encore *Christus*, p. e. 498, 691.

Le culte fut d'abord domestique. La divinité ne protégeait qu'une famille. La génération établissait un lien mystérieux entre l'enfant qui naissait à la vie et les dieux du foyer. Ce lien familial était noué et maintenu par le sacrifice qu'offrait le père sur l'autel du foyer. Le droit de propriété, dans chaque famille, était aussi sanctionné par le sacrifice : les Termes, qui marquaient la limite d'un champ, étaient enfoncés à l'endroit même où le père avait fait couler le sang d'une victime. — Quand la société domestique s'élargissant constituait une *gens*, les membres du nouveau groupement se distinguaient en ce qu'ils accomplissaient des sacrifices en commun : telle était la caractéristique légale de la *gens*. — Quand plusieurs familles se groupaient en phratries ou curies, une divinité supérieure leur devenait commune et avait son autel spécial. — Plusieurs phratries ou curies se groupant ensuite en tribu, plusieurs tribus en Cité, dans ces sociétés nouvelles le lien du sang n'était plus rien : l'agrégation était toute religieuse. La ville, centre de la Cité, n'avait été fondée qu'avec des sacrifices. Leur but était de fixer en ce lieu le dieu protecteur. On espérait le déterminer par ces offrandes à habiter la ville nouvelle, en commun avec les citoyens, comme le premier d'entre eux ou le père. « Venez avec « nous, ô être divin, habitez avec nous cette ville », disait le prêtre, en arrosant avec le sang des victimes l'emplacement choisi.

CHAPITRE IV

LA COMMUNION

Cette double idée de Substitution et d'Alliance est synthétisée et complétée dans le rite de la Communion, qui termine ordinairement le sacrifice antique : en mangeant l'hostie qui lui est substituée, l'homme s'identifie, s'offre et s'immole davantage avec elle ; en mangeant l'hostie devenue chose divine ou sacrée, l'homme, assis comme un ami à la table de Dieu, se sanctifie et se divinise en quelque sorte.

I

La Loi mosaïque ne mentionne la communion que pour en déterminer certaines conditions, parfois la restreindre aux prêtres ou même l'interdire absolument. Mais le fait même de ces restrictions ou prohibitions prouverait qu'en principe on communiait au sacrifice à moins de défense spéciale.

L'holocauste n'admettait pas de communion. Par trois fois, le premier chapitre du Lévitique répète que la victime doit être entièrement consumée par le feu, sur l'autel : « *oblata omnia adolebit* « *sacerdos super altare in holocaustum et odorem* « *suavissimum Domino* » (Lév., I, 9, 13, 17). — Dans les deux principaux sacrifices expiatoires,

pour les péchés du peuple ou du Grand-Prêtre, les graisses choisies sont brûlées sur l'autel en hommage à la justice divine ; tout le reste, comme entaché de souillure, doit être brûlé hors du camp : « *quia est pro peccato* » (Lév., IV, 10, 11, 12-19, 29). — La victime expiatoire pour le péché soit d'un simple particulier soit du chef civil ne pourra jamais être mangée par le donateur, ni par le peuple ; mais le Seigneur en abandonne une part aux prêtres, qui la mangeront comme une nourriture sainte, à l'entrée du Tabernacle (Lév., VI, 25-29 ; X, 12, 13). Également le prêtre, seul ou avec ses enfants mâles, peut communier aux oblations non sanglantes, aux *menachôth* de pure farine ou de pain (Lév., II, 9, 10). Aux victimes pacifiques et à l'hostie d'action de grâces, tous, prêtres et peuple, peuvent communier, pourvu qu'ils ne soient souillés d'aucune impureté légale (Lév., VII 11-20). La manducation de l'Agneau pascal, famille par famille, était aussi une sorte de communion (Ex., XII, 43-49).

Un document très précieux, espèce de tarif des temples, réglant ce qui revenait aux prêtres, selon la nature du sacrifice et l'importance des victimes, nous révèle, chez les Cananéens Phéniciens, une distinction identique pour le fond à celle que nous venons de constater chez les Hébreux[1]. Il y avait des sacrifices d'holocauste, dont rien ne revenait ni à l'offrant ni au prêtre ; des sacrifices où le prêtre prélevait une part de la chair immolée, mais ne donnait rien à l'offrant ; d'autres enfin où le prêtre

1. Ce document phénicien est cité et commenté en appendice dans les *Etudes sur les religions sémitiques* du P. Lagrange, 1905, p. 469.

et l'offrant prenaient la « partie de la victime qui « ne montait pas sur l'autel ».

Les Romains et les Grecs ne communiaient pas en général aux victimes expiatoires, par exemple, dans la Lustration. Mais normalement, à Rome, en Grèce, les sacrifices non expiatoires se terminaient par un festin sacré. — Hérodote parle aussi du banquet qui consommait les sacrifices offerts par les Égyptiens à leur Grande Déesse[1].

II

Quel était le sens ou l'effet de ce festin sacré ? W. R. Smith a consacré les six dernières de ses *Conférences sur les Religions des Sémites* à résoudre cette question. Malheureusement, poussant jusqu'à l'exagération la plus systématique l'idée de communion déifiante, il y a vu la forme primordiale de tout sacrifice. « Le rituel correspond exactement avec « l'idée primitive que sainteté signifie parenté entre « les adorateurs et leur dieu, que toutes les relations « sacrées ou obligations morales reposent sur l'unité « de vie physique entre dieu et l'homme, et que « cette unité de vie physique est créée ou ren- « forcée par la chair et le sang d'un animal[2]. »

1. Cf. Hérodote, II, 40. — Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique*, pp. 21-47 ; — Fustel de Coulanges *la Cité Antique*, *passim*. p. e. les repas publics, pp. 179-183. — *Christus* pp. 67, 472, 490.

2. Cf. W. R. Smith, *Lectures on the religion of the Semites*, *passim*. Les six dern. conf., p. e., p. 400 et 439. — Cf. aussi l'art. *Sacrifice* par le même, dans *Encyclop. Britann.*, 9e éd.

L'ancien sacrifice n'a qu'un but, faire communier les adorateurs à la chair divinisante de l'animal sacré.

Cette théorie, connue sous le nom de Totémisme, repose sur des combinaisons ingénieuses et se revêt des apparences d'une vaste érudition ; elle a séduit beaucoup d'esprits dans le monde rationaliste[1] ; et même certains catholiques ont cru possible, en la mitigeant, de l'adapter à notre dogme[2]. Elle vaut donc la peine qu'on s'y arrête.

Au début chaque clan a sa religion propre. Par clan on entend chacun des groupes de la tribu où tout le monde porte le même nom, ordinairement un nom d'animal, et se réclame du même ancêtre. Le dieu n'est autre que ce parent, cet ancêtre commun : un père plutôt qu'un roi ou un maître. Sa vie est supposée circuler dans le sang des *Totems*, c'est-à-dire, dans cette classe d'animaux sacrés dont le clan porte le nom. Ces animaux sont plus que sacrés ; ils sont plus que le symbole ou l'intermédiaire du dieu ; ils ont vraiment quelque chose de divin, une communauté de sang avec le dieu même, et partant, avec tous les membres du clan. Toutes les fois que, par suite du péché, des brouilles s'élèveront entre le dieu et sa descendance, l'animal *totem* sera un médiateur né. Il n'y aura qu'à l'immoler et à boire son sang jusqu'à la dernière goutte

1. Par exemple Loisy, *Nature du sacrifice dans les différentes religions*, cours professé au Collège de France, 1909-1910.

2. Qu'on se rappelle l'*Essai* sur la *Théorie-Banquet* opposée à la *Théorie-Destruction*, que proposait le vénérable Évêque James Bellord, pour expliquer la Croix par la Cène. — Cf. *Ecclesiastical Review*, d'août 1905 à avril 1906.

pour réparer la rupture, en renouvelant la parenté physique avec le dieu. Toute l'expiation consiste à se refaire un tempérament, un sang divin, plus énergique et plus pur. Tels furent les débuts du sacrifice. — Avec les progrès de la vie sociale, le dieu prenant un caractère de roi, les sacrifices prirent un caractère de présent ou don. Alors seulement l'idée vint de nourrir le dieu. D'autant que, avec le temps, on avait senti de la répugnance à boire le sang, et on l'avait réservé au dieu, avec la graisse, comme la partie la plus subtile, la plus vivante. — L'holocauste était tout trouvé : si le sacrifice est un don, si le feu le transmet au dieu, le don le plus parfait sera une victime consumée toute entière. — Cependant l'évolution continuait toujours. L'inquiétude d'expier plus efficacement, le besoin de s'assurer que la justice divine était satisfaite poussèrent à immoler des victimes humaines. — Puis, toujours à la recherche d'une hostie plus digne, plus agréable, plus près du dieu, on en vint à immoler les animaux autrefois réputés impurs, le porc, les chiens, les reptiles. Ces animaux avaient été primitivement interdits au libre usage de l'homme, précisément parce qu'on les croyait plus possédés par la divinité. Il était donc naturel qu'ils devinssent les vrais *piacula*, les plus puissants intermédiaires d'expiation et d'initiation divine, dans les mystères des grandes religions historiques.

Le système est laborieusement édifié, et non sans grandeur.

Mais il a pour base un principe postulé et non prouvé. « Cette contribution... à la thèse évolution-

« niste du sacrifice sémite est une œuvre brillante, « mais sa puissance d'attraction ne doit pas nous « faire perdre de vue le caractère extrêmement « spéculatif et précaire des suppositions qui lui « servent d'appui[1]. »

L'existence même du Totémisme des peuples primitifs, et en particulier des Sémites, est le principe postulé mais non prouvé par Smith, la base sans consistance de toute sa construction.

A priori rien de plus invraisemblable que cette croyance à une consanguinité divine, humaine, animale. Et en réalité, loin de confirmer une telle hypothèse, les faits établis de l'histoire primitive la contredisent. Normalement, on s'est abstenu de boire le sang des victimes ; on le regardait comme réservé à l'autel et à la divinité. Cette abstention n'est pas seulement imposée dans la Genèse ou le Lévitique (Gen., IX, 4, 5 ; Lév., XVII, 11) ; elle est écrite ou du moins clairement sous-entendue dans tous les rituels sémitiques. De plus, la victime ne fut jamais regardée comme *naturellement divine* : les lustrations qu'on lui faisait subir disent plutôt qu'on craignait qu'elle ne fût impure, désagréable devant Dieu. En vertu de l'immolation elle-même, on souhaitait que la divinité la pénétrât, s'emparât d'elle, la divinisât ; on ne la supposait donc pas déjà divinisée ou apparentée avec le dieu. Smith exagère la sainteté intrinsèque de l'hostie à tel

1. W. PATERSON, un évolutionniste lui aussi, dans *Dictionary of the Bible*, d'HASTINGS, 1905, *Sacrifice*, p. 332. — Cf. A. R. S. KENNEDY, art. *Sacrifice*, dans le (new) *Dictionary of the Bible* of Hastings, 1909, p. 817. — Cf. *Encycl. Britan.*, 11e éd., *Sacrifice*, p. 981.

point qu'un de ses critiques a pu lui reprocher d'avoir esquissé sa théorie d'une victime divine d'après l'Eucharistie.

Ajoutons que le processus et le terme de cette évolution sont aussi imaginaires que le point de départ. Un repas, pris en commun avec le dieu, aurait spontanément abouti à l'holocauste où rien n'est réservé pour la communion, puis aux sacrifices humains, enfin à l'offrande de bêtes immondes : ce mouvement à rebours n'est ni vraisemblable ni historique[1].

III

Nous admettons nous aussi que la communion au sacrifice antique était un festin sacré, où l'homme, commensal de la divinité, mangeait l'hostie déifiante. Seulement cette hostie n'était pas déifiante par elle-même, physiquement. Elle n'était devenue telle qu'en vertu de l'offrande et de l'immolation. Le rite de la communion n'est qu'une conséquence. Il précise, consomme la signification du sacrifice et en applique le fruit. Déjà dans l'effusion du sang il y a plus qu'un symbole de la mort de l'homme, il y a un élan pour s'unir à son Dieu. Ce sang qui représente le sien propre, l'homme le rapproche de ce Dieu autant que possible ; il le répand sur

1. Cf. Lagrange, *Etud. sur les relig. sémit.*, pp. 110-118, 249-262. Nous avons presque totalement emprunté à ce savant ouvrage notre rapide aperçu sur le Totémisme. — Cf. aussi Zapletal, O. P., *Der Totemismus und die Religion Israels.* — Marillier, articles dans la *Rev. de l'hist. des religions*, t. XXXVI, n. 2, etc.

ses autels, il s'en sert pour oindre les pierres sacrées où la divinité habite particulièrement. Ce symbolisme de mort et d'union divine, commencé par l'effusion du sang, s'achèvera par la communion. D'une part, le communiant s'unit et s'identifie avec la victime substituée pour mourir à sa place. D'autre part, en commensal, en familier, il mange « l'hostie de Dieu », nourriture sacrée, qui crée ou entretient des relations d'amitié ou de parenté entre lui et la divinité.

Insistons sur ces deux idées.

Le choix de la victime, un animal domestique dont le travail et la chair soutiennent la vie de l'homme, les divers rites de l'offrande, l'immolation sanglante, tout est ordonné à mettre en relief l'idée de substitution. Cette idée ressort aussi, et même très fortement, du rite de la communion : en mangeant cette chair prise sur l'autel, l'homme, pour ainsi dire, s'y place lui-même à côté de la victime ; il s'unifie, s'identifie avec son hostie. Le mot même de communion dit cela : ne faire qu'un avec l'hostie ; entrer en esprit dans son état d'immolation pour adorer et expier : par les dispositions de l'âme paraître comme mort pour Dieu, possédé par Dieu.

L'effusion du sang, nous l'avons dit, signifiait aussi le désir, l'effort de l'homme pour s'unir à Dieu. Mais cette signification s'achevait et se réalisait dans la communion, quand l'homme et Dieu, comme membres d'une même famille, partageaient la même nourriture. Le feu, dévorant les parties les plus délicates de la victime, disposées sur l'autel, était comme l'organe par lequel Dieu s'appropriait

sa part du sacrifice. Le feu, le plus pur, le plus spirituel, le plus puissant des éléments, est, dans la nature, ce qu'il y a de plus apte à représenter la divinité. Aussi l'expression était-elle consacrée ; on appelait « la part du Seigneur » les viandes consumées sur l'autel : « *in pabulum ignis et oblationis Domini ; — pastum ignis dominici ; — in holocaustum et odorem suavissimum Domino* » (Lév., III, 11, 14 ; I, 13). Quelquefois même, pour témoigner qu'il acceptait le sacrifice avec une spéciale complaisance, Dieu faisait descendre du ciel ou jaillir de l'autel un feu miraculeux, par exemple, pour confirmer Gédéon dans sa mission, pour donner à David repentant l'assurance du pardon, pour sanctionner les premières oblations accomplies dans le Temple de Salomon, pour confondre les prêtres de Baal et récompenser la foi d'Élie (Jug., VI, 21 ; I Par., XXI, 26 ; II Par., VII, 1, 3 ; III Rois, XVIII, 36). Communier au sacrifice était donc une sorte de commensalité avec Dieu.

Cette idée allait si loin, à Rome et à Athènes, que tout repas de famille y était considéré comme un acte religieux, auquel présidait le dieu du foyer. « *Et mensæ adesse deos* », dit Ovide (*Fastes*, VI, 300). Avant de manger, on déposait sur l'autel les prémices de la nourriture ; avant de boire, on répandait la libation du vin. C'était la part du dieu. Le feu la dévorait. La flamme ranimée s'élevait et le dieu par son symbole était censé s'être nourri des mets offerts et avoir communié avec les hommes[1].

1. Cf. FUSTEL DE COULANGES, *la Cité Antique*, p. 24. — Sans doute, il ne faut pas exagérer et voir une communion dans tout repas sacré.

Ce repas en commun avec le dieu, avait une vertu de paix et d'union. Il engendrait ou entretenait dans les communiants comme une sorte de vie supérieure, divine : car la nourriture prise en commun suppose la parenté ou la crée en quelque manière. D'autant que l'hostie devenue par l'offrande et l'immolation chose sacrée et appartenant à Dieu, « *sanctum sanctorum* » (Lév., VI, 25, 27), avait acquis une certaine vertu sanctifiante, un pouvoir mystérieux d'union divine. Saint Paul, interrogé sur la manducation des viandes offertes aux idoles, interdit aux Corinthiens d'assister aux repas religieux où l'on servait officiellement ces viandes : il s'appuie sur ce principe de l'union intime, on pourrait dire physique, créée entre la divinité et le communiant (I Cor., VIII, 7-10 ; X, 14-21). Son argumentation peut se résumer ainsi : Mes bien-aimés, fuyez ces festins idolâtriques, vous qui communiez au calice et au pain du Christ. Car tout repas sacrificiel unit, incorpore le communiant à la divinité, vraie ou fausse, à qui la victime a été offerte. Or l'idolothyte a été immolée aux démons non à Dieu. Vous ne pourriez donc en manger sans vous asseoir à leur table et vous unir à eux, vous, les incorporés du Christ[1].

C'est à des monographies à déterminer le sens précis des repas pris en l'honneur des dieux, même à côté de l'autel et à la suite des sacrifices. Toutefois, la participation officielle de ceux qui les offraient, à une part des viandes immolées, semble incontestablement impliquer l'idée de communion. Cette idée apparaît même dans les banquets sacrificiels des Primitifs. — Cf. Mgr. LE ROY. dans *Christus*, p. 67.

1. Cf. BATIFFOL, *L'Eucharistie*, 5e édit., 1913, pp. 92-98. Peut-être accentuons-nous un peu trop le raisonnement de saint Paul. Mais s'il

Ainsi, nous trouvons dans saint Paul, appliquée aux chrétiens, aux juifs et aux païens de son temps, la vieille idée grecque, sémite, universelle de la communion, principe d'union et de vie divine.

Un mot du texte de saint Paul nous rappelle que ce lien qui rattache les communiants à Dieu, les rattache aussi les uns aux autres, comme les membres d'une même famille. « Nous formons « un seul corps tout en étant plusieurs, car nous « participons à un même pain » (I Cor., x, 17). Manger la même nourriture sacrée créait un lien d'âme plus fort que le lien naturel du sang. Ou plutôt, le lien social lui-même était religieux. Les membres de la famille, de la curie, de la cité antique ne se distinguaient des étrangers et ne restaient intimement unis que parce qu'après avoir assisté au même sacrifice, ils s'asseyaient au même festin sacré où ils mangeaient l'hostie. La communion était le Banquet de l'Alliance[1].

Une dernière constatation. Plus les sociétés païennes vieillissent, plus elles croient à la vertu

ne dit pas formellement que la communion soit un repas pris avec le Dieu et incorporant à la divinité, du moins, dit-il que communier c'est s'asseoir à la table du Dieu à qui le sacrifice est offert et entrer en commerce ou union avec ce Dieu. — Cf. aussi PRAT, *Théologie de saint Paul*, I, p. 1920, pp. 137-140. Il cite deux invitations à dîner à la table du Seigneur Sérapis ; surtout il fait remarquer que « chez « tous les peuples, la table forme entre les convives une sorte de lien « sacré qui devient plus intime et plus saint quand le banquet est la « consommation du sacrifice. Il y a dans le festin religieux... union « vraie ou supposée avec le Dieu, censé présent au milieu de ses ado« rateurs ;... union avec la victime elle-même, véhicule de bénédic« tions ». — Cf aussi *Dict. of the Bible* of Hastings, 1909, *Sacrifice*, p. 817.

1. Cf. FUSTEL DE COULANGES, *la Cité Antique*, pp. 24, 132, 133, 179.

surnaturelle et sociale de la communion. Vers les premiers siècles chrétiens, l'humanité devient à la fois de plus en plus corrompue et de plus en plus tourmentée par le besoin d'expiation et de vie divine. Les anciens Mystères de l'Orient et de la Grèce se répandent partout et se fondent dans un vaste syncrétisme religieux. Alors parfois apparaît la croyance ou le rêve de ces victimes vraiment divines, que W. R. Smith croyait découvrir aux origines du culte. Le rituel des Mystères s'explique par la foi et la communion à une victime *de salut*. Pour atteindre l'immortalité bienheureuse il faut s'identifier au *Sauveur*, à sa force, à sa vitalité, parfois à ses souffrances. Par la manducation des taureaux les adeptes des Mystères dionysiaques participaient à l'immortalité de Dionysos-Zagreus. A Eleusis, le même résultat est obtenu par la « vision » dont Demeter est le centre. Le rituel des funérailles d'Osiris dans les Mystères Isiaques et le taurobole dans les Mystères de Mithra répondent au même but[1].

Sous ces rêves, sous ces pratiques, mêlées d'idolâtrie, de superstition, de sensualité, se cachait l'idée vraie, pure, haute, de la communion consommant logiquement et efficacement le sacrifice. Par l'offrande de la victime qu'elle se substituait,

1. Cf. W. R. Smith, o. c., pp. 410-412. — Clément d'Alex., *Cohort. ad Gent.*, ii. — Théophraste, *In Porphyrium, De Abstin.*, ii, 29. — Apulée, *Métamorph.*, xi. — Cf. surtout Franz Cumont, *Les religions orientales dans le Paganisme romain*, 1906. *passim.* : en particulier sur Taurobole et Communion, p. 81-85 ; sur les Mystères, p. 63, 93, 145, 179. — Cf. aussi *Christus*, Mystères d'Isis, Osiris, Attis, Cybèle Mithra, pp. 514-526 ; 528-534.

l'humanité s'élevait vers Dieu de tout son pouvoir pour adorer et expier. En retour, par la Communion, Dieu descendait vers l'humanité pour pardonner et sanctifier. Le sacrifice latreutique et expiatoire s'achevait naturellement en sacrement de vie divine. Mort avec l'hostie, l'homme était surnaturellement vivifié par l'hostie. Et quand l'humanité, réalisant son rêve, aura trouvé et immolé l'hostie vraiment divine, son sacrifice se consommera dans la communion vraiment divinisante.

CHAPITRE V

LE MINISTRE DU SACRIFICE

Partout, à côté de l'autel antique, apparaît le prêtre, c'est-à-dire, un homme officiellement choisi et consacré en quelque manière pour offrir à Dieu le sacrifice au nom de la société religieuse.

I

Dans les antiques liturgies, le sacrifice des particuliers était permis, mais il n'occupait qu'une place secondaire. Avant tout, le sacrifice était un acte de culte social, accompli au nom de la famille, de la tribu ou de la cité. Il devait donc être offert par un ministre qualifié pour représenter auprès de Dieu la société religieuse. Ce ministre était le prêtre.

Aux origines, semble-t-il, le prêtre fut le chef naturel de la famille ou de la tribu. Avec le développement de l'organisation sociale, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel tendirent à se séparer. Soit par une intervention surnaturelle de Dieu, soit en vertu d'une délégation du roi ou du peuple, partout furent créés des corps sacerdotaux, dont les membres étaient officiellement préposés

« aux choses divines », en particulier à l'oblation du sacrifice. Même là où les rois continuèrent à détenir la dignité et les fonctions sacrées, des collèges de prêtres furent établis pour les aider ou les suppléer. Partout donc, à côté de l'autel antique apparaît le prêtre, c'est-à-dire l'homme officiellement délégué auprès de Dieu au nom de tous, pour offrir le sacrifice d'holocauste ou la victime du péché. « *Omnis Pontifex, ex hominibus assumptus, pro* « *hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum* « *ut offerat dona et sacrificia pro peccatis* » (Heb., v, 1). Cette définition que l'Épître aux Hébreux applique au seul Pontife juif, se vérifie dans toutes les grandes religions.



La Bible, au début, ne nous montre remplissant les fonctions de sacrificateurs que les chefs de famille ou ceux destinés à le devenir : Caïn et Abel. Noé, Abraham, Isaac, Jacob. Aucun de ces patriarches, il est vrai, n'est appelé prêtre. Mais, si l'on excepte Caïn, dont le sacrifice fut en quelque sorte officiellement rejeté, n'avaient-ils pas autant de droit à ce beau titre que Melchisédech, roi de Salem, c'est-à-dire chef d'une des multiples tribus chananéennes ? Des raisons spéciales de symbolisme expliquent pourquoi la Genèse déclare expressément que Melchisédech était prêtre du Très-Haut : « *erat enim sacerdos Dei Altissimi* » (Gen., xiv, 18 ; Héb., vii 1). Les grands ancêtres ne nous sont pas montrés ainsi sous un jour sacerdotal. En réalité

cependant, ils étaient les prêtres du Dieu Très-Haut, puisqu'ils offraient le sacrifice d'holocauste comme chefs d'un groupement religieux, et, par ce sacrifice, méritaient les bénédictions qui multipliaient leur race.

A la veille de descendre en Égypte, Jacob exerce le dernier acte du sacerdoce patriarcal, clairement mentionné par la Bible (Gen., XLVI, 1). On croirait deviner à certains indices que, durant les siècles d'exil et de demi-servitude, un corps sacerdotal s'organisa en dehors des chefs de famille. L'Exode distingue entre le peuple et les prêtres, qui « approchent du Seigneur » ; il y est question de jeunes gens, envoyés par Moïse pour immoler et offrir les victimes, dont le sang devait sceller l'Alliance (Ex., XIX, 22-24 ; XXIV, 5)[1].

Ce sacerdoce post-patriarcal ne fut que transitoire, si même il exista, Avec la Loi, une hiérarchie nouvelle était préposée au culte d'Israël. L'intervention surnaturelle qui réglait le sacrifice, devait comme naturellement s'étendre au sacerdoce. Iahvé choisit la tribu de Lévi pour le service exclusif de l'autel. Tous les membres de cette tribu devaient avoir part aux fonctions sacrées et vivre de l'autel (Nomb., XVII, 20-32) ; tous cependant n'étaient point prêtres. Le sacerdoce était réservé à la famille d'Aaron, et seul le chef de cette famille était appelé simplement « le Prêtre » ; plus tard, on dit « le Pontife, le Grand-Prêtre » (Ex., XXVIII, XXIX ;

1. Sur ce très problématique sacerdoce, intermédiaire entre les Patriarches et la Loi, on peut consulter le P. HUMMELAUER, S. J. *Commentarius in Exod. et Levit.*, Paris, 1907, pp. 3-7.

Lév., VIII). Les Lévites inférieurs, la masse de la tribu, ne pouvaient offrir le sacrifice ; ils assistaient le prêtre à l'autel, et avaient en outre des offices multiples et délicats pour la garde, l'entretien, le transport du Tabernacle et des objets du culte (Nomb., IV, 1-19).

Malgré l'institution divine de cette caste sacerdotale, à privilèges si exclusifs, nous constatons, chez les rois, certains cas de survivance du droit religieux primitif. Dieu, il est vrai, n'approuve pas également toutes les interventions royales dans l'exercice de son culte. Le roi Saül, pour arrêter la débandade de son armée en face de l'ennemi, prend sur lui d'offrir l'holocauste, après avoir en vain, pendant sept jours, attendu l'arrivée de Samuel : Dieu lui retire sa faveur en punition de cet attentat sacrilège (I Rois, XIII, 8-14). David, après son péché d'orgueil, offre lui-même un holocauste et des victimes pacifiques : Dieu témoigne combien le sacrifice lui est agréable en faisant tomber sur l'autel le feu céleste (I Par., XXI, 26-30).

*
* *

Chez les Sémites non Juifs, comme d'ailleurs en Perse, dans les Indes, en Égypte, à des époques très reculées, on trouve un sacerdoce distinct des pouvoirs civils[1].

Presque partout c'est une caste privilégiée, un

1. Cf. *Catholic. Encycl.*, art. *Priesthood*, par POHLE, pp. 409, 410

corps aristocratique, savant, riche et puissant. Les Brahmines, prêtres sacrificateurs, ou chanteurs, ou priant, formaient la caste supérieure dans l'Inde ancienne. L'organisation de la hiérarchie babylonienne était déjà très complexe dans les temps d'Abraham. Il y avait deux sortes de prêtres : l'*Exorciste*, qui accomplissait certains rites d'expiation et conjurait par des charmes appris des dieux, et l'*Aruspice*, ou *Devin* ou *Voyant*, le vrai prêtre sacrificateur. Un grand Pontife occupait le sommet de cette hiérarchie.

Parfois nous découvrons en ces antiques sacerdoces un point d'attache avec la royauté. Ainsi les prêtres égyptiens étaient les conseillers-nés du roi ; les plus élevés en dignité avaient le rang de grands officiers de la couronne (Diodore, I, 73). L'histoire chaldéenne, remontant jusqu'à Hammourabi, nous montre les rois en communication directe avec les dieux qui inspirent leurs lois ; mais ils sont soumis aux prêtres pour le spirituel et ont besoin de recourir à l'*Exorciste* pour être purifiés par le sang des victimes. La légende, remontant plus haut que l'histoire, relevait le pouvoir royal au-dessus de tout sacerdoce. Les secrets célestes qu'on se transmettait de père en fils dans la caste des prêtres, auraient été primitivement révélés par le roi Eumeduranki ; et lui-même aurait reçu de Chamach, le Seigneur du ciel, le don de voir des mystères, « de lire la tablette des dieux[1] ».

Nulle part autant que dans le monde gréco-ro-

1. Cf. Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, 1905, pp. 217-242. — Cf. *Christus*, pp. 714-716.

main les deux pouvoirs ne sont restés unis. Longtemps même, ils furent confondus.

Le père est le premier près du foyer ; il l'allume, l'entretient : il est le Pontife de l'autel domestique. Lui seul peut égorger la victime et prononcer les formules sacrées. Si plusieurs familles s'unissaient en phratrie ou curie, l'association avait son autel, et son chef en était le prêtre. Le roi de la Cité fut avant tout le prêtre du foyer public. On lit dans Aristote (*Polit.*, VI, 5, 11) : « Le soin des sacrifices « publics de la Cité appartient, suivant la coutume « religieuse, non à des prêtres spéciaux, mais à « ces hommes qui tiennent leur dignité du foyer et « que l'on appelle ici rois, là prytanes, ailleurs « archontes ». Homère et Virgile nous montrent les rois occupés sans cesse de cérémonies sacrées. Le fondateur de Rome n'est qu'un Pontife majestueux, calme, doux et pieux, « *pius Æneas* ». Les collèges de prêtres, à Rome, sont institués par les rois eux-mêmes, comme « une émanation de leur « pouvoir suprême ». Romulus fonde les douze prêtres Arvales, avec mission de prier pour les récoltes. Numa augmente le nombre des Augures, crée le collège des Flamines, pour suppléer les rois absents de Rome, le collège des Saliens, pour garder les ancilles ou boucliers sacrés. Un des deux Tarquin établit les Quindecemvirs pour interpréter les Livres Sibyllins. Après la disparition des rois, il reste, en Grèce ou à Rome, des *rex sacrorum*, magistrats chargés du culte public. Les consuls, les censeurs et autres s'attribuent aussi des pouvoirs sacerdotaux. Enfin les Césars prendront le titre de Pon-

tifes comme héritiers des anciens rois et ils se feront élire chefs de tous les collèges de prêtres[1].

II

Donc partout l'existence du sacerdoce ; partout aussi les mêmes traits essentiels.

Le prêtre, avons-nous dit, est un homme officiellement choisi et en quelque manière consacré pour offrir le sacrifice au nom de la société religieuse. Choix et consécration pour le sacrifice, ces traits ne se dégagent pleinement que dans le sacerdoce juif. Il est possible, cependant, de reconnaître et de raccorder, dans les autres cultes quelques linéaments plus ou moins effacés et brisés de cette physionomie générale du prêtre.

*
* *

Partout dans l'antiquité païenne, le prêtre nous apparaît en quelque sorte comme spécialement choisi pour représenter la société religieuse.

Ou par droit de naissance (patriarches, certains rois gréco-romains) ; ou par élection du peuple (consuls, archontes) ; ou par une institution royale (collèges sacrés, hiérarchies héréditaires en Perse, en Égypte, à Rome) : le prêtre est toujours l'objet d'un choix, d'une délégation. Il est investi d'une

1. Cf. Fustel de Coulanges, o. c., p. 94-98 ; p. 202-205, etc. — Cf. dans *Encycl. Britan.*, 11e éd., les art. *Priest*, pp. 318, 319, *Arval Brothers*, etc.

mission officielle de représentant religieux auprès de Dieu : « *ex hominibus assumptus, pro hominibus* « *constituitur in iis quæ sunt ad Deum.* »

Du seul fait qu'il est officiellement constitué pour représenter le peuple dans le ministère religieux, *in iis quæ sunt ad Deum*, le prêtre, qu'il soit chef de tribu, roi ou membre d'une caste choisie, nous apparaît revêtu d'un caractère, d'une dignité à part. Il est distingué, séparé des autres hommes, et uni particulièrement à Dieu ; il est « l'homme de Dieu » ; et partant il apparaît en quelque sorte comme consacré, puisque, originairement, consécration ou sanctification signifie union à la divinité. Mais en général, dans les sacerdoces organisés, cette « constitution » ou « dédication » du prêtre s'accomplit par des rites qui symbolisent expressément la purification et la consécration ; elle entraîne même certaines privations ou pratiques d'ascétisme dont le but évident est de détacher des choses terrestres pour unir plus intimement à Dieu.

Le noviciat quasi monacal, les longues robes blanches, le célibat relatif des Druides Celtiques sont connus de tous. Et si peut-être les Druides n'étaient pas des prêtres au sens strict du mot ils étaient du moins mêlés au culte et sages dans la science des dieux[1]. — L'initiation des prêtres égyptiens présupposait une longue préparation d'étude ; elle

1. Cf. *Lectures on the History of Religions*, London, 1910, I. — Celtic Religion, par J. Mac Neill, pp. 17-27. — Cf. aussi *Christus*, p. 562-573.

comportait des lustrations minutieuses et des jeûnes fréquents, durant lesquels l'usage du vin était totalement interdit (Diod., I,73 ; Hérod., II, 37, 38). — Le foyer sacré de la Cité romaine était confié aux Vierges Vestales. « *Virgines Vestales* « *custodiunt ignem foci publici sempiternum* », disaient les vieilles lois. Cicéron les saluait comme un vrai corps sacerdotal : « *sanctissimum sacerdotium* » (*Pro Domo*, 53). Horace lui-même s'incline respectueusement devant les *Virgines sanctæ* (*Odes*, I, 2, 27). Si l'une d'elles avait le malheur de manquer à son devoir de chasteté, la Ville se croyait en danger autant que si le foyer se fût éteint ; et la coupable était enterrée vivante. — Les prêtres babyloniens devaient naître de la caste choisie, être bien proportionnés, de bonne mine, sans défauts physiques et initiés par une série compliquée de lustrations et de sacrifices. En outre de cette cérémonie initiale, avant chaque sacrifice solennel, ils étaient tenus à des ablutions et à des onctions spéciales avec l'huile odoriférante. Leurs habits eux-mêmes devaient être sanctifiés. « Le prêtre babylonien, dit le P. La- « grange, est avant tout un personnage pur, un « oint, l'onction ne signifiant peut-être rien de plus « que la pureté avec quelque chose de positif « comme le parfum[1] ».

Ces purifications n'étaient qu'extérieures, légales ; l'âme n'était pas atteinte. Tous ces essais d'ascétisme et de virginité n'avaient qu'une portée rela-

1. Sur les prêtres chaldéens, cf. LAGRANGE, *Et. sur les rel. sém.*, p. 217-242. — DHORME, *La religion Assyro-Babylonienne*, 9e leçon.

tive. Les lustrations multiples, les abstinences ostensibles pouvaient même se combiner avec les pratiques les plus immorales. Ne savons-nous pas qu'il n'y eut rien de plus sensuel, dans toute l'antiquité, que ces cultes phéniciens, qui imposaient à leurs prêtres un ascétisme rigoureux, des flagellations sanglantes et des mutilations douloureuses, au cours des processions sacrées ? (Apulée, *Métam.*, VIII)[1]. Cependant il y a là un indice. Plus un homme était élevé dans la hiérarchie, rapproché de l'autel et censé uni à Dieu, plus on prétendait lui imposer de privations, le séparer, le séquestrer des choses profanes. On semblait vouloir le faire pur pour le faire digne de Dieu. L'humanité sentait comme un instinct de vraie pureté sacerdotale : Mgr Gerbet parle d'une aspiration universelle vers le prêtre-vierge[2].

Partout dans l'antiquité païenne, le prêtre nous apparaît avant tout comme le ministre du sacrifice. Il a d'autres pouvoirs, mais tous dérivent de l'autel. Il n'est l'intermédiaire des faveurs divines que dans la mesure où il a été l'intermédiaire de la prière humaine par l'hostie. — Même chez les Phéniciens, où la divination occupe tant de place, où chaque grand Temple est un siège d'oracles, où les prêtres vivent dans un perpétuel tremblement de fièvre prophétique, ces prêtres restent avant tout les ministres du sacrifice : *sacrorum perficiendorum*

1. Franz Cumont, *Religions orientales dans le Paganisme romain* pp. 58-74, p. 143, p. 285.
2. Gerbet, *Considér. sur le dogme génér. de la piété cath.*, p. 69.

ministri. — Le nom propre des principaux prêtres babyloniens est *Aruspice*, devin, voyant ; mais leurs visions et leurs oracles ne sont que le terme du sacrifice, parfois d'une longue série de sacrifices. « Sans don ni offrande un fils d'aruspices ne s'ap- « proche pas du Lieu du Jugement... ; sans offrandes « les dieux ne lui révéleraient point de mystères. » Tel est le texte de l'antique rituel. — Les prêtres égyptiens interviennent dans les affaires temporelles : ils sont juges, législateurs, conseillers royaux ; ils sont de plus théologiens, astrologues, devins ; leur premier office, la raison d'être de leurs privilèges et de leur prestige n'en est pas moins l'offrande du sacrifice. — A Rome aussi et en Grèce on n'attend des prêtres la révélation des secrets divins que parce qu'à l'autel ils s'approchent des dieux et gagnent leurs faveurs. Ce n'est que dans les entrailles des victimes qu'ils peuvent lire les *aruspicia maxima.*

*
* *

Ces traits épars, indécis, les voici groupés et précisés par Dieu même, dans les prêtres surnaturellement choisis et consacrés pour son sacrifice.

Les lévites n'étaient pas vraiment prêtres ; mais ils approchaient de l'autel et servaient dans le Tabernacle : c'était assez pour exiger un choix divin et une certaine consécration purificatrice. Iahvé dit à Moïse : « Prends les Lévites du milieu d'Israël et purifie-les... Tu les feras tenir debout

« devant Aaron et ses fils, et tu les présenteras en « offrande au Seigneur... Tu les sépareras du milieu « des enfants d'Israël et ils seront à moi *ut sint mei*... « après quoi ils viendront faire le service dans la « Tente de la Réunion » (Nomb., VIII, 6, 13, 14, etc.). Moïse est encore plus explicite quand, au nom de Iahvé, il reproche leur ambition sacrilège à Coré, Dathan et Abiron, les trois Lévites qui avaient osé disputer le sacerdoce à la famille d'Aaron : « Écou- « tez, fils de Lévi, est-ce trop peu pour vous que « le Seigneur vous ait séparés de l'assemblée d'Israël « en vous faisant approcher de lui pour le service « de sa Demeure... *Num parum vobis est quod* « *separavit vos Deus Israël ab omni populo et junxit* « *sibi ut serviretis ei in cultu Tabernaculi... ?* » (Nomb., XVI, 8, 9).

Le choix et la consécration d'Aaron, le Pontife, et de ses fils, les prêtres, donnèrent lieu à la cérémonie la plus solennelle du culte mosaïque.

Le choix divin pour le sacerdoce a un nom propre dans le langage chrétien : « la Vocation ». Le Nouveau Testament appliquera ce mot au Grand-Prêtre Aaron : « *Nec quisquam sumit sibi honorem* « *sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron* » (Héb., V, 4). Cette vocation eut lieu quand le Seigneur dit à Moïse : « Fais venir auprès de toi Aaron et « ses fils, du milieu des enfants d'Israël, pour qu'ils « soient prêtres à mon service, *ut sacerdotio fungan-* « *tur mihi* » (Ex., XXVIII, 1 ; Lév., VIII, 1).

Pour la consécration des appelés, Iahvé prescrit le cérémonial. « Voici ce que tu feras pour les con-

« sacrer à mon service comme prêtres... *Et erunt* « *sacerdotes mihi religione perpetua...* » Quelle profusion de rites ! Bains sacrés, investiture, onctions, triple sacrifice, — pour le péché, holocauste, hostie pacifique, — aspersions avec le sang, etc. (Ex., XXIX, 1-37 ; Lév., VIII, 1-36). Et tout ce symbolisme tend surtout à purifier les élus de l'autel. Au préalable, avant de les admettre à l'initiation, Dieu avait exigé qu'ils fussent purs de toute tache, de toute tare physique, sains et beaux de corps (Lév., XXI, 17-23). Une fois reçue, la consécration obligera les prêtres à une continence relative, à des ablutions multiples, à toute une vie de précautions, de séparations, pour ne pas souiller le nom et le culte du Seigneur : « *Sancti erunt Domino, et non polluent* « *nomen ejus* » (Lév., XXI, 6, 8). Ils ne se mêleront aux deuils de famille que pour la mort de leur père. Ils n'épouseront ni une répudiée ni une femme de réputation équivoque ; le Grand Prêtre n'aura pas le droit d'épouser une veuve. Ils auront à s'abstenir du vin lorsqu'ils devront entrer dans le Sanctuaire. Parce que Dieu les a sanctifiés, parce qu'ils sont les consacrés de Iahvé, ils seront purs : « *Quia ego* « *Dominus qui sanctificavi eos. Quia consecrati Deo* « *suo* » (Lév., XXI, 1, 15 ; XXII, 1-7 ; Ex., XXX, 18-21)[1]

La raison dernière du choix et de la consécration est le sacrifice. « *Incensum Domini et panes Dei sui offerent et ideo sancti erunt* » (Lév., XXI, 6). Le sacrifice est exclusivement réservé aux prêtres.

[1] Cf. HUMMELAUER, *Commentar. in Exod. et Lev.*, in h.

D'autres, des lévites, des profanes peuvent immoler la victime : c'est l'œuvre matérielle. Mais seul le prêtre peut recueillir le sang et le répandre sur l'autel, disposer la part de Dieu et allumer le feu qui la consumera : là est le formel du sacrifice (Lév., I, 5-17 ; II, 2, 17 ; IV, 2-35). Seul le Pontife est assez pur, assez consacré pour offrir les victimes de la GRANDE EXPIATION ANNUELLE, et porter le sang au delà du voile dans le Saint des Saints (Lév., XVI). Mais si le Pontife lui-même osait entrer dans le Sanctuaire sans la coupe débordant du sang des victimes, sa prière d'expiation serait inefficace, sacrilège même. Tout le pouvoir sacerdotal pour purifier, bénir, transmettre les oracles de Iahvé repose sur l'autel. Le prêtre n'est sanctificateur que parce qu'il est ministre du sacrifice (Ex., XXIX, 38-46 ; Lév., IX, 22, 23 ; Lév., XVI).

———

CHAPITRE VI

LA CROIX ET L'AUTEL ANTIQUE

La lumière de la foi nous révèle dans le sacrifice des Juifs une figure divinement ordonnée du Sacrifice de la Croix. Mais peut-être pourrions-nous découvrir un obscur présage, un inconscient pressentiment de la croix, même au fond du sacrifice des Gentils.

I

Tous les chrétiens admettent que le sacrifice lévitique était le type, la figure du Sacrifice de la Croix. Dans l'intention de Dieu, leur instituteur, les rites d'Israël étaient plus que le culte du peuple choisi : ils figuraient le sacrifice de l'adoration et de l'expiation parfaites. Ce n'est pas tout. En entretenant le sentiment du péché, avec la foi et l'espérance du pardon en vertu d'une rédemption à venir, ces rites, dans l'intention de Dieu, étaient pour les âmes une occasion, un moyen de communier par avance aux fruits sauveurs de la croix : « *Poterat* « *mens fidelium, tempore Legis, per fidem conjungi* « *Christo incarnato et passo ; et ita ex fide Christi* « *justificabantur, cujus fidei quædam protestatio* « *erat... cæremoniarum observatio, in quantum erant* « *figura Christi* » (S. Th., 1, 2, q. 103, a. 2).

« *Finis Legis Christus* (Rom., x, 4). La raison, la fin de la Loi est le Christ. La raison, la fin de tous les sacrifices de la Loi est le Sacrifice du Christ. Dans la première Épître aux Corinthiens (x, 1-11), après avoir tracé un raccourci de la vie d'Israël et de ses fautes, saint Paul conclut : « *Hæc autem* « *omnia in figuris contingebant illis.* » Mais si les incidents minimes de la vie du désert étaient une figure, « une prophétie en action » du Testament Nouveau, est-il possible que le sacrifice, la plus surnaturelle des institutions juives, n'ait pas été ordonné à Jésus et à sa croix ? L'Épître aux Hébreux ne nous permet pas de le nier ou d'en douter. Toute l'argumentation de cette Épître, nous le verrons, repose sur le caractère typique de l'ancienne Liturgie par rapport au sacrifice parfait que le Pontife éternel a offert sur la croix.

Il faut faire appel à ce caractère typique et relatif, si l'on veut expliquer le contraste, la disproportion qui existe entre la lettre et l'esprit du rituel juif.

Les expressions relevées, quasi emphatiques de Dieu font espérer un culte grandiose, idéalement parfait ; la réalité est étroite, matérielle. Ce Tabernacle, proclamé la Demeure de Iahvé au milieu du camp d'Israël, n'est en fait qu'une tente, un peu plus ornée et plus solide, où le Très-Haut, toujours invisible et distant, comme un Potentat oriental, consent à recevoir les adorations de son peuple. — Ces prêtres, proclamés les saints de Dieu, « *sancti erunt Deo suo* », ne sont en fait que des con-

sacrés de surface ; ils restent grossièrement humains. — Ce sang, si jalousement réservé pour l'hommage de Iahvé ou pour l'expiation des âmes, est en soi sans prix et sans vertu. Et pourtant, en toute vérité, Dieu lui-même a institué ce cérémonial ; il l'a approuvé, imposé de toute son autorité ; il se délecte de ces pauvres sacrifices, Lui, le Très-Haut, l'Éternel, l'Esprit pur. Un tel Dieu n'aurait pu sanctionner pour elle-même, comme définitive, une telle Loi. Ce qu'il voit, ce qu'il approuve avec complaisance, c'est le spirituel dans le matériel, la réalité parfaite dans le type imparfait, la Croix de Jésus sur l'autel d'Aaron[1].

Il faut encore faire appel à ce caractère typique et relatif des sacrifices juifs si l'on veut accorder les contradictions qui semblent avoir divisé, torturé l'âme d'Israël, aux plus beaux jours de sa piété.

D'un côté les moindres détails de la Liturgie étaient imposés au nom de Iahvé ; il fallait les observer scrupuleusement ; un léger manquement, comme mettre dans l'encensoir des charbons non sacrés, était puni de mort (Lév., x, 1-3). Si bien que l'union du Peuple avec le Seigneur, les bénédictions de la terre et la rosée du ciel, la paix ou la victoire sur les ennemis, tout dépendait de la fidélité aux observances liturgiques. D'un autre côté, les âmes les plus hautes, les plus religieuses, prophètes ou psalmistes, réprouvaient les oblations sanglantes. Cer-

1. Cf. A. Cave, *The scriptural doctrine of sacrifice and atonement*, pp. 162-171.

taines réprobations n'atteignaient que les sacrilèges de prêtres indignes ou le sens grossier et superstitieux du peuple. Mais parfois l'institution elle-même, le sacrifice semblait être attaqué et réprouvé au nom de Dieu. « Que m'importe la multitude « de vos sacrifices, dit le Seigneur ; je suis rassasié « des holocaustes de béliers..., je ne prends point « plaisir au sang des taureaux... Quand vous vous « présentez devant ma face, cessez de m'apporter « de vaines oblations. L'encens m'est en abomina- « tion... » (Is., I, 11-13). — «Vos holocaustes ne me « plaisent point... car je n'ai point parlé à vos pères, « je ne leur ai point donné de commandement « en matière de sacrifices, le jour où je les ai fait « sortir d'Égypte. Voici mon seul commandement : « Ecoutez ma voix, et je serai votre Dieu et vous « serez mon peuple » (Jér., VII, 21-23 ; Cf. Os., VI, 6 ; Ps. XXXIX, 7-9 ; Ps. L, 18, 19.)

Certains Pères, cités par Thomassin, sembleraient avoir pris à la lettre ce langage des prophètes et avoir cru que le sacrifice sanglant ne fut jamais, à proprement parler, ni institué, ni agréé par Dieu. La pratique, existant déjà en Israël avant Moïse, aurait été seulement sanctionnée par voie de tolérance, comme demi-satisfaction aux instincts grossiers, ou comme dérivatif aux tendances idolâtriques de ce peuple[1].

1. Cf. THOMASSIN, *De Inc. Verbi*, l. X, ch. III et IV, citant longuement saint JUSTIN, *Dial. c. Tryph*,, 19. — ORIGÈNE, *Hom.* 17 *in Num.* 1. TERTULLIEN, *Adv. Marc.*, II, 18, 19. — EUSÈBE de Cés., *De Eccl. theolog. contra Marcel.*, II, 20. — Saint BASILE, *Comm. in Is.*, I, n. 26, 27, etc. Quelle que soit l'idée de ces Pères sur cette réprobation relative

Nous croyons qu'il y eut plus qu'un acte de tolérance dans les interventions de Iahvé. La vie nationale et religieuse de tout un peuple ne s'édifie pas sur un culte, digne tout au plus d'être toléré comme un moindre mal.

Les prophètes eux-mêmes nous suggèrent une interprétation plus plausible de leurs critiques contre le culte établi. Loin de conclure à la suppression du sacerdoce et du sacrifice qu'ils attaquent si vivement, ils en célèbrent la transformation et l'éternelle durée. Les lévites et les prêtres seront multipliés comme les étoiles du ciel pour brûler l'encens et offrir l'holocauste tou les jours, nous dit Jérémie (XXXIII, 17-18). Sophonie annonce que Iahvé s'est préparé une hostie et a sanctifié ses élus (I, 7). Malachie parle du sacrifice d'encens et de l'offrande pure que Iahvé recevra, en tout lieu, dans toutes les nations, de la main des lévites régénérés (I, 10-11 ; III, 3). Les prophètes n'attaquaient donc pas le principe du sacrifice. Mais ils voyaient l'insuffisance des oblations contemporaines ; et ils la dénonçaient d'autant plus fort que le peuple était plus porté à s'hypnotiser devant le présent, s'attachant aux rites avec une étroite et orgueilleuse superstition de la lettre, symptôme du futur Pharisaïsme. Surtout, en ces temps de renaissance litur-

du sacrifice, il est intéressant de remarquer comment, devançant la critique moderne, ils ne craignaient pas de reconnaître dans le rituel mosaïque d'origine divine des emprunts faits au cérémonial égyptien et aux traditions chaldéennes. — Cf. LAGRANGE, *Etudes sur les religions sémitiques*, ch. VI, VII. — Cf. aussi *Dict. apol. de la foi cathol.*, 1909, art. *Babylone et la Bible*, pp. 381-385, par CONDAMIN. — Cf. Le même dans *Christus* pp. 861-863.

gique, il était bon, nécessaire même de déclarer hautement que la Loi, le Tabernacle, le Temple et l'Autel, n'étaient pas le dernier mot de tout. Les prophètes voulaient faire sentir aux âmes, comme ils la sentaient eux-mêmes, toute l'insuffisance du Légalisme, et les orienter vers la religion de l'avenir. Voilà pourquoi ils soulignaient si vigoureusement le caractère relatif du culte. Ce culte n'est pas institué comme une fin, pour lui-même, mais seulement en attendant ; il ne vaut que pour ceux qui le dépassent. Ceux qui s'attachent superstitieusement à ce provisoire, faussent l'institution divine ; ils offrent pour ainsi dire un sacrifice tout différent de celui que Dieu demande et agrée. Les prophètes prêchent la nécessité d'unir l'esprit à la lettre, et de vivifier par la religion intérieure les actes du culte matériel. Ils inculquent la foi en un sacerdoce et en un sacrifice meilleurs, dans la religion parfaite et la pureté de l'âme : «*Holocaustis non delectaberis, sacrificium* « *Deo spiritus contribulatus, cor contritum et humi-* « *liatum, Deus, non despicies... Tunc acceptabis* « *sacrificium justitiæ oblationes et holocausta, tunc* « *imponent super altare tuum vitulos.* » (Ps. L, 18-19).

Cette foi juive, même sous la forme prêchée par les prophètes, ne pénétrait pas tout le mystère du sacrifice futur. Elle s'arrêtait à une espérance de miséricorde plus abondante dans un avenir prochain, à un renouveau du culte lévitique, devenu plus spirituel et plus profondément religieux, à un triomphe universel de la religion de Iahvé. Mais en attendant la pleine lumière, cette foi suffisait au salut : « *per fidem adepti sunt repromissiones.* »

(Héb. xi, 33). Malheureusement, quand parut la pleine lumière, révélant toute la promesse et tout le sens typique de l'Ancien Testament, beaucoup fermèrent les yeux. La réalité spiritualisait trop le type matériel. Leur sens charnel, leur Pharisaïsme s'obstina dans la Loi et les symboles. Mais, à cette heure, les symboles se vidaient, « *Egena et vacua* » (Gal., iv, 9). Ce culte qui pour leurs pères avait été le voile du mystère de vie, devenait pour eux un voile d'aveuglement et de mort. Leurs pères, sans le voir, avaient possédé Jésus sous l'ombre des figures, eux le perdaient en refusant de le reconnaître quand il se dégageait de cette ombre. (II Cor., iii, 13 17).

Pour nous du moins, l'apparition de Jésus doit écarter le voile et expliquer tout le passé. Selon le mot de Pascal, Jésus nous donne « le chiffre » de l'Ancien Testament. « En lui toutes les contradictions sont accordées[1]. » Bossuet exprime la même

1. Pascal, *Pensées*, Paris, 1907 : « Le chiffre de l'Ancien Testament », art. xvi, 1-16 (édit. Margival). « ...Ce sont les clartés qui méritent, « quand elles sont divines, qu'on révère les obscurités. Si la Loi et les « sacrifices sont la *vérité*, il faut qu'elle plaise à Dieu et qu'elle ne lui « déplaise point. S'ils sont *figure*, il faut qu'ils plaisent et déplaisent. « Or, dans toute l'Écriture, ils plaisent et déplaisent... Tous ces pas- « sages ensemble ne peuvent être dits de la *réalité ;* mais ils peuvent « être dits de la *figure* ; donc ils n'ont pas été dits de la réalité, mais de « la figure. *Agnus occisus a constitutione mundi* (Ap., xiii, 8). Un por- « trait (une figure) porte absence et présence, plaisir et déplaisir... La « lettre tue, tout arrivait en figures. Voilà le chiffre que saint Paul « nous donne... Circoncision du cœur, vrai jeûne, vrai sacrifice, vrai « Temple ; les prophètes ont indiqué qu'il fallait que tout cela fût « spirituel... Le *véritable* sens (des Écritures) n'est dont pas celui des « Juifs ; mais en Jésus-Christ toutes les contradictions sont accordées... « Tous ces sacrifices et cérémonies étaient donc figures ou sottises. « Or, il y a des choses trop hautes pour les estimer des sottises. »

pensée : « Voyez le pavé du Temple, voyez les habits « sacerdotaux, voyez l'autel et le sanctuaire tout « trempés du sang des victimes, et le peuple d'Israël « lavé tant de fois de ce sang ; que tout cela est « froid, si la foi ne m'y montre le sang de l'Agneau, « répandu pour la rémission de nos crimes, le sang « du Nouveau Testament... Si nous ne regardons « Jésus-Christ, toutes les Écritures prophétiques « n'ont pas de goût ; elles sont apparemment « pleines de folie, du moins en quelques endroits. « Que nous y goûtions le Sauveur, tout y est lumière, « tout y est intelligence, tout y est raison[1]. »

II

Serait-il permis d'aller plus loin et de chercher Jésus jusque dans le sacrifice des Gentils ?

De prime abord, la piété se révolte à la pensée de chercher Jésus au milieu des horreurs païennes. Nous savons, ou plutôt, nous ne pourrions savoir tout ce que les passions, les démons peut-être, ont inventé d'obscène et de sanguinaire pour souiller les autels. Il n'est pas un peuple ancien, en dehors des Juifs, qui n'ait divinisé et adoré le vice. Dès l'époque d'Abraham, la religion chaldéenne vit de légendes immorales et abrite dans ses temples des crimes contre nature. Cultes phéniciens avec leurs affreux Baals ; Mystères grecs avec leurs prostitutions sacrées ; Apothéoses des Césars, d'un Néron, d'un Caligula : que de pages de boue et de sang

1. Bossuet, *S. p. IIe Dim. ap. Epiph.* (Vivès, 2e éd., VIII, 402).

dans l'histoire religieuse de l'humanité ! Les démons sont le terme sinon les inspirateurs de ces cultes sacrilèges : « *Gentes dæmoniis immolant*[1] » (I Cor., x, 20).

Et pourtant on n'oserait dire que toutes les immolations et communions, en dehors du Tabernacle ou du Temple d'Israël, n'aient été que superstition, sacrilège et orgie. Même dans le culte grec, si foncièrement idolâtrique et sensuel, nous croyons saisir par instants une ombre et plus qu'une ombre de religion vraie. Dans les deux grands tragiques, Eschyle et Sophocle, dont les drames touchaient de si près au culte, ne percevons-nous pas, sous les formules d'invocation, l'attitude et l'accent d'une âme qui adore et qui prie ? Et pourquoi le sentiment religieux aurait-il été moins vivace que les autres nobles instincts, qui survécurent au sein des ténèbres et de la corruption ? Le Dieu qui sonde les cœurs et les reins, pour y découvrir et les moindres taches, déparant la vertu, et aussi le

1. Pour les cultes chaldéens, cf. LAGRANGE, *Etud. sur les relig. sémit.*, pp. 220, 221, 241, 242 et surtout ch. x : Mythes babyloniens, p. 342, etc. Pour les cultes phéniciens, cf. APULÉE, *Métam.*, VI, VII ,VIII ; cf. Franz CUMONT, *Les Religions orient. dans le Pag. rom.*, pp. 143 et 286-288. — Pour Rome et la Grèce, cf. CHAMPAGNY, *les Césars*, Paris, 1868, IIIe vol., l. II, ch. III, pp. 293, 299 ; cf. BOISSIER, *la Relig. rom. d'Auguste aux Antonins*, vol. II, pp. 373-390 ; cf. FOUARD, *Saint Pierre*, ch. XV et XVI.

— Pour l'exposé et la discussion des idées des Pères, qui, comme saint Augustin et Tertullien, expliquaient par l'intervention des esprits mauvais tout le mal et même les apparences de bien qu'il y avait dans les cultes et croyances des païens, cf. FREPPEL, *Saint Justin*, 14e leçon.

— Sur la possibilité d'une certaine bonne foi et religion au sein de la corruption païenne, cf. DE BROGLIE, *Problèmes et concl. de l'hist. des rel.*, Paris, 1897, ch. IV, p. 114.

moindre germe de bonne volonté, à demi étouffé sous l'erreur et les inconsciences, dut parfois démêler, dans ces adorations égarées, dans ces purifications et communions perverties, quelque chose comme un désir et un effort d'hommage, d'expiation et de sainteté vraie, un appel vers une victime parfaite, un témoignage de l'âme naturellement chrétienne.

Il y a une ressemblance substantielle entre tous les sacrifices antiques. Nous savons même à quel point sont frappantes les analogies entre le rituel mosaïque et le rituel chaldéen. Le fond commun à toutes les Liturgies semble se ramener à l'idée de substitution d'une victime, offerte et immolée à la place de l'homme pour adorer et expier. Et, malgré la perversion des rites, cette idée conserve toujours des traits de grandeur : adoration de la divinité, fraternité dans le culte, mystérieux sentiment de culpabilité, communion mystique en Dieu et nouvelle vie en Lui. Ces traits ont même paru si frappants à certains Apologistes qu'ils ont prétendu y découvrir les vestiges d'une Tradition primitive, des reliques d'un culte surnaturel, inspiré par Dieu, à l'origine, en vue du Christ rédempteur[1]. Ce point d'attache direct des Liturgies les plus vieilles à une Révélation primitive est très vraisemblable. Incontestablement, il est

1. Cf. A. Lemonnyer, O. P., *La révélation primitive et les données actuelles de la science d'après l'ouvrage allemand du R. P. G. Schmidt, directeur de l'Anthropos*, Paris, 1914, ch. iv. — Cf. aussi Le Roy, dans *Christus*, pp. 100, 101 ; *Id. : A la recherche de l'origine des religions*, dans *Revue prat. d'Apol.*, juillet 1921, pp. 333-334.

l'explication la plus satisfaisante de certaines croyances ou pratiques mystérieuses communes à tous les cultes (vertu expiatrice attribuée au sang, rite de la communion, nourriture sanctifiante...). Il ne semble pas cependant qu'on puisse dire jusqu'ici que ce point d'attache est absolument prouvé et qu'il s'impose soit au nom de l'histoire soit au nom du dogme catholique[1]. Mais si on ne fait pas remonter directement jusqu'à une révélation positive de Dieu ces pratiques et croyances universelles, du moins on ne peut les expliquer sans faire appel à ce qu'il y a de plus religieux et de plus haut dans l'âme humaine ; et ces nobles instincts, ces inspirations de prière et de pureté accusent toujours une certaine influence divine, une certaine recherche de Jésus victime. Ne pourrait-on pas dire que à l'origine, après la chute, Dieu, révélant ou inspirant le cérémonial du sacrifice, a orienté les instincts religieux de l'humanité vers le Rédempteur ? Dans la suite des siècles, soit en conservant des souvenirs ou fragments du rituel primitif, soit en créant spontanément les symboles de son culte, l'humanité n'a pas complètement dévié de l'orientation première : par le fond de la liturgie du sacrifice, elle restait tournée vers l'Autel de Jésus.

Comment aussi expliquer ce phénomène : à mesure qu'en s'éloignant des origines les cultes se corrompent, l'instinct d'expiation devient plus tourmentant ? Les Mythes et les Mystères popu-

1. Cf. Mainage, *La religion primitive et les données de la préhistoire*, dans *Rev. pr. d'Apol.*, sept. 1915.

larisent l'idée de la Rédemption par les mérites d'un médiateur pur, surhumain, ou même par la mort d'une victime innocente, divine. On connaît le nom de ces médiateurs victimes : le Zarathrusta des Perses, envoyé par Ormuzd pour combattre Ahrimane ; le Bouddha indien, choisissant la souffrance afin de délivrer des milliers d'êtres de l'existence passagère et les conduire au Nirvana ; Demeter ramenant Perséphone des Enfers ; l'Osiris égyptien mort et ressuscité ; Mithra le purificateur[1]. Oppressée par un sentiment étrange de souffrance morale et physique, l'humanité a pu rêver d'un libérateur pur, céleste, triomphant du mal par sa mort. Dans le drame d'Eschyle, Mercure dit à Prométhée : « Ne crois pas qu'un tel supplice doive avoir un « terme avant qu'un Dieu s'offre pour te remplacer « dans tes souffrances. » Malgré les obscurités et les contradictions du sens littéral, nous voudrions voir dans ce Mythe de Prométhée le type du genre humain, maudit en son premier père et vivant loin de Dieu, l'âme rongée par la honte du péché et l'effroi des vengeances méritées. Pourtant, au fond des cœurs, « une espérance aveugle », instinct de vie ou écho d'une antique promesse, parle d'expiation, de délivrance par le sang d'une victime pure,

1. Cf. DE HARLEZ, *l'Avesta*, 1881, Introd. — DE BROGLIE, *Prob. et conc. de l'hist. des relig.*, pp. 166, 168 ; pp. 183, 184. — Franz CUMONT, o. c., pp. 119, 120. ; 182, 186. — JACQUIER, art. *Mystères païens* dans le *Dict. Apol. de la Foi cathol.* — BRILLANT, *Les Mystères d'Eleusis*, Paris, 1920. — Dans *Lectures on the History of Relig.*, voir MALLON, Legend of Isis and Osiris, I, pp. 15, 17, 29, 30. — HUBY, Greek Mysteries, II, pp. 21-24. — MARTINDALE, Mithra, II, pp. 16-32. — Cf Les mêmes dans *Christus*, pp. 445, 464, 516.

agréée de Dieu et fournie par le ciel même. En attendant, l'humanité se substitue des victimes animales, se lave de leur sang, communie à leur chair. Elle ne trouve ni la paix, ni la fin du supplice en ces hosties imparfaites ; grâce à elles cependant, son angoisse est tempérée, et en son cœur survit l'instinctif espoir d'une substitution efficace qui la sauvera un jour.

Donc, par ce qu'il gardait d'indestructiblement religieux, le sacrifice des Gentils était comme un présage du Sacrifice unique et infini ; et dans cette relation, il trouvait un sens, presque une efficacité. Au-dessus de l'autel antique, la Croix invisible planait. Elle devient visible pour nous et nous explique l'histoire religieuse du passé[1].

Voici la même pensée rendue par deux maîtres, Gerbet et d'Hulst :

« Lorsque le christianisme annonça l'accomplis-
« sement du sacrifice un, universel, perpétuel, pas
« un accent de surprise ne s'éleva... On eût dit que
« le genre humain reconnaissait à la fois dans cette
« doctrine et ses souvenirs et ses espérances. De
« même que l'*idée de Dieu ou de l'Etre nécessaire*
« *rend raison de tous les êtres, de même la notion*
« *du sacrifice chrétien rend raison de tous les sacri-*
« *fices anciens*. Elle fait concevoir pourquoi l'homme
« espérait se sauver par la substitution d'une vic-

1. Thomassin, *De Inc. Verbi*, liv. X, ch. vi, n° 5. « Illud unum « sacrificium Deo debetur ; illo uno Deus propitiatur, illo uno genus « humanum emundatur. Illud Hebrœi religiosis prænuntiabant figuris ; « illud præposteris Gentiles imitabantur hostiis ; illud dœmones « mendacibus æmulabantur sacris. Illud unum denique natura animæ « ægra, sed inseminatæ veritatis non omnino cassa, suspirabat. »

« time. Tout le monde croyait, bien longtemps « avant le mot de saint Paul, que sans l'effusion du « sang point de rémission du péché. Pourquoi les « animaux mystiquement dévoués devaient être « purs ; pourquoi, par une erreur fatale mais pleine « de vérité, le sacrifice humain a pu paraître néces- « saire ; pourquoi toutes ces satisfactions étaient « regardées comme insuffisantes ; pourquoi enfin « le genre humain, condamné à mort, cherchait « dans la mort le salut et la vie ? La croix du Sau- « veur explique ces étonnants problèmes. *Elle « explique les croyances de l'humanité comme l'idée « de Dieu explique le monde*[1]. »

« Si vous lisez la Loi, vous serez étonné des « précisions du précepte rituel ; si vous écoutez les « Prophètes, vous serez frappé du dédain, j'allais « dire du dégoût que le Seigneur témoigne pour ce « culte grossier... C'est que, impuissants par eux- « mêmes, les sacrifices mosaïques empruntaient « leur vertu à la victime dont ils étaient la figure. « Il vient en effet celui qui, seul, peut dire à Dieu : « Père, les holocaustes ne vous ont point honoré, « les hosties expiatrices ne vous ont point apaisé ; « alors me voici pour contenter tous vos désirs « (Ps. XXXIX). Qui êtes-vous donc, ô vous, qui « prétendez réussir là où tant de sacrificateurs ont « échoué ? Qui il est ? Il est le Fils bien-aimé du « Très-Haut ; il est prêtre et il s'immole. Tout est « consommé. Tout est payé... Ah ! jusqu'ici, Dieu « avait rejeté l'offrande du sang humain... ; cette

1. GERBET, *Considérations sur le dogme générateur de la piété cath.*, p. 45.

« fois il l'accepte, car c'est aussi le sang d'un Dieu.
« Le sacrifice a enfin trouvé son expression par-
« faite. *Toutes les obscurités de l'histoire, tous les*
« *mystères des rites et des symboles, toutes les hor-*
« *reurs même des religions antiques s'éclairent des*
« *rayons qui partent du Calvaire.* Une contradic-
« tion étrange tourmentait la conscience humaine ;
« l'idée du sacrifice la hantait et la révoltait tout
« ensemble ; l'autel sans victimes, c'était Dieu
« oublié ; l'autel ruisselant du sang des bêtes, c'était
« Dieu mal servi ; l'autel rougi du sang des hommes,
« c'était Dieu outragé... Mais aujourd'hui le voile
« tombe et la vérité apparaît. O Christ, ô hostie...,
« que votre religion est belle[1] ! »

1, D'HULST, *Carême de* 1893, 2e conf., pp. 61-63.

CHAPITRE VII

OCCISUS A CONSTITUTIONE MUNDI

Conclusions de la première partie

« D'où vient tant de sang répandu dans les « cérémonies anciennes, sinon pour représenter le « sang de Jésus ? Pourquoi est-ce que par le sang « de l'Agneau le peuple est délivré ? Pourquoi « est-ce que l'Alliance est signée et ratifiée par le « sang ?... Si ce n'est pour nous faire entendre qu'il « n'y a ni délivrance, ni expiation, ni salut que par « le sang de l'Agneau sans tache qui a été tué dès « l'origine du monde... *Agni, qui occisus est a cons-* « *titutione mundi* (Apoc., XIII, 8) ; parce que dès « l'origine du monde, sa mort a été figurée par une « multitude de sacrifices sanglants, *O Christum* « *in novis veterem !*[1] »

I

Dès le commencement, l'Agneau nous apparaît immolé dans Abel, le Juste, la première victime de la mort et de l'autel.

1. Bossuet, *Fragment de sermon pour le deuxième dimanche après l'Epiphanie* (Vivès, VIII, p. 410).

Nous pensons involontairement à la *Pietà*, Marie après la descente de Croix, quand, dans le *Premier deuil* de Bouguereau, nous voyons, reposant sur les genoux et les bras d'Eve, le corps d'Abel, les membres tombants et presque raidis, la tête renversée, les yeux sans regard. A l'arrière-plan, là-bas, à peine visible, un autel avec un léger nuage de fumée, pour nous dire que cette pure forme blanche, la première victime de la mort, est aussi une hostie de l'autel. Toute fin humaine est présagée dans cette première mort comme devant avoir un caractère d'expiation et de sacrifice. Mais c'est surtout la mort de Jésus en croix, l'expiation efficace, qui nous est annoncée par l'immolation d'Abel. Il meurt pour avoir offert un sacrifice agréable. Inspiré par sa foi, il avait présenté à Dieu des victimes meilleures que celles de son frère Caïn. Pour rendre témoignage à sa piété, le Seigneur sensiblement approuva ses offrandes et rejeta celles de son frère. « *Respexit Dominus ad Abel et ad munera ejus* » (Gen., IV, 4-5 ; Héb., XI, 4). Heureux prêtre, qui attirez sur la terre le premier regard favorable de Dieu après la malédiction du péché ! Hélas ! vous paierez de votre vie l'honneur des bienveillances divines. Mais cette mort elle-même sera votre gloire ; c'est par elle que vous serez la figure du Pontife-victime, de celui qui doit offrir le sacrifice infiniment agréable et mourir pour détruire la malédiction du péché. Introduite dans le monde par la faute originelle, la mort, empressée d'affirmer son pouvoir sur toute la race humaine, s'empare du plus jeune, du plus pur, violemment et par un crime. Elle le saisit,

pour ainsi dire, à la descente de l'autel, comme pour marquer que les sacrifices, même les plus acceptables devant Dieu, impuissants qu'ils étaient à expier le péché, seraient impuissants aussi à arrêter ses coups. Mais « la mort commençait mal », dit énergiquement Bossuet. Sa première victoire sur un innocent, à côté de l'autel, faisait pressentir que son droit était caduc et que son empire aurait une fin par l'innocence même sacrifiée.

Un jour en effet, sur l'autel, elle osera frapper. en victime du péché, le vrai Juste, le Saint de Dieu, l'auteur de la vie ; et ce dernier triomphe amènera sa ruine. Le sang du premier Abel, quoique pur, n'avait pu laver le péché du monde ; bien plutôt, il était monté vers le ciel, criant vengeance et aggravant le poids de malédiction sur Caïn, le meurtrier (Gen., IV, 10-11 ; Math., XVIII, 35). Le sang du second Abel, le sang vraiment innocent et saint, montera vers le ciel pour crier miséricorde (Héb., XII, 24) ; il retombera sur les frères de Jésus, sur les pécheurs ses meurtriers, en grâces de pardon et de bénédiction. Le péché détruit, le seul titre que la mort eût contre nous, sera détruit également[1].



« Que dirai-je du petit Isaac, qui porte lui-même « le bois sur lequel il doit être immolé, pendant « que son père se prépare, sur les ordres de Dieu,

1. Cf. BOSSUET, *Elévations sur les mystères*, VIIIe Sem., 4e Élév.

« à le sacrifier sur la montagne ? O spectacle d'inhu-
« manité ! Mais si je considère le Sauveur Jésus, il « devient un spectacle de miséricorde. C'est Jésus « qui porte sa croix pour y être immolé, sur le « mont du Calvaire, livré par son propre Père[1]. » Le sacrifice d'Abraham, héroïquement consenti, suffit pour attirer la Grande Bénédiction sur Israël et sur tous les peuples (Gen., XXII). Cette Bénédiction, nou le savons, nous, c'est Jésus, que son Père sacrifiera par amour pour le monde. « *Sic Deus « dilexit mundum ut Filium suum Unigenitum « daret* » (Jean, III 16). Jésus est l'Agneau substitué à Isaac et au genre humain sur l'autel de l'holocauste et de l'expiation. « *Quem assumens obtulit « holocaustum pro filio suo* » (Gen., XXII).

*
* *

Une autre figure de Jésus le Prêtre par excellence, est Melchisédech, qui n'apparaît dans la Genèse que comme roi et prêtre. Contre sa coutume, l'Écriture n'explique ni l'origine, ni la naissance, ni la mort de ce personnage. Sans père, sans mère, sans commencement ni fin de ses jours, il n'apparaît que comme roi, roi de Salem, qui veut dire paix, et comme prêtre, offrant le sacrifice du pain et du vin. Abraham s'incline sous sa main bénissante : et du coup, il incline devant lui tout le sacerdoce lévitique, parce que ce prêtre à part figure plus

1. BOSSUET, *Sermon pour le deuxième dimanche après l'Epiphanie* (Vivès, VIII, p. 403).

particulièrement le Pontife éternel, Jésus. Dès avant sa naissance, le Christ sera salué dans les Psaumes, prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Et l'Épître aux Hébreux développera ce symbolisme (Gen., XIV : Ps., CII ; Héb., VII)[1].

Chaque matin, à l'autel catholique, nous évoquons ces trois belles figures sacerdotales, Abel, la tendre victime, Abraham, le prêtre au cœur sacrifié, Melchisédech, le majestueux Pontife. C'est au moment le plus solennel, quand Jésus est sur l'autel en l'état d'immolation mystique, que nous demandons leurs dispositions pour plaire à Dieu et consommer dignement notre offrande : « *Supra quæ* « *propitio ac sereno vultu respicere digneris, et ac-* « *cepta habere, sicuti accepta habere dignatus es mu-* « *nera pueri tui justi Abel, et sacrificium patri-* « *archæ nostri Abrahæ, et quod tibi obtulit summus* « *sacerdos tuus Melchisedech, sanctum sacrificium,* « *immaculatam hostiam.* »

II

En parlant des sacrifices lévitiques, saint Augustin fait remarquer que la multiplicité de formes et de rites était nécessaire pour représenter la grandeur du sacrifice unique. « *Veri sacrificii multi-* « *plicia variaque signa erant sacrificia prisca Sanc-* « *torum, cum hoc unum per multa figuraretur ut sine* « *fastidio multum commendaretur* » (*De Civ. Dei,*

1. Cf. BOSSUET, *Elévations sur les mystères*, VIII[e] Sem., 10[e] Élév., XIII[e] sem., 6[e] Élév.

x, 20). Comme beaucoup d'autres Pères, saint Augustin s'est essayé, maintes fois, à saisir dans la Loi les divers traits de Jésus. Sans aller aussi loin que les Pères, saint Thomas, dans la question *de cæremonialium præceptorum causa*, cherche toujours en Jésus la raison des rites essentiels (1, 2, q. 102).

On peut ne pas être aussi allégoriste que saint Augustin ou même saint Thomas. Mais les explications naturelles de détail, suggérées ou imposées par l'histoire et la critique, ne supprimeront jamais le rôle de la foi, cherchant à pénétrer le symbolisme surnaturel du culte mosaïque ; pas plus d'ailleurs que la découverte des causes secondes, qui ont eu leur part dans la Loi — influence du milieu égyptien ou des traditions chaldéennes — ne supprimera le fait d'une intervention et intention surnaturelles de Dieu, ordonnant le sacerdoce et le sacrifice de l'Ancien Testament à figurer Jésus, Prêtre et Victime du Testament Nouveau.

— Dans l'Agneau pascal, dans les hosties de l'Alliance ou de l'Expiation solennelle, dans l'Agneau du sacrifice perpétuel, dans toutes les victimes enfin, par la foi, nous pouvons reconnaître maintenant l'Agneau de Dieu, la victime substituée au genre humain et mourant sur l'autel de la croix, pour nous délivrer de la servitude du péché ; pour consacrer l'Alliance nouvelle, l'Alliance catholique des âmes dont le terme est la possession du bien divin au ciel ; pour donner à l'Église le sacrifice perpétuel de l'Eucharistie.

— Dans la communion aux hosties pacifiques

et même dans l'interdiction de manger la victime du péché, dans l'obligation de brûler hors du camp les chairs immolées pour l'Expiation solennelle, par la foi, nous pouvons reconnaître maintenant notre Jésus, la vraie hostie pacifique et la vraie victime *pro peccato*, Jésus, dont la chair expiatrice et sacrée deviendra pour nous le pain divinisant pour la vie éternelle.

— Dans le Pontife et les prêtres, qui sont obligés d'être saints parce qu'ils offrent l'encens au Seigneur, et qui sont consacrés avec de tels raffinements de purification, par la foi, nous pouvons reconnaître maintenant le Pontife innocent, sans souillure, élevé au-dessus des pécheurs pour atteindre les cieux, le Christ, le consacré par excellence. Nous pouvons y reconnaître aussi le sacerdoce de la Loi Nouvelle : les prêtres vrais consacrés, dont Jésus, en les marquant de son caractère, fera d'autres Christs ; les prêtres vierges, que Jésus maintiendra dans la sainteté supérieure d'une chasteté et d'une immolation perpétuelles, en devenant chaque jour leur hostie sur l'autel eucharistique.

DEUXIÈME PARTIE

La Réalisation

Jésus-Christ, constitué le prêtre par excellence par l'Incarnation elle même, offre sur l'Autel de la Croix le Sacrifice infini.



CHAPITRE PREMIER

FILIUS MEUS ES TU. TU ES SACERDOS

L'Épître aux Hébreux proclame Jésus-Christ le Pontife parfait et éternel parce qu'il est fait prêtre, totalement, substantiellement prêtre par l'Incarnation elle-même.

Dieu lui-même a daigné appliquer à Jésus-Christ la prophétie en action qu'était le sacerdoce lévitique. Il l'a fait dans l'Épître aux Hébreux, un des plus admirables exemples de la portée universelle et de l'éternelle vitalité des Écritures. Inspirée pour éclairer et réconforter quelques Judéo-chrétiens, cette Épître a été, pour des générations et des générations de prêtres, et elle restera toujours pour les élus du Seigneur, le Livre de famille, le Mémorial de leur noblesse.

Entre les années 60 et 70, dans une communauté « d'Hébreux » convertis, très probablement Palestiniens, beaucoup de néophytes, ébranlés par la persécution et d'ailleurs insuffisamment instruits, désertaient l'assemblée chrétienne, se relâchaient dans leurs mœurs, et même penchaient vers l'apostasie. Pour éclairer et raffermir ces hésitants, saint Paul, ou plutôt le disciple qui écrit en son nom et sous son inspiration, leur adresse sous forme de

lettre une thèse savamment élaborée sur la supériorité et la sécurité de l'Alliance Nouvelle.

Toute religion ayant pour objet d'applanir l'accès auprès de Dieu et de nous unir à Lui, la valeur d'une religion se mesure à la manière plus ou moins efficace dont elle atteint ce but. De ce chef, la religion chrétienne a légitimement supplanté le culte juif et durera jusqu'à la fin des temps, parce que son Médiateur, Jésus, est le seul vrai Médiateur, le seul qui nous ramène et nous rattache à Dieu, par sa Personne puisqu'il est proclamé le Fils du Très-Haut, par son Sacerdoce dont la supériorité repose sur le type de Melchisédech et sur le serment éternel du Seigneur, par son Sacrifice, qui seul nous ouvre le Tabernacle céleste. Telle est la thèse dogmatique longuement développée par l'auteur sacré et souvent coupée d'exhortations pratiques.

Il n'entre pas dans notre but de suivre ces développements[1]. Ce qui importe pour nous, c'est de saisir et de rendre en son plein rayonnement l'idée autour de laquelle se concentre la lumière inspirée répandue à travers toute l'Épître, l'idée qui rattache le sacerdoce du Christ à sa Filiation divine.

« *De quo nobis grandis sermo et ininterpretabilis* « *ad dicendum* » (v. 11) : Cette indicible grandeur

1. Pour une étude sur l'auteur, la date, les destinataires, l'occasion et l'analyse de cette Épître, cf. CORNELY, *Cursus Script. Sac. : Lib. Introd.*, 1886, III, pp. 522-551. — Cf. JACQUIER, dans *Dict. de la Bible* de VIGOUROUX, art. *Hébreux* (Ép.), c. 515-551. — Cf. FONCK, dans *Cath. Encycl.*, art. *Hebrews* (Ep.). — Cf. *Revue Bibl.*, 1er janv. 1912, *Les destinataires de l'Ep. aux H.*, p. 50, etc. — Cf. surtout PRAT, *Théologie de saint Paul*, I p., 1920, pp. 421-470.

du sacerdoce de Jésus est cachée dans le mystère de ses origines, de sa constitution, le mystère de l'Incarnation elle-même. L'Épître nous dit que la religion chrétienne est le culte parfait et définitif parce que le Christ, son fondateur, est à la fois le Fils de Dieu et le prêtre par excellence. Et dans la pensée de l'écrivain sacré les deux attributs ne sont pas séparables ; ils se tiennent indissolublement : Jésus n'est le prêtre par excellence que parce qu'il est le Fils de Dieu incarné dans notre race.

Nous allons voir en effet que c'est par l'Incarnation elle-même, comme par une ordination infinie, que se réalisent en Jésus les traits essentiels du prêtre tels que nous les a révélés l'histoire religieuse de l'antiquité et tels que l'Épître aux Hébreux les analyse et les applique en ses longs raisonnements symboliques.

*

* *

Le prêtre doit être avant tout un homme de la tribu ou du peuple qu'il est appelé à représenter devant Dieu. L'Épître aux Hébreux souligne délicatement ce premier trait de la physionomie sacerdotale : le prêtre sera plus qu'un membre de notre famille, il sera un homme de souffrance et d'infirmité comme nous ; connaissant par expérience nos erreurs, nos tentations et nos misères, il saura mieux y compatir et présenter plus fidèlement devant Dieu nos infortunes : « *Qui condolere possit iis qui igno-*

« *rant et errant, quoniam ipse circumdatus est infir-*
« *mitate* (v. 2) ».

C'est l'Incarnation ou l'union hypostatique qui fait de Jésus un homme de notre race et un homme de compassion.

Le Verbe ne s'est pas uni la nature angélique ou une nature humaine, directement créée par Dieu à l'état parfait. Il a pris notre chair dans le sein de la Vierge Marie. Il est notre frère par le sang ; et aussi par les infirmités, les tentations ; en tout semblable à nous, sauf par le péché. Tendrement compatissant pour toutes nos misères, il sera notre Pontife fidèle auprès de Dieu. « *Nusquam enim an-*
« *gelos apprehendit. Unde debuit fratribus similari*
« *ut misericors fieret et fidelis Pontifex ad Deum,*
« *et repropitiaret delicta populi* » (Héb., II, 16-18).
« *Non enim habemus Pontificem qui non possit*
« *compati infirmitatibus nostris, tentatum per omnia*
« *pro similitudine absque peccato* » (IV, 15). Plusieurs fois, Bossuet a commenté ce texte à sa grande manière : « Vous n'avez pas pris la nature humaine saine, parfaite, immortelle et selon l'âme et selon
« le corps, telle qu'elle était d'abord sortie de vos
« mains. Vous l'avez prise telle que le péché et
« votre justice vengeresse l'avaient faite, mortelle,
« infirme, pauvre, parce que vous vouliez porter
« notre péché. Vous le vouliez porter sur la Croix,
« victime innocente ; vous le vouliez porter durant
« tout le cours de votre vie, Agneau qui ôtez les
« péchés du monde, mais qui ne les ôtez qu'en les
« transportant premièrement sur vous. Mais...
« comme vous ne pouvez pas transporter sur vous

« l'iniquité et la tache de notre péché, vous en avez « seulement transporté sur vous la peine, le juste « supplice, c'est-à-dire la mortalité avec toutes ses « suites. Par là donc, vous êtes devenu sensible « à nos maux ; Pontife compatissant qui les avez « expérimentés ; car, comme dit votre Apôtre, il « fallait que vous vous fissiez en tout semblable à « vos frères, afin que vous devinssiez un Pontife « miséricordieux et fidèle pour expier les péchés « du monde. Car qui doute que vous ne puissiez « nous aider dans les choses que vous avez éprou- « vées, puisque vous ne les avez éprouvées que parce « qu'il vous a plu, et parce que vous vouliez, en les « souffrant, faire naître en vous la compassion « secourable que vous avez pour ceux qui ont aussi « à les souffrir. Soyez donc loué à jamais, ô grand « Pontife, qui avez pitié de nos maux, non pas « comme les heureux ont pitié des malheureux, « mais comme les malheureux ont pitié les uns des « autres, par le sentiment de leur commune misère... « En sorte qu'ayant passé par toutes les misères « de notre nature pécheresse et ayant tout éprouvé, « excepté le péché, vous ressentez tous nos maux « et vous y compatissez comme à des maux qui « vous ont été communs avec nous[1]. »

*

* *

Le prêtre doit être officiellement choisi et député

1. Bossuet, *Méd. sur l'Ev.*, Dern. sem., 95e jour ; cf. *Prem. serm. pour Noël* (Vivès, VIII, p. 254) ; cf. aussi Prat, *Théol. de saint Paul*, I p., 1920, pp. 447, 448. — Belon, S. M., *La corédemption mariale réalisée, la Vierge-Prêtre*, Saint-Brieuc, 1911, pp. 15-19.

pour représenter le peuple. Dans une religion révélée cette députation s'accomplit par un appel divin, la vocation. « *Omnis Pontifex pro hominibus* « *constituitur... Nec quisquam sumit sibi honorem* « *sed qui vocatur a Deo* » (v. 1, 4).

C'est l'Incarnation ou l'union hypostatique qui fait de Jésus un homme divinement appelé pour le sacerdoce.

« Et nul ne s'arroge cette dignité ; il faut y « être appelé de Dieu comme Aaron. Ainsi le Christ « ne s'est-il pas élevé de lui-même à la gloire du « souverain Pontificat, mais il l'a reçue de celui « qui lui a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré « aujourd'hui, et encore : Tu es prêtre pour tou- « jours selon l'ordre de Melchisédech (v. 4-6). Ici pour établir sa thèse l'auteur de l'Épître s'appuie sur les Psaumes et en même temps il les dépasse ou les complète. Le Psaume II donne comme un des traits du futur Messie une certaine filiation divine d'ordre supérieur, et le Psaume CIX, au moins chez les Septante, rattache cette filiation divine du Messie à l'annonce de son sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech. L'auteur de l'Épître rapproche les deux textes des Psaumes pour souligner plus fortement le rapport qu'il saisit entre la vocation sacerdotale du Christ et sa filiation divine. Et parce que, dans la pleine lumière de la révélation évangélique, il voit cette filiation privilégiée comme une vraie filiation divine basée sur l'union hypostatique, il est en droit d'affirmer qu'il y a en Jésus une relation intime entre l'union hypostatique elle-même et la vocation sacerdotale.

C'est en même temps et pour la même raison que le Père donne le nom de Fils et le nom de Prêtre à l'Homme-Dieu. Ou plutôt c'est parce qu'il est son Fils que le Père proclame le Messie-Christ digne de s'asseoir à sa droite comme le Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech. « Venez, Jésus, Fils éternel « de Dieu, sans mère dans le ciel et sans père sur « la terre ; en qui nous voyons une descendance « royale ; mais pour ce qui est du sacerdoce, vous « ne le tenez que de celui qui vous a dit : « Vous « êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. » « Pour ce divin sacerdoce il ne faut être né que de « Dieu, et vous avez votre vocation par votre éter- « nelle naissance[1]. »



Le prêtre doit être consacré, c'est-à-dire uni à Dieu, fait homme de Dieu. L'Épître aux Hébreux dit seulement : « *Omnis Pontifex... constituitur in iis quæ sunt ad Deum* ». Mais être constitué d'une façon permanente pour accomplir les sacrés ministères est une forme de consécration ou d'union avec Dieu. D'autant que l'ancien rite qui constituait les ministres des choses saintes était un rite de consécration, fait d'ablutions purifiantes et d'onctions pénétrantes comme la vertu d'en haut.

C'est l'Incarnation ou l'union hypostatique qui fait de Jésus le consacré par excellence, dans la pureté et l'union à Dieu.

1. BOSSUET, *Elév. sur les Myst.*, XIIIe Sem., 6e Él.

Il nous fallait un Pontife innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, plus pur que les cieux. (Héb., VII, 26). Nous avons vu les efforts impuissants de l'humanité antique pour créer le prêtre saint. Ce que n'avaient pu réaliser les lustrations sanglantes, l'union hypostatique l'opère. Elle sépare Jésus de la masse des pécheurs, elle le fait pur, divinement pur, impeccable, absolument impeccable.

Plus que cela ; comme une onction d'infinie puissance, l'union hypostatique consacre, divinise l'humanité de Jésus. L'huile sacrée des ordinations lévitiques était le symbole de la vertu du Très-Haut, pénétrant les prêtres, s'en emparant pour jamais, « *ut sint mei religione perpetua* ». Maintenant la divinité même du Verbe devient l'onction de notre Pontife. La divinité même du Verbe se répand sur la nature humaine de Notre-Seigneur, la pénètre, la saisit, en prend possession pour jamais dans l'ineffable union personnelle. Par la vertu de cette union Jésus est plus que la chose, le ministre ou l'homme de Dieu ; il est l'Homme-Dieu qui n'a de personnalité et partant de raison d'être et de valeur morale que par Dieu et pour Dieu. Il reste toujours homme, mais un homme tellement pénétré, imprégné de la sainteté divine que son nom propre, celui qui rend le mieux sa manière d'être, est le SAINT, le CONSACRÉ, le CHRIST. « *Dominus unxit me* » (Is., LI, 1). « N'est-ce point le Fils de l'Homme « que Dieu a oint de cette onction admirable de « laquelle même il a tiré son nom ? Il est appelé « indifféremment, dans les Saintes Lettres, le Messie, « le Christ de Dieu, l'Oint de Dieu, et c'est dire la

« même chose en différents langages... Car, comme « dans la Loi ancienne c'était par l'onction que « les rois et les sacrificateurs étaient établis, le « réparateur de notre nature devant être tout en- « semble roi du vrai peuple et l'unique sacrificateur « du vrai Dieu, il est appelé l'Oint de Dieu avec un « titre de prérogative extraordinaire... Et n'en- « tendez pas ici quelque espèce d'onction corporelle : « *l'onction de notre Pontife c'est la divinité du Dieu* « *Verbe.* Car de même que la propriété des huiles « et des onctions c'est de s'étendre premièrement « sur les choses auxquelles elles sont appliquées et « puis de pénétrer autant qu'elles peuvent, de s'in- « corporer en elles en quelque façon, et d'y être « si intimement attachées qu'il ne s'en fasse qu'une « substance ; ainsi, la divinité du Verbe, s'unissant « à l'humanité de Jésus, elle s'est premièrement « répandue sur elle en son tout et en ses parties : « elle l'a pénétrée si profondément qu'elle s'y est « effectivement incarnée ; de sorte que de l'une et de « l'autre, il ne s'est fait qu'un seul tout, en suite « de cette union ineffable. C'est pourquoi le Sauveur « Jésus est appelé par excellence Oint et Christ, « à cause de cette divine et miraculeuse onction[1]. »

*

* *

Le prêtre doit être consacré surtout en vue du sacrifice. Il sera illuminateur et sanctificateur, mais,

1. BOSSUET, *Premier serm. pour le IIe dim. de l'Avent* (Vivès, VIII, 163) ; cf. aussi *Elév. sur les myst.*, XIIIe Sem. 1re et 2e Élév.

par voie de conséquence et en vertu de son oblation. Avant tout il est le ministre de l'autel : « *ut offerat* « *dona et sacrificia pro peccatis* » (v. 1).

C'est l'Incarnation ou l'union hypostatique qui fait de Jésus l'appelé et le consacré par excellence pour en faire avant tout le ministre du Sacrifice infini de la croix.

« Le Christ dit en entrant dans le monde : Vous « n'avez voulu ni sacrifice ni oblation, mais vous « m'avez formé un corps. Vous n'avez agréé ni « holocaustes ni hosties du péché. Alors j'ai dit : « Me voici. Je viens, ô Dieu... pour faire votre « volonté... ; c'est en vertu de cette volonté que « nous sommes sanctifiés par l'oblation que Jésus-« Christ a faite de son propre corps » (Héb., x, 4-10). Le premier mot de Jésus aussitôt l'Incarnation consommée, celui qui exprime sa mission et comme tout le programme de sa vie, est donc un mot de sacrifice, l'offrande de son corps pour l'autel, à la place des victimes imparfaites[1]. Il sera ainsi notre

1. Ici l'Épître aux Hébreux applique à Jésus un passage du psaume xxxix, où il est dit littéralement : « Tu ne te complais pas au sacrifice, et tu m'as percé des oreilles. » Le sens de cette dernière expression est : Tu as ouvert mes oreilles, tu m'as rendu docile à ta parole. Le Psalmiste nous dit par conséquent qu'aux sacrifices matériels Dieu préfère la docilité du cœur. Tandis que la même nuance de sens s'est conservée dans la version de notre Bible latine (7, 8), les Septante ont traduit : « Les sacrifices ne t'ont point plu, mais tu m'as donné « un corps. » Ils mettaient en plus fort relief l'idée de la docilité du futur Messie, en la concrétisant dans celle d'un service corporel, inspiré par l'obéissance. L'auteur de l'Épître aux Hébreux a concrétisé encore davantage et a appliqué ce texte à l'Incarnation du Messie, Fils de Dieu, « *corpus aptasti mihi* », et à sa docile acceptation de la mort pour suppléer à l'insuffisance des victimes légales, « *Ecce venio*... « *In qua voluntate*... » Mais qu'on ne parle pas de contradiction, de

Sauveur, mais seulement parce qu'il sera prêtre et s'offrira lui-même en victime sur la croix. « *Ecce* « *venio... in qua voluntate sanctificati sumus per* « *oblationem corporis Jesu Christi semel* » (Héb., x, 5 — 10). « *Consummatus, factus est omnibus* « *obtemperantibus sibi causa salutis* » (Héb., v, 9)

Tel est le mystère des origines du sacerdoce de Jésus : l'union hypostatique qui le fait l'Homme-Dieu, le fait en même temps l'homme de notre race, appelé et consacré pour offrir le sacrifice[1].

contresens. L'auteur inspiré de l'Épître aux Hébreux n'est pas censé citer simplement et traduire textuellement une obscure annonce prophétique. Il commente, il étend et transpose, en l'appliquant à l'Incarnation et à la Croix, un texte où le Psalmiste chantait la docilité idéale du Messie aux volontés de Iahvé. Et cela, l'auteur de l'Épître le fait en vertu de lumières nouvelles, qui éclairent, précisent, complètent ce qui était obscur, général et seulement ébauché, dans l'Ancien Testament, par rapport à la personnalité et à la mission du Christ-Messie. Nous sommes en présence d'un cas de progrès dogmatique substantiel, accompli à la lumière révélatrice du Nouveau Testament.

1. Ceux-là exagèrent donc et faussent même en un sens la notion du sacerdoce qui prétendent que le Verbe, comme tel et antécédemment à l'Incarnation, peut être appelé et est suréminemment le prêtre du Père. Cf. p. e. Thomassin, *De Inc. Verbi*, l. VI, ch. III, n. 12 : « Ungitur « Verbum cum gignitur... Verbum ideo ipsum Christus est. » Cf. encore ch. IX, n. 10-11. — Cf. p. e. Giraud, *Prêtre et Hostie*, t. I, ch. I, pp. 1-4. « La première origine du sacerdoce est le sein du Père... C'est « comme l'Etre du Fils, c'est comme son état d'être la gloire de son « Père... Mais être la gloire du Père et aimer cet état, s'y complaire, « produire l'acte qui répond à cet état lequel acte est l'amour, un « amour infini de celui qui est le principe de cet état, n'est-ce pas exercer « une sorte de sacerdoce à son égard ? »

Nous n'avons qu'un mot à dire contre ces théories, séduisantes peut-être, mais non vraies : il ne peut y avoir culte et sacerdoce là où il y a égalité, identité de nature, consubstantialité.

C'est uniquement lorsque sa Personne divine commence à subsister dans la nature humaine que le Verbe, endossant devant la Trinité

On pourrait dire que le but unique ou du moins principal de l'Incarnation était de donner à Dieu et au monde un digne Pontife pour adorer et expier. Assurément, le Verbe s'est fait chair pour nous illuminer et nous vivifier surnaturellement (Jean, I, 1-17). Mais ces grâces de lumière et de déification, découlant de la croix, sont une conséquence du sacerdoce et du sacrifice de Jésus. L'Incarnation est donc avant tout l'ordination du Prêtre nécessaire, du Prêtre Sauveur, la constitution du sacerdoce éternel. Christ, Oint, Prêtre est le premier nom qui convient au Verbe Incarné. Jésus, le nom apporté du ciel par l'ange, exprime le côté plus visible et plus utilitaire, pourrions-nous dire, de la mission du Fils de Dieu, venu en ce monde ; mais le nom de Christ semblerait être plus fondamental, plus essentiel, puisque le Verbe Incarné n'est Jésus, Sauveur, qu'en vertu de sa consécration et de son sacrifice. Et ce nom, en Notre-Seigneur, n'est pas un titre adventice, un simple adjectif, exprimant une qualité accidentelle. Il est en quelque sorte substantiel, exprimant toute la raison d'être et l'existence même de celui qui le porte. Nous, nous sommes devenus prêtres à un moment donné de notre vie ; nous avons acquis cette qualité nouvelle en gardant notre individualité première. Jésus, Lui, n'est pas devenu prêtre, il l'a toujours été. Pour Lui, être et être prêtre, c'est tout un. Il naît prêtre. L'acte même qui a fait subsister personnelle-

Sainte la condition et les devoirs de cette nature, devient capable de prier, d'adorer et commence à être prêtre. — Cf. FRANZELIN *De Trin.*, th. XI-XII ; *De Verbo Incarnato*, th. IV.

ment son humanité sainte en l'unissant au Verbe, a été l'acte de sa consécration sacerdotale. N'existant qu'en tant que prêtre, il l'est totalement et comme substantiellement. Écoutons Thomassin nous décrivant cette consécration unique entre toutes en un beau passage intraduisible : (Ch. XIII, n. 9) « *Cæteris hominibus naturæ jam personæque* « *integritatem assecutis, superfunditur in vicem* « *ascitiæ dignitatis, oleum quo sacerdotes et christi* « *efficiuntur. At Christo Domino oleum illud ipsa* « *divinitas Verbi est... persona ejus ipsissima est.* « *Eo enim oleo Christus est et sacerdos... Christus* « *nec vel puncto temporis ullo est quin sacerdos sit,* « *cum eodem unguine substantiali et hypostatico et* « *Christus et sacerdos perficiatur.* »

CHAPITRE II

SACERDOS ALTER CHRISTUS

Comment l'étude du Sacerdoce de Jésus nous fait comprendre les grandeurs, les obligations et la force du nôtre.

Nous sommes les vrais prêtres du Très-Haut. Nous sommes de la noble race des « clercs », *genus electum*, les choisis, les consacrés pour offrir le sacrifice. Mais nous ne le sommes qu'en dépendance de Jésus, en union avec lui. Nous sommes des prêtres subordonnés, en second, si je puis dire ; des prêtres représentants et vicaires de Jésus. Il n'y a qu'un sacerdoce, dont la plénitude réside en Jésus, l'unique et éternel Pontife, et dont notre ordination nous a fait réellement participants.

Cette condition dépendante, cet état purement vicarial est le principe de nos grandeurs, de nos obligations et de notre force sacerdotales. C'est parce que nous ne sommes pas seuls, isolés dans notre sacré ministère, c'est parce que nous n'agissons qu'au nom et par le pouvoir de Jésus, que nous sommes si grands et que nous devons, que nous pouvons être saints. Isolé, à vrai dire, le prêtre ne l'est jamais, puisqu'il remplit son sacré ministère au nom de la société religieuse ; avec lui prient et

adorent tous ses frères dans le culte. Avec le prêtre catholique il y a toujours l'Église, la grande société des âmes. « *Nos servi tui sed et plebs tua sancta...* » Toutes les âmes chrétiennes groupées autour du prêtre à l'autel, pour, d'un seul élan d'adoration, s'élever vers Dieu ; tout ce qu'il y a de religion, de pureté, d'amour, dans l'univers, uni, condensé dans la prière du prêtre ; quel beau spectacle pour la foi ! Et pourtant ce n'est encore rien. A l'autel, avec le prêtre catholique, prie et adore Celui qui est toute religion, toute pureté, tout amour, le Pontife suprême, Jésus. Nous ne sommes que ses représentants, ses lieutenants. Vraiment prêtres, nous sommes vraiment les sacrificateurs choisis et consacrés de la société religieuse, mais par le Christ et dans le Christ. Nous sommes d'autres Christs : *Sacerdos alter Christus*. Ces trois mots nous diront nos grandeurs, nos obligations, notre force.

I

La source de nos grandeurs sacerdotales est le caractère de Jésus, imprimé sur notre âme.

*
* *

Peut-être dès le premier éveil de la raison ou plutôt de la Foi, un rayon, parti du sanctuaire, nous avait attiré. Et à travers les longues mais si douces années de la préparation, adolescent, jeune homme, nous allions pieux et pur, le cœur toujours orienté

vers l'autel. Un jour enfin le rêve de notre vie se réalisait : *juravit Dominus ; tu es sacerdos in æternum.* Notre individualité n'était pas substantiellement modifiée. Dans notre nature, dans notre extérieur, rien de changé. Nous n'avions acquis qu'une simple puissance ou qualité de plus, toute spirituelle et purement accidentelle, mais combien réelle et grande ! Pendant que nous étions là, au pied de l'autel, à genoux devant notre Évêque, Dieu, voilé sous les paroles liturgiques, sous le symbolisme des gestes et des onctions sacrées, travaillait en notre âme et y créait une entité nouvelle, surnaturelle et mystérieuse, le caractère sacerdotal de Jésus[1].

L'enseignement catholique, consacré par le Concile de Trente (Ses. VII, can. 9 et Sess. XXIII, ch. 4 et can. 4), nous impose de croire comme une vérité de foi que le caractère sacerdotal est plus qu'un vain titre, plus qu'une simple mission ou fonction extérieure. Le caractère est au moins une de ces réalités de l'ordre moral qui créent dans notre âme de vrais engagements ou de vrais droits. Comme l'institution canonique, l'élection présidentielle, le mariage, la profession, engendrent très réellement la juridiction épiscopale, la magistrature suprême dans l'État, le lien conjugal, les obligations religieuses ; ainsi le Baptême, la Confirmation et l'Ordre produisent-ils en notre âme une vraie dignité qui très réellement nous lie et consacre à Dieu pour la vie dans le culte chrétien, en même

1. Cf. Planus, *Le Prêtre*, IIe vol., 1re et 2e Confér.

temps qu'elle nous confère certains droits ou certains pouvoirs sur les sacrements et le sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'Ordre, en particulier, nous distingue des laïques pour la vie. A jamais il nous fait les consacrés, les hommes de Dieu et nous donne le pouvoir soit d'offrir le sacrifice, soit de faire participer les âmes à ses fruits. Le Concile voulait au moins définir cela, car il visait directement les Protestants, qui ne voyaient dans le sacerdoce qu'un honneur, un ministère transitoire qu'on peut déposer à son gré pour rentrer dans l'état laïque. Une fois prêtre, on l'est toujours, dit le Concile.

Mais les expressions employées pour définir l'existence du triple caractère sacramentel semblent aller plus loin. Quand le Concile dit : « *In tribus* « *sacramentis... imprimi characterem... in anima,* « *id est signum quoddam spirituale et indelibile* », il parle comme tous les grands Docteurs scolastiques, comme saint Augustin et saint Cyrille de Jérusalem, qui ont vu dans le caractère un signe, une marque physique, une réalité ontologique reçue dans notre âme comme un sceau, une image. Si bien que, sans aller contre une définition de foi, celui qui nierait l'existence de ce signe ou ornement physique et réduirait le caractère à une pure dignité morale, irait contre le langage et l'esprit de toute la Tradition.

Nous concevrons donc le caractère sacerdotal comme une réalité nous conférant les pouvoirs de Jésus, Souverain Prêtre, et nous marquant à son image. Comme l'union hypostatique constituait

et consacrait Jésus pour être l'Homme-Dieu, le ministre du sacrifice et des grâces de salut ; ainsi, quoique à un degré infiniment au-dessous et d'une manière purement subordonnée et accidentelle, le caractère sacerdotal nous constitue et nous consacre pour être les hommes de Dieu, les ministres du même sacrifice et des mêmes grâces. Il nous confère les pouvoirs sacrés de Jésus Pontife et, en même temps, comme un signe d'investiture, comme un ornement officiel, autorisant, relevant l'exercice de ces pouvoirs, il reproduit sur notre âme une image qui l'ennoblit, la transfigure par l'empreinte des traits du Christ-Prêtre. Saint Thomas emploie des expressions encore plus fortes et partant plus justes, plus heureuses : « *Character sacramentalis speciali-* « *ter est character Christi, cujus sacerdotio configu-* « *rantur fideles secundum characteres sacramentales* « *qui nihil aliud sunt quam quædam participationes* « *sacerdotii Christi ab ipso derivatæ* » (3, q. 63, a. 3). Une configuration et une participation au sacerdoce de Notre-Seigneur ; saint Thomas entend cela du triple caractère sacramentel dans le Baptême, la Confirmation et l'Ordre. Mais la définition ne se réalise pleinement que dans le plus élevé de ces dons, le caractère sacerdotal. Il y a donc en nos âmes de prêtres un pouvoir sacré très réel, et aussi une empreinte sacrée très réelle, une image, une qualité de dignité et de noblesse. Pouvoir et image viennent également de Jésus-Prêtre ; ils nous communiquent également quelque chose de Jésus-Prêtre. Ce sont les deux éléments inséparables d'un même don total, qui nous fait d'autres Christs et

nous rend capables d'offrir et de sanctifier, capables de dire aussi efficacement que Jésus : *Hoc est corpus meum ; Hic est calix sanguinis mei ; Ego te absolvo.*

Notre foi, notre piété voudraient aller plus loin. En quoi consiste la nature intime de ce pouvoir et de cette image ? Le mystère nous arrête... Mais ne savons-nous pas assez ? Nous savons que ces réalités surnaturelles existent ; nous savons qu'elles sont quelque chose du sacerdoce même de Jésus, et partant, quelque chose se rattachant *par analogie*, à l'Incarnation elle-même, puisque l'Incarnation n'est que l'ordination sacerdotale infinie et primordiale. Si fortes que puissent paraître ces expressions, elles ne sont point exagérées. « *De quo* « *nobis grandis sermo et ininterpretabilis ad dicen-* « *dum* » (v. 11). La parole humaine sera toujours impuissante à dire les grandeurs du sacerdoce de Jésus, et du nôtre. « *Emitte lucem tuam...* » Plus de lumière, ô mon Dieu, plus de lumière pour entrevoir et balbutier une dernière fois toutes ces merveilles : — les merveilles de l'union hypostatique, ordination ineffable, qui, par l'effusion de la divinité sur l'humanité sainte, a constitué en Jésus le sacerdoce primordial, plénier et comme substantiel ; — les merveilles de notre ordination, qui, répandant en notre âme un écoulement partiel de la consécration infinie, nous a réellement assimilés au Saint de Dieu, réellement investis de ses pouvoirs : en sorte que Jésus-Prêtre se reconnaît en nous ; il vit et agit en nous, sacrifiant en l'honneur du Père et sauvant les âmes par nous.

*
* *

Peut-être comprendrons-nous mieux maintenant la tendresse spéciale et les ardentes prières de Jésus pour les *siens*, ses amis, ceux que le Père lui a donnés, ceux qu'il envoie comme le Père l'a envoyé, ceux qu'il aime comme le Père l'a aimé, ceux pour la sanctification desquels il se sacrifie tout particulièrement. « *Sicut dilexit me Pater et* « *ego dilexi vos... Vos... dixi amicos* » (Jean, xv, 9, 15). « *Ego... rogo... pro his quos dedisti mihi...* « *Pater sancte, serva eos. Sicut tu me misisti in* « *mundum et ego misi eos in mundum, et pro eis* « *ego sanctifico meipsum, ut et ipsi sint sanctificati* « *in veritate* » (Jean, xvii, 9, 19). Jusqu'à la fin, il s'obstinera à sauver ceux que le Père lui a donnés : « *quos dedisti mihi custodivi* » (Jean, xvii, 12). Que de fois il redira au cœur sacerdotal égaré un « *amice ad quid venisti ?* » assez fort, assez tendre pour l'arrêter avant le sacrilège consommé ou du moins le sauver du désespoir à l'heure dernière. Et n'est-il pas touchant de constater aujourd'hui cette impulsion surnaturelle qui pousse les âmes les plus pures du monde et du cloître à prier, à s'immoler pour les prêtres de Jésus ? Le Christ se reconnaît toujours en nous[1].

1. Cf. *Le Sacré-Cœur de Jésus et le Sacerdoce*, 5e mille, Paris, 1920. — Cf. surtout *Le Message du Cœur de Jésus au cœur du Prêtre*, si providentiellement découvert, si activement propagé avec les encouragements de Pie X, et enfin si heureusement commenté par le Père J. Le Cerf, S. M., dans *Notice sur le « Message... » et Retraites inspirées par cet appel touchant*, Paris, 1920.

Peut-être comprendrons-nous mieux maintenant les inépuisables admirations, le saisissement des saints et des grands serviteurs de Dieu en face du caractère sacerdotal : Bérulle, Condren, saint Vincent de Paul, Olier, le bienheureux J. Eudes, le bienheureux Curé d'Ars. A genoux et en larmes, Ephrem, l'ardent diacre d'Edesse, le glorieux Docteur de l'Église syrienne, suppliait le peuple de vénérer la dignité des prêtres : « *O miraculum stu-* « *pendum !... O tremendum sacerdotii mysterium !...* « *Genu posito lacrymis atque suspiriis oro ut hunc* « *sacerdotii thesaurum suscipiamus...* » (Serm. *De Sacerd.*).

Et nous prêtres, sommes-nous vraiment les frères de ces grandes âmes sacerdotales ? Savons-nous le don de Dieu, apprécions-nous notre trésor ? Avons-nous souvent pensé à rendre grâces de notre sacerdoce ? Jusqu'à la réforme récente du Bréviaire, on célébrait dans la Société et dans les Séminaires de Saint-Sulpice une fête bien enviable : « *Festum* « *divini Sacerdotii Domini Nostri Jesu Christi et* « *omnium sanctorum sacerdotum et levitarum.* » L'office de la fête et de l'octave était fait des plus belles pages des saints Docteurs sur le sacerdoce. Oserions-nous exprimer l'espoir non seulement que cette fête soit rétablie bientôt là où elle existait auparavant, mais encore qu'un jour elle soit étendue à tous les prêtres de l'univers catholique ? La solennité du *Corpus Christi* célèbre le don de l'Eucharistie pour le peuple chrétien en général. Les prêtres auraient besoin d'une solennité spéciale pour célébrer le don de leur sacerdoce. « Ces offices sulpiciens

« ont un objet trop abstrait, trop éthéré, dit-on « assez souvent ; Rome n'aime et n'approuve que « les dévotions dont l'objet est nettement déter- « miné et sensible. » Le fondateur de Saint-Sulpice, le saint M. Olier, et ses deux premiers successeurs, qui instituèrent ces fêtes, avaient éminemment, tout le monde le sait. l'esprit de Rome et l'esprit de Dieu. On ne peut contester que ces hommes ne fussent prédestinés, avec Condren, le bienheureux Jean Eudes, et saint Vincent de Paul, pour relever et réaliser, en France et dans toute l'Église, l'idéal du divin Sacerdoce. Ces fêtes avaient leur place, leur rôle dans l'œuvre de rénovation providentielle. D'ailleurs le sacerdoce de Notre-Seigneur n'est-il pas la première, la principale des réalités surnaturelles, identifié qu'il est avec l'Incarnation ? Y a-t-il vérité plus concrète, plus sensible, plus approchante pour nous, prêtres ? Le peuple chrétien lui-même pourrait saisir le sens de cette fête et y prendre sa part, pour remercier Dieu des dons qui lui viennent par les prêtres. Sa foi au sacerdoce, si affaiblie, hélas ! s'y renouvellerait.

Nous du moins, ses prêtres bien-aimés, demandons à Jésus l'intelligence et le culte de notre sacerdoce. Qu'il nous accorde le culte de toutes les âmes sacerdotales et surtout l'amour. Entre notre âme et celle de nos frères existe un lien spécial, une consanguinité surnaturelle d'ordre supérieur, engendrée par le caractère ; le sentons-nous ? Au Cénacle, en parlant aux premiers prêtres, Notre-Seigneur insistait sur la loi de l'amour fraternel : « *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem sicut*

« *dilexi vos* » (Jean, xv, 12). Jésus ne nous a pas aimés seulement de l'amour commun à tous les hommes. Il nous a aimés d'un amour particulier, comme ses choisis, ses envoyés, ses consacrés. Il nous demande donc d'aimer nos frères dans le sacerdoce pour un motif supérieur, dans une mesure à part, en tant que prêtres. Cette charité fraternelle est un trait distinctif de la physionomie du bon prêtre : il comprend et honore son sacerdoce, celui qui le voit et l'aime dans l'âme de ses frères « *Man-* « *datum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut* « *dilexi vos. In hoc cognoscent omnes quia discipuli* « *mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem* » (Jean, xiii, 34-35). La voix de la foi, je dirais presque le cri du sang, devrait nous imposer le culte, la passion de toute âme sacerdotale. Sous tous les défauts et toutes les fautes, dans n'importe quel prêtre, aurait-il traîné son âme dans la boue, reste toujours ineffablement belle, adorablement aimable, l'image du Christ Jésus et la grandeur de son Sacerdoce.

II

La source de nos obligations sacerdotales est le caractère de Jésus-Pontife, imprimé sur notre âme.

Sacerdos alter Christus. Pour être un autre Christ, nous devons être ce que fut Jésus : un frère compatissant pour les hommes ; un appelé et un consacré pour le sacrifice.

*
* *

Si nous voulons être un autre Christ, un vrai prêtre vicaire de Jésus, nous devons, comme lui, être un homme de notre race, de notre temps, sympathisant avec les misères de nos frères et portant leurs péchés.

Personne ne fut plus pleinement, plus parfaitement homme que Jésus[1]. Les qualités exquises de son humanité forcent l'admiration et l'amour de ceux-là mêmes qui refusent leurs adorations à sa divinité. Que le prêtre soit pleinement, parfaitement homme. Cultivons toutes nos qualités naturelles, mais surnaturellement ; non par vil intérêt, non par désir de popularité ou d'affection, mais pour Dieu à glorifier, pour les âmes à sauver. Rien n'est de trop quand il s'agit d'attirer à Dieu ces pauvres âmes, si éloignées de la foi, si inattentives, si inaccessibles même au surnaturel pur. Certes, avant tout nous apprécierons notre caractère sacerdotal et nous en entretiendrons les énergies vitales, dans la prière et l'effort pour la vertu. Mais si nous avons du zèle, nous mettrons aussi en pleine valeur toutes les nobles facultés naturelles. Montalembert écrivait après la mort d'Henri Perreyve : « J'ai vu ce « spectacle singulier, que l'Église de Jésus-Christ

1. Nous ne pouvons nous empêcher de rappeler ici le si complet et si exquis portrait de la physionomie humaine de Notre-Seigneur, tracé par le P. L. de Grandmaison, dant l'art. *Jésus-Christ* du *Dict. Apol. de la Foi cath.* Une esquisse en est reproduite dans *Christus*, p. 992.

« a pu seule produire, du prêtre jeune, imposant, « attrayant et austère, virginal et viril, amoureux « de tout ce qui est bon, grand, saint, généreux..., « homme de courage, de liberté et d'honneur, en « même temps que de ferveur, de pénitence et de « sainteté... A la fin d'une longue vie, je veux con- « fesser que c'est le spectacle le plus beau qu'il « m'ait été donné de contempler ici-bas ». Efforçons-nous, nous aussi, d'être pleinement, noblement hommes pour être plus prêtres.

Homme de sa race et de son temps, le prêtre doit suivre, étudier, et, dans la juste mesure, aimer tout ce qui passionne son siècle. Évidemment, il ne s'agit pas de se permettre, sans raisons et sans précautions, toutes sortes d'études ou de lectures. Le prêtre, comme tout autre, est tenu de redouter sa faiblesse native, de surveiller et contenir toutes les curiosités malsaines, en un mot, d'éviter les occasions dangereuses et volontaires de perversion morale ou intellectuelle. Il ne s'agit pas non plus de se créer un passe-temps agréable, de chercher une compensation aux plaisirs moins nobles qu'on a sacrifiés, dans le commerce exquis des grands esprits, dans les jouissances raffinées de l'art ou de la littérature. Il s'agit de se rendre plus apte à connaître et par conséquent à sauver l'âme contemporaine. A cette âme contemporaine, avec ses erreurs, ses passions, ses rêves, de par notre mission sacerdotale, nous devons donner, comme remède et aliment, la Lumière venue du ciel, la Parole de Dieu, qui seule, aujourd'hui comme hier, comme toujours, peut guérir et vivifier les esprits et les cœurs. Mais encore

faut-il que nous sentions nous-mêmes, que nous aimions et vivions la Parole de Dieu, pour la jeter, comme un rayon de chaleur et un germe de vie, dans le cœur de nos frères. Encore faut-il savoir adapter, approprier cette Parole, savoir la dire. Cela demande d'abord l'étude, continuée toute la vie, et la méditation priante de la science sacrée. Cela demande aussi un esprit ouvert, initié autant que possible, aux connaissances, aux philosophies, au parler de notre siècle et de notre pays[1].

Le prêtre cultivera surtout son cœur. Ne laissons pas inactives nos puissances de sympathie et de tendresse. Une sensibilité compatissante nous fera souffrir ; mais elle nous rendra bien forts pour le bien. Jésus consentit à « s'envelopper d'infirmité » pour pouvoir « compatir et être un Pontife fidèle ». Si le prêtre s'assimile en tout à ses frères, se rapprochant des pauvres, des malades, des affligés,et des pécheurs ; s'il a reçu du ciel et entretenu le don de la pitié compatissante ; s'il contient, élève et fortifie par la foi ce don de tendresse naturelle, ce besoin de soulager la misère des autres pour se soulager lui-même, il sera un pontife fidèle, un médiateur effectif. D'instinct, les âmes souffrantes viendront à lui. Et lui-même, douloureusement ému de leurs peines et de leurs péchés, trouvera, dans sa prière, les accents, les larmes qui touchent Dieu : « *Cum clamore valido et lacrymis* « *offerens, exauditus est...* » (Héb., v, 7)[2].

1. Cf. Card. Gibbons, *L'Ambassadeur du Christ*, ch. xvi-xxii. — Sertillanges, *La vie intellectuelle*. — Fonck, *Le travail scientifique*.
2. Cf. Card. Vaughan, *The Young priest*, confer. Xth on Affability, Gentelness, Tact.



Si nous voulons être un autre Christ, un vrai prêtre vicaire de Jésus, nous devons être appelé par un acte spécial de l'amour du Père céleste nous reconnaissant pour son fils. La vocation de Jésus se rattache à sa filiation divine : « *Filius* « *meus es tu... Tu es sacerdos* » (Héb., v). Telle fut la vocation idéale. La nôtre doit en approcher dans l'adoption de la grâce.

Au jeune homme riche, noble, qui avait couru se jeter à ses pieds, demandant : « Maître, qu'ai-je « à faire pour atteindre la vie éternelle ? » Jésus répondit : « Tu connais les commandements. » Et il les lui énuméra. « Seigneur, j'ai observé tout « cela dès mon adolescence », reprit le jeune homme. Alors Jésus, le regardant, l'aima ; et il lui dit : « Il « ne te manque plus qu'une chose. Si tu veux être « parfait, va, vends tout ce que tu possèdes, dis- « ribue le produit aux pauvres, viens et suis-moi. « *Intuitus, dilexit eum et dixit ei : ...veni, sequere me* » (Marc, x, 17-22 ; Matth., xix, 16 ; Luc, xviii, 18). Pour chacun de nous, quoique sous des formes très diverses, la vocation a été aussi *un appel enveloppé dans un regard d'amour.* Jésus, nous regardant, nous a aimé et nous a dit : Viens, suis-moi. Peut-être, n'aurions-nous pas pu, comme ce jeune homme de l'Évangile, si noble et si pur, répondre à l'énumération des préceptes : « *Hæc omnia custodivi a* « *juventute mea.* » Et pourtant, par une mystérieuse et gratuite prédilection, le regard d'amour est tombé

sur notre âme, son attraction a été toute-puissante et nous sommes venus. En nous aimant davantage, quand nous le méritions moins, Jésus escomptait notre sainteté future. Il nous appelait et nous attirait à la condition que nous resterions désormais ses frères adoptifs, les vrais fils de Dieu par l'état de grâce. Quel coup pour lui, quand le jeune homme recula devant le sacrifice de ses richesses et s'en alla triste, « *abiit mœrens... erat multas possessiones* « *habens* ». Le flot d'amour répandu sur cette âme privilégiée était refoulé dans le divin Cœur violemment et douloureusement. Plus amère encore pour ce Cœur fut, en ce moment, la prévision surnaturelle de toutes les vocations refusées ou trahies dans l'avenir. Jésus voyait ceux qui reculeront au début devant les sacrifices de la vertu. Il voyait aussi, hélas ! ceux qui, après avoir juré les saints renoncements, se retourneront, quand il sera trop tard, vers les plaisirs ou les biens terrestres. Malheureux prêtres, voués à traîner dans le sanctuaire une vie attristée, parce qu'ils n'osent plus échanger avec Celui qui est là sur l'autel et dans leurs mains le regard de l'amour mutuel ; parce qu'ils entendent toujours la voix qui leur répète : « *Tu es sacerdos in æternum* »,mais sans ajouter : « *Filius meus es tu !* » O Jésus, préservez nous de ce malheur ! Sauvez nous du péché et de la tristesse désespérée. Puissions-nous toujours rester vos frères par la grâce, et répondre toujours à votre regard d'amour avec une humble et confiante familiarité.

*
* *

Si nous voulons être un autre Christ, un vra prêtre vicaire de Jésus, nous devons être, comme lui, un consacré dans la pureté et l'union à Dieu.

Les rites et formules de nos ordinations nous inculquent la même idée : consécration (pureté et union à Dieu). En nous donnant la tonsure, cette initiation cléricale, douce comme une première communion, l'Évêque a coupé nos cheveux, pour symboliser notre renoncement aux vanités mondaines ; et, par-dessus la soutane, habit de mort terrestre, il nous a revêtus du surplis, vêtement d'innocence et de vie en Dieu ; nous disions nous-mêmes : « *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis* « *mei...* » Au jour si redouté et si attendu du sous-diaconat, un instant avant les engagements définitifs, l'Évêque nous a solennellement avertis : « *Si hunc ordinem susceperitis... Deo, cui servire* « *regnare est, perpetuo famulari et castitatem, illo* « *adjuvante, servare oportebit.* » Et nous tombions sur les dalles du sanctuaire, blanche jonchée d'immolés dans la fleur de leur jeunesse par le vœu héroïque. Avant de nous faire prêtres, le Pontife nous a rappelé avec insistance le devoir de la pureté, « *servate in moribus vestris castæ et sanctæ vitæ* « *integritatem* » : pureté exigée par le service de l'autel et achetée par notre propre immolation avec Jésus, « *imitamini quod tractatis, quatenus mor-* « *tis dominicæ mysterium celebrantes, mortificare* « *membra vestra a vitiis et concupiscentiis procu-*

« *retis* ». Puis, sa main posée sur notre tête, l'Évêque a opéré au nom de Dieu la prise de possession de tout notre être. Enfin l'huile sainte, répandue sur nos mains, symbolisait et mettait en œuvre la divine vertu, qui, comme une onction toute-puissante, pénétrait jusqu'aux intimes profondeurs de notre âme pour nous consacrer à jamais[1].



Si nous voulons être un autre Christ, un vrai prêtre vicaire de Jésus, nous devons, comme lui, ne vivre que pour le sacrifice sauveur.

Les mains jointes et toutes ruisselantes encore de l'onction sainte, nous avons touché le calice et l'hostie, pendant que l'Évêque nous disait : « *Accipe potestatem offere sacrificium...* » Le sacrifice, telle est bien la raison dernière de notre consécration. L'onction de Jésus le prédestinait à offrir sur la croix l'oblation infinie ; c'est avant tout pour renouveler cette oblation que nos mains et notre âme sont consacrées. Sauveurs d'âmes, apôtres, oui certes, nous devons l'être, mais par l'autel : en ce sens que nous trouverons dans notre sacrifice quotidien la divine vertu de croissance qui, seule, rend un apostolat fructueux. Déjà dans l'Ancienne Loi, le prêtre lévitique ne devait vivre que pour l'autel et de l'autel. Serions-nous les vrais prêtres de Jésus si nous vivions pour nous, recherchant le plaisir, l'intérêt, la réputation ? Descendre des hauteurs sublimes du sacerdoce, oublier la douceur

1. Cf. Jos. Bruneau, S. S., *Our Priesthood, confer. on the Pontifical*, Saint-Louis, 1911.

de son calice pour se jeter dans la mêlée des bas appétits, pour se repaître des vanités de la terre !... Est-il possible que nous soyons capables d'une pareille déchéance ? « *Sacerdotem oportet offerre...* « *benedicere et prædicare.* » O Jésus, faites nous comprendre cette nécessité de notre vocation, ce devoir d'état absorbant, unique ! De par notre consécration, nous sommes voués à ne vivre que pour offrir le sacrifice quotidien, et, par la vertu de l'autel, éclairer et sanctifier les âmes. Nous serons, dans le monde, UN AUTRE MESSIE, « *Sicut misit me Pater et ego mitto vos* » (Jean, XX, 2), l'ENVOYÉ pour le salut des âmes, dans la mesure où, à l'autel, nous serons UN AUTRE CHRIST, l'Homme de Dieu et du Sacrifice, « *in iis quæ sunt ad Deum,* « *ut offerat dona et sacrificia pro peccato* » (Heb., V, 1)[1].

III

La source de notre force est dans le caractère de Jésus-Pontife, imprimé sur notre âme.

Nos grandeurs, nos obligations nous écraseraient si nous étions laissés à nos propres forces. Nous nous sentons toujours faibles, toujours imparfaitement purs, imparfaitement consacrés. Nos affections trop naturelles nous attirent vers la terre. Même à l'autel, dans l'acte sublime du sacrifice, nous nous surprenons distraits, alourdis, impuissants à prier. Que tout cela est humiliant et douloureux pour une âme sacerdotale ; sans parler de

1. Cf. Canon KEATINGE, *The priest, his character and work*, London 1920, 7e mille, ch. IV, Our daily Mass. — Voir surtout Dom CHAUTARD, L'*Ame de tout apostolat*, 1922, 120e mille.

toutes nos infidélités à la grâce et de cette multitude d'indélicatesses que nous nous permettons sans scrupule à l'égard de Jésus ! Nous devons veiller et combattre pour diminuer ces misères. Mais il y a une part d'inévitable. Et pour nous y résigner, souvenons-nous que nous ne sommes pas seuls pour remplir notre divin ministère. Nous ne sommes pas un pauvre prêtre humain, se présentant seulement avec sa pureté toujours en partie maculée, avec sa consécration disputée à Dieu par les intérêts et les affections terrestres. Par l'effet de notre caractère sacerdotal, nous sommes d'autres Christs. Dieu voit Jésus en chaque prêtre. C'est par le pouvoir de Jésus, avec son image imprimée sur notre âme et la transfigurant, avec son infinie pureté et toute sa puissance de prière que, chaque matin, nous offrons le sacrifice eucharistique. C'est aussi comme un autre Jésus, comme le Sauveur lui-même, que nous entrons en commerce avec les âmes et travaillons à les sauver : *Alter Christus — Sicut tu me misisti.*

Avec l'effort soutenu vers une pureté de plus en plus parfaite, et vers le dévouement de plus en plus total à l'autel et aux âmes, il n'est rien de plus désirable pour un prêtre que ce sentiment de ses lacunes, de ses impuissances et de ses fautes, mais uni au sentiment des infinies suppléances de Jésus. Humilité et confiance ; rien de nous, tout par Jésus. Effaçons-nous, oublions-nous, perdons-nous en lui. Que Jésus prie et sacrifie par nous ! Que Jésus parle aux âmes par nous ! SACERDOS ALTER CHRISTUS.

CHAPITRE III

VIRGO SACERDOS

Comment l'étude du Sacerdoce de Jésus nous fait voir les rapports de Marie avec son divin Fils sous un jour nouveau et en quelque sorte sacerdotal.

Spécialement depuis le XVIIe siècle, la piété sacerdotale s'est complue à étudier les rapports de Marie et du prêtre. Pour dire ces rapports un titre nouveau a été créé, Vierge-Prêtre, *Virgo Sacerdos*[1].

Ce titre évidemment ne saurait s'entendre au sens propre d'une qualité ou fonction formellement sacerdotale, qui ferait de Marie un vrai prêtre.

1. Il ne semble pas qu'on puisse trouver l'expression *Virgo Sacerdos* chez les Pères et les Anciens théologiens. D'après M. LEPIN, *L'idée du sacrifice dans la religion chrétienne...* etc., p. 258, on trouverait « *Maria, ministra Christi* », « *Maria, Virgo sacerdotalis.* » — D'après HUGON, O. P. *La Vierge Prêtre*, 1911, pp. 7-11 certaines expressions de saint Jean Damascène, saint Tarasius, Albert le Grand, saint Antonin approcheraient beaucoup du terme *Virgo sacerdos*, p. e. « *Dei sacerdos juvencula* », « *Gloria sacerdotii* », « *Ministra sacerdotum* », « *Sacerdotissa justitiæ* ». Depuis le XVIIe siècle, ce terme est devenu très commun. Dans son livre, pp. 244-270, M. LEPIN, reproduit de nombreuses et souvent très belles citations sur Marie Vierge-Prêtre et Vierge-Hostie. Elles sont tirées surtout des ouvrages suivants : P. BERNARDIN, *La Communion de Marie*, l. IV, ch. IV et VIII, — OLIER, *Vie intérieure de la T. S. V.*, ch. II à XII. — Le B. P. EUDES, *Le cœur admirable de la Mère de Dieu*, l. V, ch. IX. — P. GROU, *L'intérieur de Marie*, Ier et VIIIe entretiens. — VAN DER BERGHE, *Marie et le Sacerdoce.*

Jésus était vraiment prêtre, parce qu'il avait été choisi et consacré, dans le mystère même de l'Incarnation, pour le Sacrifice de la Croix. Nous sommes prêtres aussi en vérité, parce que, au jour de notre ordination, nous avons été marqués du caractère de Jésus et investis de son pouvoir pour renouveler ce même sacrifice sur l'autel eucharistique. Vocation, consécration, caractère, sacrifice, tout cela fait défaut en Marie.

Mais si elle n'est pas prêtre à proprement parler, elle a du moins des rapports intimes et profonds avec le sacerdoce de Jésus et le nôtre.

En parlant ainsi, nous ne visons pas les rapports que beaucoup de prédicateurs et d'auteurs ascétiques, en d'ingénieux parallèles, établissent entre notre ministère eucharistique et la maternité divine. Ils disent : « Comme Jésus est le fruit du sein de Marie, il est le fruit de nos lèvres ; comme par la parole de Marie le Verbe commence d'être ce qu'il n'était pas, ainsi par les paroles de la consécration il commence à être où il n'était pas ; Marie n'a donné l'existence à Jésus qu'une fois, le prêtre la lui donne autant de fois qu'il célèbre la sainte messe... etc. ». Pieuses assurément, ces analogies sont à l'ordinaire tirées de trop loin, au fond peu théologiques et très peu nourrissantes pour l'âme.

Toutefois, si l'on remonte à la source de l'Eucharistie, on trouve réellement Marie : « *Erat Mater* « *Jesu ibi* » (Jean, II, 1, 3). A Cana, elle obtient le premier miracle, symbole ou présage du miracle eucharistique. — Par une sorte de fiction vraie, Frâ Angelico peint Marie dans la demi-ombre de

l'un des angles du Cénacle, à genoux, en contemplation devant le mystère que Jésus vient d'instituer. « *Erat mater Jesu ibi* ». Elle était là en esprit, par son amour et sa prière maternelle pour les premiers prêtres de Jésus. Elle était là à un titre bien plus haut encore, car non seulement l'Hostie et le Précieux Sang de la Cène étaient le fruit béni de ses entrailles, mais c'était dans son sein que s'était accomplie la consécration du Pontife qui nous communiquait son sacerdoce dans l'institution eucharistique.

Ici nous touchons au plus profond des rapports de Marie avec Jésus-Prêtre : sa coopération avec la Trinité Sainte pour constituer le sacerdoce infini.

Et c'est ce mystère de la maternité divine, vue dans un rayonnement sacerdotal, que nous voudrions pénétrer et rendre en développant ce beau titre de *Virgo Sacerdos*.

Mais ce titre, est-il assez théologique, assez compréhensif, et même assez clair, pour dire exactement et pleinement ces affinités qui rattachent Marie au divin Sacerdoce ? Ne vaudrait-il pas mieux se contenter d'expressions moins populaires peut-être mais plus rigoureusement exactes, comme par exemple : « *Mater divini Sacerdotii* », « *Ministra divini Sacerdotis* », « *Divini Sacrificii socia* »[1] ?

Peut-être ces expressions diraient-elles moins imparfaitement les relations mystérieuses de Marie avec le divin Sacerdoce de Jésus. Mais l'expression *Virgo Sacerdos* devient de plus en plus populaire

1. Cf. M. de La Taille, *Mysterium fidei*, p. 649.

et consacrée. Pie X la sanctionne, pour ainsi dire, dans une belle prière qu'il a approuvée et enrichie d'indulgences[1]. Nous l'emploierons donc sans scrupule.

Peu importe d'ailleurs la question de terminologie pourvu qu'on s'accorde sur le fait doctrinal et incontestable. Ce qui importe, c'est cette réalité très haute et très belle que l'étude du sacerdoce nous amène à découvrir dans la mission de Marie. Ce qui importe à notre piété, à notre foi, à notre théologie, c'est de voir — comment l'Incarnation fait de Marie la coopératrice de la Sainte Trinité dans la constitution du sacerdoce éternel, la mère de Jésus-Prêtre, la mère ou la source de notre sacerdoce ; — comment au Temple et au Calvaire, elle nous apparaît intentionnellement associée à la première oblation officielle et au sacrifice final de notre Pontife ; — comment, dans ces trois mystères, Incarnation, Présentation, Compassion, elle est le modèle de notre sacerdoce.

I

Marie fut divinement choisie pour coopérer avec la Sainte Trinité à constituer le sacerdoce nouveau et éternel, dans le mystère de l'Incarnation.

1. « *O Maria... Mater Summi Sacerdotis... protege Pontificem Maxi*
« *mum, intercede pro nobis et pro sacerdotibus nostris... O Virgo Hostia*
« *acceptissima Deo..., quamvis sacramentum ordinis non acceperis*
« *quidquid tamen dignitatis et gratiæ in ipso confertur, de hoc plena*
« *fuisti,* UNDE MERITO VIRGO SACERDOS APPELLARIS... *Mater æterni*
« *Sacerdotis Jesu Christi, ora pro nobis... Maria, Virgo Sacerdos, ora*
« *Pro nobis* » Cf. *Eccles. Review*, juin, 1911, p. 676.

*
* *

Marie n'a pas reçu, comme nous, un écoulement de l'onction de Jésus ; elle n'a pas été, comme nous, marquée du sacré caractère et investie des pouvoirs de l'autel afin de perpétuer le sacerdoce éternel. Mais elle a été prédestinée, en vertu même de sa maternité divine, à coopérer à la constitution de ce divin sacerdoce. Avec la Sainte Trinité, Marie est la source du sacerdoce nouveau. Évidemment, c'est avant tout aux trois Personnes Divines que nous devons rendre grâces pour le don de Jésus, notre Prêtre et notre Hostie. Cependant, on ne s'avisera jamais de considérer sous un jour sacerdotal l'action trinitaire opérant le mystère de l'Incarnation. Sa transcendance tient nécessairement la Trinité en dehors, au-dessus de toute communication formelle avec le sacerdoce de Jésus, comme tel. Elle produit l'humanité sainte du Prêtre éternel, sans rien lui donner de sa propre substance et sans entrer dans ses dispositions religieuses. Moins élevée, l'action de Marie dans la constitution du divin sacerdoce nous touche, pour ainsi dire, davantage. Elle nous apparaît en rapport direct, formel avec Jésus-Prêtre. Marie a donné de sa propre substance pour constituer le nouveau sacerdoce : quelque chose d'elle-même est passé dans le Prêtre-Victime. Et, au moment où s'est opérée en son sein la consécration infinie, elle est entrée, de toute son âme, dans les dispositions religieuses et

dans les états d'hostie de celui qui était à la fois son fils et le Christ du Très-Haut.

Arrêtons-nous à loisir en face du mystère de la maternité divine, pour y découvrir toutes ces attaches ou affinités sacerdotales, base théologique de prérogatives si glorieuses pour notre mère.

L'Incarnation n'est rien d'autre que l'ineffable ordination de Jésus. Le but primordial de l'Incarnation est de consacrer le digne Pontife pour adorer et expier. L'acte même qui a fait subsister personnellement l'humanité sainte du Christ en l'unissant au Verbe, l'a consacré prêtre par l'onction divine et éternelle. Or, pour la dignité du Fils et de la Mère, pour la perfection de cette œuvre grande entre toutes, Dieu veut que la sublime ordination ne soit accomplie en Marie qu'après son assentiment et avec son conscient et libre concours. En recevant le message céleste apporté par Gabriel, Marie comprend que les temps sont accomplis : le Messie Sauveur des hommes, et Fils de Dieu, va naître dans son sein[1]. Elle comprend que le Verbe veut s'incarner avant tout pour donner à Dieu et au genre humain le prêtre qu'il leur faut et qu'ils attendent depuis l'origine des siècles. L'heure est venue : tout ne dépend plus que d'une dernière condition, son consentement à elle, un consentement pleinement conscient et libre, un consentement pleinement religieux et entrant dans tout le dessein divin. Nous connaissons tous cette homélie si dramatiquement poignante où saint Bernard nous représente

1. Cf. Lagrange, *Evangile selon saint Luc*, Paris, 1921, pp. 29-36. — Cf. M. de La Taille, *Myst. Fidei*, p. 649.

le genre humain, les anges, Dieu lui-même en suspens, et comme en prière pour le consentement de Marie (*Super Missus est*, Hom. IV, 8). *Fiat !* dit-elle de toute sa religion, de toute son âme. *Fiat !* oui, je veux donner à Dieu et au monde le prêtre qu'il leur faut, le vrai Christ. Et aussitôt, par l'opération du Saint-Esprit, agissant avec le Père et le Fils, est formée dans son sein, de sa pure substance, cette humanité que le Verbe enveloppe, pénètre, consacre par l'onction de sa divinité. En Marie, par Marie, nous avons notre sacerdoce, nous tous, prêtres de la Nouvelle Alliance. Pour nous, comme pour Dieu, elle a voulu être la mère de Jésus, le Prêtre qui nous marquera de son caractère, l'Hostie que nous offrirons chaque jour[1].



Elle donne son consentement, elle donne sa substance pour constituer le divin Sacerdoce : cela seul suffirait pour exciter en nous une admiration et une reconnaissance sans fin. Mais ne pouvons-nous pas aller plus avant dans le mystère et saisir en détail comment Marie a proprement coopéré à produire en Jésus chacun des traits essentiels du prêtre ?

« Je veux être la mère d'une génération sainte », répond à celui qui demande sa main et son cœur

1. Nous voudrions pouvoir reproduire ici le tableau magnifique de cette Annonciation sacerdotale, peint par le P. Belon, S. M., dans *La corédemption Mariale réalisée. La Vierge-Prêtre*, pp. 25-29.

l'une de ces exquises et admirables jeunes filles, créées ou plutôt découvertes par le génie chrétien de R. Bazin *(la Barrière)*. Ce beau rêve de maternité sainte, Marie seule l'a pleinement réalisé. « *Quod nascetur ex te sanctum*, l'Enfant né de toi sera Saint » (Luc, II, 35), dit l'envoyé céleste. D'autres mères enfanteront un fils qui deviendra un saint, un prêtre ; Marie seule enfante un fils qui est saint, qui est prêtre, en elle et par elle. Sous l'action de l'Esprit divin, c'est elle qui donne à son enfant chacun des traits du sacerdoce. Elle l'engendre homme de notre race, notre frère par le sang et par l'infirmité, — l'homme pur, innocent, sans souillure, — l'homme du sacrifice.

En Marie, le Christ Pontife trouve notre sang, notre chair, « *semen Abrahæ apprehendit* » (Heb., II, 16). En Marie, il trouve son organisme si profondément humain. Cette sensibilité remuée jusqu'au fond au spectacle de nos misères, ce cœur de compassion et de miséricorde, cette nature tendre jusqu'à l'exquis, tout lui vient de sa mère. La mère n'est-elle pas l'être le plus imbibé d'humaine pitié ? Et Dieu lui-même directement, délicatement avait adapté, affiné, et, pour ainsi dire, pétri de tendresse l'organisme de Marie, pour qu'elle put revêtir de fibres plus palpitantes la Charité infinie et donner à son enfant un tempérament de miséricorde, un cœur tout d'affection et de passion sainte[1]. Le prêtre compatissant, « *qui condolere possit* », le prêtre

[1] Voir encore Belon, o. c., pp. 11-24.

divin pleurant de vraies larmes humaines, « *cum* « *clamore valido et lacrymis* » (Heb., v, 2, 7), le prêtre au cœur brisé et ouvert, « *latus ejus aperuit* » (Jean, xix, 34), c'est à Marie que nous le devons. Plus elle l'a fait humain, plus elle l'a fait sacerdotal : « *ut misericors fieret et fidelis pontifex* » (Hebr., ii, 17).

En Marie, le Prêtre qui doit être innocent et sans souillure, trouve les premiers éléments de sa pure substance. « *Talis decebat pontifex* » : il fallait à Dieu un prêtre d'une pureté toute céleste. Où dans l'humanité trouver la matière d'un tel chef-d'œuvre ? Toute chair est flétrie et comme maudite dans Eve, la commune mère. Jusqu'aux dernières molécules de l'argile humaine s'est infiltrée la corruption du péché. Seule, comme un pur bloc de marbre blanc incontaminé, Marie a été préservée : « *ab omni originalis culpæ labe præservatam im-* « *munem* ». Dieu l'a faite Immaculée pour qu'elle soit la mère sans tache « *Mater intemerata* ». L'Église elle-même, dans l'Oraison du *Salve Regina*, si souvent répétée, remémore avec un tressaillement de joie cette préparation de corps et d'âme qui a fait de l'Immaculée le digne sanctuaire du Verbe Incarné, le prêtre trois fois saint. Et quand, avant de dire son *fiat* à l'enfantement sacerdotal, elle objecte, du moins elle questionne, au nom de sa pureté inviolée et inviolable, Marie se rend ou se montre encore plus digne d'être la mère virginale du prêtre plus pur que les cieux. C'est parce qu'elle est immaculée dans son origine et toute vierge en

son cœur que le Saint-Esprit viendra en elle et de sa propre substance formera le Pontife essentiellement saint. Le message angélique lui-même ne rattache-t-il pas la conception virginale par le Saint-Esprit avec la sainteté sacerdotale et avec la filiation divine de Jésus : « *Spiritus Sanctus* « *superveniet in te... ideoque quod nascetur ex te* « SANCTUM *vocabitur Filius Dei* » (Luc, I, 35)[1] ?

En Marie, par Marie, le Christ-Prêtre s'oriente dès le premier instant vers l'autel du sacrifice. « Tu « m'as donné un corps, dit-il a son Père..., et voici « que je viens » (Heb., x, 5, 7). Ce corps appartenant premièrement à la Trinité créatrice, il est juste que Jésus le lui dédie dans la Personne du Père. Mais ce corps il l'a reçu aussi de Marie ; ce corps est encore en Marie, et, pour ainsi dire, à Marie. C'est donc elle, en un sens, qui pourvoit la matière de cette oblation primordiale, en même temps qu'elle en est le sanctuaire et l'autel. Les élans de Jésus vers la croix, ses adorations sacerdotales, Marie les portait en son sein, les réchauffait et les accélérait de son sang. Elle cadençait, pour ainsi parler, sur les battements de son propre cœur les battements du cœur sacerdotal de Jésus. De tout son être, de toute sa vie, elle communiait à l'être et à la vie de Jésus, Prêtre et Hostie.

Que de merveilles ! Trois fois le jour à travers l'univers catholique l'Église en sonne la mémoire.

1. Cf. LAGRANGE, o. c., pp. 33-36.

Trois fois le jour, nous redisons comment l'ange est descendu annoncer la grande nouvelle, la venue du Christ, Pontife et Sauveur ; comment Marie a dit son *fiat* et offert sa substance pour former le sujet divin de l'ordination infinie ; comment en Marie le Verbe devenu homme et prêtre a commencé son sacerdoce éternel. Nous disons ces merveilles trois fois le jour ; mais y pensons-nous ? Disons-nous un *Angelus* sacerdotal pour la gloire de Jésus, le suprême Pontife, et de Marie, la Vierge-Prêtre ?

II

Marie fut intentionnellement associée par Jésus aux deux grands mystères où il agissait officiellement en Prêtre et en Victime, la Présentation et le Crucifiement[1].

*
* *

Quand Jésus vient au Temple, pour se déclarer, par une cérémonie solennelle, le vrai premier-né de l'humanité, dû à l'autel, l'hostie parfaite, figurée par les victimes provisoires, Marie est à côté de lui. C'est elle qui l'apporte et qui l'offre. Depuis des

1. Cette association de Marie avec l'offrande de Jésus-Hostie, complément naturel de son rôle dans l'Incarnation, a été soulignée en termes frappants par Pie X, *Encycl.* du 2 fév. 1904 pour le cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Im. Conc. : « *Ad... Deiparæ* « *non hoc tantum in laude ponendum est quod nascituro... unigenito Dei* « *carnis suæ materiam ministravit, qua nimirum saluti hominum com-* « *pararetur Hostia ; verum etiam officium ejusdem hostiæ custodiendæ... nutriendæque, atque adeo, stato tempore, sistendæ ad aram...* »

siècles et des siècles, les femmes d'Israël gravissaient les degrés du Temple, apportant leurs premiers-nés. Dieu les réclamait pour sa part ; ils devaient lui être consacrés : « *Omne masculinum,* « *adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur* » (Luc, II, 23 ; Ex., XIII, 2). Mais Dieu se démettait de ses droits. Et après avoir fait le signe de le lui livrer en victime, ces femmes se hâtaient de racheter leur enfant et de le reprendre pour elles. A son tour, Marie apporte son fils, le vrai Saint, celui que Dieu attendait. Sur celui-ci, il ne relâchera rien de son droit. Il le veut pour l'autel. Marie le sait, et elle entre dans ces intentions : sa maternité lui a fait un cœur sacerdotal. « Jésus était à elle, remarque « M. Olier, et comme Dieu avait défendu qu'on « lui présentât des hosties dérobées, et qu'il voulait « qu'elles fussent offertes par ceux à qui elles appar- « tenaient, Jésus-Hostie ne pouvait être présenté « qu'avec l'agrément et par les mains de sa très « sainte Mère[1]. » Elle se démet de tous ses droits sur lui et le livre entièrement au Père pour le sacrifice. Elle ratifie toute la Passion dont cette cérémonie est l'annonce et comme un premier préparatif. En apparence, comme les autres femmes, elle rachète et reprend son enfant ; mais il reste engagé à l'immolation future, certaine. Elle ne le reprend que pour le préparer elle-même à l'autel.

Le vieillard Siméon, le prophète inspiré, souligne

1. OLIER, *Explicat. des cérém. de la Grand'messe,* l. VI, ch. II. — Cf. aussi BOSSUET, les deux sermons pour la *Fête de la Purific. de la S. V.*, surtout le prem. — Cf. BOURDALOUE, 1er serm. *sur la Purif. de a S. V.*

très nettement le sens sacerdotal de cette cérémonie, quand, au nom de Dieu, il donne à Marie l'assurance que son oblation est agréée. « Cet enfant sera le sauveur d'Israël et des Gentils, dit-il en substance, « *viderunt oculi mei salutare tuum...* « *Lumen ad revelationem Gentium* ». Il mourra immolé ; et vous, sa mère, par votre âme, par le cœur, vous serez frappée, transpercée avec lui : « *tuam ipsius animam pertransibit gladius...* » (Luc, II, 30-35). Oh ! la douloureuse prédiction, si nette et si vague à la fois. Un jour, son Jésus sera immolé, comme ces tendres agneaux, dont elle entend la plainte mourante dans l'un des parvis voisins ; car le vieillard a parlé de glaive, de coups frappés à l'envi par les méchants. Mais il n'a rien précisé, rien expliqué, lui faisant redouter pour son enfant et souffrir d'avance tous les supplices. En même temps, qu'elle est douce, cette prédiction, pour la mère au cœur sacerdotal ! « *Tuam ipsius animam* « *pertransibit gladius* » : n'être qu'une même victime avec Jésus, frappée sur le même autel, du même glaive, dans le sacrifice infini ! Que votre part est belle, ô Marie, Vierge-Hostie avec Jésus[1] !

1. Le P. Lagrange, dans son commentaire sur *l'Evangile selon saint Luc*, p. 89, dit : « Le vieillard ayant en vue le Sauveur exposé « aux contradictions, a un mot touchant pour la mère qui aura *elle* « *aussi* l'âme transpercée du fait des mêmes ennemis... Siméon n'an- « nonce pas à Marie qu'elle souffrira elle-même le martyre et il ne fait « pas allusion directement à la lance qui a percé le côté du Sauveur. « Le glaive est celui de la douleur maternelle compatissante. C'est à « juste titre qu'on a regardé le glaive comme le symbole de la douleur « de Marie au moment de la Passion, mais on n'eut pu le discerner « d'après les seules paroles de Siméon. »

Pour bien comprendre ce passage du P. Lagrange et ne pas laisser



Associée à la première oblation officielle de Jésus-Victime, Marie le sera aussi à l'acte suprême de son sacrifice, au Calvaire.

Mais, faut-il le redire, même sur le Calvaire, la Vierge-Prêtre ne remplit pas un rôle proprement sacerdotal. Certains voudraient voir un acte formel de sacerdoce, une vraie participation au sacrifice de Jésus, dans le fait du consentement et de la présence de Marie à sa mort[1]. Ce fait témoigne de l'esprit de sacrifice ou de l'esprit sacerdotal de Marie mais il ne saurait constituer un acte formel de sacerdoce ou de sacrifice. Au Calvaire, il n'y a qu'un sacrifice dont Jésus est le prêtre unique. Le

notre piété s'en émouvoir, nous devons nous rapporter à ces belles paroles de son *Avant-Propos*, p. II : « Nous avons, hélas ! conscience « d'offrir au lecteur un commentaire beaucoup plus littéraire que « théologique. Sans oublier jamais le caractère sacré d'un livre dont « Dieu est l'auteur, nous avons poursuivi, aussi avant que nous avons « pu, l'étude du style, et l'humble sens grammatical des phrases et « même des mots... Rien ne nous serait plus flatteur et plus agréable « que de voir un théologien accorder quelque crédit à cette étude « et s'en servir pour pénétrer plus avant dans l'intelligence de la Parole « de Dieu : *Non omnia possumus omnes.* »

Eh ! bien, oui, à s'en tenir à la critique purement grammaticale et littéraire des paroles de Siméon on ne pourrait y voir une prophétie directe de la Passion de Jésus et de la Compassion de Marie. Mais si en théologiens nous tenons compte des circonstances, comme la reconnaissance de Jésus Messie et Sauveur, sa présentation officielle au Temple pour l'autel, l'association intime de Marie à cette cérémonie, etc. nous sommes autorisés à dire que pour Marie, éclairée et en éveil comme elle l'était, ces paroles furent une vraie prédiction, à la fois nette et vague, de la mort violente de Jésus et de la part qu'elle-même aurait à son sacrifice.

1: Cf. p. e. LÉPICIER, *Tract. de B. V. Maria*, 1904, p. 536.

rôle de la Vierge-Prêtre est de s'unir à cette offrande avec tout l'amour, toute la religion, toute la compassion de son âme : « *Sacerdotii spiritu plena* « *Maria Filium suum offerebat Patri* »[1].

Toute sa vie, Marie avait vu approcher l'heure de l'autel, et s'y était préparée. Quand cette heure est venue, quand l'Agneau est prêt, elle renouvelle son consentement à l'immolation.

« *Le vrai mistère de la Passion* » d'Arnoul Gréban exprimait en un langage élevé et touchant ce que dut être la dernière entrevue de Marie avec Jésus, avant la Passion. Jésus demandait la permission d'aller mourir ; Marie, gémissant comme une mère, implorait d'abord un délai ; mais bientôt, forte comme un prêtre, elle encourageait son fils à marcher à l'autel, puisque son heure était venue[2]. Mieux encore que le vieux Mystère du Moyen Age une vraie scène d'immolation maternelle nous révélera le cœur sacerdotal de Marie à l'heure suprême de la séparation. Pour répondre à l'appel de Dieu un prêtre était à la veille de partir pour les Missions de l'Océanie ; et pour épargner son propre cœur et celui de sa mère, qui vivait avec lui, il avait résolu de la quitter sans lui révéler son douloureux dessein. Mais, avertie au dernier

1. Offices propres de Saint Sulpice, 3e j. dans l'octave de la Fête de la vie intér. de la S. V. — Cf. Belon, o. c. pp. 34-46.

2. Comme plusieurs autres Mystères du Moyen Age, celui-ci s'inspirait ici et en d'autres passages des « *Meditationes vitæ Christi* », œuvre Franciscaine qui a eu une influence marquée sur toute la vie religieuse et aussi artistique des xive et xve siècles. — Cf. Pourrat, *La Spiritualité chrétienne*, t. II, Paris, 1920, pp. 280-281. — Cf. aussi *Christus*, 1916, p. 1130.

moment de ses intentions par une personne étrangère, la mère peut rejoindre son fils avant qu'il monte dans le courrier qui l'emmènera loin d'elle pour jamais. Toute en pleurs, elle accourt, les bras étendus vers son enfant, comme pour le reprendre et le retenir. Un moment, ils se regardent en silence. Enfin, faisan un suprême appel à la foi de sa mère, le fils s'écrie : « Dites-moi de rester, ma mère, dites-« moi de rester et je ne partirai pas ! » Tout dépend d'elle maintenant. Mais la foi est plus forte que l'amour maternel, et sans hésiter elle répond : «Vous « êtes prêtre, mon fils, et moi qui suis-je pour m'op-« poser à Dieu ? Partez, allez où il vous appelle[1]. » Ce cri sublime d'une mère chrétienne sonne comme un écho des sentiments de Marie lorsqu'elle donna son Jésus à la croix. « Vous êtes le Prêtre du Très-« Haut, oh ! mon Fils, et moi je ne suis que sa « servante ; qu'il soit fait selon sa parole ; allez, « allez à votre autel ! »

Elle a consenti. Il part. Mais qui nous peindra la grandeur du dernier adieu ? Peut-être verrions-nous quelques traits de cette grandeur céleste dans le tableau bien connu de Plockhorst. Une dernière fois Jésus embrasse sa mère, mais ses yeux évitant la rencontre trop pénible de ceux de Marie, regardent plus haut, plus loin, vers le sommet où le Père l'attend pour l'immolation. Marie pâle, accablée, baise son Fils avec un transport de douloureuse tendresse et de religion ardente ; plus que jamais, elle aime son Jésus ; plus que jamais, elle le sacrifie.

1. Cf. Monfat, S. M., *Les Tonga et le R. P. Chevron*, S. M., Lyon, 1893, pp. 85-90.

Non seulement elle consent à sa mort, mais elle veut y assister et s'y unir. Pour elle aussi, l'heure est venue, l'heure de monter à l'autel pour y être hostie avec la divine Victime.

« *Tuam ipsius animam pertransibit gladius* » : c'est maintenant que se réalise pour elle la prophétie de douleur et de gloire. Et mieux que tout autre cette parole inspirée nous dit l'attitude et le vrai rôle de Marie au Calvaire : Elle est hostie avec Jésus, une seule et même hostie, frappée du même coup sur le même autel. Elle souffre, elle meurt en son Fils : « *Divini sacrificii socia* »[1]. Unis dans la même religion à l'égard du Père et dans le même amour pour nous, d'une seule âme, pour ainsi parler, la mère et le fils s'offraient dans une immolation unique : « *Hæc in sanguine cordis, hic in sanguine* « *carnis*[2] ». Et cette Compassion victimale de Marie ajoutait à la Passion du Prêtre souverain un je ne sais quoi de plus attendrissant et de plus attirant. Toujours, mais surtout au Calvaire, il nous est doux et bienfaisant de voir Marie à côté de Jésus, sa mère et la nôtre à côté du Sauveur, la Corédemptrice unie au Rédempteur.

Et c'est bien là, au Calvaire, en ce grand moment, qu'elle devient pleinement notre Mère, notre Corédemptrice. Pour nous sauver et nous enfanter à la vie divine, elle consent et s'unit à la mort de son fils. Aussi Jésus lui-même semble-t-il du haut

1. Parole de Pie IX, écrite à l'auteur de *Marie et le Sacerdoce.*

2. Arnauld de Chartres, *De laudibus B. M. V.* — Sur les souffrances de Marie, voir les deux sermons de Bossuet sur la *Compassion de la S. V.*, surtout le second, et aussi son *Panégyrique de saint Jean*

de la croix reconnaître et déclarer officiellement cet enfantement spirituel quand il dit à Marie en lui montrant saint Jean : « Voilà votre fils », et à saint Jean : « Voilà votre mère » (Jean, XIX, 26, 27).

Je le sais, ce n'est que vers le XIIe siècle que l'on a commencé à voir un sens spirituel dans ces paroles de Jésus. Les Pères les avaient interprétées uniquement dans le sens littéral d'un soutien laissé à sa mère[1]. Mais est-ce qu'avec les siècles la piété de l'Église n'a pas progressé dans l'intelligence de certains textes scripturaires ? Notre piété et notre foi sont arrivées à mieux comprendre que notre Pontife ne peut pas interrompre sa solennelle adoration seulement pour remplir un devoir de piété filiale. Plus on médite sur le sacrifice de Jésus, plus on voit que, tout entier à son ACTE sacerdotal, il doit y ramener toutes ses paroles. Parlant de l'autel, il ne parle qu'en prêtre. D'autant que Marie est là debout au pied de sa croix non pas seulement à un titre privé mais comme associée à son immolation de religion et de salut. Elle conquiert définitivement son titre de Corédemptrice et de Mère des âmes. Il est donc tout naturel que Jésus lui-même proclame cette maternité spirituelle et ainsi reconnaisse et récompense l'association de la Vierge-Prêtre avec son sacrifice infini.

III

Marie, dans le triple mystère de l'Incarnation,

1. KNABENBAUER, *Com. in Ev. sec. Joan.*, Paris, 1900, p. 558.

de la Présentation et de la Compassion, nous apparaît comme le modèle de notre Sacerdoce.

Pie IX, écrivant à l'auteur du livre *Marie et le Sacerdoce*, le félicitait « d'avoir cherché à présenter « Marie aux pieux fidèles et principalement au « clergé comme le modèle à imiter de préférence « et surtout comme l'associée du divin sacrifice, « *ut divini sacrificii sociam* ». Principalement au clergé, dit le Pape. En fait la dévotion à Marie Vierge-Prêtre devrait être pour nous comme professionnelle, « une dévotion de corps ». Pouvons-nous aimer notre sacerdoce sans en aimer la mère ? Il semble même qu'en parlant à Marie et à saint Jean du haut de la croix Jésus voyait tout particulièrement la famille sacerdotale. A la mère du Christ Jean était donné comme « un autre Christ ». L'Évangile ajoute que Jean prit dès lors Marie dans sa propre maison, comme sa propre mère : « *Accepit* « *eam discipulus in sua* » (Jean, XIX, 27). Avec Jean nous devons reconnaître et prendre Marie la Vierge-Prêtre comme nôtre, comme la mère et le modèle de notre sacerdoce.

Contemplons-la donc encore une fois dans le triple mystère sacerdotal de sa vie pour apprendre à être prêtres.

*

* *

La Vierge-Prêtre de l'Incarnation nous apprendra par son *Ecce Ancilla* que le sacerdoce nous a voués à une obéissance plus parfaite que celle des simples chrétiens. Notre servitude est totale, notre service

doit être continuel : « *Dominus pars hæreditatis meæ* « *...Deo perpetuo mancipari...* » (*Pontif. Rom. : Ordin.* : Tonsure et Sous-diaconat).

Nous ne sommes pas assez attentifs au son sacerdotal rendu par le mot qui a fait Marie Mère de Dieu et Vierge-Prêtre. « *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi* « *secundum verbum tuum* » : n'est-ce pas le mot de la religion soumise, adoratrice jusqu'à l'immolation ? Ce mot ne s'harmonise-t-il pas admirablement avec le premier sentiment de Jésus s'offrant en victime dans le sein de Marie, comme dans le plus beau des Sanctuaires : « *Ecce venio... ut faciam, Deus, volun-* « *tatem tuam* » ? (Heb., x, 7).

Comme Marie, plus nous serons exclusivement adonnés au service de Dieu, plus nous serons prêtres. Le glorieux titre de Mère de Dieu n'éblouit point Marie. Élevée si haut, jusqu'aux confins de la divinité, elle regarde toujours là-bas, bien bas, la place qui lui convient, qu'elle affectionne et recherche seule, la place de servante : *Ecce ancilla Domini.* Notre sacerdoce ne nous a ennoblis que pour nous faire davantage les esclaves de Dieu : *ut sint mei religione perpetua.* Pour la vie, nous serons les religieux de Dieu, les perpétuels enchaînés de l'autel. Donnez-nous de le comprendre, ô Seigneur ! *Tuus sum ego, Domine, da mihi intellectum.* A tous vos prêtres, ô Jésus ! et surtout à ceux qui se sont faits religieux pour être plus totalement serviteurs et plus totalement prêtres, accordez la grâce de comprendre et de réaliser en leur vie votre *Ecce venio*, l'*Ecce ancilla* de Marie, votre mère, et leur *Deo perpetuo famulari.*

*
* *

La Vierge-Prêtre de la Présentation nous apprendra que notre sacerdoce nous a voués à une vie immolée avec Jésus. Les relations, les affinités de Marie avec le sacerdoce de Notre-Seigneur appelaient comme naturellement l'immolation ; elle n'est la Vierge-Prêtre qu'en devenant la Vierge-Hostie. Nous ne sommes prêtres de Jésus que pour être victimes avec lui. Notre vraie place est sur l'autel ; là aussi est notre bonheur et notre gloire : être sur l'autel avec Jésus, frappés du même glaive, comme une seule et même victime, la victime totale, composée du chef et des membres : « *tuam ipsius* « *animam pertransibit gladius* ».

Dans la vie ordinaire du prêtre, cette unité d'immolation avec Jésus se réalise par l'effort, toujours plus ou moins pénible, pour prier et travailler ; par le support des contrariétés, de l'isolement, des impuissances et insuccès, de nos propres défauts ou des défauts de nos frères ; par la vigilance, par la lutte quodidienne, si douloureuse parfois, pour garder notre âme pure et surnaturelle.

Dans certaines circonstances extrordinaires, cette unité d'immolation s'impose plus manifeste, plus martyrisante. « *Ecce positus est hic in ruinam et* « *in resurrectionem multorum in Israël, et erit in* « *signum cui contradicetur. Et tuam ipsius animam* « *pertransibit gladius* » (Luc, II, 34, 35). Ces mots *signum cui contradicetur* sont communément traduits : il sera un signe de contradiction. La formule

française est encore plus vague que l'expression latine et affaiblit encore davantage la force du texte original. La traduction claire et exacte du grec serait : « Il est placé pour être un signe en butte « à la contradiction » (Lagrange). Et parce que les paroles de contradiction percent comme un glaive ou un trait, on traduirait encore mieux : « Il sera « comme une cible contre laquelle tous à l'envi lan- « ceront leurs traits » (Maldonat). Aujourd'hui encore, Jésus et Jésus seul est le signe, la cible visée par la haine des méchants. Si le prêtre est persécuté, c'est parce qu'il porte en lui le signe de Jésus. Marie était intimement unie à Jésus et comme identifiée avec lui : voilà pourquoi le glaive dût transpercer son âme. Le prêtre est marqué du caractère de Jésus, il est un autre Christ : voilà pourquoi on le hait, on le frappe. Le vrai point de mire de tous les persécuteurs, conscients ou aveugles, ce n'est pas notre personne, c'est notre caractère surnaturel, l'empreinte de Jésus. Toujours vivant en son prêtre, Jésus est toujours poursuivi en lui[1]. — « *Beati estis cum maledixerint vobis et persecuti vos* « *fuerint, et dixerint omne malum adversum vos,* « *mentientes,* PROPTER ME » (Matth., v, 11). Bienheureux les calomniés, les maudits, les persécutés, hypocritement et haineusement, non pas seulement pour le nom de Jésus, parce qu'ils sont chrétiens, mais pour son caractère sacerdotal, parce qu'ils sont d'autres Christs ! Ils sont les préférés de l'autel, les vrais fils de Marie, prêtres et hosties pour Jésus,

1. Cf. Le Cerf, o. c., pp. 32-38.

avec Jésus. Leurs frères, qui vivent dans la paix, leur envient cette part glorieuse : « *tuam ipsius* « *animam pertransibit gladius* ».

*
* *

La Vierge-Prêtre de la Compassion, debout au pied de la croix, représente le corps mystique, l'Église unie au sacrifice de son chef, Jésus. Immolée en son âme, elle nous apprend à mettre notre âme sur l'autel pour adorer et expier.

Devenue Corédemptrice et notre mère spirituelle par son immolation avec Jésus, elle nous apprend que nous aussi, prêtres, nous ne serons vraiment pères et sauveurs d'âmes que par l'autel.

Elle nous apprend enfin à communier. Après la descente de croix, soutenant sur ses genoux et dans ses bras le corps inanimé de son fils, muette, navrée, les yeux attachés à la sainte victime, Marie nous paraît prolonger le sacrifice par sa propre immolation. Jésus ne souffre plus ; Marie souffre plus que jamais ; et cette souffrance, pénétrée par la vertu du Christ-Hostie, s'élève, pour ainsi dire, à la hauteur infinie de la croix. Voilà le modèle idéal du prêtre communiant. La PIETA continue le CRUCIFIX, comme notre action de grâces doit continuer le sacrifice eucharistique. Durant les précieux instants où Jésus est en nous, en état d'hostie, comme il était dans les bras de Marie, sachons pénétrer toute notre vie de son esprit d'immolation. Nos travaux, nos œuvres de zèle, nos prières, nos épreuves intérieures ou

extérieures, en un mot, toute notre vie réelle de chaque jour, sachons la prévoir, la ramasser au moment de l'action de grâces, la rapprocher de la sainte victime, de manière à ne faire qu'une hostie et un sacrifice de Jésus et de nous-mêmes : nous, travaillant, priant, souffrant ; Jésus élevant nos travaux, nos prières, nos souffrances, à la hauteur infinie de sa croix.

Dux est Virgo sacerdos,
Fas sit quo properat sequi[1].

---

1. Offices propres de Saint-Sulpice : Fète de la Présent. de la S. V

CHAPITRE IV

ECCE VENIO

Toute la vie de Jésus orientée vers l'Autel de la Croix.

Jésus a mérité pour nous avec une prodigalité incompréhensible. Le moindre de ses actes libres avait en soi une valeur infinie, puisque, en vertu de l'union hypostatique, la personne du Verbe se les appropriait et les divinisait moralement. Et combien se sont multipliés les actes libres du Sauveur depuis le premier instant de sa conception ! Mais en fixant à son gré les conditions de notre salut, Dieu avait déterminé que le prix, formellement exigé et accepté pour notre rachat, serait le sacrifice sanglant de la croix. En conséquence, tous les autres actes méritoires de Jésus se rattachaient à la mort sur la croix pour former avec elle le prix total de notre rédemption[1].

1. Les auteurs indiquent plusieurs motifs de cette disposition divine, fixant comme prix de notre rachat le sacrifice de la croix : 1° manifester davantage l'amour et la miséricorde de Dieu ; 2° nous faire mieux sentir le prix, la dignité de notre âme ; 3° nous montrer en acte le mal du péché, déicide en son fond ; 4° nous inculquer l'acceptation et l'amour des souffrances et des humiliations ; 5° rattacher le salut du genre humain à l'acte suprême du culte, le sacrifice, etc. — Cf. BOSSUET, *Premier et deuxième sermon pour le Vendredi-Saint.* — NEWMAN, *Discourses to mixed congregations*, XVe et XVIe discours. — D'HULST, *Retraite de* 1891 : Vendredi-Saint. — MONSABRÉ, *Carême de* 1881. — PRAT, *Théologie de saint Paul*, 2e p., 1912, pp. 275-277.

Cependant la vie de Notre-Seigneur tout entière se rattache au Sacrifice de la Croix par une relation plus intime que cette disposition du Père. Prêtre, uniquement et totalement prêtre, dès le premier instant de son existence, Jésus n'agit qu'en vue de son sacrifice. Toute sa vie est orientée vers l'autel. Dans cette vie, la religion n'est pas tant une vertu distincte que l'attitude de toutes les vertus et de l'âme elle-même. Dès le premier instant, Jésus s'est offert pour l'immolation ; déjà il est immolé par les dispositions de son âme : « *jugis amor sine cæde mactat* ». Bien plus, s'étant revêtu de notre mortalité et s'acheminant librement vers la mort, Lui, le Fils du Dieu vivant, l'Éternel par nature, il nous paraît répandre pour ainsi dire goutte à goutte, en une libation prolongée, la vie qu'un jour il sacrifiera tout entière. « *Cum Verbum assumpsit* « *hanc... vitam mortalem..., mortem utique assump-* « *sit... et tota ejus in homine vita fuit quædam pro-* « *lixitas mortis... Guttatim vivebat et moriebatur,* « *vitæque et mortis ei coævæ guttas singulas Patri* « *suo libabat... extremum aliquando in cruce liba-* « *turus. Et hoc illi voluptas..., ab exordio... diu Pa-* « *tri stillatim mori*[1]. »

1. Thomassin, o. c., l. X, ch. ix, n. 18 ; cf. aussi Giraud, *Prêtre et Hostie*, t. I, ch. xi, Dispositions de N.-S. en son état de victime

M. Lepin, dans *l'Idée du sacrif. dans la relig. chrét.*, III, p., ch. i pp. 87-128, surtout p. 101-102, à la suite de Bérulle, Condren et Thomassin, *l. c.*, n. 16, voudrait voir un vrai sacrifice ou du moins un élément essentiel du sacrifice total de Jésus dans son Incarnation elle-même et dans toute sa vie cachée ou publique. Il dit, par exemple, p. 100 : « Jésus n'est pas plus tôt prêtre et en possession de sa victime « qu'il commence l'acte formel de son sacrifice adorable... » Condren, je crois, a été le premier à formuler complètement cette théorie. Le

L'Évangile s'éclaire de splendeurs insoupçonnées, quand on le regarde sous ce jour. La vraie physionomie de Jésus ne ressort jamais mieux que dans le rayonnement du nimbe victimal. Mais n'ayant pas pour but d'écrire une série de méditations sacerdotales sur l'Évangile, il nous suffira de montrer sous cette lumière quelques traits de la vie cachée et publique.

I

La vie, ou plutôt l'action de Jésus dans le sein de sa mère est exprimée d'un mot dans l'Épître aux Hébreux, un mot de prêtre et d'hostie : « *Ingre-* « *diens mundum dicit : Hostiam et oblationem no-* « *luisti, tunc dixi : Ecce venio...* » (Héb., x). « L'âme « de Jésus n'est point assoupie dans la débilité des

sacrifice se composerait de quatre éléments essentiels : oblation, immolation, consommation et communion. Dans le sacrifice de Jésus, la consommation et la communion ne s'accompliront qu'à la Résurrection et au Ciel ; mais l'oblation et l'immolation sont déjà suffisamment réalisées par l'Incarnation, pour qu'on puisse regarder, dès lors, l'état et la vie de Jésus comme un sacrifice formel. Jésus se sacrifie en toute vérité quand, dès le premier instant, il s'offre pour l'autel, perd sa personnalité humaine et se soumet à la souffrance. — Cf. CONDREN, *l'Idée du Sacerdoce et du Sacrifice*, éd. de 1725 et de 1901, IIe p., ch. II, III, IV, V. Cette théorie est obscure et discutable, quoique elle puisse suggérer ou encadrer des considérations très pieuses. — Cf. BRUNEAU *Our priesthood*, p. 4, 5. Nous préférons rester sur un terrain absolument ferme, et ne voir le sacrifice formel que dans la mort sur la croix. S'il nous arrive de citer des textes où il est parlé de l'immolation de Jésus, dès son premier instant, du sacrifice de Bethléem ou du Temple, qu'il soit bien entendu que nous ne prenons pas ces expressions à la lettre. Nous voulons simplement dire que Jésus-Prêtre ordonne toute sa vie à la croix et que nous devons voir et méditer ses actions sous ce jour.

« sens... Elle est dès ce moment, et pour toujours,
« agissante, et agissante choses très grandes...
« Il voit la terre couverte de péchés et de pécheurs,
« lesquels ont besoin d'un déluge de sang pour
« effacer leurs offenses. Il voit que ce grand œuvre
« lui est réservé. Il reconnaît, accepte, adore les
« desseins du Père éternel sur lui, les causes de son
« envoi en terre, les œuvres et mystères qu'il y
« doit accomplir, l'abaissement en lequel il doit
« vivre, la croix en laquelle il doit mourir. Et il
« s'offre à l'état de victime perpétuelle, pour la
« gloire de son Père, pour l'effacement du péché
« et pour le salut des hommes[1]. »

Bossuet, Bourdaloue, d'autres encore, dans leurs sermons pour la Nativité de Notre-Seigneur, ont commenté ces textes de Tertullien : « *A partu virgineo effectus hostia.* » — « *Pannis jam sepulturæ involucrum initiatur* ».

Ces mêmes auteurs ont vu, dans la Circoncision, Jésus se rapprochant encore davantage des pécheurs, puisqu'il acceptait en sa chair le stigmate du péché. Ils l'ont vu offrant les premières gouttes de son sang pour mériter le nom du Sauveur. « Jésus
« souffre d'être mis au rang des pécheurs ; il va,
« comme un vil esclave, porter en sa chair un carac-

1. Bérulle, *Discours de l'Etat et des Grandeurs de Jésus*, II[e] p., ch. I. Sur l'ardeur, la perfection des premières adorations de Jésus, sur sa joie de se sentir le parfait religieux du Père, cf. Gay, *Elévations sur la vie et la doctrine de N.-S. J.-C.*, 8[e] et 9[e] élév., t. I, pp. 67-68 pp. 76-82.

« tère servile et la marque du péché de notre ori-
« gine. Le voilà donc en apparence fils d'Adam
« comme les autres ; pécheur et banni par sa nais-
« sance, il fallait qu'il portât la marque du péché
« comme il devait en porter la peine... Il reçoit le
« nom de Jésus, Sauveur ; c'est par son sang qu'il
« doit être notre sauveur. Il faut qu'il lui en coûte
« du sang pour en recevoir le nom ; ce peu de sang
« qu'il répand, oblige à Dieu tout le reste, et c'est
« le commencement de la Rédemption... Votre sang
« voudrait couler tout entier, à gros bouillons ; vous
« le retenez et le réservez pour la croix[1]. »

Au quarantième jour, Jésus est porté au Temple pour y renouveler visiblement sa première oblation et se livrer au Seigneur comme une chose entièrement à Lui « *Sanctum Domino* ». « Jésus, faisant
« son entrée au monde, s'était offert pour être la
« victime du genre humain. Mais ce qu'il avait fait
« dans le secret, dès le premier moment de sa vie,
« il le déclare aujourd'hui par une cérémonie solen-
« nelle, en se présentant à Dieu, devant ses autels...
« Jésus se présente devant son Père pour lui de-
« mander sa croix... Jésus entre aujourd'hui dans
« son Temple, non pour s'y faire voir avec majesté
« comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre
« en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie ;

1. Bossuet, *Elév. sur les Myst.*, XVII[e] sem., 1[re] élév. ; Cf. *Id.*, 1[er] *serm. sur le myst. de la Nat. de N.-S.*, 2[e] et 3[e] p. ; cf. *Id.*, 1[er] *serm. pour la Circonc. de N.-S.* ; cf. Bourdaloue, *Serm. sur la Nat. de J.-C.*, 1[re] p., et *Serm. sur la Circonc. de N.-S.*, 1[re] p. ; cf. Gay, *Elévat. sur la vie et la doct. de N.-S. J.-C.*, 17[e] élév., t. I, p. 147, etc.

« tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de « la mort, mais il l'accepte et s'y prépare, il s'y « dévoue : c'est tout le mystère de ce jour[1]. »

Pour l'œil de Marie, la mère au cœur sacerdotal, surnaturellement instruite de l'avenir, et mise encore plus en éveil par la prophétie de Siméon, que de traits de la vie cachée de Jésus durent, tout d'un coup, amener une vision prématurée de la mort en sacrifice ! Quelles émotions dans le cœur du Fils et de la mère, quand l'Enfant vint pour la première fois à Jérusalem, pour célébrer la Pâque et pour voir le Calvaire ! Quelles angoisses quand il ne parut point au soir du retour, après la Fête ! Un mot, un geste, un rien réveillait des appréhensions et des visions douloureuses. Nous nous permettons de résumer ici les impressions suggérées à un critique d'art par le *Shadow of death*, tableau de Holman Hunt, peu connu en France, et qui, probablement, y serait moins goûté que dans les pays anglo-saxons. Le Christ est homme fait, ouvrier maniant la scie et la tarière dans une pauvre échoppe. Autour des reins une ceinture orientale, sur laquelle retombe sa tunique, il suspend un instant son labeur et se redresse de toute sa hauteur, aspirant à pleins poumons l'air du soir et étirant les bras pour se délasser. La lumière qui

1. Bossuet, 1er *serm. pour la Purific. de la S. V.*, Ex. et 1re p. ; cf. *Id.*, *Elévat. sur les myst.*, XVIIIe sem., 2e élévat. — Cf. Bourdaloue, 3e *serm. sur la Purific. de la S. V.*, 2e p. — En général sur les mystères de N.-S., vus sous un jour sacerdotal, Cf. Giraud, *Jésus-Christ, Prêtre et Victime.*

le frappe en pleine poitrine, envoie son ombre se profiler sur le mur blanc, où, à la hauteur de sa tête, sont suspendus des outils en ligne sur une planchette horizontale. Cette ombre d'un corps nu, les bras étendus, s'appliquant sur une barre transversale qui fait elle aussi tache sur le mur, produit l'illusion d'un homme pendu à une croix. Entre le Christ et son ombre, la Vierge, un genou en terre, contemple l'image prophétique ; son visage est caché, mais son corps renversé, prêt à s'affaisser, crie son émoi. Les bras de Jésus vont retomber, il va se pencher à nouveau sur son banc de travail ; l'ombre matérielle de la mort aura passé. Mais dans le cœur de la mère la vision dure toujours : « *Conservabat... conferens in corde suo* » (Luc, II, 19 et 51)[1].

II

Dans sa première manifestation publique, Jésus est désigné comme l'Agneau qui porte les péchés du monde. « *Vidit Joannes Jesum venientem ad se* « *et ait* : « *Ecce Agnus Dei ...Ecce qui tollit peccata* « *mundi... Altera die iterum stabat Joannes et ex* « *discipulis ejus duo. Et respiciens Jesum ambulan-* « *tem dixit : Ecce Agnus Dei. Et audierunt eum* « *disciputi... et secuti sunt Jesum* » (Jean, I, 29, 37). Voilà l'Agneau de Dieu, la victime qui sera frappée pour les péchés du monde : c'est ainsi que Jésus est présenté au peuple juif par son Précurseur officiel. Que cette parole était véridique ! Jésus

1. D'après Robert DE LA SIZERANNE, *Revue des Deux-Mondes* 1er nov. 1894.

était le Juste prédit par Isaïe, la victime universelle, docile et silencieuse comme un agneau. Déjà, par un effet de sa science surnaturelle, tous les péchés du monde pesaient sur lui, obsédant sa pensée et angoissant son cœur. Et de toute cette foule juive qui entourait Jean-Baptiste, au moment du premier témoignage, personne ne se leva pour saluer le grand Substitué, l'Expiateur efficace. Ils étaient pourtant venus chercher auprès de Jean le baptême et la purification ; mais ils ne voulaient que d'une purification facile, extérieure. Aucun d'eux ne sentait le prix ou le besoin d'un baptême d'âme dans le sang de l'Agneau. Après le second témoignage, deux disciples du Baptiste comprirent ; et ils suivirent Jésus. L'un est désigné par son nom, André ; à peu près sûrement l'autre était Jean : c'étaient deux futurs prêtres. Nous sommes à la première rencontre de Jésus avec des âmes sacerdotales, à l'aurore des vocations. Le premier rayon qui attire à Jésus les premiers futurs prêtres est un rayon d'hostie. Entraînés par un instinct surnaturel, encore inconscient, les futurs consacrés viennent à l'Agneau dont le sang purifie, au Christ dont l'onction, un jour, débordera sur leur âme. Le mystère des vocations sacerdotales se perpétuera identique. Dans l'avenir, ceux-là seront les vrais appelés à l'autel, qui viendront à Jésus Agneau et Christ de Dieu, attirés par le besoin d'une pureté et d'une consécration parfaites, attirés par le désir d'immoler l'hostie qui enlève les péchés du monde. « *Ecce Agnus Dei... Venite et videte... Invenimus* « *Messiam qui dicitur Christus* » (Jean, I, 37, 41).

Le Ministère direct de Notre-Seigneur semble s'être borné à la formation des Apôtres, les premiers prêtres. Le Pontife suprême s'attache à peu près uniquement à se préparer de dignes vicaires. Beaucoup de ses enseignements n'ont leur pleine signification et portée pratique que pour la vie sacerdotale : il suffira de rappeler le Discours après la Cène[1].

Dans ses entretiens, Jésus ramène avec insistance et complaisance la pensée de sa mort, de son heure. « Jésus commença à leur découvrir qu'il fallait « qu'il souffrît beaucoup et fût mis à mort... Pierre « se mît à le reprendre : A Dieu ne plaise, Seigneur cela ne vous arrivera pas ! Mais Jésus, se retour- « nant, lui dit : Retire-toi, Satan, tu n'as que des « pensées humaines » (Matth., xvi, 21-23). — « Le « Fils de l'homme sera livré aux Gentils... » (Matth., xvii, 21 Luc., xviii, 31). — « L'heure est venue... « si le grain de froment meurt, il porte beaucoup « de fruit... Dirai-je : Père, délivrez-moi de cette « heure !... Mais c'est pour cela que je suis arrivé « à cette heure. Père, glorifiez votre nom. Et moi, « quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous « les hommes à moi » (Jean, xii, 24-33). — Si calme, si maître de ses sentiments intérieurs, Jésus veut se laisser entraîner par l'ardeur du désir quand il s'agit de son baptême sanglant : *Baptismo habeo « baptizari et quomodo coarctor usquedum perfi- « ciatur* » (Luc, xii, 50). — *Desiderio desiderav*

1. Cf. Delbrel, S. J., *Jésus éducateur des Apôtres*, Paris, 1916.

« *hoc Pascha manducare vobiscum antequam patiar* » (Luc, XXII, 15)[1].

Presque toutes les prières de Jésus, mentionnées dans l'Évangile, nous paraissent aussi avoir quelque rapport avec son sacerdoce ou son sacrifice. — « Il se retira sur la montagne pour prier et il passa toute la nuit en prière. » Qu'il devait être beau, Jésus, notre Pontife, seul sur la montagne dans son isolement de grandeur, les bras étendus, le visage levé vers le ciel étoilé, et priant ! « Quand il fut jour, « continue l'Évangéliste, il appela ses disciples « et choisit douze d'entre eux, qu'il nomma Apôtres (Luc, VI, 12-15). — « *Vocavit ad se quos voluit* « *ipse... ut essent cum illo* » (Marc, III, 13, 14).

Avec les douze, nous avions notre part en cette prière, nous tous, les choisis de Jésus.

Avant la multiplication des pains, symbole et préparation du mystère eucharistique, Jésus pria (Jean, VI, 11 ; Matth., XIV, 19). — La prière fut encore le prélude de la Transfiguration, à l'issue de laquelle Moïse et Élie apparurent à côté de Jésus, s'entretenant avec lui de sa mort, du sacrifice rédempteur, figuré par la Loi et pressenti par les Prophètes. « *Et dicebant excessum ejus quem com-*

1. D'après LAGRANGE, *Ev. selon saint Luc*., p. 373, l'expression « *quomodo coarctor*, combien je suis angoissé » ne signifierait pas un désir que l'heure de la consommation arrive au plus tôt, mais un état actuel de violente souffrance intérieure qui doit durer jusqu'à la mort de Jésus. « Et s'il en est ainsi, conclurons-nous avec lui, n'est-il « pas assez touchant de penser que la vie de Jésus-Christ a été un « Gethsémani perpétuel ? »

« *pleturus erat in Jerusalem* » (Luc, IX, 31). — Tout le chapitre XVII de saint Jean n'est qu'une prière. On l'appelle communément la Prière Sacerdotale. Jésus l'a prononcée à haute voix, juste après la première ordination et à la veille de son sacrifice. Le ton en est ému et solennel : « *Sublevatis* « *oculis in cœlum, dixit : Pater, venit hora.* » Selon Bossuet, « cette prière est comme le canon, ou, « pour parler plus dignement de Jésus-Christ, la « prière expresse et solennelle qui devait accom-« pagner son sacrifice. La disposition de son cœur « et les demandes qu'il fait à son Père, le suivent « partout dans le cours de sa Passion et jusqu'à la « mort : et c'est l'âme de son sacrifice. Soyons « donc attentifs à cette prière qui comprend et « renferme en soi toute la vertu du sacrifice de la « croix, et qui renferme surtout la consécration « que Jésus fait de lui-même sur la croix[1]. » Surtout, voyons de plus en plus la grande part que nous y avons, nous, prêtres.

Enfin, par trois fois, dans la prostration d'agonie, Jésus accepte le calice en priant : « *Et procidit in* « *faciem suam, orans et dicens : Pater mi, si non* « *potest hic calix transire, nisi bibam illum, fiat* « *voluntas tua... Iterum abiit et oravit dicens : Pater* « *mi... Et oravit tertio eumdem sermonem dicens...* » (Matth., XXVI, 39-43). FIAT VOLUNTAS TUA, la suprême prière de notre Pontife répond à sa pre-

1. BOSSUET, *Méditations sur l'Evangile :* la Cène, 2[e] partie, 34[e] jour. — Sur le caractère sacerdotal de cette dernière prière, voir aussi DE LA TAILLE, *Mysterium Fidei*, pp. 88, 89.

mière oblation, Ecce venio... ut faciam voluntatem tuam. Que le dernier mot de notre prière et le principe directeur de toute notre vie sacerdotale soit aussi le *fiat voluntas tua :* je suis vôtre, ô mon Dieu ! que votre volonté soit faite en moi, en mon corps et en mon âme, jusqu'au calice amer, jusqu'à l'immolation.

CHAPITRE V

AMOR SACERDOS IMMOLAT

Librement, amoureusement sur l'Autel de la Croix, le Christ offre sa vie au Père en sacrifice.

Venit hora : L'heure du sacrifice a sonné. Judas et la troupe armée qui le suit, envahissent le Jardin des Olives. Jésus est « entre les mains des pécheurs » (Marc, XIV, 41). De tribunal en tribunal, d'ignominie en ignominie, ils le traîneront jusqu'à la croix. Et pourtant c'est lui-même qui va à cette croix, comme le prêtre à son autel. Là, élevé entre ciel et terre, les bras étendus dans la supplication infinie, il offrira au Père le Sacrifice du salut.

Nous avons contemplé Jésus dans sa consécration divine et dans sa marche vers l'autel ; contemplons le maintenant dans les dispositions saintes de son cœur au grand moment et en particulier dans l'amour qui inspire et domine son sacrifice.

Mais ne conviendrait-il pas au préalable de nous assurer, à l'encontre des négations d'une certaine critique, que le dogme de la mort en sacrifice entrait véritablement dans le Message divin de Jésus, en d'autres termes, que lui-même se croyait vérita-

blement envoyé pour s'immoler en prêtre et en victime pour le salut du monde ?

On sait en effet comment, dans leur effort pour séparer l'Église du Christ historique, les Protestants libéraux et les Modernistes ont tout particulièrement appuyé sur le dogme du sacrifice rédempteur.

Ils en auraient d'abord attribué l'origine à saint Paul, sous l'influence de ses idées juives et aussi de l'environnement hellénique[1].

Mais rencontrant ce dogme épanoui dans la foi et dans la vie de l'Église naissante, en dehors du champ de l'apostolat de Paul et dès avant sa conversion, plusieurs critiques, comme A. Juliëcher, Spitta, J. Hoffmann, J. Réville, tenteraient d'en découvrir le germe dans la conscience de la toute première génération chrétienne, en particulier dans les regrets et les espérances qui portèrent les Apôtres à se méprendre sur le sens du Festin d'adieu et des *Novissima Verba* de Jésus[2].

Plus récemment encore, on tendrait à combiner toutes ces explications en les complétant. On ferait appel à je ne sais quel syncrétisme mystique, lequel, pénétrant les dernières générations juives, aurait impressionné le Christ lui-même et l'aurait amené

1. Cf. Toy, *Judaïsme and Christianity*, 1892, pp. 226-230 : 290. — Harnack, *Das Wesen des Christentums, L'essence du christianisme*, trad. Choisy, *passim*, p. e., pp. 160-181. — Loisy, *l'Evangile et l'Eglise*, 1re éd., 1902, pp. 62-79 : 134-150 : *Les Evangiles synoptiques*, 1907-1908, Intr., pp. 116, 117, IIe, v, pp. 531-541.

2. Pour détails, cf. Batiffol, *Etud. d'hist. et de théol. pos.*, 2e s., 3e éd., 1906, pp. 53-77 ; *l'Eucharistie*, 5e éd., 1913, pp. 142-151. — Prat, *Théol. de saint Paul*, 2e p., 1912, pp. 383, note. — Rauschen *l'Eucharistie et la Pénitence*, 1910, Ire p., § 3e.

à concevoir et à prêcher un certain Messianisme de souffrance et de rédemption. Les Apôtres, sous le coup de leurs regrets et de leur affection au souvenir du Dernier Banquet et de la Passion, auraient idéalisé à la fois et popularisé l'idée de la mort rédemptrice en l'incorporant dans le renouvellement de la Fraction du pain. Enfin Paul, toujours hanté du besoin des expiations sanglantes de la Loi en même temps que toujours en éveil pour saisir et satisfaire les aspirations des âmes, aurait complètement organisé ce dogme et l'aurait adapté à la vie religieuse comme le grand *mystère* du salut universel[1].

Avons-nous vraiment à nous attarder devant ces théories ? Si brillamment et si savamment bâties qu'elles puissent paraître de prime abord, ne s'écroulent-elles pas l'une après l'autre sous les coups de l'histoire, n'étant fondées en réalité que sur le sable mouvant des hypothèses ?

Ils prétendaient découvrir bien après le Christ la source du dogme de la mort rédemptrice ; et l'histoire les a forcés à remonter, remonter encore vers lui. Ils ont dû abandonner l'Hellénisme alexandrin et le Paulinisme pour chercher plus près du Christ, au sein de la toute première génération chrétienne, au sein même du corps apostolique. Et déjà à plusieurs cette position paraît intenable devant l'histoire. — Refoulés ainsi jusqu'au Christ lui-

1. Pour saisir cette nouvelle tendance, cf. HARNACK, *Lukas der Arzt*, 1906, Introd. et ch. I ; *Neue Untersuchungen zur Apostelgeschichte*, 1911. — Cf. LOISY, *Choses passées*, Paris, 1913, pp. 378, 379 ; *Les mystères païens et le mystère chrétien*, Paris, 1919.

même, plutôt que de reconnaître en lui le révélateur et l'agent divin du mystère du salut, d'un bond, ils se jettent dans les temps antérieurs, en plein Judaïsme, espérant découvrir au delà de Jésus l'explication naturelle vainement cherchée en deçà. Mais comme elle les avait contraints à remonter jusqu'au Christ, l'histoire les contraint maintenant à redescendre jusqu'à lui. Elle les tient là de force devant ce fait : Jésus s'est affirmé le Sauveur du monde par le sacrifice de sa croix[1].

Cette affirmation de Jésus nous l'avons déjà entendue, implicite, si l'on veut, mais incontestable, dans les faits saillants de sa vie cachée et publique, tous si directement orientés vers l'autel de la croix.

Elle est clairement sous-entendue aussi dans l'Évangile du Royaume, dans le Message même que Jésus apporte à toutes les générations, lorsqu'il leur prêche la nécessité de faire pénitence pour la rémission de leurs péchés, parce que l'heure du salut est proche (Marc, I, 14, 15 ; Matth., IV, 17 ; IX, 35, 36) ; lorsqu'il appelle à lui pour les soulager

1. Contre la théorie de ce syncrétisme juif antérieur à N.-S., cf. LAGRANGE, *Le Messianisme chez les Juifs*, Paris, 1909, IIIe p., ch. VII, pp. 236 et seq. ; *Id.* : art. *Iran*, dans *Dict. Apol. de la foi cath.* — Contre la théorie d'une création paulinienne sous l'influence des mystères païens, cf. PRAT, *Théol. de S. Paul.*, IIe p., pp. 266-304 : 379-384. — Cf. JACQUIER, art. *Mystères païens*, dans *Dict. Apol. de la foi cath.*, 1920, — Cf. art. de LAGRANGE, *Les mystères d'Eleusis et le Christian.*, dans *Rev. Bibl.*, janv.-av. 1919 ; juil.-oct. 1919. — Cf. BRILLANT, *Mystères d'Eleusis*, Paris, 1920, Conclusion. — Sur l'ensemble de la thèse historique, cf. RIVIÈRE, *Le Dogme de la Rédemption, Essai d'étude historique*, Paris, 1905, vol. I, ch. V, VI. — Voir aussi la thèse dogmatique dans M. DE LA TAILLE, *Mysterium Fidei*, 1921, Elucidatio IIa : *Passio Christi fuit sacrificium proprie dictum*. pp. 18-31.

et les refaire tous les cœurs peinés et accablés (Matth., xi, 28-30) ; lorsqu'il dit qu'il est venu jeter le feu sur la terre mais qu'il doit auparavant être baptisé d'un baptême sanglant, car il faut que le Fils de l'Homme soit livré, souffre beaucoup et meure pour entrer dans sa gloire (Luc, xii, 49, 50 ; Marc, viii, 31-39 ; Matth., xvi, 22, 23 ; Luc, xxiv. 25, 26, 46, 47) ; lorsqu'il annonce qu'une fois exalté de terre sur la croix il attirera à lui toutes les âmes (Jean, xii, 32)[1].

Cette affirmation, Jésus veut nous la faire entendre, directe, expresse, lorsque en deux circonstances solennelles (la réponse aux fils de Zébédée et la dernière Cène) il condense le Message de sa mort dans des formules qui sont l'expression même du sacrifice.

Provoqué par la requête ambitieuse de Jacques et de Jean, qui demandaient les deux premières places dans son royaume, Jésus leur rappelle la nécessité du détachement, de l'humilité, du dévouement aux autres, et il termine en alléguant comme motif et exemple le don de sa propre vie, qu'il doit offrir en sacrifice pour nous racheter du péché : « Car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être « servi, mais pour servir, et pour donner sa vie « comme rançon pour plusieurs » (Marc, x, 45 ; Matth., xx, 28)[2].

1. Cf. Batiffol, *l'Enseignement de Jésus*, 1905, pp. 194-200. — Lagrange, *l'Ev. selon S. Marc*, pp. 15-17 ; 205-109 ; *Id.*, *l'Ev. selon S. Luc.*, pp. 372-373 ; 606, 607, 614, 615.

2. Lagrange, *Ev. selon S. Marc*, pp. 264-266, montre comment Loisy lui-même est contraint d'entendre ce texte dans le sens d'une immolation rédemptrice, mais essaie en vain d'en nier l'authenticité.

A la Cène, les mots de Jésus instituant l'Eucharistie visent aussi et même avant tout sa mort sur la croix et ces mots ne peuvent s'entendre que d'un sacrifice très réel et très parfait. Non seulement il nous donne en communion son corps « livré » pour nous, son sang répandu pour la rémission des péchés, mais il nous dit que ce sang sera le sceau de l'Alliance nouvelle et éternelle comme le sang des sacrifices ordonnés par Moïse avait été le sceau de l'ancienne Alliance (Matth., xxvi, 26, 27 ; Marc, xiv, 22-24 ; Luc, xxii, 19, 20 ; I Cor., xi, 24, 25)[1].

Nous l'avons entendu, Jésus ne discourt pas, n'explique pas, tout simplement, presque à chaque page de son Évangile, il rappelle, il affirme la vérité maîtresse de son enseignement, le grand fait de sa mission : sa mort en sacrifice pour le salut du monde.

Et c'est cette affirmation réalisée qui a jeté le monde à ses pieds.

Donc sans nous attarder à écouter et à combattre ceux qui veulent rester en dehors du rayonnement de la croix et des grâces de la rédemption, simplement, pieusement, avec toute l'Église, entendons l'affirmation de Jésus. Simplement, pieusement, obéissant au mot béni qui nous a faits prêtres : « *Hoc facite in meam commemorationem* », entrons par le souvenir dans le vrai Saint des Saints, le Cœur de Jésus, Prêtre et Victime à l'autel du Cal-

1. Cf. Batiffol, *l'Eucharistie*, 5e éd., pp. 90-140. — Prat, *Théol. de S. Paul*, Ire p., 149-151, IIe p., 379-384. — Lagrange, *Ev. selon S. Marc*, pp. 353-356, *Evang. sel. S. Luc*, pp. 544, 545.

vaire. Et là, prosternés, contemplons ses dispositions saintes, et en particulier son amour, au grand moment du Sacrifice.

I

Amor Sacerdos : Prêtre, le Prêtre consacré et pour l'amour du Père et pour l'amour des hommes, Jésus l'est depuis le premier instant de l'Incarnation. Mais au grand moment, quand l'heure est venue, il veut montrer tout cet amour dans le plein rayonnement de ses traits sacerdotaux, car il veut alors paraître davantage homme de notre race et notre frère en infirmité, comme aussi il veut paraître plus appelé et consacré pour l'autel du Très-Haut. Bien plus, il veut être jugé digne de mort, condamné à la mort en principe, précisément parce qu'il s'est dit le Prêtre par excellence, le Messie Sauveur des hommes et le Christ Fils du Dieu vivant.

*
* *

Il devait être souffrant et tenté pour être le Pontife tendrement compatissant pour nos misères et tout-puissant dans sa supplication auprès de Dieu (Heb., II, 17-18 ; IV, 15). Mais apparut-il jamais plus clairement « l'Homme des Douleurs » qu'au moment de l'Agonie, au Jardin de Gethsémani, quand il voulut sentir dans sa chair et dans sa volonté humaine tout l'effroi des tortures et des ignominies qui l'attendaient cette nuit et le lende-

main ; quand il voulut crier au Père, en pleurant des larmes de sang, sa tentation et sa prière pour l'éloignement du calice ; quand il voulut nous faire confidence que son âme était triste à mourir du mal de nos péchés ? (Matth., XXVI 36-44 ; Marc, XIV, 33-39 ; Luc, XXII, 40-44 ; Heb., V, 7).

Dès le commencement, le Père avait appelé et consacré Jésus dans un acte d'amour indicible, le faisant en même temps dans son humanité sainte et son prêtre et son Fils : « *Filius meus es tu... Tu es « sacerdos* » Heb., V, 5, 6). L'humanité sainte de Jésus avait toujours senti l'union de la divinité la pénétrant, la consacrant, comme l'onction substantielle d'une ordination infinie et éternelle. En toute religion et gratitude, en un continuel transport d'amour, elle s'était constamment abandonnée à cette union, heureuse et fière d'être par destination essentielle attachée au service de Dieu, « *in iis quæ sunt ad Deum* », de n'être qu'à Dieu et pour Dieu. Mais si un accroissement n'était pas possible dans l'union hypostatique elle-même, c'est-à-dire, dans la consécration fondamentale de notre Pontife, n'était-il pas possible, ne convenait-il pas qu'au moment solennel le sentiment de l'onction sacerdotale fut plus profond, plus vif en Jésus, et son abandon d'amour plus total ? Que dirai-je ? Père, « sauvez-moi de cette heure ! Mais c'est pour cette « heure que je suis venu. Père, glorifiez votre nom ! » (Jean XII, 27, 28). Ce cri s'échappe du cœur de Jésus, presque à la veille du sacrifice, le mardi saint très probablement. C'est le cri d'une âme toute sacer-

dotale, le cri d'une âme toute consacrée et sacrifiée par amour à la gloire du Père. « Et pour que le mon- « de connaisse que j'aime mon Père..., levez-vous, « allons... » (Jean XIV, 31). Il se lève, il va au sacrifice, notre divin Pontife, mû, transporté par l'amour : « *Amor sacerdos* ».

Et plus Jésus se livre à la volonté bien-aimée du Père Juste et Saint, plus il se déclare prêt à mourir pour glorifier son nom, plus aussi le Père promet de le glorifier dans le Sanctuaire éternel du ciel. Et en attendant il se penche vers lui avec toute sa complaisance et il le proclame à nouveau et son Prêtre et son Fils. (Jean XII, 28 ; XVII, 1, 4, 5. — Heb., V, 5, 6).

*
* *

Cette filiation et cette consécration divines, Jésus les affirmera clairement, hautement devant ses juges ; et de ce chef il sera voué à la mort. « Je « t'abjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es « le Christ, le Fils de Dieu. » A cette abjuration du Prince des prêtres, Jésus, en s'appliquant un texte messianique de Daniel, répond par une affirmation catégorique. Aussitôt déchirant ses vêtements, le Prince des prêtres s'écrie : « Il a blasphémé ! Que « vous en semble ? » Et tous les Sanhédrites de répondre : « Il est digne de mort. » (Matth., XXVI, 63-65 ; Marc, XIV, 61-64 ; Luc, XXII, 67-70 Jean, XIX, 7)[1].

1. Cf. LAGRANGE, *Ev. selon S. Marc*, pp. 375-377 ; *Ev. selon S. Luc*, pp. 572-574.

Il est digne de mort parce qu'il revendique sa filiation divine, le principe de la vocation et consécration sacerdotales. Et ce sont ses prêtres provisoires, ses prêtres précurseurs, qui avaient mission de préparer et d'annoncer sa venue, puis d'abdiquer leur ministère en ses mains vraiment consacrées, ce sont ses prêtres qui refusent de reconnaître, qui condamnent le Christ, l'Oint du Seigneur ! Mais la Providence fera servir l'œuvre de haine à l'œuvre d'amour. Par leur prévarication elle-même les prêtres figuratifs ouvrent au Pontife parfait et éternel l'accès à l'autel véritable.

II

Amor immolat : Victime vouée à l'immolation, victime d'amour pour le Père et pour nous, Jésus le fut en son cœur dès le premier instant, lorsqu'il s'offrit pour remplacer les holocaustes sans parfum d'âme et les hosties du péché sans vertu expiatrice : « *Ecce venio.* » (Heb., x, 10). Cet élan de son cœur atteint enfin le terme. — Enfin arrive l'heure de la Solennelle Expiation, l'heure de l'Holocauste infiniment adorateur.

« *Ecce Venio* » : Librement la victime vient à l'autel.

Et en ce moment pour être plus totalement, plus parfaitement victime, Jésus revoit le Passionnal prophétique écrit d'avance par le Psalmiste et par Isaïe. Il veut remplir chaque détail de ce programme d'ignominie et de souffrance. Il ne consen-

tira à mourir que lorsque « tout sera consommé. »

Il veut être la Victime dont la vision a terrifié le Psalmiste : cet être à qui nulle peine physique, nulle honte, nulle dérision, nulle torture intérieure ne sera épargnée ; cet être qui n'a plus pour ainsi dire, ni figure, ni dignité humaines : *Ego autem « sum vermis et non homo, opprobrium hominum et « abjectio plebis.* » (Ps. XXI, 6). Il ne mourra qu'après avoir longuement médité, savouré cette prophétie de souffrance. Il ne mourra qu'après avoir laissé échapper de son âme angoissée le cri déchirant qui ouvre le Psaume douloureux : « *Deus « meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* »

Il veut être la victime figurée par le « Serviteur souffrant de Iahvé », chanté par Isaïe, « le rebut « de l'humanité, l'homme des douleurs et familier « de la souffrance..., qui a été transpercé pour nos « péchés, broyé pour nos iniquités », celui à qui Iahvé a fait payer tous nos errements, celui sur qui a pesé le châtiment qui nous sauve et dont les plaies sont notre guérison (Is., LII, 13-15 ; LIII, 1-13)[1].

Victime, il l'est en toute vérité, la victime qui porte le poids du crime universel, l'Agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde en s'en chargeant lui-même.

Mais au-dessus de toutes les souffrances et ignominies de notre divine Victime, il nous faut voir toujours le rayonnement de l'amour qui en est le

1. Cf. Matth., VIII, 17 ; Marc, IX, 11 ; Jean, I, 29, 36 ; Act. VIII, 32-35. — Cf. CONDAMIN, *Le livre d'Isaïe*, Paris, 1904. — Cf. KNABENBAUER, *Comm. in Is.*, II, pp. 301-319.

principe et le terme : *Amor immolat.* Amour du Père pour nous qui a décrété de nous donner cette victime ; amour de Jésus qui se donne aussi pour le Père et pour nous ; amour du Père pour l'humanité sainte de son Fils, qui va grandir, pour ainsi dire, en retour de l'œuvre d'expiation et de gloire accomplie à la croix ; et enfin notre propre amour, l'amour rallumé en notre cœur et offert au Père avec l'amour de Jésus : tel est le rayonnement qui nimbe notre douce Victime.

Trouverons-nous en notre pauvre langage humain des termes assez hauts, assez purs, assez divins pour rendre ce mystère d'amour ?

Les mots consacrés « substitution », « satisfaction », « rédemption », sont les moins imparfaits pour dire l'indicible. Gardons-les fidèlement. Mais il faut les épurer de ce qu'il y a de trop étroit, de trop humain dans les transactions matérielles ou les relations sociales dont ces termes analogiques sont empruntés.

Faute d'avoir épuré l'idée de *rédemption*, mais au contraire parce qu'ils l'humanisaient et la dramatisaient à outrance, certains Pères en arrivèrent à accréditer par leurs métaphores la théorie extravagante d'un prix de *rachat* payé sur la croix ou par la croix au démon lui-même, pour le débouter de son domaine ou le dessaisir de ses droits sur le genre humain[1].

1. Sur cette théorie du *rachat-marché*, cf. Rivière, o. c., II, ch. xxii-xxv. Cette théorie fut d'ailleurs restreinte, et elle est à distinguer des amplifications sur l'erreur et l'échec de la mort, fille du péché, qui ruina son empire en frappant le Christ, amplifications inspirées de *I Cor.*, xv, 24-55.

Faute d'épurer l'idée de *satisfaction*, mais plutôt en la poussant à l'extrême, on aboutit au concept d'une substitution *purement pénale* en vertu de laquelle notre victime, l'innocent Jésus devenu, pour ainsi dire, coupable et maudit, serait dans sa Passion l'objet des vengeances acharnées du Père et souffrirait tous les tourments dûs au péché, un véritable enfer, le seul désespoir excepté[1].

Il faut donc épurer ces concepts. Il faudrait même faire davantage et essayer de les élever, si possible, jusqu'aux hauteurs de la sainteté et de l'amour infinis qui commandent toute l'œuvre de la rédemption.

Et ici nous avons un aide, un guide, saint Paul. Ici on peut parler de son apport personnel. Il n'a pas créé le dogme de notre rachat par la mort de Jésus ; il l'a reçu de la tradition et du Christ lui-même. Mais avec tout son cœur, si semblable au cœur de la divine Victime, il a médité ce dogme, il l'a pénétré, il l'a harmonisé avec les dogmes de la chute et de la justification, il l'a vécu et il l'a prêché comme la grande vérité de salut, la vérité qui nous fait vivre crucifiés dans l'amour du Christ[2].

Guidés par saint Paul, nous découvrirons toute l'étendue du mystère d'amour, le mystère de Jésus,

1. Voir dans RIVIÈRE, o. c., I, ch. I, des exemples de ces exagérations. On en relève dans Bossuet lui-même, *Sermon pour le Vendredi Saint*, « *Maledictus* ». — Cf. aussi dans le *Month*, avril, 1920, pp. 320-330, un art. de LOUGHAN, S. J., *Passion Sermons and Isaias*, traduit avec notes, par Rivière, *Rev. du Clergé Franc.*, 1er et 15 juillet 1920.

2. Pour une synthèse de la doctrine de saint Paul sur le mystère rédempteur, cf. Rom., III, 23 ; V, 1, 3, 8 ; *I Cor.*, VI, 20 ; XV, 3-11 ; *II Cor.*, V, 15 ; *Gal.*, II, 19-21 ; III, 13 ; *Eph.*, V, 2 ; *Col.*, I, 20, 22.

Victime de satisfaction et de rédemption pour nous.

Oui, Jésus est vraiment la Victime qui *satisfait* à la Justice divine pour nos péchés. Mais sous le poids écrasant de nos crimes, au milieu des hontes de la condamnation et des affres de la mort, il est toujours, il se sent toujours le Fils Bien-Aimé « qui s'est livré au Père en oblation et sacrifice « d'odeur suave » (Eph., v, 2). N'est-ce pas le Père lui-même qui l'a envoyé et nous l'a donné en hostie ? N'est-ce pas le Père qui l'a appelé et consacré pour la croix par l'acte même qui le faisait son Fils ? (Jean, III, 16 ; I Jean, IV, 9 ; Rom., v, 8 VIII, 33 ; ad Heb., v, 6).

Oui, Jésus est vraiment la Victime qui souffre et meurt pour nous *racheter*. Mais cette substitution n'est pas le transfert de notre faute et de notre malédiction sur un innocent, sur un étranger qui serait sacrifié comme malgré lui. L'amour et la sagesse du Père ont fait Jésus l'un de nous, le premier-né de la race, le nouvel Adam, et partant le *chef moral et responsable de toute la famille humaine*. Par sa parenté avec nous, il est devenu, pour ainsi dire *solidaire* de notre péché, péché de famille, tout en demeurant innocent et pur comme le Saint des Saints. A la fois frère des pécheurs et Fils bien-aimé de l'offensé, il peut, il veut, par amour pour ses frères et encore plus par amour pour son Père, s'offrir en hostie de réparation. A la désobéissance originelle des siens, avec délices, dès la première heure, il a opposé son obéissance d'amour. Et maintenant l'heure est venue : il peut enfin par amour se faire obéissant jusqu'à la mort et

jusqu'à la mort de la croix (Heb., v, 7, 8 ; x, 7-10 ; Jean, xiv, 31 ; xviii, 11 ; Rom., v, 19 ; Phil., ii, 8).

Cette obéissance jusqu'à la mort *satisfait* à la divine justice pour la faute de la famille humaine. Elle fait plus, elle nous *rachète*, nous délivre du péché lui-même ; car non content d'en porter le poids devant Dieu, Jésus, notre Victime, veut nous faire morts au péché et obéissants avec lui.

Le mystère de la *substitution parfaite* et de la *vraie Rédemption* doit aller jusque là. Jésus est notre Victime non seulement parce que, à la fois solidaire et pur de notre péché, il se voue à la mort pour le réparer, mais encore parce que il ne meurt pas seul sur la croix ; il nous y attire, il nous y offre avec lui, nous associant mystiquement à sa mort dans l'obéissance et l'amour. Sa mort a, pour ainsi dire, engagé et immolé à Dieu la vie de chacun de nous. Et dans le temps, cette incorporation à la croix se réalise pour chaque âme lorsque, par la foi et les sacrements, surtout le Baptême et l'Eucharistie, nous acceptons la loi et nous recevons la grâce de mortifier notre nature avec ses vices et ses convoitises dans les crucifiements quotidiens de la vie chrétienne (Rom., vi, 1-11 ; II Cor., v, 14, 15, 21 ; Gal., ii, 19, 20 ; iii, 12-14 ; v, 24)[1].

Oh ! Jésus, Jésus, comme vous êtes notre Victime, Victime de vraie rédemption dans la justice et l'amour ! Vous allez mourir pour offrir pour nous votre justice infinie au Père ; vous allez mourir pour

1. Cf. Rivière, *Le dogme de la Rédemption, Etude théologique,* Paris 1914, II p., ch. iv, v. — Cf. Prat, *Théol. de S. Paul,* IIe p, p. 278-302.

nous incorporer nous-mêmes à cette justice, nous incorporer à votre amour dans l'obéissance, nous incorporer à votre sainteté ici-bas, à votre résurrection et à votre gloire au ciel.

Et n'est-ce pas ce que vous vouliez exprimer vous-même, oh ! sainte Victime, n'est-ce pas ce que vous avez vu à la Table de la Cène, juste la nuit où on vous livrait, n'est-ce pas ce dont vous m'avez demandé de garder le souvenir à jamais, quand vous avez dit : « Ceci est mon sang, le sang de l'Alliance « nouvelle. Faites ceci en mémoire de moi ? » Quelles perspectives s'ouvraient à votre regard intérieur quand vous vous offriez comme la Victime de l'Alliance nouvelle et éternelle ! C'était la restauration du plan divin ; c'était l'union entre Dieu et son vrai Peuple, l'immense société des rachetés ; c'était l'union jusqu'à la filiation divine en communion avec vos trésors d'obéissance et de sainteté, l'union jusqu'à la déification céleste dans la vision et l'amour béatifiques. Quels tressaillements de joie en votre cœur meurtri ! Quels élans vous entraînent à l'autel, ô Jésus, Victime d'amour !

III

Amor Sacerdos immolat : Comme le prêtre au bas de l'autel, nous prierons : « Envoyez, Sei« gneur, votre lumière et votre vérité, pour me « guider et m'amener sur votre Montagne sainte « et dans vos Tabernacles. » Pour gravir avec Jésus les degrés de la Montagne Sainte, la Montagne de

son Autel, pour entrer pleinement dans le Tabernacle de son cœur au moment même du sacrifice, nous avons besoin d'une grâce choisie de lumière, qui nous révélera la vérité profonde et entière en nous révélant l'Amour Lui-même, Prêtre et Victime sur le Calvaire.

*

* *

« Pilate le leur livra pour être crucifié. Ils le « prirent et l'emmenèrent. Portant sa croix, Jésus « partit pour le lieu appelé Calvaire » (Jean, XIX, 16, 17). Pour Dieu et pour nous, plus beau et plus juste qu'Abel, plus majestueux que Melchisédech, plus obéissant et plus immolé de cœur qu'Isaac, Jésus, Prêtre et Hostie, marche vers son autel.

Ils le mènent hors de la ville, « *extra castra* », comme on le faisait pour la victime maudite et chargée des péchés du peuple dans la cérémonie de l'Expiation solennelle (Heb., XIII, 11-13 ; Lév., XVI, 27). Mais sans le savoir, ils réalisent les prophéties et les figures. Hors du Temple, qui n'a qu'un autel national et provisoire, ils le mènent sur la Montagne Sainte où doit s'élever la croix, l'autel catholique et éternel : « *Crux non Templi ara sed* « *mundi* » (S. Léon, 8e serm., *De Pass.*).

Au sommet du Calvaire, les bourreaux le clouent sur la croix. « *Corpus aptasti mihi... Ecce venio* » (Heb., v, 5-10) : Enfin il peut livrer réellement son corps en holocauste et en hostie du péché. Douloureusement, délicieusement, notre Victime s'étend sur son autel, abandonnant, offrant ses mains et

ses pieds aux bourreaux qui martellent les clous. Ses mains, ses pieds, tout son corps, tout son être, c'est à son Père qu'il les abandonne et les offre. L'amour l'a conduit à l'autel, l'amour l'y immole :

Almique membra corporis
Amor sacerdos immolat[1].

Sacerdotalement, pour Dieu, pour nous, il répand chaque goutte de son sang et de sa vie. Quel spectacle ! Jésus le suprême Pontife, s'offrant lui-même, Hostie de toute sainteté ! « *Ipse offerens et ipsa* « *oblatio* » (S. Aug., *De Civit. Dei*, x, 20). O Dieu, regardez votre Christ, votre Enfant, qui meurt pour racheter ses frères ! « *Respice, Domine, Sancte* « *Pater, de Sanctuario tuo..., et intuere hanc sacro-* « *sanctam hostiam quam tibi offert magnus Pontifex* « *noster, Sanctus puer tuus, Dominus Jesus, pro* « *peccatis fratrum suorum* ! » (S. Bernard, *Sermo de Pass. Domini*).

*

* *

Sur la croix, pendant les trois heures durant lesquelles il solennise son infini sacrifice, Jésus interrompt sept fois son adoration silencieuse. Mais ces paroles, prononcées de l'autel, sont paroles de prêtre et d'hostie. Ce sont des paroles d'amour qui nous révèlent les dispositions mêmes de son âme « *infra Actionem* ».

— « *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce* « *qu'ils font* » (Luc, XXIII, 34). Victime uni-

1. Hymne des Vêpres du Dim. au temps pascal.

verselle. Jésus commence son intercession dès la croix et par ceux-là même qui en paraissent les plus indignes ; car non seulement il prie pour les exécuteurs, les soldats, pauvres hères qui vraiment ne savent ce qu'ils font ; mais sa prière et son pardon portent plus loin, et sur tout le peuple juif égaré par ses chefs et sur les chefs eux-mêmes, qui, aveuglés par leur haine et aussi par leurs préjugés, ne comprirent pas l'énormité de leur crime (Lagrange, p. 588).

Le sang du Juste Abel, leur frère, dont ils ont assumé la malédiction, « *sanguis ejus super nos* », ce sang commence à retomber sur les Juifs, mais en prière de miséricorde (Matth., XXVII, 35 ; Heb., XII, 24).

— « *Je te le dis en vérité, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis* » (Luc, XXIII, 43). La parole du bon Larron est la première, la seule parole de respect, de sympathie, de foi et de prière adressée à Jésus dans tout le récit de la Passion. Qu'elle dut être consolante pour son cœur ! D'autant que cette seule parole disait vraiment tout ce que la Victime du salut désirait entendre. En elle, Jésus entendait le repentir et la confiance de toute l'humanité coupable mais sauvée par sa foi et son union au mystère de la substitution infinie. « Pour nous, « c'est justice, car nos actes avaient mérité le « châtiment que nous recevons : mais lui n'a rien « fait de mal... Jésus, souviens-toi de moi quand « tu viendras dans l'éclat de ton règne » (Luc, XXIII, 40-43) : Au larron qui parle ainsi et à tous les pécheurs qui communieront à sa mort par leur humble

confession, leur expiation et leur prière confiante, Jésus promet l'héritage du Nouveau Testament, le royaume céleste, conquis par son sang.

— « *Lorsqu'il vit (au pied de la croix) sa mère* « *et le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa mère :* « *Femme, voilà votre fils. Ensuite il dit au disciple :* « *Voilà votre mère* » (Jean, XIX, 26, 27). Cette parole dépasse le devoir de la piété filiale qui obligeait Jésus à ne pas laisser sa mère sans soutien. Au moment où elle-même le livre à la mort pour nous faire naître à la vie de la grâce, au moment où, selon la prophétie de Siméon, elle est co-victime avec lui, Jésus vise cette maternité spirituelle de Marie, qui est le terme suprême de son association glorieuse avec lui comme prêtre et hostie. Et en saint Jean il lui donne son corps mystique dans lequel il se survivra. Quel legs d'amour sacerdotal et pour Marie et pour nous !

— « *Sitio, J'ai soif* » (Jean, XIX, 28). Sans doute nous pourrions spiritualiser cette parole et y entendre le cri de l'amour assoiffé pour nos âmes. Plus simplement et plus réellement, entendons-y le cri de la souffrance physique et de la mort qui vient. C'est le cri de la pauvre victime humaine épuisée, haletante, dont chaque goutte de sang versé attise la fièvre qui la dévore.

— « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous* « *abandonné ?* » (Matth., XXVII, 46 ; Marc, XV, 34). Quoi, serait-ce le cri du désespoir ou du moins la plainte arrachée par un délaissement suprême ? Jésus aurait-il, pour un instant du moins, perdu le sentiment de la présence et de l'amour de son Père ?

Oh ! non certes. C'est plutôt le cri de l'espérance et du saint abandon. Le cri du Juste, du Fils, souffrant encore plus dans son âme que dans son corps crucifié, mais qui reste assuré de la protection et de l'amour, que, jusqu'à la mort, lui gardera son Père.

Ces mots, en effet, sont empruntés au Psaume messianique par excellence, prophétie détaillée, minutieuse des divers tourments de la Passion et aussi des sentiments intimes de la sainte Victime (Ps. xxi). En proférant tout haut le premier vers, Jésus veut s'appliquer toute la prophétie et nous initier aux dispositions d'abandon et de confiance dans lesquelles son âme s'entretenait silencieusement sur l'autel de la croix.

Déjà d'ailleurs, dans un ricanement de blasphème, les Princes des prêtres, debout au pied de la croix, avaient tourné contre lui les paroles de ce Psaume, qu'eux aussi reconnaissaient comme messianique. « Il a mis son espoir dans Iahvé, criaient-ils, que « Iahvé le délivre maintenant, s'il l'aime, car il a « dit : Je suis le Fils de Dieu » (Matth., xxvii, 43 ; Ps. xxi). Jésus réplique à ces blasphémes en se proclamant la victime que les décrets divins ont vouée à la mort, mais qui reste confiante dans l'amour et le triomphe du Seigneur[1].

— « *Consummatum est. Tout est consommé* » (Jean, xix, 30). Sacrifices figuratifs, prophéties sur le Messie souffrant, promesses divines d'un Sauveur, tout le plan de sagesse et d'amour est consommé.

1. Cf. Lagrange, *Evangile selon S. Marc*, pp. 404-406.

Notre Pontife a bien fait son œuvre pour Dieu et pour les hommes : « *Opus consummavi* ». Il peut mourir enfin et se reposer éternellement dans le sein du Père.

— « *Et Jésus ayant poussé un grand cri dit :* « *Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et ayant* « *dit ces mots, il expira. Pater, in manus tuas com-* « *mendo spiritum meum* » (Luc, xxiii, 46). Le sacrifice unique et infini se consomme par cette parole. Les bourreaux l'immolent ; par malice ils accomplissent l'acte matériel qu'accomplissaient autrefois par religion les lévites, ou même de simples laïques, quand ils frappaient les victimes. C'était le prêtre, recueillant, offrant et répandant le sang sur l'autel qui donnait à l'immolation matérielle son caractère religieux de sacrifice. Ici, le vrai, le seul Pontife est Jésus ; et il donne à sa mort son caractère de sacrifice quand il l'accepte volontairement et quand ostensiblement il dépose sa vie entre les mains de son Père. Malgré toutes les tortures, malgré l'épuisement des forces et la perte de son sang, il pourrait par sa vertu divine résister, échapper à la mort. Les bourreaux seraient impuissants à lui arracher sa vie. Il ne mourra que par sa volonté et à sa volonté. Il l'avait dit d'avance : « Je donne ma vie, personne ne me l'arrache, mais « je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la « donner et le pouvoir de la reprendre. » (Jean, x, 17, 18). Librement donc il prononce la parole qui donne accès à la mort et consomme son immolation : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum* « *meum.* »

Cette parole est la plus belle, la plus féconde qui ait été prononcée jamais, dans le temps et dans l'éternité, sur la terre et au ciel. Elle est la parole de l'adoration et de l'expiation infinies, la parole du salut universel. Et cela parce qu'elle est la parole de l'amour obéissant jusqu'à la mort : « Le Père « m'aime parce que je donne ma vie... Tel était le « mandat reçu de mon Père » (Jean, x, 17, 18).

Oui, c'est bien l'amour qui inspire et consomme tout votre sacrifice, ô Jésus, Prêtre et Hostie ! Et vous voulez que le dernier trait de la Passion souligne fortement ce caractère. Vous êtes encore sur la croix, sur l'autel, lorsque la lance du soldat transperce votre Cœur divin, pour nous révéler dans l'amour et le principe de votre Sacerdoce et la source des grâces de pureté et d'union sainte qui découlent de votre Sacrifice :

Te vulneratum caritas
Ictu patenti voluit,
Amoris invisibilis
Ut veneremur vulnera.

Hoc sub amoris symbolo
Passus cruenta et mystica,
Utrumque sacrificium
Christus sacerdos obtulit[1].

---

1. Hymne de Laudes de la Fête du Sacré-Cœur de Jésus.

CHAPITRE VI

JUXTA CRUCEM

Méditation du Sacrifice de Jésus
sous la forme d'un Chemin de croix sacerdotal

Même si ce chapitre devait faire double emploi avec le précédent, nous ne le regretterions pas : ce serait double avantage pour notre foi et notre piété. Le prêtre ne contemplera jamais assez les dispositions saintes et le sacrifice de Jésus, Prêtre et Victime.

D'ailleurs le point de vue des deux chapitres est notablement différent ; le précédent s'attachait plutôt au côté dogmatique du Sacrifice de la Croix et s'arrêtait aux dispositions saintes de Jésus lui-même, surtout à son amour ; le présent chapitre verra davantage les faits de la Passion et leur côté pratique pour nous.

En suggérant de méditer ces faits sous forme de Chemin de Croix sacerdotal, nous voudrions aider le prêtre à y communier et à en vivre. Dans le cadre des quatorze stations, aujourd'hui consacré par l'influence franciscaine et les Indulgences des Pontifes romains[1], la vision de Jésus, Prêtre et

1. Cf. Thurston, *The Stations of the Cross*, London, ch. VII et VIII.

Hostie, viendra en contact plus intime, plus personnel avec notre âme. Entrant, pour ainsi dire, dans nos exercices de dévotion, cette vision permettra à l'esprit sacerdotal et victimal de Jésus d'entrer plus naturellement et plus profondément dans notre vie.

Il doit cependant être bien entendu que nous n'avons pas l'intention de proposer les pages suivantes comme un formulaire à lire dans l'exercice même du Chemin de la Croix. En ces pages nous voulons simplement suggérer une méthode et montrer par quelques exemples combien l'application en est facile. Une fois la méthode saisie, le cœur sacerdotal découvrira chaque jour des aspects et des attraits nouveaux en suivant Jésus sur la voie douloureuse.

I. — Jésus est condamné a mort. — Il est condamné parce qu'il est Prêtre et Victime. : « Il « est digne de mort », répètent un à un les Sanhédrites ; et pourquoi ? parce qu'il s'est dit le Christ, Fils de Dieu, le consacré pour le sacrifice. Dans les accusations des prêtres, dans les blasphèmes et les malédictions du peuple, Jésus entend, pour ainsi dire, la ratification de l'acte divin qui l'a officiellement substitué à ses frères pécheurs. « Fais périr « Jésus et relâche-nous Barrabas », criait le peuple en délire (Luc, XXIII, 18). En vain Pilate protestait : « Qu'a-t-il donc fait de mal ? Je n'ai rien trouvé en « lui qui mérite la mort... Eux insistaient à grands « cris, demandant qu'il soit crucifié » (Luc, XXIII, 22, 23). Enfin Pilate le leur amène et le leur livre

comme l'Homme qui doit vraiment mourir pour tous : « *Tunc ergo tradidit eis illum ut crucifigeretur* » (Jean, XIX, 15, 16).

En apparence, c'était Pilate qui livrait Jésus à la croix. En réalité, il se livrait lui-même, se sentant solidaire avec ses frères pécheurs et comme responsable pour eux. A chaque nouveau blasphème, à chaque cri homicide, il renouvelait son offrande, ressentant plus vivement et le mal de notre péché et notre besoin de salut.

Et à la fin c'est avec une religion profonde, avec un immense désir de satisfaction pour le Père et de salut pour nous qu'il reçoit la sentence de mort.

Le disciple sera-t-il mieux traité que le Maître ? (Jean, XV, 20).

En général, le peuple chrétien vénère notre sacerdoce. Toutefois, si nous voulons être toujours prêtre, nous montrer toujours éminemment et uniquement l'homme de Dieu, un pur et un consacré, n'aurons-nous pas à sacrifier des amitiés et des relations chères, et à subir d'injustes méconnaissances et condamnations ? Pour la liberté, l'honneur, et surtout pour l'amour de notre sacerdoce, nous accepterons toutes les condamnations et tous les sacrifices.

Et si même parfois, en certains milieux, le peuple nous suspecte et nous méprise, s'il nous accuse et calomnie, parce que nous sommes prêtre, voyons là une reconnaissance inconsciente de notre mission d'autre Christ. Dans ces sarcasmes et ces calomnies, entendons la voix des pauvres âmes, nous criant plus haut leur besoin d'un prêtre et d'une victime

auprès de Dieu. Et plus le peuple nous maudirait, plus nous devrions nous sentir délégués, nécessités à prier et à souffrir pour lui.

II. — Jésus est chargé de sa croix. — « Pilate « le leur livra pour être crucifié ; ils le prirent et « l'emmenèrent. La croix sur son épaule, il partit « pour le lieu appelé Calvaire, en hébreu Golgotha » (Jean, xix, 16, 17). Que furent les sentiments de Jésus en présence de sa croix ? Venu en ce monde seulement comme prêtre, il n'avait vécu que pour son autel. L'autel est tout pour le prêtre. *Quomodo coarctor* : la sainte impatience de voir sa croix, son autel ! Notre autel est-il tout pour nous, notre place et comme notre foyer de famille, le centre de nos pensées et de nos affections, notre point d'appui et notre refuge ? Quand nous le baisons, durant le saint sacrifice, pensons nous que le véritable, l'unique autel est la croix, la croix de Jésus, devenant la nôtre, la croix acceptée, baisée ? — O Jésus ! si la croix fit tressaillir votre cœur d'une joie surnaturelle, pour votre corps, déjà si affaibli, quel poids douloureux ! D'un pas chancelant, les épaules meurtries, vous alliez, silencieux et doux, « *Non aperuit os suum* » (Is., liii, 7). Gardez nous, ô Jésus, de l'aigreur et des plaintes sous les meurtrissures de la croix !

III. — Jésus tombe pour la première fois. — La croix était lourde ; le poids de tous les péchés plus lourd encore : « *Dolores nostros ipse portavit* » (Is., liii, 4). Nous marchons d'un cœur léger sous

le fardeau de nos propres péchés et des péchés de notre peuple. Nous devrions sentir un perpétuel accablement et brisement d'âme à la pensée de nos misères et de tout le mal qui se commet dans notre paroisse et dans le monde entier.

Jésus aurait pu prévenir cette chute ; il n'avait qu'à le vouloir et sa divine puissance aurait secouru sa faiblesse humaine. Il veut se laisser tomber pour être plus outragé, plus maltraité, surtout pour adorer plus profondément, expier plus douloureusement dans cet état de prostration victimale. Apprenons ici l'art d'utiliser nos fautes pour l'humilité et la confiance. Apprenons à sentir les prières de notre Messe où, avec tant d'insistance, nous parlons et reparlons de nos fautes quotidiennes, en faisant, pour ainsi dire, étalage comme font les mendiants de leurs misères et de leurs plaies. Ces chutes quotidiennes vraiment senties sont peut-être les plus dures stations de notre chemin de croix ici-bas. Mais confessées à Jésus elles deviennent comme autant de degrés pour monter à l'autel de réparation et de sainteté.

IV. — Jésus rencontre sa très sainte Mère. — La dernière phase de la coopération sacerdotale de Marie s'ouvre. Elle avait apporté et offert au Temple son bien-aimé Jésus ; elle l'accompagne maintenant à l'autel. Elle le livre au supplice pour Dieu et pour nous.

O Marie, donnez à toutes les mères chrétiennes votre cœur sacerdotal ! Qu'elles aient le courage de sacrifier leurs fils, si Dieu les demande, pour

l'autel et pour l'apostolat ; même aujourd'hui, quand l'avenir est si peu attirant, pour ne pas dire menaçant, pour les prêtres ; surtout aujourd'hui, quand il est si nécessaire de conjurer le péril de la diminution des vocations. Qu'après les avoir donnés, elles ne les reprennent pas en essayant de détourner le sacerdoce à leur gloriole ou à leur intérêt, comme un bien de famille. Comprenant l'honneur d'être la mère d'un prêtre, qu'elles l'aident par leur charité dans la paroisse, encore plus par leurs prières. Dans le monde des âmes, qui cache parfois tant de merveilles surnaturelles en des vies encloses, un des spectacles les plus beaux est bien la rencontre d'une mère de prêtre qui comprend sa mission, qui prie et s'immole silencieuse pour la sanctification et les œuvres de son fils. — Et nous, aimons assez nos parents pour oser leur parler surnaturellement. Avant tout, osons leur rappeler que nous appartenons à Dieu plus qu'à eux-mêmes : « *in his quæ Patris mei sunt oportet* « *me esse* » (Luc, II, 49). Il faut qu'ils nous sacrifient à Dieu ; c'est la meilleure manière de partager notre croix sacerdotale ; c'est la rançon nécessaire de la gloire d'avoir un fils prêtre. Apprenons-leur ces vérités austères, mais si bienfaisantes.

Personnellement, envisageons de plus en plus Marie comme la mère de notre sacerdoce. A chaque retraite, renouvelons de cœur la consécration à Marie que nous avons dû faire au jour de notre ordination sacerdotale. Nous rappelant son rôle au Calvaire, nous lui demanderons de nous accompagner et de nous assister, chaque matin, à l'autel,

de nous faire partager ses saintes dispositions sacerdotales, de nous unir comme elle à Jésus victime :

« *Fac ut portem Christi mortem,*
« *Passionis fac consortem*
« *Donec ego vixero.* »

V. — Simon de Cyrène aide Jésus a porter sa croix. — Jésus leur paraît si faible, si épuisé que les soldats craignant de le voir mourir avant d'arriver au lieu du supplice, usent du droit que leur donne la Loi romaine, d'arrêter un passant et de le réquisitionner pour se charger de la croix (Matth., xxvii, 32 ; Marc, xv, 21). Il eût pu se montrer plus fort, Lui, le Tout-Puissant, qui soutient les mondes ; il ne l'a pas voulu, pour nous rappeler qu'il n'est que notre substitué et que c'était à nous à porter la croix. Il s'en charge pour nous, mais en même temps il nous invite, il nous oblige à prendre notre part du fardeau, nous surtout, qui voulons avoir l'honneur de marcher avec lui. « *Si quis vult post me venire... tollat crucem* « *suam et sequatur me* » (Matth., xvi, 24). Le simple chrétien ne peut cheminer longtemps sans rencontrer la croix : « *Crux ubique parata est et ubique te* « *expectat* » (*Imit. de J.-C.*, ii, xii, 4). Est-il possible qu'un prêtre s'étonne et se plaigne de cette loi de souffrance ? Qu'avait-il donc rêvé dans les années de généreuse préparation ? Ne s'était-il pas proposé alors pour boire au calice d'amertume avec Jésus ? Il oublie maintenant ces élans vers le sacrifice ; il voudrait seulement l'honneur du sacerdoce, un siège de gloire et de repos à côté de l'autel. Il

murmure contre la croix comme un corvéable contre sa tâche. Peut-être Simon de Cyrène murmurait-il aussi contre le retard et le fardeau qu'on lui imposait ; et en l'entendant, Jésus souffrait de toutes nos résistances, de toutes nos révoltes contre la croix sacerdotale.

Ah ! si nous savions les gloires et les douceurs de la croix ! Le chapitre douzième du second Livre de l'*Imitation* les chante avec une piété transportée. Un seul mot de saint Paul en dit pourtant mille fois plus à l'âme sacerdotale que tout ce chant enthousiaste : « *Qui nunc gaudeo in passionibus pro* « *vobis et adimpleo ea quæ desunt passionum Christi,* « *in carne meâ, pro corpore ejus quod est Ecclesia* » (Colos., I, 24). Souffrir, s'immoler dans sa chair et dans son cœur pour sauver les âmes, pour faire croître le corps mystique de Jésus, l'Église, pour continuer, achever la Passion, le sacrifice infini, voilà notre rôle de Cyrénéens, de prêtres vicaires de Jésus. Mais ce noble rôle, nous devons le remplir modestement, pour Jésus seul. Simon aurait été un fou, s'il eût voulu être remercié, honoré comme un rédempteur, pour avoir un moment touché et porté la croix du salut. Oh ! Jésus, gardez-nous de cette folie ! Que jamais, quand vous daignez nous associer à votre croix pour le salut des âmes, nous ne cherchions à être remarqués, loués, aimés ; que jamais nous ne cherchions à nous attacher trop exclusivement quelqu'une de ces âmes, à l'arrêter à nous, comme si nous étions son Sauveur.

Prêtres, nous sommes faits pour porter la croix avec vous et pour vous, ô Jésus ! La croix, mais

avec vous, car sans vous nous tomberions vite sous le faix ! La croix, ô Jésus ! la croix, mais pour vous, car à vous seul doit revenir tout honneur et tout amour !

VI. — Sainte Véronique essuie le visage de Notre-Seigneur. — « *Non est ei species, neque decor* » (Is., liii, 2). Les larmes le sang, la poussière, les traces de la flagellation et du couronnement d'épines défigurent le divin Jésus. C'est le côté extérieur de notre victime expiatrice, le stigmate flétrissant du péché. Mais que l'intérieur de cette victime est beau pour Dieu, pour les anges, pour Marie ! Il n'y a rien de beau comme le rayonnement intérieur d'une âme sacrifiée. Bien peu comprennent cette beauté du sacrifice ; ils la méprisent même : « *Despectum et novissimum virorum, virum dolorum...* « *nec reputavimus eum* » (Is., liii, 2). Soyons des clairvoyants surnaturels. — O Jésus ! qui, sur notre âme, avez imprimé votre glorieux caractère de prêtre « *configuratio ad Christum Sacerdotem* », imprimez-y également votre caractère non moins glorieux de victime !

Appliquons notre âme, appliquons les âmes qui nous sont confiées, sur ce visage du Sauveur, souillé de sang et de larmes, comme Véronique y appliqua son voile. Le miracle de la sainte Face est une prophétie symbolique : l'effort de sanctification personnelle et l'art de la direction spirituelle doivent tendre à marquer les âmes de l'empreinte de Jésus « *conformes fieri imaginis Filii sui* » (Rom., viii, 29). Et cette ressemblance divine ne s'imprime jamais

plus nette et plus profonde que dans le contact avec Jésus-Hostie sur l'autel eucharistique.

VII. — Jésus tombe une seconde fois. — Nous pouvons considérer encore Jésus écrasé sous le poids du péché, s'affaissant de nouveau, et toujours volontairement, dans l'état de pleine prostration devant Dieu. — Nous pouvons penser aux péchés de rechute si nombreux, si graves, après tant de grâces reçues, et si difficiles à réparer. — Nous pourrions aussi penser au pénible choc que ressentit Jésus quand, dans sa chute, la lourde croix frappa sur ses épaules et sur sa tête meurtrie. Cette douleur spéciale, causée par sa croix, par son autel, nous rappelle un tourment particulièrement intime et douloureux du cœur de Jésus : le péché de ceux qui contre lui abuseront de l'autel par le sacrifice ou la communion sacrilège ; le péché de ceux qui retourneront contre lui, pour le torturer, l'écraser, le don le plus sublime de son amour. Oh ! Jésus. étendu sur le sol, sous votre croix. sous votre autel, faites-nous sentir quelque chose de cette douleur intime ; faites-nous sentir le devoir, le besoin d'être des réparateurs eucharistiques ! Depuis les jours où vous montriez à sainte Marguerite-Marie votre Cœur abreuvé d'outrages dans le sacrement d'amour. des âmes de plus en plus nombreuses sont attirées aux œuvres et à l'immolation réparatrices. Quoique indignes, nous vous demandons, ô Jésus, d'être du nombre de ces âmes privilégiées !

VIII. — Jésus console les femmes de Jéru-

SALEM QUI LE SUIVENT. — « Il était suivi d'une « grande multitude de peuple et de femmes qui se « frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. « Or Jésus s'étant tourné vers elles, dit : Filles de « Jérusalem, ne pleurez pas sur moi ; pleurez plutôt « sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car voici « venir des jours où l'on dira : heureuses les femmes « stériles... Alors on commencera à dire aux mon- « tagnes : tombez sur nous... Car si l'on traite ainsi « le bois vert, qu'en sera-t-il du sec ? » (Luc, XXIII, 27-31) — Au jardin de Gethsémani, quand il n'était encore qu'aux préludes de son sacrifice, Jésus avait recherché, imploré pourrions-nous dire, la consolante compassion des trois disciples préférés : « *Tristis est anima mea usque ad mortem... Sustinete* « *hic et vigilate mecum.* » (Matth., XXVI, 38). Maintenant, dans l'acte du sacrifice, il s'oublie entièrement lui-même : il est tout aux choses de Dieu. Il garde, il montre une tendre pitié pour le malheur d'autrui ; mais il ne cherche plus, il n'accepte plus de compassion pour lui : « *Nolite flere super me.* »

Le vrai prêtre de Jésus ne cherchera pas, n'acceptera pas la consolation d'âmes amies et compatissantes. Bien des ruines sacerdotales ont commencé par la recherche de consolations, de compensations, d'abord toutes spirituelles, auprès d'une âme sœur. *Nolite flere super me*, devons-nous dire énergiquement à quiconque semblerait s'apitoyer, s'attendrir sur nos souffrances personnelles. Tâchons de disparaître aux yeux des âmes, comme hommes ; qu'elles ne voient ni notre personne, ni nos qualités, ni nos souffrances intimes. Comme prêtres seulement,

nous devons venir en contact avec elles, et leur inspirer non la dévotion pour nous mais la dévotion pour le bon Dieu, non une piété de sentiments mais la piété vraie qui aime et qui craint.

— Mais pour inspirer aux âmes la sainte crainte nous devons la sentir nous-mêmes. O Jésus, moi, votre prêtre, serais-je un jour séparé de vous et jeté comme un bois sec dans le feu de l'enfer ? Serais-je une de ces âmes que Dieu maudit et qui se maudissent elles-mêmes éternellement ? Donnez-moi, Seigneur, la crainte qui sauve et les larmes qui purifient !

IX. — Jésus tombe pour la troisième fois. — Arrivé au sommet du Calvaire, Jésus s'affaisse encore une fois pour être plus bafoué et malmené. Cette chute de Jésus, juste au moment où il va être élevé sur la croix, nous fait penser que même dans le sanctuaire, même au pied de l'autel, même après tant de communions divinisantes, nous restons toujours hommes, toujours faibles en vertu, toujours exposés à tomber dans le péché mortel. Jusqu'à notre dernière heure, il n'est pas de dignité, il n'est pas de longue persévérance qui nous affranchisse de la nécessité de veiller et prier. — Nous pourrions penser aussi au coup senti par le Cœur de Marie en voyant tomber Jésus. Qu'elle nous donne part à cette sensibilité surnaturelle, afin que nous aussi nous souffrions véritablement en notre cœur si jamais nous voyions Jésus tomber encore dans la chute d'une âme consacrée.

— Jésus maltraité par les soldats, pendant qu'il

est étendu sur le sol, nous prêche aussi la douceur pour les pauvres pécheurs. Ne frappons pas sur l'âme tombée, comme les bourreaux sur Jésus. Le bon Sauveur a souffert alors pour toutes les paroles dures dont des prêtres sans cœur et sans humilité flagellent le malheureux qui s'accuse à leurs pieds. Il nous supplie d'être bons, miséricordieux, tendres pour tous les pécheurs, mais surtout, oh ! surtout, pour le frère tombé de l'autel, pour ce pauvre prêtre qui a besoin pour se relever de rencontrer en nous tant de respect et de bonté, quelque chose du regard et du cœur de Jésus relevant S. Pierre !

X. — Jésus est dépouillé de ses vêtements — Tous les tourments de la flagellation se renouvellent, la chair sacrée de Jésus est de nouveau déchirée, quand les bourreaux lui arrachent ses vêtements collés à son corps par le sang et la sueur. Par ces déchirements notre Pontife nous inculque ce total dépouillement du cœur qui seul peut nous rendre dignes de monter à l'autel et capables de rester toujours debout sur les saintes hauteurs: « *Quis ascendet in montem Domini aut quis stabit* « *in loco sancto ejus ? Innocens manibus et mundo* « *corde* » (Ps., XXIII, 3). L'autel est élevé. Qui veut vivre sur les cimes se condamne à vivre isolé. Les attaches et les affections terrestres nous feraient déchoir. En dehors de quelques rares et bien précieuses amitiés sacerdotales que Dieu lui-même a nouées, et qui nous aident à nous élever de plus en plus vers lui, le prêtre doit surveiller, contenir, combattre les sympathies de son cœur. C'est une

lutte, un déchirement de tous les jours ; mais il le faut. Plus nous serons dépouillés des affections sensibles, oubliés et sacrifiés dans notre isolement intérieur, plus nous serons les hommes de Dieu et du peuple, les fidèles, les vrais prêtres, « *innocens*, « *impollutus*, *segregatus a peccatoribus*, *excelsior* « *cœlis factus* » (Heb., VII, 26).

— Un autre dépouillement nous est prèché par Jésus, celui des biens terrestres. Même dans notre pauvreté, il faut savoir nous montrer désintéressés, généreux pour de plus pauvres : « *Diviserunt vesti-* « *menta ejus* » (Matth., XXVII, 35). Jésus a donné ses vêtements à ses bourreaux. Nous pourrons bien, nous, sacrifier un caprice, un peu de bien-être à nos fidèles.

— En voyant Jésus, l'Agneau de toute pureté, ainsi exposé à la risée et aux injures de la foule impudente, rappelons-nous ses souffrances, ses expiations, son horreur pour tous les péchés contre la sainte vertu. Rappelons-nous aussi que le seul arome préservant le monde d'une totale infection est le parfum de l'hostie sainte, pure, immaculée. Se dégageant de notre autel quotidien, il monte vers le ciel comme un encens suave et se répand partout comme une atmosphère sereine et vivifiante, quoique invisible et inconsciemment respirée. Mais que nos mains doivent ètre pures pour toucher et offrir cette hostie ! La moindre souillure d'âme, perçant, pour ainsi dire, les voiles de l'hostie, ferait frissonner et souffrir la chair immaculée de Jésus, si Jésus pouvait encore souffrir, comme au jour où les bourreaux lui arrachaient ses vêtements.

XI. — Jésus est attaché a la croix. — « *Cor-* « *pus aptasti mihi... Ecce venio* » : Non aux bourreaux mais à son Père, non par force mais par amour, Jésus offre ses pieds et ses mains. Chaque brisement de ses muscles sous les coups de marteau, chaque frémissement secouant tout l'organisme, chaque goutte de sang qui coule, sont comme un acte infini d'adoration et d'amour.

— La croix est dressée. Qu'il est beau en son âme toute élevée à Dieu ! Qu'il est beau, notre Prêtre à l'autel, les yeux et le cœur au ciel, les bras étendus comme pour nous embrasser tous dans sa tendresse et sa prière infinies !

— Peu de jours avant le crucifiement, après un rapide mouvement d'effroi et de trouble, permis pour mieux nous montrer votre cœur vraiment humain, ravi tout à coup par la vision de la croix triomphante, vous avez, ô Jésus ! laissé échapper ce cri : « Et moi, quand j'aurai été exalté de la terre, « j'attirerai tout à moi » (Jean, xii, 33). O Jésus ! attirez tous les cœurs chrétiens car ils sont, ils doivent être tous à vous : « Et ceux qui sont du « Christ crucifient leur chair avec ses vices et ses « convoitises » (Gal., v, 24). Attirez surtout nos âmes consacrées, attirez, ô Jésus ! nos cœurs de prêtre, pour comprendre votre sacrifice qui est aussi le nôtre, pour entendre et méditer les paroles sacerdotales que vous avez prononcées de l'autel, pour réaliser l'esprit de notre ordination et de notre messe quotidienne en communiant à votre immolation : « *Imitamini quod tractatis* » ! (Pont. Rom., *De Ord. presb.*).

XII. — Jésus meurt sur la croix. — « *Con-* « *summatum est* » : Nous sommes au moment qui consomme l'œuvre de justice et d'amour, le grand moment qui commande et explique toute l'histoire humaine dans le temps et dans l'éternité. Tout le passé y convergeait ; tout l'avenir en découle ; la gloire de Jésus et des Bienheureux au ciel n'en sera que la consommation éternelle.

— Que le voile du Temple se déchire, les âmes n'iront plus à ce sanctuaire où il n'y a désormais qu'un autel sans hostie (Matth., xxvii, 51). Notre hostie, l'hostie sainte est là sur la croix. En silence, je médite et j'adore les dispositions sacerdotales et victimales de Jésus durant les heures trois fois saintes du Sacrifice unique.

— J'entends, j'adore la parole suprême, le cri d'obéissance et d'abandon par lequel la divine Victime s'immole : « *Pater, in manus tuas commendo* « *spiritum meum.* » Comme un encens divin, consumé par le feu de l'amour, s'exhale la vie de Jésus. De la croix, l'oblation monte en odeur suave vers le Trône du Père tout-puissant pour remplir et embaumer éternellement le Sanctuaire céleste. De la croix et du ciel, par l'effusion de la grâce, et surtout par l'Eucharistie, jusqu'à la fin des temps, redescendront constamment sur notre terre de péché les effluves purifiantes et divinisantes de cet encens divin.

— Je penserai aussi que j'ai eu mon rôle dans cette mort. Jésus était substitué, il a souffert et il est mort pour chacun de nos péchés en particulier. Nul ne peut dire, hélas ! même après son ordi-

nation sacerdotale : « *Innocens ego sum a sanguine* « *Justi hujus* » (Matth., xxvii, 29). Si j'avais été plus saint prêtre, moins immortifié dans mes affections ou la recherche de mes aises, moins insouciant du péché véniel, il y aurait eu moins d'angoisse dans l'âme de Jésus, moins d'amertume dans sa soif, moins de tortures dans sa mort.

— Mais à côté de ce rôle de confusion et de tristesse je verrai aussi la part que sa miséricorde et son amour me préparaient dans les bénédictions de sa croix. Jésus à l'autel voyait, aimait particulièrement chacune de nos âmes. O Jésus mourant, vous avez prévu tel moment décisif de ma vie ; vous avez eu une prière, une souffrance, vous avez versé telle goutte de sang, pour mériter telle grâce qui m'a sauvé de l'enfer, telle grâce qui m'a fait prêtre !

— Nous pourrons penser enfin que nous renouvelons chaque jour ce grand sacrifice. Et nous gémirons de notre peu de foi à l'autel. Sans doute, Jésus est là qui nous supplée, mais du moins faut-il savoir en toute humilité nous plonger, nous perdre dans ses adorations et expiations infinies. Oh ! Jésus, faites-moi réaliser enfin le « *Agnoscite quod agitis* » de mon Ordination ! Oh ! Jésus, donnez-moi aussi lumière et zèle pour que je devienne un ardent apôtre de votre sacrifice ; donnez-moi lumière et zèle pour expliquer aux fidèles le mystère du crucifix qui domine leur foyer, de la croix qu'ils portent sur leur poitrine, et surtout le mystère de votre autel eucharistique, notre vie, notre tout !

XIII. — Le corps de Jésus est descendu de

LA CROIX ET REMIS A SA MÈRE. — Nous pourrions contempler Marie — comme recevant la première révélation du culte du Sacré Cœur, quand la lance ouvre le côté de Jésus ; — comme le modèle idéal de nos communions et actions de grâces sacerdotales, quand elle s'immole, soutenant sur ses bras et offrant le corps de son Fils ; — comme la principale bénéficiaire et la dispensatrice des grâces du salut, « *Mediatrix omnium gratiarum* », puisque à elle, ainsi qu'un bien propre, est livrée la victime de la croix.

— Nous pouvons penser aussi à l'âme de Jésus descendant aux Limbes où les justes de l'Ancienne Loi attendaient l'ouverture du Ciel par le sang rédempteur : pauvres fidèles du culte imparfait arrêtés de longs siècles à la porte du vrai Sanctuaire « *Nondum propalatam esse Sanctorum viam* » (Heb., IX, 8). Quel tressaillement dans ce monde des âmes à l'apparition de la Victime qui les avait sauvées par l'application anticipée de sa vertu ! Adam, le père meurtrier de sa race, venant se prosterner devant le réparateur de son œuvre de ruine ! Abel, Abraham, Isaac, Aaron, tous les saints prêtres du passé, venant incliner, abdiquer leur sacerdoce provisoire devant le Pontife unique, éternel !

XIV. — JÉSUS EST EMBAUMÉ ET DÉPOSÉ DANS LE SÉPULCRE. — Avec quelle religion les saintes femmes lavent et embaument le corps de Jésus ! Quel exemple, quel reproche pour nous, communiants, qui rendons grâces si pauvrement et à qui parfois un quart d'heure de prière après la messe paraît interminablement long.

— Cet embaumement achève d'assimiler Jésus à ses frères pécheurs. On le traite comme un simple fils d'Adam, sujet à la corruption : « *Ligaverunt* « *eum linteis cum aromatibus, sicut mos est Judæis* « *sepelire* » (Jean, XIX, 40). Ce n'est pas cependant la corruption qui attend Jésus au tombeau, c'est la résurrection glorieuse. Cette gloire aussi accentuera le caractère d'hostie en Jésus, mais d'hostie efficace. Elle sera comme le feu sacré tombant du ciel pour témoigner que le sacrifice est accepté par Dieu, infiniment agréable, à jamais vainqueur du péché et changeant la mort en immortalité.

— Les saintes femmes reviennent au tombeau, le dimanche dès l'aurore, avec de nouveaux parfums. Après notre messe matinale ne désertons pas l'église pour toute la journée. Revenons à notre autel, à notre hostie, reprendre ou renouveler notre action de grâces, refaire notre communion spirituellement.

— Dans le tableau qui clôt la *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, peinte par James Tissot, nous voyons Marie, vieillie, seule, à genoux, sur le mont du Calvaire. Si Marie vécut à Jérusalem, elle dut revenir souvent s'agenouiller, prier en ce lieu béni. Loin ou près, elle y était toujours par la pensée ; elle y vivait. Oh ! Jésus, attirez-nous à vous sur le Calvaire, comme Marie ! Donnez-nous, en vieillissant, de comprendre, chaque jour davantage, notre autel eucharistique, d'y voir de plus en plus la croix, mais aussi avec la croix votre amour toujours tendrement miséricordieux ; et alors nous saurons nous y immoler de plus en plus avec vous pour Dieu et pour les âmes !

TROISIÈME PARTIE

La Consommation Céleste

Jésus entre au ciel, comme le vrai Pontife du vrai Saint des Saints, pour y consommer le Sacrifice unique de la Croix par son oblation éternelle en Hostie : soit pour nous introduire avec lui par la vertu de sa mort, en possession des biens du Testament Nouveau ; soit surtout pour glorifier Dieu en lui offrant à jamais les adorations de son humanité sainte et celles des Bienheureux, son corps mystique, en cet état glorieux qui se rattache essentiellement au sacrifice de la Croix, comme la confirmation et la conséquence nécessaires de son efficacité.

CHAPITRE PREMIER

RÉALITÉ DE CETTE CONSOMMATION

Jésus entre au ciel, comme le vrai Pontife du vrai Saint des Saints, pour y consommer le Sacrifice unique de la Croix.

Ressuscité, Jésus reste prêtre. Il entre au ciel et s'assied à la droite du Père en prêtre. L'Épître aux Hébreux nous l'affirme en plusieurs endroits. C'est même de cette survivance céleste du nouveau sacerdoce qu'est tiré le principal argument de sa supériorité sur le sacerdoce antique. A chaque instant et avec une complaisance marquée, l'auteur sacré ramène cette vision de Jésus Pontife céleste : « *Habentes pontificem qui penetravit cœlos...* » (IV, 14). — « *Ad interiora velaminis... præcursor pro* « *nobis introivit Jesus, secundum ordinem Melchi-* « *sedech pontifex factus in æternum* » (VI, 19-20). — « *Hic autem eo quod maneat in æternum, sempiter-* « *num habet sacerdotium..., semper vivens ad inter-* « *pellandum pro nobis* » (VII, 24-26 ; IX, 12, 24).

Si magnifiquement exalté, le sacerdoce céleste de notre Pontife ne peut être un simple titre honorifique, conservé en souvenir du sacrifice, une fois offert sur la croix, Il ne peut pas non plus consister uniquement dans le ministère que Jésus remplit

ici-bas par ses prêtres vicaires, pour exprimer la religion de l'Église et sanctifier les âmes. Un titre, un souvenir et même un ministère terrestre par des prêtres vicaires, les magnifiques descriptions de l'Épître disent plus que cela. Les textes nous décrivent l'entrée et la présence de Jésus au ciel comme sacerdotalement actives, comme un « office, « une fête célébrée éternellement pour nous à la « droite du Père[1] ».

N'allons pas croire cependant que ce ministère actif entraîne l'existence d'un sacrifice proprement dit, complet en lui-même et d'un genre à part. On peut parler de l'hostie et du sacrifice du ciel ; et, nous le verrons, les Pères ne s'en font pas faute. Mais le sens de ces expressions doit être déterminé avec une précision rigoureusement théologique. Le R. P. M. de la Taille, par exemple, dans son traité tout récent sur l'Eucharistie, *Mysterium Fidei*, nous parle d'un sacrifice céleste, mais il ajoute en note que le mot doit s'entendre au sens passif « *pro re sacrificata* » et non au sens actif « *pro actione sacrificia*[2] ». Le même auteur nous parle aussi du ministère sacerdotal de Jésus s'offrant lui-même comme l'hostie céleste, mais il explique immédiatement que cette offrande consiste simplement en ce que le Christ apparaît devant son Père comme ayant été immolé autrefois et comme orné éternellement de cette propriété victimale, qui est pour Dieu une louange et une prière pour nous[3].

1. Bossuet, *Méditations sur l'Ev.* Dern. Sem., 52e jour.
2. M. de La Taille, o. c., p. 142, note 5.
3. de La Taille, o. c., p. 132.

Après avoir exposé le concept théologique et traditionnel du sacrifice et de l'hostie célestes, le P. de la Taille en vient aux théories de ceux qui voudraient admettre au ciel un sacrifice proprement dit, actif, bien supérieur à celui de la croix, par exemple Thalhofer, Condren, Olier, Lepin et Thomassin lui-même. Au premier, il reproche de changer la notion reçue, à la fois théologique et historique, du sacrifice, et d'en faire un acte d'obéissance ou d'adoration intérieure manifesté extérieurement d'une manière quelconque. Aux autres, il reproche en général de perdre de vue l'unité et l'efficacité du sacrifice infini de la croix et de supposer la possibilité d'une sorte d'immolation ou d'anéantissement qui ne serait pas incompatible avec la gloire céleste du Christ ressuscité et assis à la droite du Père[1].

1. de La Taille, o. c., pp. 175-180. Avant d'en venir à ces théologiens qui pèchent par excès, le R. Père reproche à notre livre (2e éd.) de pécher par défaut, en ce sens que tout en gardant les termes « sacerdoce », « sacrifice », « hostie céleste », nous nierions la réalité représentée par ces mots, car nous réduisons la vie religieuse du Christ glorifié à l'offrande de ses adorations et de celles des Saints (p. 176).

Peut-être, pour mieux nous garder des exagérations de l'Ecole de Condren, avons-nous trop évité d'employer l'expression « sacrifice céleste ». Mais certainement, autant que le R. Père, nous admettons que Jésus offre son humanité glorifiée par la croix comme une hostie ornée à jamais des insignes de l'immolation qui a triomphé du péché et de la mort... Et plusieurs fois, souvent même, nous avons insisté sur l'offrande éternelle de cette hostie.

Nous avouons cependant que pour être plus concret, plus pratique, nous avons essayé d'atteindre la forme réelle, vitale de cette offrande du ciel, à laquelle nous serons un jour incorporés, et naturellement cela nous a menés à l'idée des adorations de l'Humanité sainte et des Bienheureux.

Et ici je ne comprends plus le R. Père lorsque, pp. 171-173, il semble

A la rigueur, on pourrait peut-être laisser passer la question d'anéantissement céleste ; au fond. tout peut revenir à une simple question de termes mal définis ou de métaphores exagérées. Mais nous ne pouvons laisser dans l'ombre ce que l'Épître aux Hébreux vise avant tout à mettre en relief. le caractère unique, parfait, définitif du Sacrifice de la Croix. A ce sacrifice unique doivent se rattacher essentiellement l'entrée et l'action de notre Pontife dans le ciel. Comme le Grand-Prêtre ancien n'entrait dans le Saint que par le sang des victimes, ainsi le Pontife éternel n'entre dans le vrai Saint des Saints que par la vertu de sa croix et pour consommer à jamais ce sacrifice unique et infini.

Quand il entrait dans le Sanctuaire de la Loi, le Pontife d'Israël apparaissait plus grand, plus prêtre que jamais, non parce qu'il offrait, au delà du voile, un sacrifice nouveau et de nature supérieure, mais parce qu'il y consommait le sacrifice de l'Expiation annuelle, offert au dehors. Ainsi, Jésus, notre Pontife, entrant dans le Sanctuaire du ciel, nous apparaît le Prêtre éternel, éminemment actif et bienfaisant, non parce qu'il va inaugurer un culte nouveau et offrir un sacrifice plus parfait, mais parce qu'il va consommer le Sacrifice Unique de la Croix. Ce rapprochement de l'entrée

dire que Jésus-Homme n'adore plus dans la gloire mais est seulement co-adoré. Mais alors son humanité au ciel ne serait plus ni créée, ni dépendante par nature ? Alors il n'adorerait pas non plus dans l'Eucharistie, où il est et vit comme au ciel ?

Vraiment, je ne comprends plus le ciel sans cette vie de religion adoratrice présidée par Jésus.

de Jésus au ciel avec l'entrée solennelle du Pontife juif dans le Sanctuaire de la Loi est longuement développé dans l'Épître aux Hébreux. « On a cons-« truit un Tabernacle, avec une partie antérieure, « appelée le Saint, où étaient le chandelier, la « table des pains de proposition... Derrière le second « voile se trouvait la partie du Tabernacle appelée « le Saint des Saints, ayant un autel d'or pour les « parfums et l'Arche de l'Alliance... Les prêtres « entrent en tout temps dans la partie antérieure « du Tabernacle, lorsqu'ils font le service du culte... « Le Grand-Prêtre seul, une fois l'année, entre « dans la deuxième partie mais avec le sang qu'il « offre pour lui-même et pour les péchés du peuple... « Mais le Christ ayant paru comme Grand-Prêtre « des biens futurs, c'est en passant par le Taber-« nacle plus excellent, plus parfait, qui n'est pas « construit de main d'homme... avec son propre « sang qu'il est entré une fois pour toutes dans le « Saint des Saints, après avoir réalisé la Rédemption « éternelle... Ce n'est pas dans un Tabernacle fait « de main d'homme et type du véritable que le « Christ est entré mais il entre dans le ciel « même afin de se tenir désormais pour nous présent « devant la face de Dieu » (Héb., IX, 1-12, 24).

Voici le commentaire de Bossuet sur ce chapitre de l'Épître aux Hébreux : « Le Pontife offre son sa-« crifice hors du Sanctuaire, au milieu de l'assem-« blée de son peuple ; le sacrifice de la mort du « Christ se fait sur la terre, au milieu des hommes. « Le Pontife entre au dedans du voile, c'est-à-dire « dans le Saint des Saints ; Jésus, après son san-

« glant sacrifice, pénètre au vrai Saint des Saints, « c'est-à-dire, au ciel... Le Pontife ayant immolé « sa victime sur l'autel du premier Tabernacle, « porte son sang devant la face de Dieu, dans son « Sanctuaire ; Jésus, ayant immolé sur la terre, « n'accomplit-il pas ce mystère, montant aujour-« d'hui dans les cieux. Voyez comme il s'approche « de son Père, lui montrant ces blessures toutes « récentes, toutes teintes et toutes vermeilles de « ce divin sang de la Nouvelle Alliance, versé pour « la rémission de nos crimes... N'est-ce pas vraiment « porter devant Dieu le sang de la victime inno-« cente, qui a été immolée pour notre salut ? Ou-« vrez-vous donc, voile mystérieux, ouvrez-vous, « sanctuaire éternel de la Trinité adorable, laissez « entrer Jésus, notre Pontife, au plus intime secret « du Père[1]. »

1. Bossuet, *Sermon pour l'Ascension* (Vivès, x, p. 272). Tout ce sermon est à lire comme un digne commentaire de « la divine Épître aux Hébreux».

Cf. encore Bossuet, *Premier sermon pour la Circoncision de N.-S.*, 1re p. (Vivès, viii, 321). — *Méditations sur l'Evangile*, Cène, 1re p., 78e jour, — Cf. aussi Newman, *Parochial and plain sermons*, t. II, serm. 18 : *Ascension day*, 210-212. — Condren, *l'Idée du Sacerdoce...*, éd. de 1725, 2e p., ch vi, 3e p., ch. iv.

Le P. Prat, *Théologie de S. Paul*, I p., 1920, p. 456, semblerait à première vue rejeter l'interprétation que Bossuet et, en général, les commentateurs donnent du ch. ix de l'Ép. aux Héb. Mais après avoir lu cette page on se rendra compte que le R. Père est loin de nier la survivance et l'activité du sacerdoce de N.-S. au ciel. Il s'attaque seulement aux théoriciens d'un sacrifice céleste indépendant.

« La relation positive du type à l'antitype tient toute entière dans « ce trait que l'un et l'autre Pontife s'ouvre le Saint des Saints par le « sang de l'expiation. Encore ce trait unique ne doit-il pas être indû-« ment pressé. Au jour de l'Expiation, il s'écoulait un certain temps « entre la mort de la victime et l'oblation de son sang sur le propi-« tiatoire. Dans le sacrifice de la croix, cet intervalle n'existe point

Telle est donc l'idée que nous devons nous faire du ministère céleste de Jésus : il entre au ciel, le vrai Sanctuaire, comme le Pontife ancien entrait dans le Saint des Saints ; il n'y entre que par son sang et avec son hostie, *per proprium sanguinem, per hostiam suam apparuit*, c'est-à-dire, par la vertu du Sacrifice de la Croix ; il n'y entre que pour consommer devant Dieu ce sacrifice unique.

En quoi consiste cette consommation céleste du Sacrifice de la Croix ?

Nous le dirons dans les deux chapitres suivants. Il nous sera facile, à la lumière de l'Épître aux Hébreux, de montrer, en premier lieu, que cette consommation consiste dans l'offrande de Jésus-Hostie pour nous, c'est-à-dire dans la prière et l'action de Jésus pour nous mettre en possession des biens du Testament Nouveau et Éternel. Dans un autre chapitre, en nous aidant encore de l'Épître

« l'oblation coïncide avec la mort ; et l'entrée du Saint des Saints avec « l'oblation. Dès ce moment, le ciel est virtuellement ouvert et le mo- « ment de l'entrée effective n'a plus d'importance. »

« En effet, ce serait trop matérialiser les rapports du type à l'anti- « type que de vouloir reporter cette entrée au jour de l'Ascension. « ...A l'instant où Jésus expire tout est consommé... Les partisans « du Sacrifice céleste oublient cela. Séparant la mort de la victime de « l'oblation du sang... ils voient dans les deux actions deux sacrifices « distincts et, sans nier la valeur du sacrifice de la croix, ils rèvent « d'un sacrifice céleste différent de l'autre par le mode d'oblation, « un peu comme l'Eucharistie diffère du sacrifice sanglant du Calvaire. « Mais cette opinion nouvelle, suspecte par sa nouveauté même, n'a « pas dans notre Épître le moindre fondement. »

Très bien contre les partisans d'un vrai sacrifice céleste. Mais le R. Père ne nie pas, loin de là, que l'entrée de Jésus au ciel ne se rattache au sacrifice de la croix et que son action là-haut ne soit une oblation sacerdotale des mérites et de la gloire, fruit de la croix. Il le dit même expressément, p. 452.

aux Hébreux, et surtout de la théologie de saint Paul, nous essaierons de montrer qu'au-dessus de cette consommation, limitée au temps et aux hommes, il y en a une autre, éternelle et toute pour Dieu, consistant dans l'offrande des adorations de l'humanité sainte de Jésus et des Bienheureux, son corps mystique, en cet état de gloire qui est la confirmation et la conséquence nécessaire du Sacrifice efficace de la Croix.

En fait, il n'y a qu'une consommation totale : l'offrande de l'Hostie parfaite, c'est-à-dire de l'humanité sainte de Jésus et de son corps mystique en cet état de gloire qui se rattache intimement, essentiellement au Sacrifice de la Croix. Mais, pour plus de clarté, nous distinguerons les deux aspects de cette consommation unique.

CHAPITRE II

L'ASPECT TEMPOREL DE LA CONSOMMATION CÉLESTE

Jésus entre au ciel, comme le vrai Pontife du vrai Saint des Saints, pour y consommer le Sacrifice de la Croix en s'y offrant comme hostie pour nous, c'est-à-dire, en intercédant pour nous par les mérites de sa mort, afin de nous introduire avec lui dans la possession des biens du Testament éternel.

Au ciel, Jésus intercède pour nous, Constamment il présente pour nous au Père les mérites de son sang répandu à la croix, demandant, opérant notre sanctification ; et enfin il nous introduit en la possession de l'héritage divin.

Dans ce rôle céleste de Jésus, saint Thomas voit un acte vraiment sacerdotal et une réelle consommation du Sacrifice de la Croix. Le Docteur distingue et rattache à la fois, d'une manière très précise, l'oblation, le sacrifice proprement dit, et la consommation, conséquence du sacrifice, qui consiste dans notre introduction au ciel, dans notre participation aux fruits éternels de la croix .« *In officio sacerdotis,* « *duo possunt considerari : ipsa* OBLATIO *sacrificii,* « *secundo ipsa* CONSUMMATIO *sacrificii, quæ quidem* « *consistit in hoc quod illi pro quibus sacrificium*

« *offertur, finem sacrificii consequantur ; finis autem* « *sacrificii quod Christus obtulit fuerunt... bona* « *æterna quæ per ejus mortem adipiscuntur, unde* « *dicitur ad Hebræos quod Christus est assistens* « *futurorum bonorum, ratione cujus Christi sacer-* « *dotium dicitur esse æternum. Et hæc quidem con-* « *summatio sacrificii Christi præfigurabatur in hoc* « *quod Pontifex legalis semel in anno cum sanguine* « *hirci et vituli intrabat in Sancta sanctorum... Et* « *similiter Christus in Sancta Sanctorum, id est* « *in ipsum cœlum, intravit et nobis viam paravit* « *intrandi per virtutem sanguinis sui quem pro* « *nobis in terra effudit*[1]. »

Saint Thomas traduit fidèlement la pensée de l'Épître aux Hébreux, quand il voit dans le rôle céleste que Jésus remplit en notre faveur, un exercice formel de son Sacerdoce et une réelle consommation du Sacrifice de la Croix. L'Épître en effet a toujours soin de rattacher au sacerdoce et à la croix l'œuvre de salut que Jésus accomplit pour nous au ciel.

Il nous suffira ici de citer quelques textes, en faisant ressortir ce point d'attache.

Et d'abord, à tout instant, l'auteur sacré nous rappelle que Jésus, notre Pontife, est entré pour nous au ciel. Il est entré comme notre précurseur et pour nous frayer la voie ; il est entré pour

1. S. Th. 3, q. 22, a. 5. — Cf. SALMANTIC, *De Inc. Verb.*, disp. 32, dist. 1, n°s 44-45, où l'on trouve cités Médina, Suarez, Sylvius. — Cf. surtout JANSSENS, *De Deo Homine*, pp. 742, 743 : « Ratione *consum-* « *mationis* oblatio Christi stricte æterna est... et sacrificium vere et « active æternum est dicendum. »

apparaître et intercéder en notre faveur ; il est entré pour présenter l'hostie de la croix pour nous. « *Præcursor pro nobis introivit* » (VI, 20) ; « *semper* « *vivens ad interpellandum pro nobis* » (VII, 25). « *Introivit ut appareat nunc vultui Dei pro nobis...* « *per hostiam suam apparuit* » (IX, 24, 26).

Dans un passage souvent cité de saint Jean, la prière céleste de Jésus en notre faveur est rapprochée du sacrifice d'expiation offert pour nous à la croix. « *Advocatum habemus apud Patrem Jesum* « *Christum justum, et ipse est* PROPITIATIO *pro* « *peccatis nostris* » (I Jean, II, 1, 2). Jésus est notre avocat auprès de Dieu, il plaide en notre faveur en faisant valoir son innocence et ses expiations d'hostie du péché[1]. Plus expressément encore, l'Épître aux Hébreux rattache l'œuvre céleste d'intercession et de salut au Sacrifice de la Croix et au Sacerdoce de Jésus. « *Hic autem sempiternum habet sacerdo-* « *tium,* UNDE *et salvare in perpetuum potest acce-* « *dentes per semetipsum ad Deum, semper vivens* « *ad interpellandum pro nobis* » (Heb., VII, 24, 25). C'est en exercice de son sacerdoce éternel que Jésus intercède pour tous ceux qui approchent de Dieu par lui. Et c'est par la vertu du Sacrifice de la Croix que cette intercession est efficace : il présente au Père les mérites de son sang, « *per proprium sanguinem* » ; il apparaît devant le Père avec son humanité immolée pour nous, avec ses plaies, stigmates glorieux de son état d'hostie souffrante : « *Introivit...*

1. Voir d'autres citations scripturaires dans DE LA TAILLE, *c. o.*, p. 132.

« *ut appareat nunc vultui Dei pro nobis... Nunc autem* « *semel in consummatione sæculorum ad destitutio-* « *nem peccati, per hostiam suam apparuit* » (Heb. IX, 24, 26).

Le but de cette offrande et de ces intercessions est de nous purifier, de nous sanctifier, et enfin de nous introduire nous aussi, avec Jésus, dans le vrai Sanctuaire, en la possession des biens du Testament Nouveau.

Le Pontife de l'Ancienne Loi entrait seul dans le Saint des Saints. L'accès en était interdit au peuple pour lui rappeler l'impuissance de ses victimes à purifier les âmes. Le péché obstruait toujours la voie menant à Dieu. « *Introibat... solus Pontifex...* « *Hoc significante Spiritu sancto nondum propala-* « *tam esse Sanctorum viam* » (Heb., IX, 7, 8). « L'expiation des âmes » était réservée à Jésus, le vrai Pontife, entrant dans le Saint des Saints avec son propre sang.

Par son sang, il devenait le Médiateur du Nouveau Testament ; il nous rapprochait de Dieu et nous conférait un droit à l'éternel héritage. « *Chris-* « *tus, assistens Pontifex futurorum bonorum...,* « *per proprium sanguinem introivit semel in Sancta,* « *æterna redemptione inventa... Sanguis Christi* « *emundabit conscientiam nostram... et ideo Novi* « *Testamenti mediator est ut... repromissionem acci-* « *piant qui vocati sunt æternæ hæreditatis* » (Heb., IX, 11-15).

Par son sang, notre Pontife entrait au ciel comme notre précurseur, il nous frayait la voie et nous

donnait des espérances assurées de pénétrer nous-mêmes, un jour, au delà du voile, jusqu'en face du Dieu Très-Haut. « ...*Confugimus ad tenendam pro-* « *positam spem, quam sicut anchoram habemus* « *animæ tutam et firmam, et incedentem usque ad* « *interiora velaminis, ubi præcursor introivit pro* « *nobis Jesus, secundum ordinem Melchisedech* « *Pontifex factus in æternum* » (Heb., VI, 18-20). « *Habentes itaque, fratres, fiduciam in introitu* « *Sanctorum in sanguine Christi quam initiavit* « *nobis viam novam et viventem per velamen, id est* « *carnem suam, et sacerdotem magnum super domum* « *Dei* » (Heb., X, 19-21).

Que dirons-nous de ce ministère céleste de notre Pontife, consommant pour nous le Sacrifice de la Croix, là-haut dans le Sanctuaire éternel, en face du Dieu Très-Haut ?

Que dirons-nous de cet Intercesseur suprême, si intéressé à notre salut et si puissant, « de ce Pon- « tife par qui toutes nos prières sont exaucées, par « qui toutes les grâces sont entérinées..., par qui « tous ceux qui veulent approcher de Dieu sont très « assurés d'être admis ?... C'est pourquoi je ne « craindrais pas d'assurer qu'il n'y a que Jésus seul « qui soit exaucé, parce que tous les autres ne le « sont qu'à cause de lui... Ce qui nous le fait com- « prendre, c'est la scène du ciel, décrite par l'Apoca- « lypse (IV, V). Les vieillards présentant nos prières « environnent le trône, mais devant le trône, au « milieu des vieillards, un agneau comme tué...,

« notre Sauveur. Il est devant le trône afin que nul « n'approche que par lui seul[1]. »

Les théologiens sont en désaccord sur la nature de cette « interpellation » de Jésus pour nous. C'est une vraie prière, une demande formelle, explicite, actuelle, disent Suarez, Pétau, Franzelin. Ce n'est pas absolument une vraie prière, ce n'est qu'une demande implicite, virtuelle, en ce sens que Jésus est présent devant son Père avec cette nature qu'il a prise et immolée pour nous et que cette présence nous attire les bienveillances divines ; ainsi disent Vasquez et Thomassin. Qu'ils disputent.

Sans subtiliser, sans scruter, en toute simplicité et confiance. nous préférons écouter les affirmations inspirées : Il vit toujours pour intercéder en notre faveur ; il apparaît pour nous devant Dieu avec son hostie, en son humanité immolée pour nous. C'est-à-dire qu'au ciel, Jésus est constamment occupé de notre salut ; ses mérites, ses désirs sont pour nous, pauvres créatures inconnues et indignes. Nous remplissons la vie céleste de Jésus. Notre nom, nos besoins, nos misères interviennent dans les ineffables relations de Jésus, Pontife éternel, avec son Père. Le sang de la croix, l'offrande de l'humanité, les pouvoirs sacerdotaux du Prêtre Unique, tout cela est perpétuellement en œuvre pour nous sauver. A la lumière du ciel, comme à la lumière de la croix, nous découvrons un mystère de grandeur et

1. BOSSUET, *Sermon pour l'Ascension*, 2e p. (VIVÈS, X, 277.)

Dans Lepin, *o. c.* ,pp. 172-180, on peut lire quelques belles citations des Pères sur la prière céleste de Jésus pour nous.

Voir surtout DE LA TAILLE, *o. c.* pp. 167-170.

d'amour, la grandeur de notre âme chrétienne et l'amour éternel de notre Jésus.

Que dirons-nous de l'héritage que nous prépare là-haut le Pontife des biens futurs, le Médiateur du Testament Nouveau ? Bien pauvre en comparaison était l'héritage, assuré à Israël par le sang de ses victimes : quelques bénédictions temporelles et un coin de terre d'un côté ; la gloire et le bonheur du ciel, le bonheur de Dieu même et son royaume de l'autre côté. « *Intra in gaudium Domini tui...* » « *Possidete regnum.* » (Matth., xxv, 21-34). C'est l'héritage de Jésus lui-même que nous partagerons : « *Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.* » (Rom., viii, 17). Dans la dernière prière qui suivit la Cène, la prière sacerdotale, après avoir demandé pour lui-même la gloire du ciel : « Père, l'heure est venue, glorifie ton Fils... » (Jean, xvii, 1-8) ; après avoir spécialement intercédé pour ses Apôtres, ses prêtres (Jean, xvii, 9, 19) ; Jésus termine en priant pour tous ceux qui croiront en lui, pour tous ses fidèles (Jean, xvii, 20, 26). Pour eux tous, avec une insistance spéciale, il demande l'entrée dans sa gloire : « *Rogo... pro eis qui credituri sunt in me...* « *Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et* « *illi sint mecum, ut videant claritatem meam...* » (20, 24). « Mon Père, je veux... » N'est-pas une chose admirable que, pour une fois seulement, Jésus ait parlé d'une manière si déterminée, si absolue, et que ce soit pour demander notre éternelle glorification avec lui ? « Qu'ils soient avec moi » : être avec Jésus dans le ciel, c'est être avec la Vérité et

la Vie, non plus à travers les obscurités et les dangers de la voie ou de l'épreuve, mais dans la pleine lumière et dans la sécurité de l'amour éternel. « Afin qu'ils voient ma gloire » : la gloire de Jésus ne serait pas complète si les siens n'en étaient témoins ; mais la voir au ciel c'est y avoir part ; la voir au ciel c'est en jouir ; la gloire de Jésus ne serait pas complète si les siens ne la partagaient[1]. « Père, je veux « que là où je suis, eux aussi soient avec moi » : maintenant qu'il est glorifié, maintenant qu'il est là-haut, à la droite du Père, assis comme notre Pontife, avec la même insistance, avec le même amour, il redit constamment la même prière pour nous, la Prière Sacerdotale.

Elle est grande et belle cette consommation du Sacrifice de la Croix dans le sanctuaire éternel !

Ne serait-il pas possible cependant d'ajouter un dernier trait à cette peinture céleste ? Au Calvaire, à l'heure du sacrifice de Jésus, nous avons vu Marie, la Vierge-Prêtre, debout à côté de la croix ; et dans le plan de Dieu la Compassion de notre mère ajoutait à la Passion du Sauveur une note de tendresse plus humaine, un pouvoir d'attraction plus doux et plus fort. Le plan de Dieu ne change pas et ses dons sont sans repentance : maintenant qu'elle est couronnée Reine du ciel et de la terre, Marie doit garder son privilège de coopération active au ministère sacerdotal du Jésus. Et notre confiance, notre gratitude à l'égard de notre Pontife et Médiateur céleste ne peuvent que grandir quand nous

1. Cf. Bossuet, *Méditations sur l'Evangile :* Cène, 2e p., 62e jour.

voyons là-haut, à côté de lui, comme intermédiaire de toutes nos prières et canal de toutes les grâces, celle qui est appelée la Toute-Puissance suppliante, « *Omnipotentia supplex* », celle qui a désormais une Fête spéciale dans la Liturgie Catholique sous ce glorieux titre « *Maria, Mediatrix omnium gratia-* « *rum.* »

En elle-même, et dans la présence et coopération de Marie, la consommation céleste du Sacrifice de la Croix, telle que nous venons de la décrire, est à la fois divinement magnifique et suavement attirante. Elle est bien digne du Pontife suprême dans le Sanctuaire parfait. Et cependant elle ne saurait être le dernier mot de tout. Il ne paraît pas possible que le ministère céleste de notre Pontife s'arrête, s'épuise, pour ainsi dire, à notre mise en possession des biens de l'éternel héritage. Notre glorification est subordonnée à une fin supérieure. La plénitude des saints ne s'achève à la fin des temps que pour parfaire avec Jésus et ses membres mystiques l'hostie glorieuse de cette adoration éternelle en laquelle seule se consommera dignement le Sacrifice unique et infini.

CHAPITRE III

L'ASPECT ÉTERNEL DE LA CONSOMMATION CÉLESTE

Jésus entre au ciel, comme le vrai Pontife dans le vrai Saint des Saints, pour y consommer le Sacrifice de la Croix en offrant éternellement au Père, comme une hostie parfaite, les adorations de son humanité sainte et celles des Bienheureux, son corps mystique, dans cet état de résurrection et de gloire qui est la confirmation et la conséquence nécessaire du sacrifice efficace, vainqueur du péché et de la mort.

Avant tout essayons de bien préciser notre pensée sur cet aspect de la consommation céleste.

Il est certain qu'au ciel, durant toute l'éternité, Notre-Seigneur offre au Père les adorations de son humanité sainte et celles de son corps mystique dans l'état glorieux. Or cet état glorieux se rattache au Sacrifice de la Croix d'une manière si intime, nous dirions même, si nécessaire et si essentielle, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir une très réelle consommation de ce sacrifice.

Plusieurs fois, l'Écriture fait allusion à la relation qui unit à la croix la glorification de l'humanité sainte de Jésus. Dans la Prière Sacerdotale qui termine le Discours après la Cène et qui exprime les dispositions ou *intentions* du Sacrifice de la Croix,

Jésus demande à son Père comme premier fruit ou comme récompense de ce sacrifice que son humanité sainte soit glorifiée : « *...Ego te clarificavi super* « *terram : opus consummavi quod dedisti mihi ut* « *faciam ; et nunc clarifica me tu, Pater, apud te-* « *metipsum...* » (Jean, XVII, 1-5). — Dans l'entretien avec les deux disciples d'Emmaüs, Jésus, par les prophètes, leur montre comment le Christ a dû souffrir pour entrer dans sa gloire : « *O stulti* « *et tardi corde ad credendum in omnibus quæ locuti* « *sunt prophetæ ! Nonne hæc oportuit Christum* « *pati, et ita intrare in gloriam suam ?* » (Luc, XXIV. 25-26). — Dans l'Épître aux Hébreux, il est dit : « *Videmus Jesum propter passionem mortis gloria* « *et honore coronatum* » (II, 9).

Même si cette relation de la gloire de Notre-Seigneur avec le Sacrifice de la Croix devait s'entendre seulement au sens d'une récompense, d'un fruit ou effet accidentel et séparable, même alors, absolument parlant, les adorations offertes au Père par Jésus, en cet état de gloire, devraient nous apparaître sous un jour sacerdotal, puisqu'en fait elles seraient rattachées à la croix. Mais — et c'est le fond de notre thèse, — nous espérons prouver qu'il y a une relation particulièrement intime entre la gloire céleste de Jésus et son Sacrifice, une relation intrinsèque, essentielle. La gloire dont Jésus est revêtu dans son humanité n'est pas une pure récompense du Sacrifice de la Croix ; les adorations qu'il rend au Père, en cet état de gloire, ne sont pas un pur hommage de reconnaissance, un simple *Te Deum* éternel pour le prix dont a été payé son

Sacrifice. Cette gloire est intrinsèquement inséparable du Sacrifice efficace de la Croix, elle est la confirmation et la conséquence nécessaire de son efficacité.

Bien plus, il nous semble que quelque chose de cette relation intime et essentielle que nous prétendons découvrir entre la gloire de Jésus et son Sacrifice efficace, doit s'étendre au corps mystique. Dans le Sacrifice du Calvaire est contenu non seulement le principe de la résurrection glorieuse de Jésus, mais encore le principe de la résurrection glorieuse des saints, qui par la foi, les sacrements et la mortification chrétienne voudront s'incorporer à la croix. La vertu du Sacrifice, vainqueur du péché et de la mort, s'étend jusqu'à nous. Par sa croix, Jésus a renversé l'empire du péché, cause de notre mort et obstacle à notre entrée dans le bonheur céleste. Notre résurrection et notre glorification sont donc supposées réaliser éternellement la pleine efficacité du Sacrifice de la Croix. Elles se rattachent à ce Sacrifice d'une manière particulière, intrinsèquement et comme nécessairement.

Voilà ce que nous entendons quand nous disons que les adorations glorieuses de Jésus et de son corps mystique, dans le Sanctuaire céleste, sont la consommation principale et éternelle du Sacrifice infini.

Et en tout ceci il n'y a ni vues ni théories nouvelles ; nous visons seulement à rapprocher ces deux dogmes admis de tous « Jésus sur la croix a offert le sacrifice efficace qui a triomphé du péché « et de la mort. » — « Jésus au ciel offre éternelle-

« ment au Père les adorations glorieuses de son « humanité sainte et de son corps mystique. » Nous voudrions montrer qu'il y a un lien intime, essentiel entre ces deux dogmes : le second étant comme la suite naturelle et la consommation nécessaire du premier. En conséquence toute la vie religieuse du ciel apparaîtrait sous un jour sacerdotal. Jésus lui-même apparaîtrait plus éminemment comme le Prêtre éternel, le Pontife qui est entré dans le Saint des Saints, non seulement pour nous y introduire dans le bonheur divin, mais encore et surtout pour nous y incorporer à l'hostie parfaite de l'adoration sans fin.

Pour décrire cette fête, éternellement célébrée par notre Pontife à la droite du Père, nous n'avons que des expressions imparfaites. Nous parlons « d'hostie », « de feu de la gloire céleste », « d'holocauste éternel ». Pures analogies que tous ces termes. Mais dans notre pauvre langage humain, nous n'avons pas d'analogies moins équivoques ou plus approchantes pour rendre le mystère de la vie religieuse du ciel, les adorations glorieuses rattachées à la croix. Les Pères eux-mêmes ne se font pas scrupule d'user de ces analogies, empruntées au culte terrestre et inspirées de la croix ; et la Liturgie demande que nous soyons tranformés en hostie éternelle dans le Sanctuaire du ciel[1].

Cette doctrine si élevée est-elle vraiment scrip-

1. Voir les citations des Pères dans THOMASSIN, *o. c.*, l. X ch. XI-XIV. — Pour la Liturgie voir les secrètes du lundi de la Pentecôte et du dimanche de la Trinité.

turaire ? Nous le croyons. Sous-entendue ou suggérée dans l'Épître aux Hébreux, elle nous apparaît clairement affirmée dans la théologie même de saint Paul sur la Résurrection de Jésus et de son corps mystique.

I

L'Épître aux Hébreux paraît limiter l'action sacerdotale de Jésus, au ciel, à notre sanctification et à notre introduction dans la gloire. Tous les actes sacerdotaux qu'elle attribue à Jésus dans le Sanctuaire céleste, elle paraît les situer dans l'horizon de l'Église terrestre. « Il possède un sacerdoce « qui ne passe point : de là vient qu'il peut sauver « parfaitement tous ceux qui s'approchent de Dieu « par lui, puisqu'il est toujours vivant pour inter- « peller en leur faveur » (vii, 24, 25). — « Le Christ, « Pontife des biens à venir..., est entré dans le « Sanctuaire, après avoir acquis une rédemption « éternelle... Il est entré dans le ciel même afin de « se tenir désormais pour nous devant la face de « Dieu... » (ix, 12-24 ; x, 12-14).

Cela est en parfait accord avec le but de cette Épître : comparer ou plutôt opposer l'Église avec son sacerdoce définitif, sa victime unique et efficace, à la Synagogue dont le sacerdoce et le sacrifice n'étaient que provisoires et impuissants.

Mais par endroits les expressions et les arguments de l'auteur sacré, dépassant son but immédiat, nous permettent de voir, au delà de l'horizon de l'Église d'ici-bas, toute l'éternité céleste de Jésus

et des saints rayonnant sous un jour sacerdotal.

— D'après l'Épître aux Hébreux, Jésus est au ciel le Pontife des biens futurs et le Médiateur du Testament Nouveau (IX). Ce ministère de Médiateur et de Pontife ne doit-il pas se prolonger en quelque manière aussi longtemps que durera notre jouissance de l'héritage éternel[1] ?

— D'après l'Épître aux Hébreux, la croix est le sacrifice définitif, infiniment efficace, Jésus est le Pontife qu'il nous fallait, le parfait Médiateur (VII, IX, X). Pourquoi ? Sinon parce que, par sa croix, il nous a unis POUR JAMAIS à ses glorieuses adorations.

— D'après l'Épître aux Hébreux, « notre Pon- « tife, après avoir offert un seul sacrifice pour le « péché, est assis désormais à la droite de Dieu, « attendant que tous ses ennemis soient courbés « devant lui et couchés sous ses pieds. Car par la « vertu d'une oblation unique, il a consommé à « jamais tous ceux qui sont sanctifiés » (X, 12-24). Cela veut dire que Jésus, du haut du ciel, par la vertu de son sang, sanctifie les âmes, en attendant qu'à la fin du monde les puissances ennemies, le péché et la mort, soient complètement vaincues par la résurrection glorieuse des élus. Donc la résurrection des saints et leur glorification éternelle prolongeront et proclameront éternellement l'efficacité du Sacrifice de la Croix[2].

1. JANSSENS, *De Deo Homine*, p. 742, 743 : « Christus non solum « confert Beatis gloriam suam dum ipsos in cœlum inducit, sed jugiter « est active influens in beatitudinem qua illi per Christum fruuntur. « Cum autem hæc Beatitudo sit consummatio sacrificii hoc sacrificium « vere et active æternum est dicendum. »

2. Cf. DE LA TAILLE, *o. c.*, p. 132.

Enfin, d'après l'Épître aux Hébreux, Jésus est constitué, consacré prêtre par l'Incarnation elle-même (v). Un tel sacerdoce est essentiellement inamissible, éternel. Les sacrements, le sacrifice eucharistique sont institutions du temps d'épreuve : symboles s'évanouissant devant la pleine lumière, moyens devenus inutiles dans le royaume de la sainteté. Mais le sacerdoce de Notre-Seigneur durera autant que Jésus lui-même. Certaines de ses fonctions célestes cesseront ; celles qui s'exerçaient à l'égard de l'Église d'ici-bas : réparer le péché, intercéder en notre faveur, consommer notre sainteté, enfin nous ouvrir le ciel et nous mettre en possession de l'héritage divin. Mais n'est-il pas d'autres fonctions supérieures, également rattachées au Sacrifice unique de la Croix, qui ne cesseront jamais ? Les fonctions transitoires étaient toutes à l'avantage de l'homme. Or, est-ce à l'homme que s'arrêtent le sacerdoce et le sacrifice ? Le prêtre est avant tout pour Dieu : « *in iis quæ sunt ad Deum* » ; et le sacrifice est pour la gloire de Dieu d'abord, pour l'utilité de l'homme ensuite. La consommation doit répondre à la nature même de la chose consommée. Puis donc que le Sacrifice de la Croix fut avant tout pour Dieu. sa consommation sera aussi pour Dieu avant tout, Jésus sera donc le Pontife éternel et consommera, au ciel, l'oblation du Calvaire, en offrant éternellement à Dieu ses adorations infinies et celles de son corps mystique, en cet état de gloire, qui est le fruit de la croix[1].

1. A la suite de ces inductions qui nous paraissent théologiquement fondées, nous essayions, dans les éditions précédentes, de trouver un

II

Dans saint Paul, nous trouvons toute une théologie sur le Sacrifice qui, vainqueur du péché et de la mort, se consomme dans la Résurrection et la Gloire éternelle de Jésus et de son corps mystique.

Peut-être, l'étude des sacrifices figuratifs aurait-elle pu déjà nous faire pressentir ce résultat de vie et de gloire céleste, auquel doit aboutir le Sacrifice parfait et efficace : car sous le symbolisme d'immolation ou de destruction des offrandes imparfaites, nous croyons découvrir comme une tendance et un effort vers une vie supérieure, libérée du péché et unie à Dieu. Ces lueurs prophétiques des rites impuissants nous acheminent vers la pleine lumière, révélée par saint Paul. Nous comprendrons mieux la glorieuse consommation, naturelle et nécessaire

argument direct dans le ch. VIII, 1-6, rapproché de IX, 23, 24 et de X, 19, 20. L'argumentation portait sur ce fait que, au ch. VIII, le Christ dans le Saint des Saints céleste est représenté comme le *ministre actif* du Tabernacle, non fait de main d'homme, c'est-à-dire est représenté *comme offrant ce Tabernacle*. Or, au ch. IX et X, selon l'allégorisme populaire chez les Juifs d'alors, ce Tabernacle non fait de main d'homme est identifié avec l'humanité sainte de Jésus, parce que par son immolation l'humanité a introduit Jésus dans le vrai Saint des Saints comme l'ancien Tabernacle introduisait le Grand-Prêtre dans le Saint des Saints de la Loi. — Et peut-être l'identification allégorique pourrait-elle se confirmer par Jean, II, 19, 20 ; Marc, XIV, 58 ; *I Cor.*, V, 1-9, VI, 16 ; *Eph.*, II, 20. Mais ces développements subtils rempliraient de longues pages sans résultats palpables. Il nous suffit donc d'indiquer la question aux chercheurs dans cette note. — Cf. DE LA TAILLE, o. c., 153, 154, sur le mot Temple appliqué et au sanctuaire matériel et au corps du Christ.

dans le Sacrifice parfait, après l'avoir vue présagée et comme poursuivie par la longue suite des oblations imparfaites mais préparatrices.

Qu'était donc ce présage de vie, latent sous les immolations antiques ?

La mort paraît bien avoir été le dernier mot de tous les sacrifices du passé. Après avoir répandu le sang des animaux, on brûlait leur chair, du moins en partie, pour consommer la destruction. Inefficaces pour expier le péché et renverser son empire, les victimes restaient à jamais sous la domination de la mort, fruit ou salaire du péché. Cependant, du sein même de cette mort, on croit voir se dégager un rayon de vie. Dans ces offrandes inefficaces, fatalement consommées dans la destruction, on croit percevoir une aspiration, un espoir, presque un commencement de vie supérieure, une vie glorieuse et divine en quelque sorte, naissant de la mort même. Ainsi, par exemple, en vertu de son immolation, la victime devient chose sacrée, sacrifiée, *sacra facta* ; tirée de l'ordre profane, elle est transportée dans le monde surnaturel. Ainsi, dans l'holocauste, en détruisant davantage la victime, le feu semble la faire plus sacrée, plus vivante dans la sphère surnaturelle : avec la fumée et le parfum de l'autel cette hostie est montée jusqu'à Dieu, symboliquement perdue et absorbée en lui. Ainsi encore, la chair des animaux, par cela seul qu'elle a été immolée, devient, dans le rite de la communion, un aliment sacré et vivifiant. Il y a vraiment une annonce, presque un germe de vie plus haute dans toute mort victimale. Dieu, l'auteur de la vie,

n'aurait pu se délecter dans un culte de mort absolue. Partout d'ailleurs, dans le monde physique, il se plaît à faire éclore les germes de vie sur la mort, *corruptio unius generatio alterius* ; et dans le monde moral, il couronne tout acte de mortification par un progrès de vie spirituelle. Il n'agréait les sacrifices de mort qu'en vue du sacrifice de vie. Inefficaces, les oblations antiques restaient substantiellement œuvres de mort, mais elles symbolisaient devant Dieu le Sacrifice efficace, vainqueur du péché, le sacrifice dont le dernier mot serait la destruction de la mort et de toute infirmité, « *stipendia peccati* », et partant la résurrection et la gloire.

Saint Paul, dans une révélation large et nette comme une thèse théologique, va éclairer et compléter ce symbolisme prophétique des rites anciens. En maints endroits, et spécialement dans le chapitre xv de la Première Épître aux Corinthiens, l'Apôtre rattache expressément la Résurrection et la Gloire céleste au Sacrifice efficace de la Croix comme une confirmation et une conséquence nécessaire, essentielle. Et s'il en est ainsi, la religion éternelle de Jésus, offrant au Père son humanité glorifiée avec tout le corps des bienheureux, nous apparaît légitimement comme un acte sacerdotal, en relation avec le Sacrifice infini de la Croix.



Et d'abord la résurrection et la glorification de Jésus lui-même se rattachent au Sacrifice efficace.

Lorsqu'il essaie de raffermir la foi des chrétiens en la vie future ou de les encourager dans la mortification, l'Apôtre ne s'appuie pas uniquement sur le mystère de la mort de Notre-Seigneur. Ordinairement il rapproche la Résurrection de la mort. Il unit même les deux mystères de telle sorte qu'il semble nous proposer le second comme la conclusion, le couronnement, ou plutôt la confirmation nécessaire du premier. Sa thèse est que nous devons compter pour notre propre résurrection et la vie éternelle sur la mort de Jésus, sacrifice de salut. Mais la mort de Jésus ne lui apparaît comme le vrai sacrifice du salut qu'en relation avec la Résurrection. Nos espérances se fondent sur la mort, parce que cette mort a abouti à la gloire. L'Apôtre dit expressément : le Christ est mort pour nos péchés et il est ressuscité pour justifier notre espérance d'être pardonnés et de devenir un jour les fils de Dieu, dans la gloire éternelle : « *Traditus* « *est propter delicta nostra et resurrexit propter* « *justificationem nostram...* » (Rom., IV, 1, 2).

Certains textes pourraient faire penser à une relation purement extérieure entre notre foi ou notre espérance et la Résurrection de Jésus. Le Maître avait annoncé ce grand miracle comme la preuve, la confirmation décisive de sa mission divine; si le miracle ne s'était pas accompli, la prédication des Apôtres serait fausse et notre foi serait vaine, c'est-à-dire, sans objet et sans fondement. Par exemple, quand saint Paul dit : « *Si autem Christus* « *non resurexit, inanis est ergo prædicatio nostra,*

« *inanis est et fides vestra : invenimur autem falsi* « *testes Dei...* » (I Cor., xv, 14, 15).

Mais si nous examinons tout ce chapitre de la Première Épître aux Corinthiens, ainsi que le contexte des divers autres passages qu'on pourrait citer, nous verrons que la relation entre la Résurrection et notre foi ou notre espérance en Jésus est plus profonde, plus intrinsèque, que celle qui existe entre notre croyance et les critères de la Révélation chrétienne. La Résurrection confirme notre foi et nos espérances, non pas simplement parce qu'elle confirme les affirmations du Christ sur sa mission ou sa personne, et par suite toute la prédication apostolique, mais aussi et surtout parce qu'elle confirme l'efficacité du Sacrifice de la Croix, l'accomplissement de l'œuvre de salut, la victoire de notre chef et la nôtre sur le péché et sur la mort. La gloire de la Résurrection n'est pas simplement un argument extrinsèque de la Révélation chrétienne, elle est comme un élément, une part de l'économie du salut ; elle se rattache au sacrifice lui-même, comme la conséquence et la confirmation nécessaire de son efficacité. Si bien, nous dit saint Paul, que si le Christ n'était pas ressuscité d'entre les morts, vain serait notre espoir de salut, car nous serions toujours avec nos péchés non pardonnés : « *Quod si Christus non resurrexit a mortuis, vana* « *est fides vestra, adhuc enim estis in peccatis vestris* « (I Cor., xv, 17).

Ce texte à lui seul nous donnerait la clef de toute cette belle théologie de saint Paul.

Nous avons tous péché en Adam et par ce péché la mort est entrée dans le monde : « *Per unum* « *hominem peccatum in hunc mundum intravit et* « *per peccatum mors... Regnavit peccatum in mortem.* « *Stipendia peccati mors* » (Rom., v, 12, 21 ; vi, 23). Courbée sous le joug du péché et de la mort, l'humanité ne peut lever vers la résurrection et le ciel un regard d'espérance tant qu'elle n'aura point trouvé une victime capable de briser cette double domination. Des siècles et des siècles, elle s'est affolée à la recherche de cette victime : sur tous les autels des flots de sang, des monceaux de chairs immolées. En vain. Toutes ces victimes resteront sous l'empire de la mort, parce qu'aucune n'a été assez forte, assez sainte pour détruire l'empire du péché.

Voici une victime nouvelle, Jésus, l'Agneau chargé des péchés du monde. Il meurt sur la croix : toute hostie du péché doit mourir, *stipendia peccati mors.* Mais s'il reste enseveli dans la mort, il n'aura été lui aussi qu'une hostie impuissante, comme toutes les victimes anciennes. S'il ne ressuscite point, si la mort domine sur lui pour jamais, c'est parce que lui-même n'aura pu vaincre le péché. Il nous laissera donc avec nos crimes inexpiés : « *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra,* « *adhuc enim estis in peccatis vestris.* » Ah ! si l'humanité avait compris ce grand mystère, quelle attente angoissée en ces trois jours où la victime du Calvaire resta au tombeau ! Toutes les espérances du monde étaient ensevelies avec Jésus. S'il ne sortait pas de ce tombeau, toutes nos espérances

y restaient avec lui, vaines, mortes à jamais. Mais Jésus est ressuscité : « *Surrexit Christus spes mea !* » Le péché et la mort sont vaincus. Nous sommes sauvés. Nous sommes sauvés par le sacrifice qui se consomme en la Résurrection. « *Absorpta est* « *mors in victoriâ. Ubi est mors victoria tua ? Ubi* « *est mors stimulus tuus ?... Deo autem gratias qui* « *nobis dedit victoriam per Jesum Christum* » (I Cor., xv, 54, 55) (Rom., vi, 6-9 ; Col., ii, 14, 15)[1].

Cette admirable doctrine, saint Paul la pousse plus loin, dans tous ces textes. Il chante la victoire complète, remportée sur le péché et la mort dans notre propre glorification, à la condition toutefois que nous saurons nous incorporer, par la Foi, le Baptême et l'immolation chrétienne, à la mort et à la Résurrection de Jésus (I Cor., xv, 26-57 ; Rom., vi, 1-5 ; Col., ii, 6-15). Certaines de ces

1. Les critiques de tous les partis font ressortir que pour saint Paul le Christ Sauveur est le Christ ressuscité. Il prêche « l'Évangile de la Résurrection ». Cf. p. e. Toy, *Judaism and christiniaty*, p. 281. — Rose O. P., *Etudes sur la théol. de S. Paul, Revue Biblique*, 1er juil. 1902, pp. 343-344. — Quant au ch. xv, I ad Cor., Prat l'interprète comme nous : « ...Si le Christ n'est pas ressuscité, le christianisme n'est que « mensonge. Vaine est la prédication des Apôtres... vain est la foi « des fidèles... Et quelles conséquences pour les chrétiens ! Vivants « ils restent plongés dans leurs péchés ; morts, ils sont perdus sans « ressource... Si Jésus n'est pas ressuscité, il n'est pas Sauveur. » *La théologie de S. Paul*, 1re part., 1920, pp. 158, 159. Voir dans le même sens la traduction et les notes dans *la Sainte Bible* de Crampon. — Voir aussi Mangenot, *La Résur. de J.-C., Revue pratique d'Apologét.*, 1908, vii, 170-172 (en volume, 1910). — Godet, *Com. sur la Ier Ep. aux Cor.*, ii, 343-346. — Tobac, *Le problème de la justification dans S. Paul*, Louvain, 1909. Il y a beaucoup à prendre dans Tobac ; sur le péché et la mort, pp. 75-97 ; sur la Résurrection victorieuse, pp. 178-184 ; sur notre incorporation vitale à la mort du Christ, p. 225-258. — Ladeuze, *La Résur. du Christ devant la critique contemporaine*, Paris, 1911, pp. 5, 6. — de La Taille, o. c., pp. 149, 150.

considérations vont se représenter tout à l'heure, quand nous parlerons de la glorification du corps mystique de Jésus ; les autres auront leur place dans la quatrième partie de ce Traité. Pour le moment, il nous suffit d'avoir établi que, dans la théologie de l'Apôtre, cet état glorieux qui commence à la Résurrection et se perpétue au ciel dans les adorations de l'éternité bienheureuse, se rattache au sacrifice efficace de la croix intimement, essentiellement, comme une confirmation et une consommation nécessaires.

Au matin de la Résurrection, le feu de la gloire céleste est tombé sur Jésus-Victime pour marquer que le sacrifice, accepté par Dieu et efficace contre le péché et la mort, était enfin réalisé. Ce feu divin a consumé notre hostie, non pour la détruire, comme le feu des anciens holocaustes, mais pour la vivifier et la transfigurer ; pour la dégager, l'épurer de toute ressemblance avec la chair de péché, de toute trace d'infirmité. Au jour de l'Ascension, au jour de son triomphe sacerdotal, notre Pontife est entré dans le vrai Saint des Saints avec son hostie glorieuse, « *introivit in ipsum cœlum* » (Hébr., IX, 24) ; il y est entré pour nous, « *ut appareat nunc vultui* « *Dei pro nobis* » (Hébr., IX, 24) ; il y est entré avant tout pour Dieu, en prêtre adorareur ; et, assis à la droite du Père, il a inauguré la fête éternelle de l'oblation de son humanité glorifiée par la croix. « *Talem habemus pontificem qui consedit in dextera* « *sedis magnitudinis in cœlis, Sanctorum minister* « *et Tabernaculi veri...* » (Hébr., VIII, 1, 2).

Nous ne saurons jamais l'excellence de cette

adoration que notre victime glorifiée offrit au Père, dès le premier instant de la Résurrection, et qu'elle continue toute l'éternité dans le Sanctuaire céleste. Du moins pouvons-nous concevoir cette adoration comme un acte sacerdotal, rattaché au Sacrifice de la Croix, et le consommant éternellement. En entrant dans le monde d'ici-bas, le Verbe incarné, le Christ, Prêtre-Hostie, s'était offert et livré tout entier au Père pour être sa victime. *Ecce venio.* En entrant dans le monde de la Gloire, au jour de la Résurrection, en entrant dans le Sanctuaire éternel, au jour de l'Ascension, toujours Christ, toujours Prêtre, il se livrait encore tout entier au Père pour l'adoration parfaite. Élevé en cet état d'adoration parfaite par son sacrifice sanglant, il s'est offert et il s'offrira éternellement comme l'hostie que la Gloire a enveloppée et consumée sur l'autel de la croix pour un holocauste sans fin[1].

1. On trouverait dans Mgr Gay, *Elévations sur la vie et la doctrine de N.-S. J.-C.*, t. II, 91e élév., de belles considérations sur les dispositions adoratrices de Jésus au sortir du tombeau.

— Pour l'ensemble de la question, cf. Condren, *Idée du sac. et du sacr. de J.-C.*, IIe p., ch. iv. — Olier, *Vie intér. de la S. Vierge*, l. II ; *Id.*, *Traité des S. Ord.*, l. III, ch. v ; *Id.*, *Explic. des cér. de la Gr. Messe*, l. VII, ch. ii et ch. v. Dans ce dernier chapitre, il y a de beaux développements sur « la Résurrection, témoignage que Dieu a agréé « le sacrifice de son Fils ». — Thomassin, *De Inc. Verbi*, l. X, ch. xi, n° 8, n° 13 ; et ch. xii, xiii, xiv — Giraud, *Prêtre et Hostie*, I, ch. xx.

Naturellement, nous maintenons les réserves faites contre les théories personnelles d'un sacrifice céleste proprement dit. Remarquons cependant en passant que Benoit XIV : *De Sacrificio Missæ*, l. II, ch. xi, n° 5, reproduit et approuve la théorie de Condren.

Sur toute la question du sacerdoce et du ministère de Jésus couronnés et glorifiés par la Résurrection qui consume l'Hostie et par l'Ascension qui l'introduit dans le Saint des Saints, devant la face du Père, voir de La Taille, *Mysterium Fidei*, pp. 132-146 : *De hostia per resurrectionem perfecta. — De sacerdotio per resurrectionem divinitus rato. — De connexione sacrificii cum ascensione.*

*
* *

Il nous reste à voir, toujours à l'école de saint Paul, comment notre propre résurrection et notre glorification éternelle se rattachent intimement au Sacrifice de la Croix, ou, en d'autres termes, comment, à la suite de son entrée dans le Sanctuaire céleste, Jésus-Pontife y introduit son corps mystique, pour réaliser toute l'efficacité du sacrifice vainqueur du péché et de la mort, et parfaire l'hostie glorieuse de l'éternelle adoration.

Dans cet hymne si vibrant à la victoire de Jésus sur la mort que chante saint Paul dans le chapitre quinzième de sa première Lettre aux Corinthiens, il associe notre résurrection à celle du Christ. « Si « le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, « vous êtes encore dans vos péchés... Mais le Christ » est ressuscité des morts ; il est les prémices de « ceux qui se sont endormis. Car puisque par un « homme est venue la mort, c'est par un homme « aussi que vient la résurrection des morts..., cha- « cun en son rang. Comme prémices le Christ... ; « ensuite ceux qui appartiennent au Christ... Puis « ce sera la fin quand il remettra le royaume à « Dieu et au Père, après avoir anéanti toute Prin- « cipauté, toute Puissance et toute Force... Le « dernier ennemi qui sera détruit, c'est la Mort... « Semé dans la corruption, le corps ressuscitera « incorruptible... Et lorsque ce corps mortel aura « revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole « qui est écrite : la mort a été engloutie dans la

« victoire. Où est ta victoire, ô mort ? Où est ton « aiguillon ? L'aiguillon de la mort, c'est le péché... « Grâces soient rendues à Dieu qui nous a donné « la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » (I Cor., xv, 17-57).

Ainsi « à la consommation des siècles, après que « le règne du péché sera détruit sur la terre..., alors « Jésus attaquera sa dernière ennemie, qui est la « Mort, tirant tous ses enfants d'entre ses mains. « *Novissima inimica destruetur mors*[1]. » Solidaires avec Jésus, le nouvel Adam, nous devons ressusciter en Lui et par Lui ; il est « la cause exemplaire », « les prémices » de notre résurrection, parce que par son Sacrifice il en est la cause méritoire. Seulement après notre résurrection, toute la ruine du péché sera réparée, la dernière de ses conséquences, la mort, aura été supprimée, et, dans les adorations glorieuses du ciel, en Jésus et par Jésus, Dieu reprendra tout son empire sur l'humanité restaurée : « *Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse* « *Filius subjectus erit ei qui subjecit ei omnia, ut* « *sit Deus omnia in omnibus* » (I Cor., xv, 28).

Voilà le dernier mot de la croix et du ciel : « *Ut* « *sit Deus omnia in omnibus* ». Pour que Dieu soit tout en tous ! Quelle magnifique conclusion : L'humanité glorifiée par le Sacrifice de Jésus, et offerte avec lui et par lui en hostie d'holocauste parfait, totalement, éternellement pour Dieu ! « *Ut tota* « *redempta civitas, hoc est, congregatio societasque* « *sanctorum universale sacrificium offeratur Deo*

1. Bossuet, *Sermon pour la Commém. des morts, sur la Résur. dernière.* Ex. — Cf. aussi Prat, o. c., 185-189.

« *per Sacerdotem magnum* » (S. Aug., *De Civ. Dei* x, vi). Qu'on entende, dans cette citation, le mot sacrifice au sens d'une adoration glorieuse rattachée à l'oblation de la croix, et présidée par Jésus, Pontife éternel du vrai Sanctuaire, et l'on aura la plus haute et la plus complète notion de la consommation du Sacrifice unique et infini, en même temps que la plus parfaite définition de la vie religieuse du ciel.

Les Docteurs du sacerdoce s'étendent longuement sur les merveilles de cette incorporation des saints à Jésus pour parfaire l'hostie de l'éternelle adoration : « Dieu, dit M. Olier, agira en son Église comme « en Jésus... et... l'ayant écrasée et anéantie comme « son Fils par la croix, il la consommera en Lui... ; « il l'enlèvera en Lui, en la Résurrection et l'Ascen- « sion universelle de tous les bienheureux qui s'en « iront en l'air et s'élèveront dans la gloire du ciel, « entrant dans le Paradis avec Jésus-Christ. Il « achèvera en cela le sacrifice qui s'était passé en « Notre-Seigneur, et fera ainsi de Lui et d'elle une « hostie totale et accomplie pour l'éternité de sa « gloire et la plénitude de sa louange[1]... » — « Nous « monterons au ciel, dit Bossuet, en Jésus-Christ,

1. Olier, *Explications des cérémonies de la Grand'Messe*, VIII, ch. v ; ch. viii ; *Id.*, *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, ch. i et ii ; *Id.*, *Lettres*, 9e et 380e. — Cf aussi Condren, *L'idée du sacerdoce et du sacrifice*, IIe et IIIe partie. — Cf. surtout Thomassin, o. c., l. X, ch. xiv. Malgré l'exagération des expressions, plusieurs fois déjà signalée, tout ce chapitre est admirablement beau. En voici le titre et les premières lignes : « *Christus post resurrectionem suam sacerdos tunc* « *maxime est, cujus holocaustum est ipsa Beatorum Ecclesia ex mor-* « *tuis suscitata.* » — « *Sanctorum... Ecclesia in cœlis beata æternum* « *Deo adoletur holocaustum, igne charitatis jugiter depastum... cujus* « *sacerdos æternus utique Xtus est, una ipse pariter victima, eodem* « *deflagrans igne. At ubi electi omnes resurrexerint, nulloque jam deficiet* « *suo membro corpus Christi... ea erit optima holocausti sempiterni* « *victima, idemque sacerdos victimæ suæ et victima sui sacerdotii Chris-* « *tus totus...* »

« et par Jésus-Christ ; il est notre chef et nous « sommes ses membres..., SA PLÉNITUDE ... « Quand nous entrons au ciel, c'est Jésus qui y « entre avec nous. « Celui qui vaincra, je le ferai « asseoir dans mon trône » (Apoc., III, 21). Voyez « que nous serons dans son trône, nous n'occuperons « avec Lui qu'une même place, nous serons, au « Ciel, comme confondus avec Jésus[1]. »

Cette incorporation glorieuse à Jésus sera éminemment active. Le mot qui exprime le mieux l'état des saints, le mot consacré est celui de VIE ÉTERNELLE, une vie religieuse intense, parfaite. Ils sont offerts au Père en Jésus et par Jésus, mais ils entrent activement dans cette offrande ; en Jésus et par Jésus ils chantent sans fin les louanges divines, ils prient, ils rendent grâces : c'est une vraie vie d'hostie dans l'adoration glorieuse autour de l'Agneau. Le Baptême nous a fait un peuple choisi, une race royale, sainte et quasi sacerdotale en Jésus-Christ, pour offrir par lui toute notre vie en hostie spirituelle : « *Et ipsi... sacerdotium sanctum, offerre spiri-* « *tuales hostias, acceptabiles Deo per Jesum Chris-* « *tum... ; vos autem genus electum, regale sacerdo-* « *tium, gens sancta, populus acquisitionis* » (I Pet., II, 5-9). — « *...Dilexit nos, et lavit nos a peccatis* « *nostris in sanguine suo et fecit nos regnum et* « *sacerdotes Deo et Patri suo* » (Apoc., I, 5, 6). C'est au ciel seulement, quand Jésus, par sa mort, nous aura reconquis, purifiés et consacrés dans l'union à Dieu, quand nous irons régner et adorer avec le Christ, Roi et Pontife, que ces belles prérogatives

1. BOSSUET, *Sermon pour l'Ascension*, fin du premier point (Vivès, X, p. 275). — Cf. encore BOSSUET, *Sermon pour la Fête de tous les saints.*

de notre Baptême seront pleinement réalisées : en Jésus, par Jésus, le Christ-Pontife, nous vivrons éternellement devant Dieu une vie d'hostie spirituelle, glorifiée par le Sacrifice de la Croix : « *Ut sit* « *Deus omnia in omnibus.* »

III

Pour conclure dignement ce chapitre de théologie céleste arrêtons-nous un moment à contempler le spectacle grandiose de vie religieuse que S. Jean entrevit dans le Sanctuaire éternel.

« Et je vis, dit saint Jean. Et voici qu'au milieu « du trône, et des quatre animaux et des vieillards, « un agneau était debout qui semblait avoir été « immolé. Et les quatre animaux et les vingt-quatre « vieillards... chantaient un cantique nouveau : « Vous êtes digne de recevoir le livre puisque vous « avez été immolé et vous nous avez rachetés pour « Dieu par votre sang »... Puis, j'entendis la voix « d'une multitude d'anges..., disant : « A celui qui « est assis sur le trône et à l'Agneau, louange, hon- « neur, gloire et puissance dans les siècles des « siècles. » Et les quatre animaux répondaient : « Amen ; et les vieillards, tombant prosternés, ado- « raient le Vivant des siècles. » (Apoc., v, 6-14.) « — « Je vis une foule innombrable de toute nation, « tribu et langue. Ils étaient debout devant le trône « et en présence de l'Agneau, vêtus de robes blanches, « et tenant des palmes à la main ; et ils disaient « d'une voix forte : « Salut à notre Dieu, qui est « assis sur le trône et à l'Agneau. » Et les anges... « se prosternèrent disant : « Amen, la louange, la « gloire, la sagesse, l'action de grâces, l'honneur,

« la force soient à notre Dieu pour les siècles des « siècles »... Et ceux qui sont vêtus de robes blan- « ches... sont ceux qui vinrent de la grande tribu- « lation, *et ils ont lavé leurs robes dans le sang de « l'Agneau. Voilà pourquoi ils sont devant le trône « de Dieu, et le servent jour et nuit dans son sanc- « tuaire.* » (Apoc., VII, 9-17).

Ainsi donc la lumière de la croix éclaire tout le passé de l'humanité et elle se projette sur l'éternel futur. Le Sacrifice de l'Agneau est trop grand pour s'achever ici-bas, pour s'achever jamais. Il se consomme éternellement par la vie religieuse du ciel. Dans les quelques passages en effet où le voile des symboles matériels est assez léger, assez transparent pour laisser entrevoir la réalité de la vie céleste, cette vie nous apparaît comme celle d'un corps d'adorateurs groupés autour de l'Agneau qui a été immolé.

Jésus, en quelques traits rapides, nous a peint le ciel comme un royaume et un banquet où nous partagerons la gloire et la joie de Dieu même « *Venite, benedicti, possidete regnum... Intra in « gaudium Domini tui...* » (Matth., XXV, 34, 23). « *Faciet illos discumbere et transiens ministrabit « illis* » (Luc., XII, 37). Rien de plus. Le Maître ne nous a pas révélé tout le mystère de la Jérusalem céleste. A saint Jean il était réservé de nous ouvrir une vue plus large, plus profonde sur ce mystère : « *Ecce ostium apertum in cœlo* » (Apoc., IV, 1). Nous serons certes infiniment heureux au ciel, assis, pour ainsi dire, à la table de Dieu même et servis par Lui, vivant de sa vie, enivrés du torrent de ses délices ; mais l'adoration sera la fin et même en un

sens le principe de cette félicité. Le ciel n'est le Paradis du bonheur que parce qu'il est le Temple de l'adoration parfaite. Le ciel n'est qu'un Temple, mais ce Temple est le sein de Dieu même : « *Dominus* « *enim Deus omnipotens Templum illius est, et Agnus* » (Apoc., XXI, 22). Les adorateurs de ce Temple sont les sauvés par le sang de l'Agneau ; et leur adoration, leur vie d'hostie se rattache toujours à la Croix. Car Jésus lui-même, l'hostie à jamais glorifiée de la croix, est le prêtre et aussi l'autel de cette religion éternelle du ciel[1].

Le Sacrifice de la Croix, préparé par tout le passé de l'Ancien Testament et même de l'humanité entière, se consommant dans les adorations éternelles du ciel, quel immense cycle de grandeur et d'amour ! Mais dans ce cycle les siècles présents ont aussi leur place par l'autel eucharistique. Dans le présent, il nous fallait la croix, et Jésus nous l'a donnée, comme un vrai et perpétuel sacrifice. Dans le présent, il nous fallait la croix, et Jésus nous l'a donnée, pour communier aux fruits et à l'esprit de sa Passion, pour manger l'hostie qui est pain de la vie éternelle à la condition d'être aussi principe d'immolation chrétienne. L'Ancien Testament, le Calvaire, l'Eucharistie, le Ciel, voilà le cycle entier du sacrifice : l'Ancien Testament aboutissant au Calvaire, le Calvaire nous élevant au Ciel, mais par l'Eucharistie.

---

1. Cf. DE LA TAILLE, o. c., pp. 153-164, « *De Christo altari æterno* »

QUATRIÈME PARTIE

Le Prolongement Eucharistique

Jésus, Souverain Prêtre, renouvelle, jusqu'à la fin des temps, dans l'Eucharistie, l'oblation de la Croix pour donner à son Eglise le sacrifice parfait, où elle s'offrira par Lui et avec Lui ; et pour faire communier les chrétiens à l'hostie qui les conduit à la consommation du Ciel, en les incorporant à la mort du Calvaire.

CHAPITRE PREMIER

LES RAISONS ET LE MODE DU PROLONGEMENT EUCHARISTIQUE

A la consommation éternelle du Sacrifice de la Croix, au ciel, doit répondre, sur la terre, un perpétuel renouvellement de ce sacrifice dans l'immolation mystique de nos autels.

I

Toute la vie religieuse de l'Église de la terre, comme celle de l'Église du ciel, doit se rattacher à la croix. « *Per Ipsum, et cum Ipso, et in Ipso...* « *omnis honor et gloria.* » Il n'y a désormais de vrai culte et d'adoration digne de Dieu que par Jésus, le Prêtre souverain du Sacrifice infini et unique. Mais tandis que la religion du ciel se rattache au Sacrifice de la Croix, comme une transformation ou consommation toute de gloire, la religion de la terre a encore besoin d'un réel renouvellement du sacrifice lui-même.

Au ciel, il n'est plus nécessaire, il n'est plus possible de renouveler le Sacrifice de la Croix, soit dans sa réalité sanglante, puisque Jésus ne peut plus mourir, « *jam non moritur, mors illi ultra non dominabitur* » (Rom., VI, 9) ; soit sous les symboles d'une

immolation mystique, puisque dans le royaume de la pleine lumière et du triomphe total sur le péché, s'évanouissent les symboles et les ombres de mort. L'assemblée des saints, libérée du mal et des infirmités terrestres, adore et communie dans le face à face de la vision intuitive, dans l'union directe de l'amour béatifique. Visible et glorieux, Jésus préside à cette adoration et à cette communion. Et, Pontife souverain, dans ce culte tout de lumière et de vie, il réalise éternellement la consommation naturelle et nécessaire du Sacrifice efficace de la Croix.

Sur la terre, ce n'est ni le lieu, ni le temps d'une consommation glorieuse. Le sacrifice lui-même doit se renouveler pour exprimer d'une manière sensible notre religion, unie aux adorations de Jésus, et pour nous appliquer les fruits de la Rédemption, particulièrement en nous faisant communier à l'hostie salutaire et divine.

L'oblation accomplie au Calvaire a suffi, et à l'infini, pour satisfaire et mériter ; mais elle ne saurait suffire pour exprimer et alimenter la vie religieuse de l'Église à travers les siècles. Jésus ne peut avoir abandonné son Église bien-aimée dans la pauvreté, dans la mort religieuse, sans autel pour le sacrifice, sans communion divinisante. Bien plutôt, c'est dans l'Église du Christ, la société parfaite d'ici-bas, que doivent se réaliser les figures et les prophéties du passé, annonçant le sacrifice quotidien et catholique, l'oblation toujours pure devant Dieu, l'hostie de grâce, vrai pain céleste des âmes communiantes. L'Église aura donc son autel, et sur cet autel une oblation quotidienne.

Cette oblation ne peut être que le Sacrifice désormais unique de la Croix, renouvelé chaque jour et en tout lieu, non dans la réalité de l'immolation sanglante à jamais impossible, mais sous la forme d'une immolation mystique, apte à exprimer les sentiments d'adoration et d'expiation des chrétiens, en union avec les hommages et les mérites de Jésus, leur chef ; apte aussi à nous faire communier au corps et au sang du Sauveur, pour nous incorporer à la croix et nous conduire enfin à la consommation glorieuse du ciel.

Ce renouvellement s'accomplit dans l'Eucharistie où par des prêtres, marqués de son caractère, agissant par son pouvoir et en son nom, Jésus lui-même s'immole mystiquement sous les apparences du pain et du vin[1].

1. « Si le Sacrifice de la Croix ne se renouvelait pas... de bonne foi « pourrions-nous dire, nous chrétiens, que nous avons un sacrifice ? « L'oblation du Calvaire serait nôtre en ce sens qu'elle nous vaudrait « le pardon de Dieu. Mais elle ne serait pour nous ni cette chose pré- « sente, ni cette chose prochaine que l'homme peut appeler sienne, « parce qu'il la voit et parce qu'il la touche. Et puis, il ne s'agit pas « seulement de rendre le sacrifice sensible en le rapprochant de nous, « il faut en appliquer le fruit à chacun de ceux pour qui Jésus a souffert. « Si l'immolation du Christ n'avait eu lieu que sur la croix, seule notre « prière, seul l'effort isolé de notre foi et de notre repentir, de notre « espérance et de notre amour, nous mettraient en contact avec cette « source de grâces et de vie divine dont il est dit qu'il faut s'y abreuver « ou mourir. »

« Tel est le sort des Protestants, parce qu'ils n'ont pas d'autel, « parce que l'immolation sanglante du Christ est séparée d'eux par « l'abîme chaque jour élargi des années et des siècles. Étrange con- « traste, les Juifs, les Païens, les Barbares même ont eu leurs sacri- « fices ; le Christ est venu ; il a donné au sacrifice sa forme parfaite, « il a montré en sa personne la vraie hostie, la vraie immolation. Et « la conséquence de ce perfectionnement serait de faire disparaître le « sacrifice ! Mais non, mais non, c'est impossible. Ceux qui comprennent

Tel est l'enseignement catholique défini et magnifiquement développé par le saint Concile de Trente : « Notre-Seigneur Jésus-Christ s'était offert à Dieu, « son Père, mourant sur l'autel de la croix pour « opérer notre rédemption éternelle. Mais par sa « mort son sacerdoce ne s'éteignait point. Aussi, à « la dernière Cène, la nuit où on le livrait, pour « laisser à son Épouse bien-aimée, l'Église, un sa- « crifice visible, tel que notre nature ou notre con- « dition humaine l'exige, un sacrifice qui représen- « terait et rappellerait jusqu'à la fin des siècles l'obla- « tion sanglante, accomplie à la croix, et qui nous « en appliquerait la vertu salutaire pour la rémis- « sion de nos péchés quotidiens, Jésus, se décla- « rant le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, « offrit à Dieu le Père son corps et son sang sous les « espèces du pain et du vin. Sous ces mêmes sym- « boles il se donna en communion aux Apôtres, « qu'il constituait alors prêtres du Nouveau Testa- « ment. Enfin, selon que l'Église l'a toujours com- « pris et enseigné, il commanda aux Apôtres et à « leurs successeurs dans le sacerdoce d'offrir ce

« ainsi l'œuvre du Christ la dénaturent. Cette œuvre est double. Il « y a une concentration, mais il y a aussi une évolution nécessaire... « Avant le Christ, l'humanité s'épuise en efforts stériles, elle accumule « les hosties imparfaites. Jésus vient, il réunit tous ces éléments « épars, il les concentre dans sa propre et suffisante immolation. C'en « est fait, il n'y a plus qu'un seul sacrifice. C'est celui qu'il faut mainte- « nant répandre et multiplier de l'Orient à l'Occident... Partout où « le nom de Jésus est annoncé, son autel est dressé ; c'est bien celui « de la croix, réellement renouvelé, rendu présent. Oui vraiment, nous « avons un autel... La Synagogue n'en avait que la figure ; nos frères « séparés n'en ont que le souvenir ; seule l'Église catholique en « possède la réalité, toujours actuelle, toujours féconde » D'HULST, *Carême de* 1893, 5e conf., pp. 169-173.

« même sacrifice, quand il dit : Faites ceci en mé-
« moire de moi... Et c'est là cette oblation pure,
« que l'indignité ou la malice des ministres ne sau-
« rait souiller et que le Seigneur annonçait devoir
« être offerte à la gloire de son nom chez tous les
« peuples et en tout lieu... C'est cette oblation que
« les divers sacrifices des Patriarches et de la Loi
« figuraient... Et puisque en ce divin sacrifice le
« même Christ est contenu et immolé mystiquement
« qui s'était offert d'une manière sanglante sur la
« croix,... la messe est vraiment propitiatoire
« (autant que latreutique)... Par ce sacrifice les
« fruits de la croix nous sont appliqués. Voilà
« pourquoi, selon la tradition apostolique, on l'offre
« non seulement pour les péchés, la peine, les satis-
« factions et toutes les nécessités des vivants, mais
« aussi pour ceux qui sont décédés dans le Christ,
« sans être pleinement purifiés » (Sess. XXII, ch. 1 et 2).

Il n'entre pas dans notre plan de développer les arguments d'Écriture ou de Tradition, sur lesquels repose ce dogme. Un simple rappel de preuves suffira.

En instituant l'Eucharistie, Notre-Seigneur dit : « Ceci est mon corps donné pour vous » (Luc, XXII, 19, 20 ; I Cor., XI, 24) ; « Ceci est mon sang de « l'Alliance, versé pour vous, pour la rémission « des péchés » (Matth., XXVI, 26 ; Marc, XIV, 22 ; Luc, XXII, 21 ; I Cor., XI, 25). Et ces paroles ne peuvent que s'entendre du corps et du sang de Notre-Seigneur réellement offerts en sacrifice pour

nous sous les apparences du pain et du vin. En effet, le corps et le sang violemment séparés, le corps livré ou donné pour nous, le sang répandu pour nous ou pour nos péchés, le sang scellant l'Alliance nouvelle, ce sont là tout autant d'expressions consacrées pour signifier un réel sacrifice. Or ces termes, quoique *foncièrement* applicables à la croix, doivent s'entendre ici *directement* du corps et du sang en tant que présents dans l'Eucharistie. Car le corps et le sang sont *en même temps* et sacrifiés et donnés en communion : « Prenez et mangez, ceci est mon corps pour vous ; buvez, ceci est mon sang de l'Alliance. » Bien plus, en saint Luc et en saint Paul, c'est le sang en tant que dans le calice qui est appelé le Testament : « Cette coupe est la nou« velle Alliance dans mon sang qui sera répandu « pour vous. » (Luc, XXII, 20 ; I Cor., XI, 25.) Il est donc incontestable que les paroles de Notre-Seigneur instituant l'Eucharistie signifiaient un vrai sacrifice, représentation et renouvellement de celui de la croix[1].

Ainsi le comprirent les Apôtres et les premiers disciples qui, suivant l'ordre du Maître, « *hoc facite* « *in meam commemorationem* » (I Cor., XI, 24, 25 ; Luc, XXII, 19), réitéraient la Cène pour *annoncer*, représenter le sacrifice de la mort du Seigneur. Et saint Paul, témoin de la foi et de la pratique de ces toutes premières générations, comparait, dans une argumentation rigoureuse, la table eucha-

1. Cf. LAGRANGE, *Evang. selon S. Marc*, 2e éd., pp. 353-358 ; *Ev. selon S. Luc*, pp. 544-549. — Cf. BATIFFOL, *Eucharistie*, 5e éd., pp. 129-133 ; 160, 161. — Cf. DE LA TAILLE, *Mysterium Fidei*, pp. 183-205.

ristique, l'hostie que nous y mangeons, le calice auquel nous buvons, à l'autel et aux victimes des sacrifices juifs ou païens (I Cor., x, 14-21)[1]. — Enfin, dans les plus anciens documents, Didaché, Épitres Ignatiennes, Justin, Irénée, Tertullien, Cyprien, la célébration eucharistique nous apparaît comme l'acte religieux par excellence, comme le vrai sacrifice chrétien, de plus en plus explicitement identifié avec l'oblation de la croix[2].

Donc sur l'autel eucharistique, sous les symboles du pain et du vin, par la vertu des paroles mêmes de Jésus, redites en son nom par ses prêtres-vicaires, est offert le sacrifice très réel du corps et du sang de notre Sauveur. Jésus, Prêtre éternel, renouvelle pour nous, mais sous un rite différent, le sacrifice de lui-même, accompli autrefois à la croix : « *Una* « *eademque est hostia, idem nunc offerens sacerdo-* « *tum ministerio, qui seipsum in cruce obtulit, solà* « *offerendi ratione diversâ* » (*Conc. de Trente*, Sess. XXII, ch. 2).

II

Pour exprimer cette différence de rite entre la la Croix et la Messe, le Concile, dans ce même chapitre, oppose immolation non sanglante avec oblation sanglante : « *In divino hoc sacrificio quod*

1. Cf. BATIFFOL, o. c., 92-98. — PRAT, *Théol. de S. Paul*, 1re p., 1920, p. 149-150.

2. Cf. BATIFFOL, o. c., pp. 6-76, p. 244, etc. — G. RAUSCHEN, *l'Eucharistie et la Pénitence aux six premiers siècles de l'Eglise*, Paris, 1910, 1re p., § 1. — DE LA TAILLE, *Myst. Fidei*, pp. 207-234.

« *in Missâ peragitur, idem ille Christus continetur* « *et incruente immolatur qui in arâ crucis semel* « *seipsum cruente obtulit...* » Les théologiens emploient cette expression équivalente : sur la croix le corps et le sang de Jésus étaient réellement séparés, sur l'autel ils ne le sont que mystiquement.

Une brève explication de ces formules : « immolation non sanglante » — « immolation mystique », nous aidera à mieux saisir le mode dont le sacrifice de la croix est renouvelé sur nos autels.

Immolation mystique n'est pas synonyme de sacrifice purement supposé et partant nul. Il y a dans l'immolation non sanglante ou mystique de Jésus Eucharistie quelque chose de réel, de *très réel sous le rapport du sacrifice*, quoique le corps et le sang de notre Sauveur ne soient pas réellement séparés. En effet, le sacrifice est essentiellement un acte du culte public : il n'y a de sacrifice réel que là où il y a offrande et immolation sensiblement manifestées. Lors donc, qu'en vertu du miracle de la Transsubstantiation, Jésus, notre Victime, n'est sensiblement présent que sous les apparences du pain et du vin, il ne peut être offert et immolé en réel sacrifice qu'autant qu'il apparaît sous les symboles mystiques. En vertu des paroles du prêtre, le corps et le sang sont sensiblement représentés comme séparés : devant son Église, Jésus apparaît dans un état de mort. Et cela suffit pour rappeler et représenter à Dieu pour nous la valeur infinie de la croix, avec les adorations actuelles de Jésus ; cela suffit pour signifier et représenter devant Dieu les hommages et les expiations de

l'Église dont Jésus est le chef religieux et la victime officielle ; cela suffit donc pour constituer un très réel sacrifice.

Quelques théologiens — De Lugo et Franzelin sont les plus connus[1] — croient nécessaire d'ajouter à ce symbolisme de mort une certaine altération ou diminution, réellement subie par Jésus lui-même, du moins en quelque sorte. Par immolation mystique, ils entendent non seulement cette présentation de Jésus sur l'autel sous une apparence de mort, le corps sous les espèces du pain, et le sang sous les espèces du vin, mais encore et surtout un certain mode d'être, où le corps de Jésus serait comme enfermé et enseveli sous les étroites proportions de l'hostie, un certain mode d'être où l'exercice de la vie organique de ce corps serait comme entravé et suspendu d'une façon rappelant l'état du cadavre, bien que toutefois cette vie, épanouie au ciel, subsiste toujours radicalement même dans l'Eucharistie, en vertu de l'immortalité glorieuse. Ces théologiens pensent que le dogme de la Transsubstantiation entraîne et que l'essence d'un sacrifice réel exige ce *status declivior*, cet état d'infériorité où Jésus serait privé de quelqu'un de ses actes, de quelqu'une de ses perfections célestes. Mais en fait, le dogme révélé n'est aucunement solidaire de ces interprétations d'École. La foi. de loin ou de près, ne semble ni les imposer, ni même les

1. Lugo, *De Venerabili sacramento*, Disp. xiv, sect. 5. — Franzelin, *De S. S. Euch. Sacram. et Sacrif.* Th. xvi. Pour plus de noms et de détails Cf. Rauschen, *L'Euch. et la Pénit.* 1re p. s. 4e, nn. 1, 2, 3.

autoriser. Et nous pourrions demander à ces théologiens comment ils concilient cet état d'infériorité réelle, infligée à Jésus, avec l'impassibilité et l'unité de son corps ressuscité ? — comment ils voient l'essence du sacrifice, acte du culte public, nécessairement extérieur, dans cette diminution ou altération, qui, si elle existe, est totalement invisible pour nous ? — comment surtout ils voient dans cette privation de la vie organique une image directe, une représentation formelle de l'immolation sanglante de la croix ? S'il fallait expier et mériter à nouveau devant Dieu, sur l'autel eucharistique, on comprendrait à la rigueur que Jésus « *dût réellement sacrifier quelque chose de lui-même* », souffrir, être amoindri en son corps ou en son âme. Resterait toujours à concilier cela avec l'état de gloire parfaite ; et la conciliation paraît difficile. Mais puisque l'œuvre d'expiation et de mérite a été consommée à la croix, nous n'avons besoin désormais que d'un rite sacrificiel, apte à rappeler, à représenter au Père, pour nous, la valeur infinie de cette oblation initiale, et à symboliser nos propres adorations et expiations.

Nous ne pouvions complètement ignorer ces opinions d'École, que certains défendent et propagent au nom même de la piété[1]. Mais la piété chrétienne, encore moins la piété sacerdotale ne se nourrit pas de dires humains. A notre piété, comme à notre croyance, suffit la parole divinement

1. Cf. *Méthodes et formules pour bien entendre la messe*, p. 50-53. — Cf. Tesnières, *Somme de la Prédication Eucharistique*, Ire p., 4e conf. — Cf. Buathier, *Le sacrifice dans le dogme cath.*, 1913, pp. 122-130.

révélée. Or la révélation divine ne nous apprend que ceci sur l'immolation mystique de l'Eucharistie : il s'opère sur nos autels un vrai sacrifice latreutique et propitiatoire, un sacrifice, renouvellement ou représentation de la croix, un sacrifice où Jésus est immolé d'une manière non sanglante, en vertu des paroles mêmes de la consécration, qui le rendent sensiblement présent sur l'autel, comme mort, le corps d'un côté, le sang de l'autre. « N'en disons pas davantage : car tout le reste est incompréhensible et n'est vu que de celui qui l'a fait[1]. »

1. Cette belle expression est de Bossuet. Son génie croyant s'est épris de la simplicité de cette immolation mystique du sacrifice chrétien et il s'est complu à l'exalter : « Je vois un autel, on va offrir un « sacrifice, le sacrifice des chrétiens... Où est donc l'appareil du sacri- « fice ? Où est le feu ? où est le couteau ? où sont les victimes ? On « offrait aux faux dieux mêmes des hécatombes, c'est-à-dire des bœufs « par centaines : je ne vois rien de tout cela. Quelle simplicité du « sacrifice chrétien ! Je ne vois qu'un pain sur l'autel... un peu de « vin dans le calice. Il n'en faut pas davantage pour faire le sacrifice « le plus saint, le plus auguste, le plus riche qui se puisse imaginer. « Mais n'y aurait-il point de chair, n'y aurait-il point de sang dans ce « sacrifice ? Il y aura de la chair, mais non point de la chair des ani- « maux égorgés ; il y aura du sang, mais le sang de Jésus-Christ ; et « cette chair, et ce sang seront mystiquement séparés. Et d'où viendra « cette chair, d'où viendra ce sang ? Il se fera de ce pain et de ce vin ; « une parole toute-puissante viendra qui de ce pain fera la chair du « Sauveur, et de ce vin fera son sang... O Dieu, ils sont sur l'autel, ce « même corps, ce même sang, ce corps donné pour nous, ce sang ré- « pandu pour nous... Ils sont séparés, oui, séparés ; le corps d'un « côté, le sang de l'autre ; la parole a été l'épée, le couteau tranchant « qui a fait cette séparation mystique... Jésus est ressuscité... il ne « meurt plus. Mais pour imprimer sur ce Jésus qui ne meurt plus, le « caractère de la mort qu'il a véritablement soufferte, la parole vient « qui met le corps d'un côté, le sang de l'autre, et chacun sous des « signes différents : le voilà donc revêtu du caractère de sa mort, ce « Jésus, autrefois notre victime par l'effusion de son sang, et encore « aujourd'hui notre victime, d'une manière nouvelle, par la séparation « mystique de ce sang d'avec ce corps... N'en disons pas davantage,

Dans les chapitres qui vont suivre, sans plus nous arrêter aux controverses et aux questions d'École, nous développerons le dogme de notre sacrifice eucharistique : la croix, renouvelée sous la forme d'une immolation mystique, pour exprimer et offrir nos adorations et expiations, unies aux adorations et expiations infinies de Jésus : la croix, renouvelée sous la forme d'une immolation mystique, pour nous faire communier à l'hostie du salut.

« car tout le reste est incompréhensible, et n'est vu que de celui qui « l'a fait » *Méditations sur l'Evangile*, Cène, 1re partie, 57e jour.

Cf. encore Bossuet, *Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse* (Vivès, xiii, p. 87). — *De la Communion sous les deux espèces* (Vivès, xvi, p. 304). — *Explication des prières de la Messe*, n° 20 (Vivès, xvii, p. 29). — *Lettres à Ferry*, I, IV (Vivès, xvii, p. 313).

Sur cette question, pleinement dans le sens de Bossuet, voir E.-E. card. Billot, *De Euch.*, p. 611, 651. — Hedley, *The Holy Eucharist.*, London, 1907, ch. ix, pp. 156-172. — Card. Mercier, *Retraite pastorale*, 1910, pp. 256-251.

Dans *Mysterium Fidei*, M. de La Taille, pp. 306-317, expose et réfute l'opinion excessive de Lugo, Raynaud, Franzelin ; mais il s'attaque aussi à l'opinion de Billot, comme péchant par défaut et ne sauvegardant pas *la réalité* du sacrifice eucharistique. Il voudrait voir l'essence de ce sacrifice dans la consécration en tant que, sans introduire aucune altération réelle dans le Christ, elle le rend présent sur l'autel non seulement sous un symbolisme de mort, mais encore avec une vraie propriété victimale intrinsèque : « *ea lege ut ex sacrificio* « *dominico permanserit in Christo proprius intrinsecusque hostiæ con-* « *summatæ status : quam hostiam penes nos sit offerre Deo conse-* « *crantes* », p. 317. — Mais, si cet état d'hostie signifie *réellement* quelque chose, il signifie que le Christ est offert avec les mérites et en souvenir de sa Passion ; et certes ni Bossuet, ni Billot n'oublient cela ; mais cela va sans dire.

CHAPITRE II

LE SACRIFICE DE L'ÉGLISE

Dans l'Eucharistie Jésus renouvelle l'oblation de la croix pour donner à son Église le sacrifice parfait où elle s'offre elle-même par Lui et avec Lui.

I

La messe est, comme la croix, le sacrifice de Jésus. Mais il y a dans la messe un aspect nouveau, qui ne pouvait se réaliser à la croix : l'union de l'Église avec Jésus, l'Église offrant le sacrifice avec Jésus-Prêtre, l'Église s'offrant en sacrifice avec Jésus-Victime.

Certes, avant tout, le sacrifice eucharistique doit nous apparaître comme le sacrifice de Jésus lui-même. Là est toute sa valeur foncière et substantielle devant Dieu. Le Concile de Trente insiste tout particulièrement sur cette pensée : il y a le même prêtre et la même victime sur nos autels et sur la croix, donc il y a la même vertu de propitiation. (Sess. XXII, 2.) « Dans la consécration, « le corps et le sang sont mystiquement séparés. « parce que Jésus-Christ a dit séparément : ceci « est mon corps, ceci est mon sang ; ce qui exprime

« une vive et efficace représentation de la mort « violente qu'il a soufferte. Ainsi le Fils de Dieu est « mis sur la sainte Table en vertu de ces paroles, « revêtu des signes qui représentent sa mort... : « et cette action religieuse porte avec soi la recon- « naissance de la souveraineté de Dieu, en tant « que Jésus présent y renouvelle et perpétue, « en quelque sorte, la mémoire de son obéissance « jusqu'à la mort de la croix ; si bien que rien ne « lui manque pour être un vrai sacrifice. On ne « peut douter que cette action... ne soit d'elle- « même agréable à Dieu, et ne l'oblige à nous regar- « der d'un œil plus propice ; parce qu'elle lui remet « devant les yeux son Fils même sous les signes de « cette mort par laquelle il a été apaisé[1]. »

Nous ne saisirions pas cependant tout le sens, toute la portée du sacrifice eucharistique, si nous le considérions uniquement comme une pure et simple reproduction de la croix. Il y a dans l'Eucharistie quelque chose de spécial, de nouveau, quelque chose de surajouté à la croix, pourrions-nous dire : c'est l'intervention de l'Église. A la croix, l'Église n'avait pas de rôle actif ; elle naissait formellement de ce sacrifice, « *Christus* « *dilexit ecclesiam et seipsum tradidit pro ea ut illam* « *sanctificaret... ut exhiberet ipse sibi gloriosam...* » (Eph., v, 25-27) ; le sacrifice était offert pour elle,

1. Bossuet, *Exposition de la doctrine catholique sur les matières de controverse* (Vivès, xiii, pp. 87-88).

Cf. encore Bossuet, *Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe à un nouveau catholique*, nos 20. 22 (Vivès, xvii, 29, 30, 31) et *Méditations sur l'Evangile*, Cène. 1re p., 59e jour.

mais elle ne pouvait ni coopérer à l'offrir avec Jésus ni s'offrir elle-même à lui. Peut-être cependant la présence de Marie et du groupe fidèle au pied de la croix présageait-elle la place et le rôle futur de l'Église dans l'oblation chrétienne. Toujours est-il que maintenant l'Église a sa part active dans le sacrifice. Non seulement elle offre ce sacrifice par l'intermédiaire des prêtres, qui en un sens sont ses ministres à elle, ses représentants comme ceux de Jésus ; non seulement elle offre elle-même avec eux l'hostie infinie ; mais encore elle se met sur l'autel, pour ainsi dire, à côté de Jésus-Hostie pour s'offrir, s'immoler en Lui et par Lui. « Lorsque « nous considérons ce qu'opère Jésus dans ce mys- « tère, et que nous le voyons, par la foi, présent « actuellement sur la sainte table avec ces signes « de mort, nous nous unissons à lui en cet état : « nous le présentons à Dieu comme notre unique « victime et notre unique propitiateur par son « sang, protestant que, nous, nous n'avons rien à « offrir à Dieu que Jésus-Christ et le mérite infini « de sa mort. Nous consacrons toutes nos prières « par cette divine offrande ; et en présentant Jésus- « Christ à Dieu, nous apprenons en même temps « à nous offrir à la majesté divine en Lui et par « Lui, comme des hosties vivantes[1]. »

Bossuet parlait ainsi dans son *Exposition de la doctrine catholique*, un livre spécialement destiné à expliquer notre dogme aux Protestants, et dont, disait-il, il avait « *pesé toutes les syllabes* ». Nous

1. BOSSUET, *Exposition*... ut supra...

n'avons donc pas à craindre de nous égarer ou d'exagérer en répétant après lui que, dans son sacrifice, l'Église offre Jésus à la majesté divine et qu'elle s'offre en Jésus et par Jésus, comme une hostie vivante. Évidemment, nous ne prétendons pas que l'Église soit proprement, formellement prêtre ou victime dans le sacrifice eucharistique, ni qu'elle doive ou puisse parfaire en quelque chose la valeur de l'Hostie infinie. Le seul prêtre eucharistique est Jésus, ou le ministre agissant en sa personne. La seule victime, réellement présente sur l'autel, est Jésus mystiquement immolé. Toute la vertu substantielle, latreutique ou propitiatoire, de la messe vient de Jésus et de sa croix. Mais puisque Jésus ne renouvelle l'oblation du Calvaire que pour son Église, « *ut dilectæ sponsæ ecclesiæ visibile... relin-* « *queret sacrificium, quo cruentum illud, semel in* « *cruce peragendum, repræsentaretur*[1], » il faut bien que l'Église s'intéresse et s'unisse à cette rénovation par ses dispositions intérieures, plus encore que les antiques sociétés religieuses ne devaient s'intéresser et s'unir à leur sacrifice. Il faut bien qu'elle ait l'intention d'adorer par Jésus et avec Jésus, son prêtre officiel. Il faut bien qu'elle s'offre et s'immole spirituellement par Jésus et avec Jésus, sa victime officiellement substituée. Voilà ce que nous voulions exprimer en disant que la messe est le sacrifice chrétien ; et que l'Église elle-même doit offrir Jésus et s'offrir avec Lui[2].

1. Conc. Trid., Sess. XXII, cap. I.

2. Rappelons ce texte typique, attribué à saint Augustin dans Bourdaloue, *Serm. sur le sacrif. de la messe* : « Cum sit Christus Ecclesiæ

II

Cette vérité ressort — soit des espèces sacramentelles et de la formule des prières liturgiques, — soit de la doctrine générale du sacrifice, appliquée à l'Eucharistie — soit enfin de la signification pratique du symbolisme d'immolation sous lequel Jésus apparaît sur nos autels.



Les espèces sacramentelles, ce pain, ce vin, formés de mille grains broyés, mêlés et unifiés, ce pain et ce vin, aliments de vie, figurent clairement l'immense société des âmes, réunie et offrant sa vie dans le sacrifice. De même les prières liturgiques où le prêtre parle du sacrifice des fidèles, de l'oblation de la famille chrétienne et du peuple saint,

« caput et Ecclesia corpus Christi, tam ipsa per ipsum quam ipse per « ipsam debet offeri. » — Le D[r] Fr. S. Renz, *Die Geschichte des Messopferbegriffs*, etc., 1902, essaie de montrer que, dans la tradition patristique et scolastique, l'idée « des membres offerts avec et par Jésus, leur chef » est capitale dans le concept du sacrifice eucharistique. — Cf. *Revue d'Hist. Ecclés.* de Louvain, janv. 1906, p. 72. — En tout cas, nous pouvons signaler la grande place occupée dans tout le IV[e] l. de l'*Imitation de Jésus-Christ* par l'idée de l'oblation et de la résignation de nous-mêmes au Père par et avec Jésus. Cf. *l'Imitation de Jésus-Christ Introduction à l'union intime avec Dieu* par le P. Dumas, S. M., 2[e] éd., 1913, pp. 203-510. — Cf. Planus, *Pages d'Evangile*, III, VII, p. 120-141 : La place du peuple chrétien dans la Liturgie de la messe. — Cf. Buathier, *Le sacrifice dans le dogme catholique et la vie chrétienne*, 8[e] éd., *passim*. — Cf. card. Mercier, *Retraite past.*, pp. 289-295 : *Missa pro populo*. — Cf. Batiffol, *Leçons sur la messe*, 3[e] éd., 1919, Dern. Leç. : La messe de paroisse.

où il demande à Dieu d'agréer notre offrande, de la regarder d'un œil propice et de daigner la bénir, toutes ces formules nous disent la part active et la place de l'Église avec Jésus, son Prêtre et sa Victime, à l'autel eucharistique.

« L'Église qui offre le pain et le vin pour en « faire le corps et le sang, et qui ensuite offre encore « ce corps et ce sang après qu'ils sont consacrés, « ne le fait que pour accomplir une troisième obla- « tion, par laquelle elle s'offre elle-même... L'an- « cienne cérémonie où chacun portait lui-même son « oblation, c'est-à-dire son pain et son vin, pour « être offerts à l'autel, confirme cette vérité. Car « outre qu'offrir à Dieu le pain et le vin dont notre « vie est soutenue, c'est la lui offrir elle-même « comme chose qu'on tient de lui et qu'on veut lui « rendre ; les saints Pères ont remarqué dans le « pain et dans le vin un composé de plusieurs grains « réduits en un et de la liqueur de plusieurs raisins « fondus ensemble ; et ils ont regardé ce composé « comme une figure de tous les fidèles réduits en « un seul corps pour s'offrir à Dieu en unité d'es- « prit... Quoique cette cérémonie d'offrir en parti- « culier son pain et son vin ne subsiste plus, le « fond en est immuable ; et nous devons entendre « que ce sacrifice doit en effet être offert par tous « les fidèles à l'autel, puisque c'est toujours pour « eux tous que le prêtre y assiste. »

« Mais lorsque les dons sont consacrés et qu'on « offre actuellement à Dieu le corps présent du « Sauveur, c'est une nouvelle raison de lui offrir « de nouveau l'Église qui est son corps en un autre

« sens, et les fidèles qui en sont les membres. Il « sort du corps naturel de notre Sauveur une im- « pression d'unité pour assembler et réduire en un « tout le corps mystique ; et on accomplit le « mystère du corps de Jésus-Christ, quand on unit « tous ses membres pour s'offrir en Lui et avec Lui « (*Unde et memores, nos servi tui sed et plebs tua* « *sancta*...). Ainsi l'Église fait elle-même une partie « de son sacrifice : de sorte que ce sacrifice n'aura « jamais sa perfection tout entière qu'il ne soit « offert par des saints. Voilà une claire résolution « de toute la difficulté, s'il y en avait une » (dans ces formules où nous demandons à Dieu de daigner regarder notre offrande d'un œil propice, la bénir..., etc.). « Car il y a, dans ce sacrifice, Jésus- « Christ qui est offert, et il y a l'homme qui l'offre ; « le sacrifice est toujours agréable du côté de Jé- « sus-Christ qui est offert : il pourrait ne l'être pas « toujours du côté de l'homme qui l'offre, puisqu'il « ne peut l'offrir dignement qu'il ne soit lui-même « assez pur pour être offert avec lui... C'est visi- « blement le sens de cette prière : Nous vous offrons « ô Seigneur, le pain de vie, le calice du salut, « que nous vous prions de regarder d'un œil pro- « pice et les recevoir comme vous avez reçu les « présents de votre serviteur, le juste Abel, et le « sacrifice de notre père Abraham, et le saint sacri- « fice, l'hostie sans tache que vous a offerte Mel- « chisédech, votre souverain sacrificateur... Et « on a raison de demander que, comme les dons « sont agréables, les prières qu'on offre avec eux, « et, pour ainsi dire, sur eux, le soient aussi, comme

« l'étaient celles d'Abel et des autres saints qui ont « levé à Dieu des mains innocentes, et lui ont « offert leurs dons avec une conscience pure. Car « la perfection de ce sacrifice n'est pas seulement « que nous offrions et recevions des choses saintes ; « mais encore que nous qui les offrons et qui y « participons, soyons saints... »

(De même) « pour entendre le fond de cette « prière : *supplices te rogamus, omnipotens Deus,* « *jube hæc perferri per manus sancti Angeli tui in* « *sublime altare tuum...*, il faut toujours se souvenir « que ces choses dont on y parle sont à la vérité « le corps et le sang de Jésus-Chrsit ; mais qu'elles « sont ce corps et ce sang avec nous tous, et avec « nos vœux et nos prières, et que tout cela ensemble « compose une même oblation, que nous voulons « en tout point rendre agréable à Dieu, et du côté « de Jésus-Christ qui est offert, et du côté de ceux « qui l'offrent, et qui s'offrent avec lui. Dans ce des- « sein, que pouvait-on faire de mieux que de « demander la société du saint Ange qui préside « à l'oraison, et, en lui, de tous les saints compa- « gnons de sa béatitude... Nous devons donc nous « unir avec eux tous, avec eux nous élever à ce « sublime autel de Dieu ; car c'est nous, dans la « vérité, qui devons y monter en esprit. Nous y « élevons, nous y portons, pour ainsi dire, Jésus- « Christ avec nos vœux et nous-mêmes, lorsque « élevés au-dessus du monde et unis aux bienheu- « reux esprits, nous ne respirons que les choses « célestes ; car il faut encore entendre ici que Jésus- « Christ ne vient à nous qu'afin de nous ramener à

« lui dans sa gloire. Nous le regardons sur l'autel :
« mais ce n'est pas en lui comme sur l'autel que
« notre foi se repose entièrement ; nous le contem-
« plons dans sa gloire, dont il vient à nous, sans la
« quitter, et où aussi il nous élève ; afin qu'étant
« avec lui à l'autel céleste, nous en sentions décou-
« ler sur nous toutes les bénédictions et grâces
« spirituelles par le même Jésus-Christ Notre-
« Seigneur[1]... »

*

* *

Plus énergiquement encore que les espèces sacramentelles et que les formules liturgiques, la doctrine générale du sacrifice, appliquée à l'Eucharistie, impose à l'Église la loi de s'unir à Jésus, son Prêtre et sa Victime, pour réaliser le parfait sacrifice chrétien.

Rappelons-nous la notion primordiale du sacrifice, tel que l'histoire nous le révèle dans toute l'antiquité religieuse. C'était un acte du culte public, où par l'intermédiaire du prêtre, délégué au nom de tous aux sacrés ministères, une victime, officiellement substituée à la société, était immolée à sa place pour exprimer devant Dieu ses sentiments d'adoration et d'expiation. Le sacrifice, comme acte de culte, n'avait de valeur devant Dieu que par la religion et le repentir des âmes qu'il était censé

1. Bossuet, *Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe à un nouveau catholique*, n. 36-37, etc. (Vivès, xvii, p. 42). — Cf. aussi de La Taille, *Mysterium Fidei*, pp. 343-347 « *De adstantibus ut offerentibus* ».

symboliser. La société devait spirituellement s'unir à sa victime et s'offrir avec elle, pour la rendre digne et acceptable aux yeux du Très-Haut. Donc dans tout sacrifice, sous le rite extérieur, se cachait une réalité spirituelle qui en faisait le prix. Certes il n'en est pas de notre hostie comme des offrandes antiques ; elle a par elle-même sa valeur religieuse, une valeur infinie. Il n'y avait pas sur la croix, il n'y a pas sur nos autels un pur symbole matériel des adorations et expiations humaines. Jésus, notre hostie, est l'adorateur par exellence ; et son sang vaut surabondamment la rédemption du monde. Et cependant, *selon les lois de la vie religieuse des sociétés*, l'oblation eucharistique serait incomplète, elle n'aurait pas devant Dieu toute sa plénitude et, pour ainsi dire, tout son effet de sacrifice chrétien, si l'Église, le corps mystique de Jésus, ne s'unissait pas à lui dans son offrande. L'Église n'avait pu entrer activement dans l'oblation accomplie à la croix : elle en naissait comme société chrétienne. Mais déjà, par une anticipation toute d'amour, à cette société naissante Jésus avait préparé les moyens et imposé la loi de s'unir à l'oblation infinie : sous les apparences eucharistiques il avait fait de la croix le sacrifice actuel, officiel des chrétiens ; et désormais dans ce sacrifice l'Église devait avoir une place marquée, un rôle nécessaire. Elle doit mettre son âme sur l'autel et unir aux hommages et aux satisfactions de Jésus ses dispositions adoratrices et pénitentes. Alors, mais alors seulement, la loi de la vie religieuse des sociétés est observée, les intentions du Christ dans l'institution eucharistique sont pleinement réalisées, le sacrifice chrétien est

parfait, parce que par Jésus et avec Jésus, l'Église, son corps mystique, s'offre en hostie vivante.



Le symbolisme d'immolation sous lequel Jésus apparaît sur nos autels, confirme encore et précise cette loi d'union.

Sur l'autel eucharistique, Jésus apparaît mystiquement immolé ; il y apparaît, pour ainsi dire, encore avec sa croix. Et suivant le symbolisme de ce rite de mort, nous devons, dans notre sacrifice, nous unir à notre victime en entrant dans des sentiments d'immolation spirituelle. Cette mort apparente de notre chef appelle le corps mystique, comme la part de la victime chrétienne sur laquelle la croix a maintenant à exercer son œuvre d' immolation vivifiante. Sur Jésus lui même cette œuvre est achevée : le crucifiement l'a transformé pour jamais en hostie de gloire, dans le Sanctuaire céleste. Sur le corps des bienheureux, libérés du péché, consommés en sainteté et incorporés à l'adoration éternelle, cette œuvre est également achevée. Au sein de la religion parfaite du ciel, c'est seulement dans ses effets de résurrection et de gloire que la croix survit et reparaît. Mais, ici-bas, dans la région du péché, de la sanctification laborieuse et de la religion imparfaite, la croix doit encore apparaître et s'exercer dans toute son action immolante. Ce qu'elle a opéré sur Jésus et sur les saints, elle doit maintenent l'opérer sur nous. A cette fin, notre Victime officielle est offerte sur l'autel sous une apparence d'immolation ; elle rappelle la croix pour nous

l'imposer ; elle nous invite, nous oblige à unir à son offrande nos labeurs de chaque jour, nos luttes pour crucifier notre chair avec ses vices et ses convoitises. Alors la vertu de la croix, latente sous le symbolisme des rites, pénétrera, élèvera nos immolations personnelles. Alors avec le chef — en réalité ressuscité et glorieux — mais immolé mystiquement, les membres offriront leurs souffrances pour parfaire l'hostie d'ici-bas. Quel beau spectacle présenterait l'Église, si tous les chrétiens comprenaient ainsi cette loi de leur sacrifice ! Au ciel, tous les saints autour de Jésus, Prêtre éternel, dans le Sanctuaire de sa gloire, forment une hostie d'adoration bienheureuse ; sur la terre, autour de Jésus apparaissant comme mort, tous les chrétiens spirituellement immolés, devraient former une hostie d'adoration expiatrice. Qu'il en soit ainsi de nous tous, ô mon Dieu, qu'il en soit ainsi !

Mais pour que le peuple chrétien réalise cette divine théologie, il faut que vos prêtres la lui prêchent, ô Jésus ! Et ils ne la prêcheront bien que s'ils en vivent eux-mêmes. Donnez-nous donc, ô Jésus, donnez à tous vos prêtres de réaliser cette belle oraison de la messe propre de saint Vincent de Paul, concédée aux diocèses de France : « *Deus* « *qui beato Vincentio, divina quotidie celebranti* « *mysteria, tribuisti quod tractabat imitari ; ejus* « *nobis precibus indulge ut immaculatam hostiam* « *offerentes, ipsi quoque in holocaustum tibi acceptum transeamus !* »

Alors vrai prêtres-hosties, nous amènerons vraiment notre peuple à devenir hostie avec Jésus.

CHAPITRE III

AGNOSCITE QUOD AGITIS

Avoir l'intelligence de la Messe, pour le peuple chrétien et surtout pour nous, prêtres. — Comprendre les formules liturgiques. — En étendre l'esprit à notre action de grâce et à notre Bréviaire.

I

Combien de chrétiens ne satisfont pas au grand devoir du sacrifice ! Combien demeurent toute leur vie hors du temple, ou n'y viennent que matériellement, parce qu ils n'ont jamais compris le mystère de l'autel !

On raconte ce trait. Un paysan, pendant la messe du dimanche, le dos tourné à l'autel, vénérait un ancien crucifix monumental, placé au-dessus de la porte de l'Église. Après la consécration, un des prêtres l'aperçut : « Mon ami, lui dit-il, tournez-vous vers l'autel, il y a le bon Dieu. » — « Le bon Dieu, répliqua le paysan, en branlant la tête, peut-être bien que c'est le vôtre là-bas ; mais je ne le connais pas celui-là, moi ; mon bon Dieu à moi, le voilà. » Et il montrait le grand crucifix. Il avait raison, ce brave homme, Le bon Dieu de l'humanité,

le vrai, celui qui sauve, qui aime et que l'on peut aimer, c'est bien le crucifix. Mais le crucifix réel, vivant est sur l'autel eucharistique. Le pauvre paysan ne le savait pas. Combien d'autres, hélas ! ne le savent pas non plus.

Il faudrait le leur apprendre. Il faudrait orienter toutes les âmes chrétiennes vers l'autel. Ce n'est pas trop haut pour des chrétiens : puisque, de droit divin autant que de droit ecclésiastique, tous les fidèles sont tenus d'assister au sacrifice et que ce devoir suppose l'intelligence de l'acte imposé. Il semble même que l'autel doit exercer une attraction surnaturellement instinctive sur ceux que le Baptême a initiés à la religion du Christ, et consacrés comme une race élue, sainte et quasi sacerdotale : « *genus electum, regale sacerdotium, gens sancta* » (I Petr., II, 5, 9). Nous n'amènerons les âmes à réaliser l'idéal chrétien que si nous les poussons dans le sens de ces divines attractions : si nous révélons à nos fidèles le mystère et la vertu du Sacrifice de la Croix renouvelé pour eux : si nous leur apprenons à s'unir au prêtre et à Jésus lui-même pour adorer, demander pardon, présenter leurs nécessités et surtout pour s'immoler, en offrant sur l'autel, chaque dimanche, leur vie, leur labeur de la semaine[1].

1. « Peuples chrétiens, assemblez-vous pour célébrer les miséricordes « de votre Père céleste par Jésus-Christ immolé pour vous... Soyons « attentifs, suivons le prêtre qui agit en notre nom. Offrons avec lui, « offrons Jésus-Christ, offrons-nous nous-mêmes avec toute l'Église « catholique, etc. » BOSSUET, *Médit. sur l'Ev.* Cène, 1re p., p. 63. — *Id.*, *Prières ecclésiast. : Manière de bien entendre la messe*, 2e p. — Cf. PLANUS, *Pages d'Evangile*, III, p. 105-141 : dans ces pages, les prêtres

Inévitablement, cependant, il y aura des vides dans nos temples. Et même parmi ceux qui viennent tous les dimanches se grouper autour de l'autel, que d'inintelligence ! A nous prêtres de suppléer. Par vocation, par devoir d'état nous sommes les suppléants religieux du peuple. « *pro hominibus « constituitur in iis quæ sunt ad Deum* ». Dieu nous a consacrés pour cela. Le peuple lui-même confirme cette délégation : les âmes pieuses par leur confiance et leur vénération, si illimitées, si touchantes ; les méchants par leurs outrages, leur haine.

Plus nous comprendrons la sublime théologie du sacrifice, plus nous serons représentants efficaces et fidèles pontifes de notre peuple. Il ne comprend pas ce qu'est le sacrifice et il ne remplit pas son devoir de représentant religieux du peuple chrétien, le prêtre qui omet de célébrer la sainte messe pour un rien, légère fatigue, voyage de pur agrément, peut-être par paresse. S'il savait, s'il comprenait, un prêtre pourrait-il se priver, priver l'Église et Dieu même de la sainte messe, ne serait-ce qu'un seul jour, lorsque, en se gênant, en souffrant un peu, il lui eût été possible de célébrer ? Il ne comprend pas ce qu'est le sacrifice, et il ne remplit pas son devoir de représentant religieux du peuple chrétien, le prêtre qui célèbre à la hâte, par routine, « *expédiant* » sa messe comme on se débarrasse

sont chaleureusement pressés d'apprendre aux fidèles le rôle qu'ils ont à remplir à l'autel. — Cf. le précieux petit livre, *Méthodes et formules pour bien entendre la messe*, surtout 1er vol., pp. 82-284 : La vie de Jésus sur l'autel ou les quatre fins du sacrifice, et notre union à cette vie.

d'une corvée matinale. « *Agnoscite quod agitis.* » Comprenons enfin, comprenons de plus en plus le grand acte que nous accomplissons à l'autel. Voyons Jésus, le Pontife suprême dont nous sommes les ministres ; voyons la croix, le Sacrifice unique, infini, se renouvelant par nous ; voyons l'Église entière offrant et s'offrant avec nous.

Le grand besoin du prêtre est la science, la foi de son sacrifice. Nous le recevons, ce don précieux de la foi en notre autel, aux jours bénis de notre retraite et de notre ordination sacerdotales ; et il nous est ensuite possible, facile même de le conserver, de l'augmenter toute notre vie. Les ferveurs sensibles de nos premiers sacrifices tomberont : c'était de l'accidentel, du provisoire. L'essentiel restera. La ferveur d'âme, toute de conviction et de volonté, ira même grandissant, si nous sommes fidèles à méditer, au moins pendant une ou deux semaines chaque année, sur la théologie de notre messe ; si chaque matin, dans les quelques instants donnés à la préparation immédiate, par un acte de foi rapide, nous savons raviver en nous ces vérités capitales : je vais renouveler le Sacrifice de la Croix, le Sacrifice infini ; par moi, Jésus va s'offrir avec toute l'Église, son corps mystique, etc...

II

Allant à l'autel, préparé, l'esprit pénétré de ces grandes pensées, nous les reconnaîtrons dans les formules liturgiques ; car sous toutes ces formules

transparaît la sublime théologie du sacrifice. Plus on les répète, si on les répète avec son âme, plus on y découvre d'insondables profondeurs doctrinales. L'histoire peut nous expliquer l'origine, la composition de ces antiques formules. Elle n'expliquera jamais qu'on puisse, chaque jour d'une longue vie, redire et méditer ces mêmes paroles et y découvrir, chaque jour, des lumières et des suavités nouvelles. C'est presque le même phénomène surnaturel que dans les livres inspirés.

— « *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti.* « *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juven-* « *tutem meam.* » Au nom de la Très Sainte Trinité, nous approchons de l'autel : plus grands que le pontife de l'Ancienne Loi entrant dans le Saint des Saints, grands comme Jésus même, allant au Calvaire ou pénétrant au ciel. — « *Emitte lucem tuam* « *et veritatem tuam, ipsa me deduxerunt et adduxerunt* « *in montem sanctum tuum et in tabernacula tua.* » Chaque jour plus de lumiére, ô mon Dieu ! pour que, chaque jour, nous montions plus haut par notre foi et notre religion sur la montagne où s'élève l'autel, pour que, chaque jour, nous devenions plus prêtres, plus dignes d'entrer dans le sanctuaire ! Ce verset est une belle prière sacerdotale ; mettons-y toute notre âme. Les séminaristes, les futurs prêtres peuvent s'approprier aussi cette prière du bas de l'autel ; elle leur convient : ils ont tant besoin, durant leurs années de formation, d'obtenir pour leur âme la lumière attirante et féconde de l'autel ! — « *Confi-* « *teor Deo omnipotenti... quia peccavi nimis...* » Nos péchés à nous, les péchés de notre peuple, en

sentons-nous le poids comme Jésus à Gethsémani ? « *Cœpit pavere, cœpit tædere* (Marc, XIV, 33) ; « *Cœpit contristari et mæstus esse* » (Matth., XXVI, 37) : sainte crainte des divines justices, dégoût humiliant, tristesse du mal de Dieu, voilà ce qui doit peser sur notre âme en ce moment et l'incliner plus profondément encore que notre corps.

— « *Aufer a nobis, quæsumus, Domine, iniquitates* « *nostras ut ad Sancta Sanctorum puris mereamur* « *mentibus introire...* » Le Pontife lévitique devait purifier son corps avant d'aller dans le Saint expier pour les péchés du peuple. Pour entrer dans le vrai Saint des Saints. la pureté d'âme est de rigueur : *puris mentibus ;* l'esprit, le cœur. tout doit être pur. — « *Oramus te, Domine, per merita sanctorum tuo-* « *rum quorum reliquiæ hic sunt... ut indulgere digne-* « *ris omnia peccata mea.* » En baisant son autel pour la première fois. le prêtre pense aux martyrs. qui se sont faits pleinement victimes avec Jésus, et sur les ossements desquels maintenant nous offrons l'hostie sainte. Par leur intercession il demande encore d'être purifié. Sentons-nous vraiment ce tourment de pureté. en montant à l'autel ?

— « *Suscipe, sancte Pater, omnipotens Deus,* « *hanc immaculatam hostiam... Offerimus tibi. Do-* « *mine, calicem salutaris, tuam deprecantes clemen-* « *tiam ut in conspectu divinæ majestatis tuæ cum* « *odore suavitatis ascendat.* » Nous parlons comme si déjà Jésus était sur l'autel et si nous l'offrions lui-même. Notre langage humain ne peut exprimer que successivement, par parties, l'admirable action du sacrifice accomplie en un instant. Dès mainte-

nant, voyons, offrons Jésus, sa chair immaculée, son sang précieux, pour nos péchés, nos offenses, nos négligences, pour le salut de tout le monde. — « *In spiritu humilitatis et in animo contrito suscipia-* « *mur a te, Domine...* » Les deux grands sentiments que notre hostie doit exprimer, adoration et repentir, jaillissent de notre âme. C'est notre part dans le sacrifice : « *sic fiat sacrificium nostrum ut placeat tibi.* »

— « *Suscipe, Sancta Trinitas, hanc oblationem* « *quam tibi offerimus ob memoriam Passionis, Resur-* « *rectionis, et Ascensionis Domini nostri Jesu* « *Christi.* » Un peu plus loin, après la consécration, dans la priére *Unde et memores...* nous mentionnerons encore la Passion, la Résurrection et l'Ascension. Dans ce triple mystère se consomme le Sacrifice de la Croix : l'immolation, victorieuse du péché ; le feu de la Résurrection, confirmant cette efficacité ; l'Ascension, introduisant notre éternel Pontife dans le vrai Sanctuaire. — « *Vere dignum* « *et justum est, nos tibi semper et ubique gratias* « *agere, per Christum Dominum nostrum, per quem* « *majestatem tuam laudant angeli...* » On sait la large place faite dans les Liturgies primitives à ces préfaces solennelles, vraies prières eucharistiques rappelant tous les bienfaits de Dieu, unissant la terre et le ciel dans un chant de louange dont Jésus était toujours le centre et l'âme. A notre tour, unis aux anges et aux saints, par Jésus, disons le trisagion céleste : « *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* « *Dominus Deus Sabaoth.* »

— Au moment de la consécration, tout l'homme

doit disparaître en nous. Nous ne parlons plus qu'en prêtre vicaire de Jésus, *alter Christus*, avec les mots de Jésus, en la personne de Jésus : « *Hoc est corpus* « *meum. — Hic est calix sanguinis mei, novi et* « *æterni Testamenti, mysterium fidei, qui pro vobis* « *et pro multis effundetur in remissionem peccato-* « *rum.* » La Croix, l'infini Sacrifice renouvelé par moi ! Dire, accomplir de si grandes choses, et être si tiède, même au moment sublime ! Heureusement Jésus est en son pauvre prêtre, offrant lui-même, dignement, divinement, l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie immaculée.

— « *Supra quæ propitio ac sereno vultu respicere* « *digneris... — Supplices te rogamus, omnipotens* « *Deus, jube hæc perferri per manus sancti Angeli* « *tui in sublime altare tuum...* » Nous invoquons le souvenir des saints prêtres du culte antique, Abel, Abraham, Melchisédech, et nous demandons que notre offrande soit transportée sur l'autel céleste en face de la divine majesté. En ces deux prières se résume toute la liturgie ou plutôt toute la religion : l'autel du passé annonçant la croix — la croix renouvelée dans l'Eucharistie — et l'Eucharistie nous ouvrant le ciel, la consommation glorieuse dans le culte parfait.

— « *Per Ipsum, et cum ipso, et in Ipso, est tibi* « *Deo Patri omnipotenti in unitate Spiritus Sancti,* « *omnis honor et gloria, per omnia sæcula sæculo-* « *rum.* » Le cardinal Deschamps, dans une Instruction sacerdotale, rapporte cette belle parole d'un prêtre : « Je voudrais mourir au moment où, éle- « vant à la fois l'hostie et le calice, je dis *per Ipsum*,

« *et cum Ipso, et in Ipso, est tibi Deo Patri omni-* « *potenti in unitate Spiritus Sancti omnis honor et gloria.* » N'est-ce pas en effet déjà la prière et la vie du ciel[1] ?

III

Ce moment céleste, un prêtre, s'il le veut, peut le prolonger pendant toute son action de grâces et même pendant toute sa journée.

Pendant l'action de grâces, ce quart d'heure si précieux, nous oublions trop que Jésus-Victime est en nous sur l'autel de notre cœur. La pierre sacrée est froide, morte. Pour consommer son sacrifice, Jésus veut un autel vivant où brûle l'amour, un cœur humain qu'il puisse pénétrer de sa vertu d'hostie, un cœur humain où il puisse prolonger son offrande en la consommant. Tant que les saintes

1. Inutile de pousser plus loin cet essai de commentaire. Ces quelques indications suffisent à notre but. D'autant que les bons commentateurs des prières de la messe ne manquent pas, depuis Bona, *De sacrificio missæ, tractatus asceticus* jusqu'à Chaignon, *Le Prêtre à l'autel.* — Une bonne étude historique sur l'origine, la formation et les transformations de nos prières liturgiques est d'un très grand secours pour saisir toute la portée théologique et même goûter tout le sens pieux de ces antiques formules. Nous connaissons tous sans doute les *Origines du culte chrétien*, de Mgr Duchesne, 5e éd., Paris, 1920. Le Missel, le Rituel et le Pontifical s'éclairent d'un jour nouveau pour le prêtre, grâce à ce livre. — On peut utiliser dans le même sens Dom Cabrol, *La Prière antique*, Paris, 1901, ch. vii, Messe à Rome au commenc. du iiie s. — *Id.*, *Les Orig. liturg.*, 1906, vie C., La Messe, pp. 124-139, et surtout l'app. *Les Orig. de la messe et le Canon romain*, pp. 317-372. — Cf aussi *Dict. d'Archéol. chrét.*, les art. ayant trait à la messe, *Anamnèse, canon*... etc. — Hedley, *The Holy Eucharist.*, ch. x et xi. — Vigourel, S. S., *Le Canon Romain de la messe et la critique moderne*, Paris, 1915. — Batiffol, *Leçons sur la messe*, 3e éd., Paris, 1919.

espèces sont matériellement en nous, Jésus y reste réellement présent en état d'hostie. Une hostie veut être offerte. La meilleure action de grâces est donc de continuer le sacrifice sur l'autel de notre cœur, offrant Jésus et nous avec lui, pour adorer, remercier, expier, demander. Il est facile de prolonger ces quatre actes un quart d'heure, vingt minutes, et de faire une action de grâces vraiment sacerdotale. Pour varier, car, hélas ! notre pauvre nature a besoin de changement, et ce qui dure engendre routine ou lassitude, pour varier nous pouvons redire parfois quelques-unes des principales prières de la messe, en les appliquant à Jésus qui est en nous.

Reprendre notre messe avec Jésus et avec nous-mêmes, n'est-ce pas la meilleure des actions de grâces ? — Le *Kyrie*, le *Gloria in excelsis* redits avec Jésus ou bien à Jésus. Les prières de l'Offertoire, « *Suspice, sancte Pater, hanc immaculatam* « *hostiam... Offerimus tibi, Domine, calicem salu-* « *taris* », redites en offrant encore Jésus, notre hostie plus que jamais. — Le *Sanctus* répété avec les saints du ciel et avec Jésus, qui adore en nous. — Les prières du canon, si directes, si liturgiques, appliquées de nouveau à Jésus, « *...offerimus præ-* « *claræ majestati tuæ hostiam puram, hostiam sanc-* « *tam, hostiam immaculatam, panem sanctum vitæ* « *æternæ et calicem salutis perpetuæ...* » — Ces prières appliquées aussi à l'offrande de nous-mêmes, à nos croix, à nos travaux prévus et acceptés en union avec Jésus et en vue du ciel : « *Jube hæc per-* « *ferri per manus sancti Angeli tui in sublime altare*

« *tuum...* » — Le *Pater noster* récité en intime union avec Jésus qui, lui-même, le dit en nous : la première partie en son propre nom, comme sa prière personnelle ; la seconde partie pour nous-mêmes, demandant pour nous pain, pardon et secours spirituel par les mérites de son sacrifice. — L'*Agnus Dei* adressé à Jésus même, l'Agneau chargé de nos propres péchés, notre victime à nous, bien à nous, au moment où sa chair et son sang nous sont donnés pour purifier notre âme. — Et encore, « *Domine,* « *Jesu Christe, qui ex voluntate Patris, cooperante* « *Spiritu sancto, per mortem tuam mundum vivificasti,* « *libera me per hoc sacro-sanctum corpus et sangui-* « *nem tuum ab omnibus iniquitatibus...* », le Sauveur, la victime, qui est la vie du monde par sa mort, la victime donnée par le Père, préparée par l'Esprit, cette victime universelle, infinie, devenue notre bien, notre propriété, toute à nous, toute pour nous, toute pour nos besoins personnels de corps et d'âme, comme si nous étions seul au monde. — Le *Domine non sum dignus*, répété à Jésus présent, comme Pierre disait : « *Exi a me, Domine, quia homo pec-* « *cator sum* », mais en ajoutant aussitôt : « *Ad* « *quem ibimus ? tu verba vitæ habes.* » — *Panem* « *cœlestem accipiam...* », prendre, utiliser l'hostie céleste qui est en nous, ne pas la laisser se consumer en pure perte, l'utiliser pour invoquer le nom du Seigneur, c'est-à-dire adorer, remercier, expier, demander. — « *Quid retribuam Domino... ? Calicem sa* « *lutaris accipiam* », rendre Jésus pour Jésus. — *Quod* « *ore sumpsimus, Domine, pura mente capiamus...* « *Corpus tuum, Domine, quod sumpsi et sanguis*

« *quem potavi adhæreat visceribus meis, et præsta* « *ut in me non remaneat scelerum macula, quem pura* « *et sancta refecerunt sacramenta* », appliquer le corps et le sang de Jésus aux traces, aux cicatrices du péché, aux points faibles de notre âme ; nous laver nous fortifier ; nous refaire de plus en plus par le sacrement quotidien de toute pureté et sainteté. — « *Placeat, tibi, sancta Trinitas, obsequium servi-* « *tutis meæ et præsta...* », méditer, redire avec attention et intention chaque mot de cette prière si belle, si pleine et pourtant si inaperçue, si négligée. — Mais surtout, oh ! surtout, dire et redire encore « *per* « *Ipsum, et cum Ipso, et in Ipso,* (sit) *tibi Deo omni-* « *potenti omnis honor et gloria per omnia sæcula* *sæculorum* » ; mettre en cette formule toute notre foi, voyant Jésus-Hostie en nous ; y mettre toute notre religion, adorant, glorifiant Dieu par Lui, avec Lui, en Lui, et en ce grand moment, et toujours, à jamais.

Ne serait-on pas tenté de dire que ces formules liturgiques ont encore plus de sens et de saveur pendant l'action de grâces que pendant la messe elle-même ? Il y a quelque chose de plus personnel, de plus intime ; nous exprimons mieux notre sacrifice à nous, devenant plus hostie avec Jésus. En tout cas, une telle action de grâces est ce qu'il y a de plus direct, de plus sacerdotal : elle prolonge notre sacrifice d'aujourd'hui ; elle nous prépare à mieux comprendre et à mieux célébrer notre sacrifice de demain.

Même l'action de grâces terminée, nous pouvons,

nous devons, nous, prêtres, prier encore tout le long du jour par Jésus-Hostie, avec Lui, en Lui, *per Ipsum, et cum Ipso, et in Ipso*, surtout en récitant le Bréviaire, notre prière officielle.

Rappelons-nous d'abord avec quelle insistance, à la dernière Cène, Notre-Seigneur inculque à ses prêtres la nécessité et la puissance de la prière en son nom : *in nomine meo* (Jean, XIV, 13, 14 ; XVI, 16-27). Il va jusqu'à leur dire que parallèlement avec les œuvres de zèle, cette œuvre de prière entre dans la fin de leur vocation : « *Ego elegi vos ut eatis et* « *fructum afferatis... ut quodcumque petieritis Patrem* « *in nomine meo, det vobis* » (XV, 16). Dans le texte grec, la seconde proposition dépend aussi directement que la première du verbe principal : je vous ai choisis et pour porter des fruits et pour obtenir la grâce en priant en mon nom. « Les prêtres sont les supplé- « ments de Jésus-Christ, pour accomplir ce qui « manque à sa religion : car il se sert d'eux pour se « multiplier lui-même, et, par ce moyen, multiplier « les louanges, les respects, les adorations, les sacri- « fices qu'il veut offrir à son père[1]... »

« *In nomine meo* » : nous sommes surtout « les « suppléments de la religion de Jésus » en récitant l'Office divin. Si nous étions seuls à prier, ces élans d'amour ou de zèle, ces cris de douleur qui remplissent les Psaumes seraient sur nos lèvres mensonge ou dérision. Si Jésus prie avec nous, ces formules ont leur sens vrai et plein. Que notre prière publique, ainsi comprise, paraît belle et haute ! Qu'il y a loin des grandeurs de la Liturgie aux minuscules

1. OLIER, *Traité des saints ordres*, Du sacerdoce, ch. VI.

dévotions dans lesquelles de petites âmes s'escriment à une vaine sentimentalité ! Dans notre prière liturgique, tout est grandiose : nous prions avec les paroles de Dieu même ; nous le vénérons revivant dans les saints, ses membres mystiques. Mais l'âme, la vie de cette prière doit être l'Hostie. Nous ferons rayonner toutes les Heures de notre Office autour de l'autel, comme prèparation ou action de grâces du sacrifice[1]. En disant la formule « *Domine, in unione* « *illius divinæ intentionis quâ ipse in terris laudes* « *Deo persolvisti* », nous dépasserons le sens matériel des mots, trop étroit, trop lointain dans le passé ; nous penserons aux adorations *actuelles* de l'Hostie vivante, de Jésus « le Parfait Religieux du Père », dans le Très Saint Sacrement, et nous saurons nous unir, nous perdre dans cette religion infinie.

Prenons pour nous la recommandation que M. Olier, dans le *Pietas Seminarii* (5), adresse aux prêtres et aux sous-diacres, de chercher la source et le progrès de leur religion dans la communion à la religion de Jésus-Eucharistie : « *Omne incrementum* « *religionis christianæ apud temetipsum sperandum* « *putes ex communione Jesu Christi in Eucharistia...* « *qui semper apparet vultui Dei ad interpellandum* « *pro nobis, cultu et oratione perpetuâ, quique, ut* « *pinguis hostia laudis, omnem Ecclesiam pascere et*

1. On trouverait de très hautes, très pieuses et très justes considérations sur la prière liturgique du Bréviaire, encadrant et prolongeant l'autel du sacrifice de la messe, dans une brochure publiée par les Chartreux de N.-D. des Prés, Boulogne-sur-Mer, *La vie contemplative, son rôle apostolique*, 7e éd., 1908, surtout ch. XIII, pp. 62-67. La prière liturgique. — Voir aussi Dom CHAUTARD, *L'âme de tout apostolat*, 8e éd., 1918, pp. 195-245, La vie liturgique.

« *enutrire hoc pabulo peroptat.* » Et pourquoi n'apprendrions-nous pas, pour nous la rendre familière et la redire souvent, comme une des prières les plus sacerdotales, cette belle oraison de l'Octave de la Fête de *La Vie intérieure de Notre-Seigneur*, dans le Propre de Saint-Sulpice : « *Deus qui plenissimum religionis spiritum Filio tuo dedisti, ut te* « *perfecte in spiritu et veritate pro omnibus adoraret,* « *concede, quæsumus, ut in Ipso et per Ipsum te in* « *spiritu et veritate adoremus, sicque fiat Unigenitus* « *tuus ille in omnibus Majestatis tuæ unicus et per-* « *fectus adorator* » ?

CHAPITRE IV

LA COMMUNION VIVIFIANTE

Dans l'Eucharistie, Jésus renouvelle le Sacrifice de la Croix pour se donner à chacun de nous en particulier, dans la communion, comme la victime vraiment immolée pour nous et devenue l'aliment de cette vie divine qu'ont créée, en notre âme, la Foi et le Baptême. Les effets de cette alimentation divine sont : soutenir par l'hostie, réparer, faire croître et activer délicieusement la vie de grâce ou de charité, ici-bas ; — nous conférer dans l'hostie le symbole, le titre et les arrhes de la vie éternelle, au ciel ; — enfin, toujours par la vertu de l'hostie, déposer en nos corps comme un gage, un principe de la résurrection glorieuse.

I

Avec un attendrissement pieux, Pascal, dans sa Méditation sur le *Mystère de Jésus*, entendait cette parole : « Je pensais à toi dans mon agonie ; j'ai « versé telles gouttes de sang pour toi. » A la Cène, au Jardin de l'Agonie, sur la Croix, Jésus pensait vraiment à nous, à chacun de nous en particulier, comme si nous avions été seul au monde. Et à chacun de nous il destinait tout son sang précieux. Il réalise cette destination amoureuse dans la communion : « *Hoc est corpus meum quod pro vobis*

« *datur.* » (Luc, xxii, 19. — Matth., xxvi, 26.) « *Hic* « *est calix novum Testamentum in sanguine meo, qui* « *pro vobis fundetur* » (Luc, xxii, 20. — Matth., xxvi, 27, 28). Prenez et mangez, ceci est mon corps, livré pour vous. Prenez et buvez, ceci est mon sang, répandu pour vous. Au moment de la communion, l'hostie infinie de la croix est en nous, toute en nous, toute pour nous. L'humanité sainte que le Verbe avait prise et offerte pour tous en général, est tout particulièrement prise et offerte pour nous en ce moment. Le sang répandu pour tous à la croix, le sang du Testament qui donne droit aux biens du ciel, ce sang dont une goutte est d'assez grand prix pour racheter le monde, ce sang avec toute sa vertu expiatrice et méritoire est en nous. Il coule, pour ainsi dire, tout entier sur notre âme, comme si nous étions seul à sauver.

Bossuet a beaucoup insisté sur cette pensée de la communion nous donnant Jésus comme *notre* victime, la victime entièrement, personnellement immolée pour nous.

« Votre amour vous a porté à l'immoler pour « nous ce corps, aussi réellement que vous l'avez « pris... Quelle confiance nous inspire la mandu- « cation de cette chair, immolée pour nos péchés ! « Il était défendu à l'ancien peuple de manger de « l'hostie offerte pour ses crimes, pour lui faire « comprendre que la véritable expiation ne se fai- « sait pas par le sang des animaux... Ce n'est pas « ainsi que vous traitez vos enfants, divin Sau- « veur ; vous nous commandez de manger votre « corps qui est la vraie hostie, immolée pour nos

« fautes, pour nous persuader que la rémission des
« péchés est accomplie dans le Nouveau Testament.
« Vous ne vouliez pas non plus, ô mon Dieu, que
« ce même peuple mangeât du sang... Maintenant,
« vous dites « Buvez-en tous[1]... » — « Vous êtes
« ma victime, ô mon Sauveur ; mais si je ne faisais
« que vous voir sur votre autel et votre croix, je ne
« saurais pas assez que c'est pour moi que vous vous
« offrez ; mais aujourd'hui que je vous mange, je
« sais, je sens que c'est pour moi que vous vous
« êtes offert... Ah ! je vois maintenant et je connais
« que c'est pour moi que vous avez pris cette chair
« humaine..., que c'est pour moi que vous l'avez
« offerte, qu'elle est à moi..., je n'ai qu'à la prendre,
« à la manger, à la posséder, à m'unir à elle... Venez,
« venez, chair de mon Sauveur... Venez, sang que
« l'amour a fait répandre ; coulez dans mon sein,
« torrent de flammes[2]. » — » Que je trouve de dou-
« ceur à méditer votre parole ! Que j'en trouve dans
« cette parole par laquelle vous établissez et conti-
« nuez ce banquet, qui est en même temps un sacri-
« fice !... Le corps est partout donné pour nous,
« il est partout notre victime ; le sang est partout
« versé pour nous ; il a coulé pour nous sur la croix,
« il coule encore pour nous dans la coupe sacrée.
« Mon Sauveur, quel sacrifice ! Mon Sauveur, encore
« un coup, que de douceur à méditer votre parole !
« J'y trouve toujours de nouveaux goûts comme
« dans la manne : votre corps et votre sang sont

1. Bossuet, Opuscules, *Prière pour se préparer à la Communion.*
2. *Id.*, *Médit. sur l'Evang.*, Cène, 1re p., 23e jour.

« ma victime et sur la croix et sur la sainte table ; « et, comme la croix, cette table est un autel[1] »

II

« Cette table est un autel. » Ces deux mots nous disent tout le dogme de la communion eucharistique : Jésus immolé, devenant le pain de notre vie divine.

Cette idée de nourriture est essentielle dans la sainte Eucharistie. Le Discours de la Promesse ramène tout à ce concept : manger ma chair et boire mon sang pour avoir la vie (Jean, VI, 53-59). Et quand l'heure est venue, Jésus institue son sacrifice sous les symboles du pain et du vin, c'est-à-dire comme un banquet de vie. Ce que le pain et le vin sont à notre corps, la chair et le sang de Jésus, offerts sur l'autel et mangés en communion, le sont à notre âme. Le pain et le vin sont l'aliment normal et comme essentiel de notre vie corporelle ; le corps et le sang de Jésus, pris sur la table de l'autel, sont l'aliment normal et comme essentiel de notre vie surnaturelle.

Il faut appuyer sur cette correspondance entre l'idée de nourriture eucharistique et celle de vie de la grâce. On verra mieux l'harmonieux ensemble du dogme surnaturel et la place ou le rôle du pain eucharistique dans cette économie admirable.

1. BOSSUET, *Médit. sur l'Evang.*, Cène, 1re p., 60e jour. — Cf. encore BOSSUET, *ibid.*, 25e jour. — Cf. *Exposition de la doctrine catholique*, n. 10 (Vivès, XIII, 74).

L'idée de vie est une analogie, consacrée par l'Écriture elle-même et profondément vraie, pour désigner le don de la grâce. Jésus, dans la prédication rapportée par les Synoptiques, n'a pas employé cette expression ; il n'a visé la grâce que dans l'annonce générale du *Royaume*, le don qui, nous délivrant du péché et nous réconciliant avec Dieu, nous introduira au ciel, la maison de notre Père, le lieu du bonheur surnaturel... (Matth., v.). Au contraire dans les discours rapportés par saint Jean, l'idée de vie, de régénération et de filiation divine revient constamment. De même dans saint Paul. Nous devons chercher là le concept le plus adéquat et le plus large du surnaturel. Nous résumerions ainsi ce concept : la grâce est une adoption divine, mais une adoption d'ordre supérieur, qui nous fait en quelque sorte vrais enfants de Dieu, nés, régénérés en Lui et participants de sa vie. Ici-bas, par la foi, l'espérance et surtout la charité, qui nous unissent à Dieu tel qu'il est en lui-même, Père, Fils et Saint-Esprit, nous commençons à vivre divinement. Sans les voir, sans en jouir, à cause des ombres de la terre et des conditions du temps d'épreuve, par la connaissance de foi et l'amour de charité, nous possédons déjà en substance cette Vérité et ce Bien infinis, qui sont l'objet de la vie de Dieu même. Au ciel, quand l'épreuve sera à son terme, les ombres s'évanouiront, la foi disparaîtra devant la lumière de gloire, nous verrons la Vérité divine dans le face à face de la vision intuitive ; et notre cœur s'enivrera du Bien divin dans l'amour béatifique. Introduits dans la maison de notre Père, en possession de l'héritage des

enfants, nous serons heureux du bonheur de Dieu même et déifiés dans l'éternelle vie.

Le droit à l'héritage éternel, l'écoulement de vie divine nous vient par Jésus, le Fils naturel de Dieu, incarné et immolé pour nous faire fils adoptifs, « *dedit eis potestatem filios Dei fieri* » (Jean, I, 12.) « — *Ego veni ut vitam habeant et abundantius ha-* « *beant* » (Jean, x, 10). Il est plus que la cause méritoire de notre adoption, il en est le principe toujours actif. Il est le chef auquel nous devons nous incorporer, la vigne, sur laquelle, comme des ceps, nous devons nous enter, si nous voulons avoir la vie.

C'est par la Foi et le Baptême que nous nous insérons et incorporons dans Jésus. « *Qui crediderit et* « *baptizatus fuerit* » (Marc, XVI, 16). Saint Paul et saint Jean développent cette thèse de notre incorporation vitale au Christ Jésus par la Foi et le Baptême[1]. Mais tous les deux mentionnent aussi la Communion eucharistique comme principe de notre vie divine dans le Christ. Saint Paul, dans le chapitre x de la première Épître aux Corinthiens, propose le passage de la Mer Rouge comme la figure du Baptême, et la Manne comme la figure de l'Eucharistie. I Cor., x, 1, 3...). Les deux institutions sont posées symétriquement sur le même plan, comme deux institutions essentielles de la communauté chrétienne, et comme double motif, également puissant, de combattre la concupiscence et de s'éloigner de

1. Cf. Rom., III, 22-26 ; V : VI, 3-12 : VIII, 15-29. — Gal., II, 19, 20 : III, 24-28. — Col., I, 21-24 ; II, 6-20. — Toute l'Ép. aux Eph., surtout II, 4-20 ; V, 23-30 ; VI, 4-16. — En S. Jean, cf. I, 12, 13 : III, 16 ; VI, 25-50 ; XX, 31.

l'idolâtrie. L'Apôtre appuie même surtout sur l'idée d'incorporation au Christ par le pain et la coupe eucharistiques pour détourner les Corinthiens de l'autel ou de la table des idoles. (I Cor., x, 14-21). Quant à saint Jean, il nous montre Jésus, dans le Discours de Capharnaüm, après la multiplication des pains, nous proposant d'abord la Foi, comme principe de la vie éternelle; puis graduellement arrivant à l'idée de la Passion et de l'Eucharistie, objet principal, objet réel de cette Foi ; et insistant encore et encore sur la nécessité de manger sa chair et de boire son sang pour avoir la vie. (vi, 52-58).

Le Baptême est le sacrement de la naissance, de la régénération : « *Nisi quis renatus fuerit ex aqua* « *et Spiritu sancto non potest introire in regnum Dei.* » (Jean, iii, 5). Il est la condition première et essentielle de la vie surnaturelle ; l'écoulement initial de la plénitude du Christ sur nos âmes, le signe, le caractère qui nous fait chrétiens, membres du vrai Peuple de Dieu. La Foi est la première opération vitale par laquelle se manifeste et s'entretient notre insertion dans le Christ ; c'est la primordiale adhésion d'âme à Jésus, la racine et le fondement de la charité et du salut : « *Radicati et superædificati in* « *Ipso (Christo), confirmati in fide... Quia in Ipso in-* « *habitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter ; et* « *estis in illo repleti... In quo circumcisi estis cir-* « *cumcisione non manufacta in expoliatione corporis* « *carnis, sed in circumcisione Christi, consepulti* « *ipsi in baptismo in quo et resurrexistis per fidem* » (Col., ii, 7-12). La Communion suppose nécessairement ce double principe de notre vie surnaturelle.

Sans la renaissance baptismale, sans l'activité vitale de la Foi, on ne peut manger le pain du Seigneur ; seul un vivant peut se nourrir du pain de vie, seul un chrétien peut se nourrir du Christ. Mais quelle surabondance de vie cette nourriture divine ne crée-t-elle pas dans le baptisé et le croyant !

Revenons au principe : Jésus, Fils de Dieu, est la source de notre vie surnaturelle par sa mort, et plus nous sommes unis, adaptés à lui dans cet état de mort, plus nous recevons la vie en abondance. Le Baptême est le sacrement de la régénération spirituelle, parce qu'il nous incorpore à la mort de Jésus. « *Consepulti enim sumus cum illo per Baptismum* « *in mortem... ut... in novitate vitæ ambulemus* » (Rom., VI, 4). La Foi, d'après saint Paul et saint Jean, est la base, la racine de la vie surnaturelle en tant qu'elle nous fait adhérer à Jésus le Fils de Dieu crucifié pour nous : « *In fide vivo Filii Dei qui* « *dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* » (Gal. II, 20 ; — Rom., III, 24, 25.) « *Sicut Moyses exaltavit* « *serpentem in deserto, ita exaltari oportet Filium* « *hominis, ut omnis qui credit in ipsum non pereat,* « *sed habeat vitam æternam. Sic Deus dilexit mun-* « *dum ut Filium suum Unigenitum daret, ut omnis* « *qui credit in eum non pereat, sed habeat vitam æter-* « *nam* ». (Jean, III, 14-16). Mais, dans le Baptême, c'est seulement par l'intermédiaire d'un rite symbolique, institué par lui à cette fin, que nous sommes incorporés au Christ. Dans la Foi, c'est seulement par une adhésion d'âme à sa parole, aliment de lumière, que nous lui sommes unis. Dans l'Eucharistie, au contraire, Jésus, le Fils du Dieu vivant,

nous est réellement, substantiellement donné comme Pain de vie[1]. La chair de Jésus, « cette chair « conjointe à la vie », nous est donnée sous des voiles de mort, comme l'hostie immolée pour devenir notre pain vivifiant : « *Et panis quem ego dabo, caro « mea est pro mundi vita... Caro mea vere est cibus « et sanguis meus vere est potus* » (Jean, vi, 52, 56). Si donc le Baptême et la Foi confèrent ou entretiennent la vie divine par Jésus-Christ, Fils de Dieu, mort pour nous, la Communion fait surabonder cette vie. Elle se rattache à la Foi et au Baptême, mais elle les dépasse. Elle est la consommation de l'initiation baptismale, le suprême exercice, le point culminant de la Foi ; elle est le plus puissant instrument de déification, « le Sacrement de la Vie ».

Cela nous explique ces expressions si fortes de

1. « Il est à propos d'élever un peu nos esprits pour voir, dans la « personne du Sauveur Jésus, la source de notre vie... Le Fils de Dieu « étant la vie par essence c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner « la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre, dans la plénitude « des temps, touchant de si près à la vie, en prend si bien la vertu, qu'il « en jaillit une source inépuisable d'eau vive... Souvenez-vous seulement de ce qu'on vous donne à ces redoutables autels... N'est-ce « pas le pain de vie, ou plutôt, n'est-ce pas un pain vivant que vous « mangez pour avoir la vie ? Car ce pain sacré c'est la sainte chair de « Jésus, cette chair vivante, cette chair conjointe à la vie, cette chair « toute pénétrée et toute remplie d'un Esprit vivifiant. Que si ce pain « commun qui n'a pas de vie conserve celle de nos corps ; de quelle « vie admirable ne vivrons-nous pas, nous qui mangeons un pain « vivant, qui mangeons la vie même à la table du Dieu vivant ? Qui « a jamais entendu parler d'un tel prodige que l'on peut manger la « vie ? Il n'appartient qu'à Jésus-Christ de nous donner une telle « viande ; il est la vie par nature, qui le mange, mange la vie. O délicieux banquet des enfants de Dieu ! » BOSSUET, *Premier sermon pour Pâques*, 2e p.

Notre-Seigneur : « *Sicut misit me vivens Pater et* « *ego vivo propter Patrem, et qui manducat me et* « *ipse vivet propter me* » (Jean, VI, 58). Jésus nous dit : De même qu'en conséquence de son union hypostatique avec le Verbe, mon humanité a reçu du Père la plénitude de la vie de la grâce, si bien qu'elle vit par le Père, ainsi celui qui mange ma chair et boit mon sang, recevra une effusion de cette même grâce et vivra par moi. Ici le Discours du Pain de vie rejoint le Prologue du quatrième Évangile. Dans ce Prologue, nous voyons le Verbe, la plénitude de la Vie divine, débordant, pour ainsi dire, à travers l'humanité sainte de Jésus, pour vivifier et faire fils de Dieu ceux qui auront la foi en lui : « *In ipso vita erat... In propra venit... quot-* « *quot autem receperunt eum dedit eis potestatem* « *filios Dei fieri his qui credunt in nomine ejus, qui...* « *ex Deo nati sunt. Et Verbum caro factum est et* « *habitavit in nobis et vidimus gloriam ejus, glo-* « *riam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et* « *veritatis... Et de plenitudine ejus nos omnes acce-* « *pimus* » (Jean, I ,3-16). Ce thème de la vivification des croyants par le Verbe Incarné reparaît plusieurs fois dans les chapitres suivants du quatrième Évangile. Au chapitre VI, Jésus le reprend plus largement : « *Hæc est autem voluntas Patris* « *mei qui misit me, ut omnis qui videt Filium et* « *credit in eum habeat vitam æternam* » (40). Mais cette foi doit aller jusqu'à croire à la Passion et à l'Eucharistie, elle doit aller jusqu'à la manducation de l'hostie immolée pour nous : là est son suprême exercice, sa toute-puissance vivifiante. Ce

n'est plus seulement une adhésion spirituelle du croyant à la parole de Jésus, pain ou lumière de vie ; c'est l'adhésion réelle, matérielle, pourrait-on dire, à Jésus lui-même, à sa chair, à son sang ; c'est la prise de possession de la vie en son principe, la prise de possession de la vie en cette humanité sainte qui en a été remplie par le Père et qui, maintenant, déborde en quelque sorte dans l'âme communiante : « *Ipse vivet propter me*[1] ».

III

Il nous reste à décrire les effets de l'hostie, pain divin, soit par rapport à notre vie de grâce ou de charité ici-bas, soit par rapport à notre vie éternelle dans le ciel, soit enfin par rapport à la résurrection de notre corps.

*
* *

Le pain eucharistique est avant tout l'aliment de notre vie spirituelle, la vie de la grâce, et saint Thomas a exprimé les effets de cette nourriture par quatre termes, empruntés à l'alimentation matérielle ; le concile de Florence les a répétés et quasi consacrés : « *Omnem effectum quem cibus « et potus materialis facit quantum ad vitam corpo-*

1. Cf. Calmes, *L'Evangile selon S. Jean, traduction critique, introduction et commentaires*, in-8°, Paris, 1904, pp. 240-259 et pp. 111-147. — Cf. Lebreton, *Origines du dogme de la Trinité*, Paris, 1re éd., 1910, pp. 374-381. — Cf. Batiffol, *L'Eucharistie*, 5e éd., 1913, pp. 81-90, surtout 87, 88.

« *ralem, quod scilicet sustentat, auget, reparat et* « *delectat, hoc totum facit hoc sacramentum quantum* « *ad vitam spiritualem* » (3, q. 79, a. 1). La communion soutient, fait croître, répare et active délicieusement la vie de la grâce dans notre âme.

Sustentat. Les figures annonçaient l'Eucharistie comme le pain des forts : la manne, viatique du désert (Ex., xvi, 14...) ; le pain qui soutint Élie dans sa marche de quarante jours (III Rois, xix, 1-8). Et la réalité répond à ces figures, l'hostie est vraiment le Pain qui soutient notre force, notre vie spirituelle. Cette vie consiste dans notre union de charité avec le bon Dieu et ce qui affaiblit, ce qui brise cette union c'est le péché, lequel est parfois, assez souvent même, occasionné par la tentation du démon, mais au fond vient toujours de notre volonté égoïste et corrompue. Or, précisément, l'hostie eucharistique tend à la fois à éloigner les démons qui tremblent en voyant en nous celui qui les a vaincus et à diminuer en notre âme le foyer d'égoïsme et de corruption. Car Jésus, par le contact de son amour et de sa vertu, c'est-à-dire par les grâces sacramentelles qu'il nous apporte, nous attire et nous aide tout particulièrement à crucifier de plus en plus chaque jour notre nature avec ses vices et ses convoitises. L'hostie est donc en toute vérité le pain qui soutient et fortifie notre vie d'union de charité avec le bon Dieu[1].

1. Cf. S. Thomas, 39, 79, a. 6. — Salm., *De Euch.*, Disp. X, Dist. I, § 7, n. 15 (Palmé, xvi, p. 615). — Lugo, *De Euch.*, D. XII, nn. 85-87. — Hedley, *Holy Euch.*, pp. 120-128.

Auget. Tout sacrement des vivants produit un accroissement de grâce sanctifiante ou de vie divine. Mais l'Eucharistie est proprement et éminemment le sacrement de la croissance spirituelle. Nous le disons dans l'Invitatoire de l'Office du saint Sacrement : « *Christum... adoremus qui se mandu-* « *cantibus dat spiritus pinguedinem* ». En effet dans les autres sacrements c'est seulement la vertu ou valeur méritoire de la croix qui est appliquée à notre âme et qui met la Sainte Trinité en action pour produire en nous une nouvelle effusion de grâce. Et cela, uniquement pendant les courts instants où le rite sacramentel est accompli. Dans l'Eucharistie au contraire Jésus vient lui-même en nous consommer son sacrifice, il vient avec toute la vertu de sa croix et avec sa prière actuelle, il vient s'offrir pour nous à la Trinité Sainte sur l'autel de notre cœur. Et cette offrande se poursuit en nous tout le temps que durent les saintes espèces. Même si nous sommes distraits inconscients, Jésus adore, rend grâces, demande pardon et prie pour nous ; et ainsi durant tout ce temps il meut la Trinité à accroître en nous la vie divine de la grâce.

De plus le symbolisme et l'effet immédiat des autres sacrements ne tendent pas directement à exprimer et à resserrer l'union d'amour; tandis que dans l'Eucharistie, le symbolisme, rappelant la mort sur la croix, et l'effet immédiat, c'est-à-dire. la présence et le don du corps et du sang du Sauveur. tendent très directement, pour ne pas dire, uniquement, à exprimer et resserrer l'union d'amour entre Jésus et notre âme. Jésus lui-même l'a dit

de la façon la plus expresse : « Celui qui mange ma « chair et boit mon sang demeure en moi et moi « en lui... et le même vivra pour moi » (Jean, VI. 57-58). Pouvait-il mieux exprimer l'union, la compénétration de deux cœurs, de deux vies ? Et ce symbolisme, ce don d'union vitale dans l'amour ne se bornent pas aux quelques minutes durant lesquelles, sous les saintes espèces, l'humanité de Jésus est présente en nous. Ils visent et atteignent par dessus tout la présence et la vie de Jésus en nous comme Fils de Dieu avec le Père et le Saint-Esprit ; ils visent et atteignent la présence et la la vie de la Très sainte Trinité grandissant en notre âme à chaque communion nouvelle avec la croissance de la grâce et de la charité.

Reparat. Cet effet de réparation ou de restauration quotidienne est particulièrement souligné par le Concile de Trente nous disant que Notre-Seigneur a institué l'Eucharistie afin de laisser à son Église un sacrifice qui représente celui de la croix « et qui nous applique sa vertu salutaire pour la « rémission de ces fautes que nous commettons « quotidiennement » (Sess.. XXII, ch. I). La messe et surtout la communion appliquent à nos fautes quotidiennes la vertu salutaire de Jésus crucifié pour nous, non seulement en ce sens que, offert sur notre autel et dans notre cœur avec sa sainteté et son amour, il compense, il couvre devant Dieu nos offenses sans nombre. nos indélicatesses et ingratitudes, qui sans cela seraient intolérables ; non seulement en ce sens que le don de son corps et

de son sang pour nous est de nature à exciter en notre âme des actes fervents de charité qui compensent, consument, pour ainsi dire, les négligences et fautes vénielles ; mais encore en ce sens que l'hostie est pour nous le titre ou la source de nombreuses grâces sacramentelles qui tendent directement à nous faire plus vigilants, plus généreux et sacrifiés dans la lutte contre cette forme dominante d'égoïsme qui est la cause principale de nos péchés quotidiens les plus délibérés.

Delectat. Comme la nourriture réchauffe et réjouit le cœur, le vin surtout « *in jucunditatem* « *creatum* » (Eccli., xxxi, 35, Ps. ciii), ainsi le corps et le sang de Jésus, reçus au banquet eucharistique excitent dans l'âme attentive et pure un mouvement d'amour qui se traduit en actes fervents et délicieux.

Ordinairement la douceur est purement spirituelle et consiste dans un sentiment de paix et de confiance en notre Sauveur, dans un attrait plus fort vers les choses de Dieu, dans un besoin plus pressant de nous dévouer et sacrifier. Parfois cependant le banquet sacré fait goûter à l'âme de vraies consolations sensibles. Tel chapitre de l'*Imitation*, telle page de la vie des saints nous font deviner que la communion peut produire des transports et des enivrements qui sont un avant-goût du ciel. Si nous n'avons pas été assez heureux pour expérimenter ainsi la douceur du pain des anges, croyons-en du moins le témoignage de nos frères, plus humbles et plus purs. « Pour moi, dit Mgr Gerbet,

« je prête l'oreille au son que rendent les âmes « saintes avec plus de respect qu'à la voix du génie. « Or elles me disent toutes que l'Eucharistie est « sur les confins entre la terre et le ciel..., vesti- « bule du Sanctuaire... prémices du bonheur « éternel[1]... » Elles nous racontent les pures voluptés de la piété et de la vertu aimante, merveilles que notre pauvre parole humaine profanerait en les redisant.

Pour nous consoler cependant et pour nous rassurer, au milieu de nos froideurs, rappelons-nous cet enseignement des Maîtres de la vie spirituelle : si trop souvent ce sont nos distractions volontaires, nos fautes vénielles délibérées, nos attaches trop naturelles, qui nous empêchent de sentir la ferveur et les délices de l'amour dans la communion ; parfois aussi, sans aucune faute de notre part, ce sont nos fatigues et infirmités physiques, nos occupations invinciblement absorbantes, ou même, la permission de Dieu, nous éprouvant par le retrait de toute piété sensible[2]. Donc, tout en travaillant de plus en plus à purifier et à détacher notre cœur en vue et par la vertu de l'hostie, abandonnons nous totalement aux desseins de notre Père céleste. D'ailleurs rappelons-nous aussi que même dans les communions les plus aimantes et les plus douces il se mêle toujours je ne sais quel fond

1. Gerbet, *Considérations sur le dogme générateur de la piété cathol.*

2. C. S. Th., 3, q. 79, a. 1. — Cf. surtout S. Th., Opuscule 58e, ch. xxii. — de Lugo, *De Euch.*, D. xii, n° 94. — Salm., *De Euch.* Disp. X, Dist. viii, n° 8 (Palmé, xvi, 610). — *De Imit. Christi*, IV, ch. xv.

d'amertume. Sur terre notre âme ne connaîtra jamais que des joies souffrantes. L'allégresse d'ici-bas soupire. Et c'est ce qui fait la grandeur de notre piété et sa vraie beauté, cette beauté spéciale qui nous a frappés parfois sur le visage de certains communiants : rayonnement d'amour sacrifié et de tristesse sereine, reflet d'une âme, qui absorbée et comme transformée en Jésus-Hostie, savoure le pain des anges sous un symbolisme et dans un esprit d'immolation.



Les effets de l'Hostie dépassent la terre. Cette vie qu'elle soutient, accroît, répare et active délicieusement ici-bas, elle l'amène à sa consommation dans le parfait *consortium* divin de la vision intuitive et de l'amour béatifique. Jésus en effet nous apporte avec lui dans la communion un symbole, un titre et même les arrhes de la vie éternelle. Ses promesses vont jusque là. « *Qui manducat meam* « *carnem, et bibit meum sanguinem*, HABET *vitam* « *æternam* » (Jean, VI, 55). Celui qui mange ma chair et boit mon sang a déjà, pour ainsi dire, la vie éternelle. Il l'a, car, dans l'hostie et le calice, il trouve un symbole figuratif, plein d'espérances, du banquet éternel, dans la maison du Père. Il l'a, car, avec l'hostie et le calice, il reçoit le titre légal, lui conférant un droit strict à l'héritage céleste. Il l'a, car l'hostie et le calice sont les arrhes et comme la mise en possession substantielle de cet héritage

La communion à Jésus, sacrifié pour nous, est un symbole du banquet éternel, un symbole vivant, efficace, nous préparant, nous amenant comme naturellement à sa réalisation.

« La béatitude céleste nous est représentée « comme un banquet (Matth., VIII, 11 ; Luc, XII « 37). Jésus voulait donc que la Cène fût un véri- « table festin pour représenter à ses disciples la « joie de ce festin éternel, où ils seront rassasiés « et enivrés de l'abondance de sa maison et abreu- « vés du torrent de sa volupté (Ps., XXXV, 9). Atten- « dons-nous donc à ce repas éternel où le pain des « anges nous sera donné à découvert, où nous serons « enivrés et transportés de la volupté du Seigneur « et des ravissantes délices de son amour[1]. » Ce symbole est vivant, efficace , parce que, dans ce repas, nous mangeons l'Agneau de notre Pâque, de notre délivrance pour *passer* au ciel. « *Pascha « nostrum immolatus est Christus* » (I Cor., V, 7). « *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare « vobiscum, antequam patiar. Dico enim vobis quia « ex hoc non manducabo illud, donec impleatur « in regno Dei* » (Luc, XXII, 15, 16). « Dans ce bien- « heureux royaume, ma Pâque sera accomplie « parce que j'aurai passé du monde à mon Père. « Mais ma Pâque c'est aussi la vôtre ; parce que « je suis votre chef et que vous êtes mes membres, « il faut que vous fassiez le même passage. Mangez « donc la Victime du passage, mangez mon corps « et passez à Dieu avec moi. Commencez à y passer

1. BOSSUET, *Médit. sur l'Ev.*, Cène, 1re p., 52e jour.

« en esprit ; vous y passerez, un jour, en personne...
« Alors la Pâque sera accomplie en vous comme
« elle le va être en moi ; vous passerez à ma gloire ;
« votre corps y passera comme votre âme et il
« sera revêtu d'immortalité ; et tous ensemble, le
« chef et les membres, nous jouirons de la féli-
« cité de notre passage. Et il n'y aura plus rien
« à désirer pour le parfait accomplissement de
« notre Pâque. Célébrons-en donc, en attendant,
« le sacré symbole dans l'Eucharistie et mangeons
« avec Jésus la Pâque si désirée.[1] »

Chaque fois que nous célébrons la messe du Saint Sacrement, l'Église nous rappelle ce symbolisme : « *Fac nos, quæsumus, Domine, divinitatis* « *tuæ sempiterna fruitione repleri quam pretiosi* « *corporis et sanguinis tui temporalis perceptio* « *præfigurat.* » Disons cette prière avec toutes nos énergies de foi et d'espérance.

La communion à Jésus, sacrifié pour nous, est un titre nous conférant un droit strict à l'héritage céleste.

Ce droit repose sur le sang répandu à la croix : « *Per proprium sanguinem introivit in Sancta,* « *æterna redemptione inventa... Et ideo Novi Testa-* « *menti mediator est* » (Héb., IX, 11, 16). Par son sang, Jésus, notre Pontife, consomme la Rédemption ; il nous ouvre le Sanctuaire et nous met en possession des biens du Testament Nouveau. En toute propriété de termes, on peut appeler le sang

1. Bossuet, *Médit. sur l'Ev.*, Cène, 1re p., 18e jour. — *Item*, 53e jour

de Jésus « le sang du Testament », car c'est lui qui donne son efficacité à la volonté que Dieu avait de nous ouvrir le ciel. Il est le titre, l'acte authentique, contenant, prouvant cette volonté. Or, si ce sang nous est suffisamment appliqué, quant à sa valeur et à ses fruits de salut, dans tous les autres sacrements, de manière que nous puissions, grâce à eux, revendiquer le ciel ; nulle part cependant, sinon dans la communion, ce sang ne nous est directement appliqué et livré, venant lui-même en notre possession, en nos mains, comme notre titre céleste. A la lettre, dans la communion, le sang du Testament Nouveau est répandu pour nous, ainsi que le disent saint Matthieu et saint Marc. « *Hic est sanguis meus* « *Novi Testamenti qui pro multis effundetur* » (Marc. XVI, 24 ; Matth., XXVI, 28). Saint Luc et saint Paul sont encore plus expressifs ; ils appellent « Testament » la coupe eucharistique elle-même : « *Hic est calix Novum Testamentum in sanguine* « *meo, qui pro vobis effundetur* » (Luc, XXII, 20 ; « I Cor., XI, 25). « Ceci est mon sang du Nouveau « Testament, c'est-à-dire, le sang versé pour lui « donner toute sa force... L'instrument de ce Tes- « tament et l'acte où il est écrit, c'est l'Eucha- « ristie... » — « Cette coupe est le nouveau Tes- « tament en mon sang, comme si on disait : de « même que ce papier, où est écrite de la main de « notre père sa dernière volonté, est son testament, « ainsi cette coupe sacrée est le Testament de « Jésus-Christ par son sang qu'elle renferme[1]. »

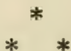
1. Bossuet, *Médit. sur l'Ev.*, Cène, 1re p., 61e et 62e jours. — *Item*, 25e jour.

La communion à Jésus, sacrifié pour nous, nous confère non seulement le titre, mais les arrhes et comme la mise en possession substantielle des biens du céleste héritage.

La foi est appelée « *Sperandarum substantia* « *rerum* » (Héb., XI, 1), la substance des biens que nous espérons au ciel. Ici, le mot substance signifie « commencement », « principe », ou mieux encore « prise de possession radicale » des biens espérés. Par la foi nous tenons déjà, nous possédons radicalement le bonheur attendu. Cette définition générale de la foi se réalise éminemment dans le mystère eucharistique. Ce mystère ne nous propose pas seulement une vérité à croire, un bien futur à espérer; il nous donne l'objet même de cette vérité, la substance de ce bien. Les espèces sacramentelles voilent cette substance ; n'importe ; sous les voiles nous la tenons, nous la possédons. Sous les voiles de l'hostie, Dieu lui-même se donne à nous tout entier. Nous mangeons, sans le voir, et sans en goûter les douceurs, le même Dieu dont les saints se délectent dans la vision intuitive et l'amour béatifique. Le même Dieu nourrit et vivifie les élus de la terre et les élus du ciel. L'Eucharistie est le ciel en germe, en substance, le ciel commencé, voilé, mais très réel[1].

1. Le Concile de Trente dit en parlant des élus : « *Eumdem panem* « *angelorum quem modo sub sacris velaminibus edunt, absque ullo vela-* « *mine manducaturi* » (Sess. XIII, ch. VIII). Les saints se nourrissent de la divinité elle-même, vue face à face, sans intermédiaire ni voiles, tandis que, sur terre, ils ne s'en nourrissaient que sous le voile des espèces et par l'intermédiaire de l'humanité. — Cf. THOMASSIN, *De Inc. Verbi*, l. X, ch. XXVI, XXVII, XXVIII, où ce thème est développé : « Eucharistia idem nobis mortalibus panis est ac sempiterna Veritas « Beatis immortalibus » Cf. aussi MONSABRÉ, 1884, 72e c., 3e p.

« Qu'avons-nous dans l'Eucharistie, qu'y avons-« nous en substance, si ce n'est Celui qui fait la « félicité des bienheureux ? C'est la même chose, « la même substance ; il n'y a qu'à ôter le voile. « Seigneur, ôtez ce voile, percez ce nuage ; que me « restera-t-il entre les mains et devant les yeux, « sinon cet objet qui fera ma béatitude ? N'ai-je « pas déjà cet objet dans votre corps ? Dans le « corps de Jésus, n'ai-je pas son âme, n'ai-je pas « toute sa personne, et, dans la personne, Celui « qui y habite corporellement avec une entière « plénitude, c'est-à-dire le Verbe divin, et, dans « ce Verbe, n'ai-je pas son Père ?... J'ai donc tout, « que me reste-t-il à désirer, sinon de voir ce que « je tiens, de percer le voile, de voir clairement « et par une manifeste vision ce que je sais bien « que j'ai, mais que je ne vois pas[1]. »



Enfin, dans la communion, avec Jésus-Hostie, notre corps lui-même reçoit le gage, le principe de sa résurrection

« *Qui manducat meam carnem et bibit meum* « *sanguinem habet vitam æternam et ego resuscitabo* « *eum in novissimo die* » (Jean, VI, 55). Dans les Liturgies primitives. à partir de la *Didaché*, et dans beaucoup de Pères, par exemple saint Ignace, saint Justin, saint Irénée, Tertullien, saint Grégoire de

1. BOSSUET, *Médit. sur l'Ev.*, Cène, 1re p., 49e jour, fin.

Nysse, saint Cyrille d'Alexandrie, ce texte de saint Jean a été interprété dans le sens d'une réelle influence physique de la chair de Notre-Seigneur sur le corps du communiant. L'homme empoisonné par le péché, disent souvent les anciens Pères, est voué à la mort ; mais la communion sera « l'antidote pour ne pas mourir éternellement », « le remède d'immortalité » ; la chair du Christ saint et ressuscité, unie et incorporée en quelque sorte à la chair du communiant, comme un aliment de nature supérieure, lui communiquera une vertu, un germe de résurrection. Longtemps les traces de cette croyance furent très marquées dans les Liturgies ; et on peut les reconnaître encore, à peu près sûrement, dans certaines prières du Missel ou du Rituel romains. Bien plus, dans quelques Églises, au début du Moyen Age, l'abus s'introduisit de déposer une hostie consacrée dans la bouche ou sur la poitrine des morts, comme un levain de résurrection. Enfin, quelques théologiens modernes, Thomassin et Contenson par exemple, disent encore que la chair du Christ porte avec elle un germe physique de vie future : « *per Eucharistiam in corporibus nostris* « *resurrectionem præseminari etiam physice*[1] ».

1. Pour les liturgies antiques, cf. Joseph Wilpert, *Le Pitture delle Catacombe romane*, Roma, 1905, ch. xv, p. 260 ; ch. xvi, pp. 284, 285. — La comparaison des anciens textes, rapportés par Mgr Duchesne ou Dom Cabrol (ouvrages cités, chapitre précédent) avec le canon de notre messe ou certains passages du Rituel, nous permettrait de découvrir des traces de la croyance en question. On en voit aussi des vestiges dans le *Book of common prayer* de l'Église anglicane, p. e. la formule pour distribuer la sainte communion. — Pour les Pères, cf. Batiffol, *Etudes d'hist. et de théol. pos.*, 2e s., 3e éd., pp. 127, 143, 154, 155, 156, 252, 253, 254, 271, 272. — Sur l'hostie administrée aux morts ou

Cette interprétation paraît aller bien au delà du sens littéral de la parole de Notre-Seigneur. Il affirmait le fait de la résurrection ; il indiquait une certaine connexion entre ce fait et la communion ; mais rien ne prouve qu'il entendit cette connexion dans le sens d'une influence physique. Au contraire, si on laisse le texte dans son cadre, c'est-à-dire dans la thèse générale sur le Pain de vie, on voit qu'il s'agit d'une simple connexion d'ordre moral. Déjà en parlant de ceux qui s'uniraient à lui par la foi, Jésus avait employé des expressions absolument identiques : « *Ut omnis qui videt Filium et cre-* « *dit in eum habeat vitam æternam et ego resuscitabo* « *eum in novissimo die* ». (VI, 40). Évidemment la foi ne peut avoir une influence physique sur la résurrection des corps. Il s'agit d'une récompense, promise à la foi : ceux qui croiront en lui et s'uniront à lui, Jésus les ressuscitera au dernier jour pour

enterrée avec eux, cf. *Dictionnaire de théol. cath.*, VACANT, a. *Communion* c. 494, 495. — Cf. THOMASSIN, *De Inc. Verbi*, l. X, ch. XXI. — Notons que LEBRETON, dans *Origines du dogme de la Trinité*, 1re éd., 1890, p. 404, semblerait tenir encore, du moins en partie, à cette ancienne opinion. — Bien plus, M. DE LA TAILLE, dans *Mysterium Fidei*, 1921, pp. 490-498, pose la thèse suivante : *Eucharistia est Sacramentum* « *nostræ resurrectionis* ». Il dit en substance : « Par rapport aux forces naturelles, la résurrection reste miraculeuse et gratuite, par rapport au principe spirituel infusé en nous par l'Eucharistie elle devient comme due et connaturelle. Car la grâce sanctifiante, effet propre de l'Eucharistie, modifie même *l'être substantiel* de notre âme, par lequel cette âme est forme du corps. L'âme sanctifiée par l'Eucharistie met donc le corps qu'elle informe en contact avec la sainteté du corps du Seigneur, elle en fait le Temple du Saint-Esprit consacré par son onction. Et une fois dans la gloire, sa nature informante persiste, et elle appelle ou postule le corps dans la participation de son état glorieux ». Viennent ensuite de longues citations des Pères, qui sont supposés appuyer cette manière de dire.

l'éternelle vie. Développant sa pensée, Notre-Seigneur vient tout naturellement à l'union de foi, consommée dans la manducation eucharistique, et il promet encore plus expressément de ressusciter pour le bonheur éternel ceux qui, en mangeant sa chair et en buvant son sang, se seront unis à lui de la manière la plus intime : « *Qui manducat meam* « *carnem... ego resuscitabo eum in novissimo die...* « *Qui manducat meam carnem... in me manet et ego* « *in eo* » (VI, 55-57).

Communément les théologiens s'arrêtent à cette pensée de l'Évangile de saint Jean. Jésus, disent-ils, se sentira porté, et comme moralement obligé à ressusciter pour l'éternelle gloire ce corps qui, par la manducation matérielle du pain eucharistique, lui a permis de s'unir à l'âme juste et bien-aimée d'une manière si intime ; ce corps qui est devenu *comme sien* par le fait de sa présence à la fois sacramentelle et spirituelle dans le communiant, « *in me manet et ego in eo*[1] ».

Cependant, sans parler d'influence physique, de remède contre la mort, de germe ou levain de résurrection, ou du moins sans prendre ces expressions au sens littéral, si on les emploie, ne pourrait-on pas admettre une certaine influence directe et positive de la communion sur notre résurrection glorieuse ? La simple raison de haute convenance, alléguée par les théologiens modernes ne paraît pas

1. Cf. DE LUGO, *De Euch.*, X, sect. 4, n° 102. — SALMANT., *De Euch.*, disp. X, dist. 1..., n° 19. — Cf. surtout BATIFFOL, *Etudes d'hist.*, 2e s., 3e éd., pp. 92-95.

dire assez. Rappelons-nous que, dans la théologie de saint Paul, la résurrection glorieuse des morts a son gage, son principe, « ses prémices » dans la résurrection de Jésus, vainqueur du péché. « *Chris-* « *tus resurrexit a mortuis primitiæ dormientium :* « *quoniam quidem per hominem mors et per homi-* « *nem resurrectio mortuorum... Et sicut in Adam* « *omnes moriuntur ita et in Christo omnes vivifica-* « *buntur* » (I Cor., xv, 20, 21). Déjà le Baptême, en nous ensevelissant dans la mort du Christ, nous donne un droit, un titre à devenir participants de sa résurrection pour l'éternelle gloire. « *In morte* « *ipsius baptizati sumus... si enim complantati facti* « *sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrec-* « *tionis erimus* » (Rom., vi, 3-5). Mais l'Eucharistie qui nous fait manger la chair de Jésus, mort et ressuscité pour nous, l'Eucharistie qui nous donne l'hostie du sacrifice efficace contre le péché et la mort, ne sera-t-elle pas un titre nouveau, un gage plus assuré, un principe plus puissant de notre résurrection corporelle dans la gloire ?

Il semble que dans cette question, il faut compléter saint Jean par saint Paul. Du moins, Bossuet l'a-t-il fait ; et c'est pourquoi, malgré certaines expressions métaphoriques, un peu trop fortes dans le sens des anciens Pères, il paraît avoir mieux dit que personne sur ce mystère de la communion, principe de notre résurrection[1]. « Mais, dites-vous, qu'était-il « besoin d'avoir le corps de Jésus dans son corps ?

1. *Médit. sur l'Év.*, Cène, 1re p., 50e et 51e jours.

« Dites plutôt : qu'était-il besoin d'avoir le corps de « Jésus en vérité, en substance ? d'avoir la chair de « ce sacrifice ? d'avoir dans le sang le signe certain de « la rémission des péchés ? ...Et pour parler du « corps en particulier, n'y a-t-il rien à faire dans « notre corps ? N'est-ce pas la chair qui convoite « contre l'esprit ? Qui la peut mieux tempérer que « le corps de Jésus appliqué sur elle ?... Ne faut-il « pas que le corps mortel sorte un jour du tombeau « et de la corruption ? Et qui peut mieux nous en « tirer que ce corps qui ne l'a jamais sentie ? Pour « devenir avec Jésus-Christ un corps spirituel, « comme dit saint Paul, qu'y a-t-il de plus efficace « que son union avec ce même corps et l'impression « de ses divines qualités ? Mon Sauveur, si vous « touchez mon corps, il en sortira une vertu et il « faudra qu'il devienne semblable au vôtre. La « vertu qui en sortira, ne me donnera pas comme « à cette femme une santé faible et fragile, mais « la véritable santé qui est l'immortalité... » — « ... Considérons ici le corps du Sauveur comme le « doux viatique des mourants. Je me meurs, mes « sens s'éteignent, ma vie s'évanouit... Mon Sau- « veur, on m'apporte votre corps, ce corps immortel, « ce corps spiritualisé ; je le reçois dans le mien... « Qui mange ma chair, dites-vous, je le ressusciterai « au dernier jour. Il restera dans ce corps mort un « germe de vie que la pourriture ne pourra point « altérer ; il restera une impression de vie que rien « ne peut effacer... je ne craindrai point la mort ; « pourquoi craindre le mal, si j'en ai toujours l'anti-

« dote ? Sans vous la mort est un joug insuppor-
« table ; avec vous elle est un remède et un pasasge
« à la vie... Ah ! Seigneur, gardez-moi jusqu'au
« dernier soupir... Et ce corps, que deviendra-t-il ?
« Le voilà uni au vôtre. Par votre corps ressuscité
« je ressusciterai tout nouveau ; je ne laisserai à la
« terre que la mortalité. Je vis dans cette espé-
« rance,... j'y meurs. »

CHAPITRE V

LA COMMUNION IMMOLANTE

Dans l'Eucharistie, Jésus renouvelle le Sacrifice de la Croix pour nous incorporer à sa mort, en nous faisant communier à l'hostie qui n'est le Pain de la vie divine et éternelle que dans la mesure où elle consomme en nous l'immolation inaugurée par la Foi et le Baptême.

On a dit : « L'idée paulinienne de la communion « au sacrifice est destinée à demeurer obscure tou- « jours pour la piété chrétienne, qui sera toujours « plus attirée par l'idée johannine que la commu- « nion est une participation à la vie divine : « Celui « qui mange ma chair et boit mon sang a la vie « éternelle. » La piété chrétienne, forte de son « expérience même, aura, en s'attachant à l'idée « johannine, l'intuition d'une réalité plus saisis- « sante que celle que représente l'idée de commu- « nion au sacrifice[1]. »

Il est vrai, saint Paul voit avant tout dans l'Eucharistie le sacrement de la mort du Seigneur. Pour lui, l'effet le plus en vue de la communion est de

1. Batiffol, *Etudes d'hist. et de th. pos.*, 2e s., 3e éd., p. 52. — Sur cette comparaison des deux idées, leur union et harmonie fondamentale, à propos de la même citation de Batiffol, cf. de La Taille, *Mysterium Fidei*, pp. 291-292.

nous incorporer au Sacrifice de la Croix. Le Discours de Jésus, en saint Jean, va bien au delà ; du premier coup il nous montre la fin dernière de la communion, la vie de la grâce nourrie en nous, la résurrection, la vie éternelle.

Il est vrai aussi que la Tradition des premiers siècles s'est quasi exclusivement attachée à l'idée johannine. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, jusqu'à quel réalisme physique les Pères avaient poussé l'interprétation du texte qui a trait à notre résurrection corporelle. Quant aux effets sur l'âme, ils ramenaient tout à l'idée de vie éternelle ou de déification. Les Liturgies également parlaient surtout « du pain céleste », « du corps de Notre-Seigneur gardant notre âme pour la vie éternelle ». Il n'y a qu'à relire, pour s'en convaincre, les prières du canon romain, témoin vénérable de l'inspiration religieuse des premiers siècles.

Est-il aussi vrai de dire d'une manière absolue : « L'idée paulinienne de communion au sacrifice « est destinée à demeurer obscure toujours pour « la piété chrétienne » ? Ne semblerait-il pas plutôt que, sur ce point, la piété, suivant d'ailleurs la pensée chrétienne, a graduellement évolué, progressé dans la pleine connaissance du Mystère de Jésus ? On pourrait peut-être découvrir un mouvement général d'évolution assez marqué, dans la dévotion catholique à l'égard de Notre-Seigneur. Les anciens Pères sembleraient avoir vénéré surtout en Jésus le Verbe, principe de salut et de déification. Saint Augustin, saint Léon, saint Grégoire le Grand auraient donné plus de place, dans leur enseignement,

à l'humanité sainte, « au Christ historique », comme on dit[1]. Saint Anselme, saint Bernard, l'inspiration première des Croisades, saint François d'Assise, saint Thomas seraient les agents ou les témoins d'un progrès dans la dévotion à Jésus crucifié et à Jésus-Eucharistie. La manifestation du Sacré-Cœur, en ces derniers siècles, continuerait et consommerait ce mouvement progressif. Dans cette évolution générale, l'idée paulinienne de la communion au sacrifice, c'est-à-dire de notre incorporation à la Passion par l'hostie, paraît avoir marché parallèlement avec la dévotion à la croix et à l'Eucharistie. On la voit mise en plein relief par saint Jean Damascène (*De Fide orth.*, IV, 13). Saint Thomas la ramène souvent dans la Somme (3 q. 73, a. 4, a. 5, — q. 78, a. 3, — q. 79, a. 1, etc.). Et quand, dans l'Office du Saint-Sacrement, il résume tout le dogme eucharistique, dans cette antienne devenue populaire, « *O sacrum « convivium in quo Christus sumitur, recolitur memo- « ria Passionis ejus, mens impletur gratia et futuræ « gloriæ nobis pignus datur* », il unit intimement l'idée de communion à la croix à l'idée de vie éternelle : le sacré banquet ne nous confère le don de la grâce et le gage de la gloire qu'en nous inculquant le souvenir de la Passion, un souvenir pratique, par lequel nous annonçons la mort du Seigneur. Nous trouvons un autre témoignage de la piété chrétienne où l'idée paulinienne est unie à l'idée johannine, dans le quatrième Livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*. « *Sicut ego meipsum, expansis mani-*

1. Cf. Pourrat, *La spiritualité chrétienne*, vol. I, Des origines au Moyen Age, 4e éd., 1919, Paris, ch. x, surtout pp. 371-375.

« *bus et nudo corpore pro peccatis tuis meo Patri* « *sponte obtuli, ita ut nihil in me remaneret quin totum* « *in sacrificium divinæ placationis transiret ; ita* « *debes et te ipsum mihi voluntarie in oblationem* « *puram et sanctam... quotidie in missa offerre...* » (Ch., VIII. ; cf. aussi ch. V., n° 3)[1]. Inutile de rappeler combien les restaurateurs de la piété sacerdotale, au XVIIe siècle, Olier, Condren et autres insistaient sur l'obligation de nous faire victimes avec Jésus-Hostie. Inutile de rappeler aussi que le Sacré-Cœur demandait à sainte Marguerite-Marie un amour réparateur et immolé à l'égard de l'Eucharistie. Et Bossuet n'est-il pas l'incomparable docteur du mystère eucharistique simplement parce qu'il a avant tout pénétré et exposé la doctrine de notre incorporation au sacrifice de Jésus dans la messe et la communion ? Rarement il parle de l'Eucharistie sans en venir à cette conclusion qu'il faut entrer dans des sentiments de mort, offrir nos âmes et nos corps en hosties vivantes, si nous voulons réaliser en nous toute la vie chrétienne, et en particulier si nous voulons participer aux fruits éternels de la croix mis à notre portée sur nos autels.

Toujours est-il qu'il faut unir l'étude de saint Paul et de saint Jean, si l'on veut avoir la révélation complète du mystère de la vie surnaturelle. Nous disons le mystère de la vie surnaturelle ; car la nuance,

1. Cf. POURRAT, *La spir. chrét.*, vol. II, Le Moyen Age, Paris, 1921. — S. Bernard et sa dévotion aux mystères de la vie de N.-S., pp. 59-76. — S. François d'Assise et la Passion, pp. 251-256. — Les effets sanctifiants de l'Eucharistie, pp. 275-280. — L'Imitation, pp. 456-464. — Dévotion au Saint Sacrement, pp. 481-494. — Cf. aussi *Christus*, 1120-1132.

signalée au début de ce chapitre, ne différencie pas seulement l'enseignement eucharistique des deux apôtres ; elle marque toute leur doctrine du surnaturel. Le Verbe incarné, principe de vie éternelle en Dieu : tel est le thème de saint Jean. Jésus crucifié, principe de justification et de résurrection : tel est le thème de saint Paul. Pour saint Jean, le Baptême, la Foi, la Communion nous insèrent au Verbe Incarné pour recevoir un écoulement de sa vie divine. Pour saint Paul, le Baptême, la Foi, la Communion nous incorporent d'abord à la mort du Sauveur et par cette incorporation nous conduisent à la résurrection glorieuse.

Dans le chapitre précédent, nous nous étions surtout inspirés de saint Jean ; dans celui-ci, nous attachant surtout à saint Paul, nous montrerons que le Fidèle et le Baptisé, mais plus encore le Communiant, doivent s'incorporer à la mort du Seigneur.

I

Déjà dans l'ancien Testament, le sacrement qui incorporait au Peuple de Dieu, la Circoncision, était un rite d'immolation sacrée. Le sceau de la justice et de la foi, « *signaculum justitiæ fidei* » (Rom., IV, 11), le titre d'agrégation et de mission propagatrice dans la race élue étaient une marque sanglante[1]. Dans l'Église chrétienne, le sacrement et la vertu qui constituent l'initiation surnaturelle,

1. Cf. Bossuet, *Elévat. sur les myst.*, VIII[e] sem., 9[e] élév. — Lagrange, *Etudes sur les religions sémitiques*, pp. 242-246.

le Baptême et la Foi, ne sont principes vivifiants que par une sorte de mort. Le Baptisé et le Croyant sont par vocation, par état, en vertu même de leur Baptême et de leur Foi, insérés à la Croix du Christ. La résurrection et la vie éternelle sont à ce prix. Tout notre droit au salut repose sur le sacrifice de Jésus, vainqueur du péché et de la mort ; ceux-là seuls en bénéficieront qui, crucifiant leur chair, détruisant l'empire du péché en eux, s'incorporeront à cette mort dont le terme est la résurrection glorieuse.

Citons le texte même de saint Paul. D'aucuns pourront trouver ces citations un peu longues. Mais nous les croyons utiles pour montrer la communion eucharistique à sa vraie place et dans son vrai rôle car, comme il ressort des développements donnés au cours du chapitre précédent, l'Eucharistie consomme l'œuvre de la Foi et du Baptême et couronne cette économie de vie et d'immolation en Jésus crucifié, qui est tout le christianisme.

« Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été « baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que « nous l'avons été ? Nous avons donc été ensevelis « avec lui par le baptême en sa mort, afin que « comme le Christ est ressuscité des morts par la « gloire du père, nous aussi, nous marchions dans « une vie nouvelle, si en effet nous avons été greffés « sur lui par la ressemblance de sa mort, nous le « serons aussi par celle de sa résurrection : sachant « bien que notre vieil homme a été crucifié avec lui « pour que le corps du péché fût détruit et que nous « ne soyons plus les esclaves du péché... Regardez-

« vous comme morts au péché et comme vivants
« pour Dieu en Jésus-Christ. Affranchis du péché
« et esclaves de Dieu, vous avez pour fruit la sainteté et pour fin la vie éternelle... » (Rom., vi, 1-13).
— « Si l'esprit de Celui qui a ressuscité Jésus
« d'entre les morts habite en vous... Celui qui a res-
« suscité Jésus rendra aussi la vie à vos corps mor-
« tels... Si vous vivez selon la chair vous mourrez ;
« mais si par l'esprit vous faites mourir es œuvres
« du corps vous vivrez. Car tous ceux qui sont con-
« duits par l'esprit sont les fils de Dieu... Or si
« nous sommes fils nous sommes héritiers de Dieu,
« cohéritiers du Christ, si toutefois nous souffrons
« avec lui pour être glorifiés avec lui » (Rom., viii,
« 11-17). — « Vous êtes tous fils de Dieu par la foi
« dans le Christ Jésus. Vous tous en effet qui avez
« été baptisés dans le Christ vous avez revêtu le
« Christ... Vous n'êtes tous qu'une personne dans
« le Christ Jésus... Mais ceux qui sont de Jésus-
« Christ ont crucifié la chair avec ses passions et
« ses convoitises... » (Gal., iii, 26-29 ; — v, 24). —
« Pour son amour j'ai voulu tout perdre, regardant
« toutes choses comme de la balayure, afin de
« gagner le Christ et d'être trouvé en lui avec la jus-
« tice qui nait de la foi dans le Christ... afin de le
« connaître lui et la vertu de sa résurrection en
« communiant à ses souffrances et lui devenant
« conforme dans sa mort » (Philip. iii 8-12). —
« Comme vous avez reçu le Christ Jésus, marchez
« en lui,... enracinés et édifiés en lui, affermis par
« la foi... Veillez à ne point vous laisser saisir
comme une proie par une vaine et trompeuse phi-

« losophie... qui n'est pas selon le Christ. Car en « lui habite toute la Plénitude de la divinité... En « lui vous avez été circoncis d'une circoncision « non faite de main d'homme, de la circoncision « du Christ. Ensevelis en lui dans le baptême, « vous avez ressuscité avec lui par la foi... Vous « êtes morts et votre vie est cachée avec le Christ « en Dieu. Quand le Christ, votre vie, apparaîtra, « vous apparaîtrez avec lui dans la gloire. Faites « donc mourir vos membres, les membres de « l'homme terrestre » (Coloss., II, 6-23 ; III, 1-25).

Saint Paul pousse si loin la théorie de notre incorporation à la croix par le Baptême et la Foi, qu'il applique à la vie, aux bonnes œuvres des chrétiens les termes mêmes que la Liturgie réservait aux sacrifices : « *Obsecro itaque vos, fratres,* « *per misericordiam Dei, ut exhibeatis corpora vestra* « HOSTIAM (θυσίαν) *viventem, sanctam, Deo pla-* « *centem* » (Rom., XII, 1). — « *Ut sim minister* « *Christi Jesu in Gentibus sanctificans Evangelium* « *Dei ut fiat* OBLATIO (προσφορὰ) *Gentium accepta* « *et sanctificata in Spiritu sancto* » (Rom., XV, 16). — « *Et immolor supra sacrificium* (θυσίᾳ) *et obse-* « *quium* (λειτουργίᾳ) *fidei vestræ, gaudeo et con-* « *gratulor omnibus vobis* ». (Philip., II, 17). Le verset 16 du chap. XV de l'Ép. aux Romains est particulièrement remarquable : le ministère de Paul pour la sanctification des Gentils est lui-même représenté comme une action liturgique, une fonction sacrée du culte divin. Bossuet rend bien la pensée de Paul quand il résume ainsi l'économie du salut : « Jésus-Christ, pour être le Sauveur du

« genre humain, a voulu en être la victime. Mais « l'unité de son corps mystique fait que, le chef « étant immolé, tous les membres doivent être « aussi des hosties vivantes[1]. »

II

La communion eucharistique qui consomme l'initiation baptismale et qui est le suprême exercice de la foi en Jésus Sauveur, précisera encore et imposera plus énergiquement cette loi d'immolation chrétienne. Dans ce mystère surtout la vertu de la croix est agissante, puisque c'est le sacrifice même de Jésus, renouvelé pour son corps mystique et avec son corps mystique. « La mort de « Jésus est toujours présente dans l'Eucharistie « après la séparation... de son corps et de son sang ; « l'impression de la mort de Jésus-Christ se doit faire « sur tous les fidèles qui, à l'imitation du Fils de « Dieu, se doivent rendre eux-mêmes des victimes. « Toute la vertu de la croix est dans ce mystère... « Quelle est la vertu de la croix ? « Quand je serai « exalté de la terre, j'attirerai tout à moi » (Jean, « xii, 32). L'effet a suivi la parole : tout est venu à « Jésus crucifié ; telle est la vertu de la croix. Cette « vertu est toute vivante dans l'Eucharistie... « Toute l'efficacité de la croix pour nous attirer à

1. Bossuet, 1er *Serm. p. la Pur. de la S. V.* (Vivès, xi, 246). Sur le baptême, incorporation au Christ mort et par là principe de vie, Cf. Prat, *Théol. de S. Paul*, 1re p., 1920, pp. 264-268 ; IIe p., pp. 333, 335 et 368-379. — Cf. aussi Tobac, *Le problème de la justification dans S. Paul*, pp. 225-258.

« Jésus, pour nous faire vivre en lui, y est enfer-« mée[1]. »

Voici comment saint Paul nous enseigne cette vertu spéciale de l'Eucharistie, pénétrant le communiant, l'incorporant à Jésus immolé, pour consommer le sacrifice du chef dans le corps mystique, pour dilater et compléter l'hostie de la croix.

« Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, « et ayant rendu grâces, le rompit et dit : Ceci est « mon corps pour vous ; faites ceci en mémoire de « moi. De même après avoir soupé, il prit le calice « et dit : Ce calice est la Nouvelle Alliance en mon « sang : faites ceci en mémoire de moi, toutes les « fois que vous boirez. Car toutes les fois que vous « mangez ce pain et que vous buvez cette coupe « vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce « qu'il vienne » (I Cor., xi, 23-26). L'Eucharistie est le mémorial de la mort du Sauveur. Jésus nous recommande de renouveler la Cène et d'y communier en nous souvenant des circonstances de son sacrifice[2]. Mais il ne s'agit pas d'un simple souvenir. « A chaque communion, nous dit l'Apôtre, vous « annoncez la mort du Seigneur. » Annoncer signifie ici rappeler, représenter ou mieux renouveler la mort du Seigneur en mangeant son corps comme rompu et immolé, en buvant son sang comme répandu, en communiant au sacrifice formellement comme sacrifice, et par suite en entrant nous-mêmes dans les sentiments de mort et d'immolation.

1. Bossuet, *Médit. sur l'Ev.*, Cène, 1re p., 46e jour.
2. Cf. Bossuet, *Méd. sur l'Ev.*, Cène, 1re p., 19e jour : « L'Eucharistie, mémorial de la mort du Sauveur ».

Saint Paul nous le dit plus explicitement encore, quelques versets plus haut : « Mes biens-aimés, « fuyez l'idolâtrie... Le calice de bénédiction que « nous consacrons n'est-il pas une COMMUNION « au sang du Christ ? Le pain que nous rompons « n'est-il pas une COMMUNION au corps du Christ ? « Puisqu'il y a un seul pain, nous formons un seul « corps tout en étant plusieurs ; car nous partici- « pons tous à un même pain. Voyez Israël selon « la chair ; ceux qui mangent les victimes, ne « participent-ils pas à l'autel ? Qu'est-ce-à dire ? « Que la viande sacrifiée aux idoles est quelque « chose, ou qu'une idole est quelque chose ? Non ; « mais, ce que les païens offrent en sacrifice, ils « l'immolent aux démons et non à Dieu. Or je ne « veux pas que vous soyez en communion avec « les démons. Vous ne pouvez boire à la fois au « calice du Seigneur et à celui des démons, prendre « part à la table du Seigneur et à celle des démons » (I Cor., x, 14-21). Nous n'avons pas à nous préoccuper directement de l'argumentation spéciale de saint Paul contre les commensalités idolâtriques. Il nous suffit de constater que l'Apôtre applique en même temps aux sacrifices juifs, aux immolations païennes et à l'Eucharistie la théorie générale de la communion sacrificielle. La communion à l'hostie immolée nous unit intimement, comme par un lien d'alliance ou de parenté, avec la divinité, à qui la victime a été offerte[1]. Quand il s'agit des pratiques païennes où les viandes et l'idole ne sont

1. Cf. PRAT, o. c., 1920, 137-140.

rien, saint Paul indique immédiatement les démons comme le terme de l'union, créée par la manducation de l'hostie. Quand il s'agit des sacrifices juifs et chrétiens, l'Apôtre ne va pas immédiatement à Dieu, le dernier terme de l'union. « Voyez Israël « selon la chair, dit-il, ceux qui mangent les vic- « times ne participent-ils pas à l'autel », c'est-à-dire, ne sont-ils pas insérés, incorporés à l'autel ? Sans saisir peut-être toutes les nuances de cette formule « incorporés à l'autel », nous voyons du moins le sens général : ceux qui mangeaient les victimes entraient dans le culte, ils se mettaient eux-mêmes sur l'autel et devenaient comme une part de l'offrande. La pensée ne laisse aucun doute quand il s'agit de la communion eucharistique. L'effet premier, immédiat de cette communion est de nous *faire un* avec le corps immolé du Christ et avec son sang répandu. Les mots latins, employés par la Vulgate, *communicatio*, *participatio*, comme les mots français, *incorporation*, *participation*, *communion*, ne rendent pas la force du mot grec κοινωνία, qui veut dire unité, unification avec le corps et le sang du Christ. La manducation de Jésus-Hostie nous unifie, nous identifie, pour ainsi dire, avec lui en cet état d'hostie. Elle a des effets de salut, de santification et de déification, mais seulement comme conséquence de notre incorporation au sacrifice.

Cette doctrine de saint Paul, nous l'avons déjà insinué, n'est qu'une application de la théorie générale de la communion. La manducation d'une hostie était toujours censée unifier les communiants

avec cette hostie. Le mot lui-même le dit : COMMUNIER, c'est être ou devenir un avec l'hostie comme telle, s'offrir, s'immoler spirituellement. Vouloir retirer les fruits du sacrifice dans la communion sans nous sacrifier, vouloir nous diviniser par l'hostie sans nous immoler avec elle, c'est aspirer à vivre en parasites de l'autel, c'est chercher le salut en dehors de la croix, c'est confondre le banquet eucharistique avec le banquet céleste.

Nous avons dit que dans ce chapitre nous écouterions surtout saint Paul proclamant si hautement la loi d'immolation qui s'impose au communiant. Mais nous aurions comme un remords si, avant de terminer, nous ne revenions pas à l'Évangile de saint Jean, pour y entendre l'affirmation même de notre divin Maître. Combien plus expressives et plus puissantes que les paroles de l'Apôtre — si fortes cependant — sont les paroles de Jésus pour nous enseigner et nous imposer le dogme de la communion immolante.

Nous trouvons ces paroles de Notre-Seigneur dans le Discours de la Promesse ; ce sont les textes si connus où il nous décrit les effets de la communion : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang « demeure en moi et moi je demeure en lui... Et « celui qui me mange lui aussi vivra de moi » (Jean, VI, 57, 58). Dans aucun livre humain, même le plus savant et le plus pieux, nous n'apprendrons autant sur la théologie de notre communion que dans ces quelques paroles du divin Maître. Toute une vie de méditations et surtout de communions

et d'actions de grâces, inspirées par ces deux textes, ne suffirait pas pour en épuiser le contenu.

Avant tout ces paroles nous disent l'amour de Jésus dans la communion, un amour qui se donne en entier, pour la vie, et auquel le nôtre doit répondre. Mais cette union mutuelle, cette communauté de vie dans l'amour ne peut se réaliser que par l'immolation de tout ce qui est en nous amour propre et péché. En effet, comment Jésus pourrait-il entrer et fixer sa demeure en mon cœur, si je ne suis pas résolu à vider moi-même ce cœur des affections et des recherches égoïstes qui le remplissent et l'occupent, peut-être même au moment de la communion et de l'action de grâces ? Comment Jésus pourrait-il vivre en moi, c'est-à-dire, contrôler, inspirer ce qui constitue ma vie quotidienne, mes pensées, mes sentiments, mes prières, mon travail, mes relations, mes épreuves intérieures, si je ne veux pas soumettre et sacrifier à sa volonté et à son esprit toutes ces vues, impressions et recherches de satisfaction personnelle, qui font dévier plus ou moins loin de lui chacune des actions, même les plus saintes en soi, de ma pauvre journée ?

Oh ! Jésus, donnez-moi l'amour, le culte de ces paroles sorties de votre cœur passionnément épris du désir de demeurer et de vivre en moi ! Oh ! Jésus, apprenez-moi à les méditer, à les utiliser, à les vivre, surtout dans mon action de grâces, afin que je les réalise de plus en plus avec chaque communion nouvelle !

Seul le divin Maître peut nous apprendre pratiquement cette théologie de notre immolation

vivifiante par l'hostie et avec l'hostie. Lui seul peut dire à notre esprit et à notre cœur pourquoi, tandis qu'au ciel son Sacrifice se consomme dans une communion et une adoration toutes béatifiques, sur la terre ce Sacrifice doit se renouveler sous un symbolisme de mort et se consommer dans notre propre immolation. C'est que le ciel est le lieu de la sainteté parfaite, la terre le lieu de l'épreuve et du péché ; et il faut que la croix applique, exerce ici-bas sa vertu crucifiante sur notre nature de péché, pour nous faire dignes d'être incorporés un jour à l'hostie sainte et glorieuse du ciel. Lui seul peut dire à notre esprit et à notre cœur comment il faut que, pendant la messe et surtout dans la communion, nous lui livrions notre corps, notre âme, tout notre être et toute notre vie, comme une nouvelle matière de souffrance et de mort, afin que son infini Sacrifice se dilate, se complète dans l'offrande et l'immolation de ses membres mystiques.

Oh ! Jésus, apprenez-moi pratiquement cette théologie d'immolation et de vie ! Oh ! Jésus, apprenez-moi à communier ! Apprenez-moi à communier selon vos intentions, je dirais presque, selon votre programme, c'est-à-dire, apprenez-moi à entrer dans votre intérieur, comme dans le sanctuaire de toute pureté, religion et amour, tandis que vous-même vous entrerez dans mon intérieur de corruption et d'égoïsme ; apprenez-moi à mettre en contact toute cette misère avec votre sainteté, à me vider de mes vues et recherches personnelles, à vous immoler tout mon fond de

péché, afin que vous puissiez demeurer et vivre de plus en plus en moi par une nouvelle effusion de grâce sanctifiante et par vos grâces sacramentelles de détachement et de sacrifice ! Encore une fois, oh ! Jésus, apprenez-moi à devenir enfin un vrai communiant, un communiant à votre hostie et à votre croix, afin que, à chaque communion nouvelle, je puisse dire de plus en plus avec saint Paul : « Avec le Christ je suis cloué sur la croix. « Et je vis, mais non ce n'est plus moi, c'est le « Christ qui vit en moi, le Christ qui m'a aimé et « s'est donné pour moi ! » (Gal., II, 19, 20).

CHAPITRE VI

Notre enseignement eucharistique

A tout le peuple chrétien nous devons prêcher au moins la théologie substantielle de la Communion, c'est-à-dire, sa place dans le sacrifice. Mais aux âmes pieuses du monde ou aux âmes religieuses, nous devons révéler tout le mystère et le vrai mystère de l'autel. Laissant de côté les imaginations et les suppositions, prêchons — soit les vertus réelles de Jésus dans l'Eucharistie : son amour pour le Père, pour nous et pour tous, avec sa religion et son humilité consommées, — soit l'enseignement d'immolation, directement entendu par Notre-Seigneur dans le symbolisme de mort sous lequel il s'est donné à nous.

I

Quand il ne néglige pas ou n'ignore pas entièrement la communion, le peuple chrétien n'y voit guère qu'un quelque chose de vague : « les Pâques à faire », « le Bon Dieu à recevoir avant de mourir ». Grandes et riches formules, certes, pour qui en pénètre le mystère : « faire ses Pâques », manger l'Agneau de la délivrance, la victime du passage à la patrie, le pain de la vie éternelle. « Recevoir le Bon Dieu avant de mourir », pour s'immoler, à sa dernière heure, avec Jésus-Hostie, pour expirer

sur la croix et entrer ainsi dans la glorieuse consommation du ciel. Que tout cela est beau, plein de lumière et de sève chrétiennes ! Mais combien peu nombreuses sont les âmes qui pénètrent le mystère ! Sur la masse des chrétiens il ne tombe de ces formules qu'un pâle rayon de surnaturel. A la rigueur, pour satisfaire au devoir pascal ou pour bien mourir, cette lueur suffit. La foi de l'église et la vertu de Jésus suppléent à l'inintelligence, à l'impuissance religieuse de tant de pauvres chrétiens ignorants, absorbés par le matériel, âmes de bonne volonté cependant, qui veulent accomplir les commandements de Dieu et aller au ciel après la mort. Mais mieux instruits, ils communieraient mieux. Les Pâques, le Viatique les uniraient plus intimement à Jésus, pour vivre et pour mourir.

La théologie de la communion n'est pas trop relevée pour la masse des chrétiens. Cette théologie n'est que la synthèse des vérités capitales du christianisme : Incarnation, rédemption par le Sacrifice de la Croix, renouvellement de ce sacrifice dans l'Eucharistie, notre participation à l'hostie pour nous offrir avec Jésus et vivre de sa vie ici-bas et au ciel. Voilà tout. Qui ne serait pas capable de saisir quelque chose de ces vérités fondamentales ne serait guère capable d'être chrétien. Quoi donc, l'hostie serait le pain de vie préparé à tous par Jésus, et, dans ce don suprême de son amour, Jésus se serait mépris ; les générations chrétiennes, les unes après les autres, seraient, comme les Capharnaïtes, impuissantes à comprendre ces paroles de vie éternelle ? Non, non. Tous doivent pouvoir

comprendre ce que Jésus a dit pour tous. L'enseignement eucharistique est la vie, le salut du peuple chrétien ; il en a besoin, il y a droit.

Prêchons au peuple chrétien l'excellence du Sacrifice de la Messe (ceci a déjà été dit) ; et, dans le sacrifice, montrons-lui la place de la communion, place naturelle, essentielle. Nous disons essentielle, non en ce sens que la communion entrerait dans la constitution du sacrifice comme tel : seuls quelques rares théologiens ont soutenu cette opinion ; mais en ce sens incontestable que notre sacrifice, en tant qu'institué sous les apparences du pain et du vin, est naturellement, nécessairement ordonné à se terminer par la communion ; en ce sens incontestable que l'intention de Jésus, instituant l'Eucharistie, était *à la fois* d'offrir son corps et son sang en sacrifice pour nous et de nous les donner en communion : « Prenez et mangez, ceci est mon corps... » « Prenez et buvez, ceci est mon sang. » Qui ne communie pas ne prend pas au sacrifice toute la part que le Seigneur lui destinait. Apprenons du moins aux fidèles à s'unir à l'hostie par la communion spirituelle, chaque fois qu'ils assistent au sacrifice. « On vient à la communion : heure terrible, heure « désirable ! Le prêtre a communié, préparez-vous ; « votre tour viendra dans un moment, communiez « d'abord en esprit : croyez, adorez, désirez. C'est « ma viande, c'est ma vie, je la désire, je la veux. « Vous n'êtes pas préparé à communier, pleurez « et gémissez. Hélas ! où est le temps où nul n'assistait que les communiants, où l'on chassait, « où l'on reprenait du moins, où l'on blamait,

« ceux qui assistaient au banquet sacré sans manger ? En effet, y assister sans manger, n'est-ce « pas déshonorer le festin et en mépriser les viandes ? « Quel mépris ! quelle maladie ! quel dégoût ! « Mais ce n'est plus la coutume. Écoutez ce que « dit l'Église dans le Concile de Trente : « Le saint « Concile désirerait que tous ceux qui assistent « au sacrifice y participassent. » Pourquoi le saint « Concile le désire-t-il si ce n'est que Jésus-Christ « lui-même le désire ? Car il ne se change en viande « que pour être mangé. L'Église désire donc que « vous communiez, vous tous qui assistez au sacri- « fice. Le Concile ne dit pas toutefois qu'il désire ; « il dit qu'il désirerait. Pourquoi ? L'Église n'ose « former un désir absolu d'un si grand bien ; elle « désirerait que tout le monde le fît, que tout le « monde en fût digne. O prêtre, désirez, vous aussi, « que tout le monde communie avec vous. Et vous « tous qui assistez, répondez à ce désir de l'Église. « Si vous ne communiez pas, pleurez du moins, « gémissez. Promettez à Dieu de vous préparer à « communier au plus tôt ; vous aurez du moins com- « munié en esprit... Le sacrifice est terminé ; retirez- « vous avec la douleur de n'y avoir pas eu toute la « part qui vous était destinée[1]. »

II

« O prêtre, désirez, vous aussi, que tout le « monde communie avec vous. » Léon XIII a

1. Bossuet, *Méd. sur l'Ev.*, Cène, 1re p., 64e jour.

solennellement recommandé l'*Apostolat de la communion hebdomadaire* pour le peuple chrétien en général ; et Pie X, le bien-aimé Pontife de pieuse et sainte mémoire, a encouragé la pratique de la communion fréquente et même quotidienne, parmi les âmes pieuses, spécialement dans les communautés religieuses, les séminaires et les collèges catholiques[1]. A nous, prêtres, d'exhorter les fidèles souvent et avec zèle à répondre aux désirs du Vicaire du Christ, aux désirs du Christ lui-même. Les âmes ne viendront à la sainte Table que conduites par nous. Elles ne communieront avec fruit qu'éclairées par nous.

En attirant les âmes à la communion quotidienne ou fréquente, inspirons leur « cette intention droite et pieuse », que demande le récent Décret, publié par l'ordre de Pie X, cette intention qui nous conduit à la sainte Table « non par routine, vanité « ou respect humain, mais pour répondre au désir « de Notre-Seigneur, lui être plus intimement uni « par la Charité, et enfin nous servir de ce divin « remède contre nos infirmités et nos défauts. » Très soigneusement, les prêtres qui dirigent et instruisent les âmes pieuses dans la pratique de

1. Cf. Bref de Léon XIII, approuvant l'œuvre de l'Apost. de la com. hebd. pour le peuple chrétien en général, dans les *Annales des prêtres adorateurs*, avril 1900. — Cf. Décret de la S. C. du Concile, publié par ordre de S. S. Pie X, 20 déc. 1905, sur les dispositions requises pour la communion fréquente et quotidienne. — Nous signalerions, comme un excellent commentaire historique de ce Décret, le savant art. *Communion fréquente*, dans le *Dict. de théol. cath.*, de Vac., c. 515-552. L'auteur, le P. Edm. Dublanchy, S. M., fait ressortir la conformité de ce Décret avec la pratique des premiers siècles et avec l'enseignement moralement commun et perpétuel.

la communion fréquente et quotidienne, doivent veiller à prévenir la routine, l'accoutumance qui conduirait à ne pas donner à la sainte communion plus d'importance et de préparation qu'aux autres exercices journaliers, prescrits par la règle. Là serait le danger. Les prêtres le conjureront, s'ils se persuadent qu'à mesure qu'ils poussent les âmes vers la communion de plus en plus fréquente, ils sont obligés de redoubler d'efforts pour les instruire de mieux en mieux et les rendre ainsi capables de comprendre leur hostie quotidienne et d'en vivre. Ce Décret semblait devoir ouvrir une ère nouvelle dans la piété chrétienne ; mais il ne produira cet heureux résultat que si les prêtres mettent tout leur zèle à instruire et à diriger les âmes admises à la communion quotidienne ou fréquente : les instruire de tout le mystère et du vrai mystère de l'autel, les diriger dans le sens de l'immolation avec Jésus-Hostie.

Sans doute il est bon d'insister, dans notre prédication, sur les paroles de la Promesse et de l'Institution ; non pas tant toutefois pour prouver le dogme à nos fidèles — ils y croient — que pour leur exposer tout le contenu divin et vital des paroles évangéliques. Sans doute il peut être utile aussi de montrer, dans l'Eucharistie, l'exaltation des attributs de Dieu, bonté, sagesse et puissance, allant jusqu'à l'extrême et s'épuisant, pour ainsi dire, par ce don prodigieux. On peut prêcher également l'exercice et le progrès de nos vertus théologales : la foi, mise en présence de

tout le dogme chrétien, synthétisé, concret et vivant en Jésus ; l'espérance, prenant déjà possession de la divinité elle-même sous les voiles du sacrement ; la charité, nourrie du Dieu qui est amour. Mais les meilleurs sujets de prédication ou de méditation, spécialement à l'usage des âmes pieuses, nous les trouverons dans la vie réelle, dans les vertus ou dispositions actuelles de Jésus, sur l'autel. Encore faut-il que nous sachions considérer cette vie et ces vertus sous leur vrai jour, le jour de la croix, puisque c'est sous un symbolisme d'immolation que Jésus veut nous apparaître et se donner à nous. *In meam commemorationem* : rappelons aux âmes le Jésus vrai, réel, qui est dans le sacrement, mais en insistant sur ce symbolisme de mort par lequel il a voulu nous représenter et nous appliquer sa croix.

Donc, spécialement aux âmes pieuses, nous prêcherons l'amour qui brûle au cœur de Jésus-Eucharistie, son amour pour le Père, pour nous et pour tous ; nous prêcherons sa religion et son humilité consommées : ce sont les vertus de sa vie réelle sur nos autels, la vie même du ciel. Surtout, nous prêcherons la leçon de sacrifice, l'obligation d'immolation chrétienne, qui se dégage du symbolisme sous lequel Jésus a intentionnellement choisi de se donner à nous.

III

L'esprit de sacrifice étant la base de l'obéissance, de la patience, de la pauvreté, ainsi, indirectement,

toutes ces vertus nous sont enseignées et imposées par l'Eucharistie. Mais ne pourrait-on pas les rattacher à l'Eucharistie aussi directement que l'amour, la religion et l'esprit de sacrifice lui-même ? En d'autres termes, la vie réelle de Jésus sur nos autels et la manière dont il se manifeste à nous, ne sont-elles pas un exemple direct, une leçon formelle de patience dans les épreuves ou les humiliations, de pauvreté et d'obéissance ?

Un certain nombre de prédicateurs et d'auteurs spirituels le disent. Ils proposent à l'imitation des fidèles les abaissements de Jésus-Hostie, son dépouillement des biens terrestres, son silence sous tous les outrages, son abandon total entre nos mains. Ils parlent comme si Jésus était rapetissé, amoindri dans l'espace de l'hostie, et réduit à je ne sais quel état d'infériorité. Ils parlent comme si Jésus, dans l'hostie, était encore réellement accessible et sensible au contact de la pauvreté et des souffrances, réellement livré en sa personne aux caprices des hommes[1]. Mais ce langage, s'il devait être pris

1. « O Jésus, donnez-moi de comprendre votre Eucharistie... Ce « qui me frappe d'abord, c'est cette humilité bonne et simple qui se « fait tout à tous. Vous aimez les belles cathédrales... Vous aimez « autant les pauvres églises de campagne... O Jésus, quelle leçon tou- « chante ! Pour me faire comme vous tout à tous, je dois être humble « — Si je vous contemple vous-même, je découvre une humilité plus « profonde. Votre personne, rien ne la montre, votre présence, rien « ne la trahit... Quand à son tour ma foi vous cherche, elle vous trouve « tellement diminué qu'elle s'étonne. Quoi ! pour votre corps ressuscité, « compagnon glorieux de votre belle âme, temple auguste de votre « divinité, quoi ! pour tout votre être eucharistique l'espace mesquin « d'un tabernacle ! que dis-je, d'un ciboire, que dis-je même, d'une « parcelle de pain ? Vous voilà donc tout petit et sans apparence « aucune, réduit à rien ; vous restez immobile, on vous porte où l'on

à la lettre, serait en désaccord avec la doctrine communément reçue. D'après saint Thomas et les meilleurs théologiens, dans l'Eucharistie, Notre-Seigneur est absolument impassible et glorieux comme au ciel ; il ne peut subir en réalité ni altération, ni contact entraînant une imperfection quelconque ; il ne peut donc réellement sentir les humiliations, ni les souffrances, ni la gêne de l'obéissance ou de la pauvreté. Que devient alors l'efficacité de ces exemples ? Notre piété est-elle touchée par des vertus non réelles ?

Soit, nous dira-t-on, évitons les formules qui pourraient donner à croire que Jésus souffre réellement quelque peine ou privation dans l'hostie. Mais tout en restant en parfait accord avec le langage et la doctrine de saint Thomas, en reconnaissant expressément que dans l'hostie ces vertus ne se réalisent pas formellement, ne pourrions-nous pas tirer un exemple très efficace *des apparences*

« veut... O Jésus, si je me crois diminué dans ma réputation, dans « mon action, mes ressources, dans mes facultés même, je fixerai « mes regards sur cette paix profonde du Tabernacle où règne votre « humilité. — Mais que vois-je, les opprobres du passé vous poursuivent « jusque dans cette retraite où vous vous cachez pourtant si bas... « L'impiété vous nie ou vous insulte..., l'incurie vous délaisse sur des « linges déchirés ou malpropres... : vous ne vous refusez pas à la « bouche fétide du malade, vous ne repoussez pas même le sacrilège ; « vous êtes l'humble que rien ne rebute... O Jésus, si l'on m'impose « des humiliations cruelles, je m'en irai souriant, marchant vers vous. » Cette citation est tirée de *la Formation à l'humilité*, par l'auteur de la *Pratique progressive de la confession*, 10e éd., 56e mille, pp. 358-361, Conclusion : « Auprès du Tabernacle. » Cette conclusion, si belle pourtant par endroits, est le seul passage qui ne nous paraît pas à louer sans réserves dans tout ce livre. — Cf. du même, *Méthodes et formules pour bien entendre la messe*, I, pp. 48-53. Encore plus réaliste. — Cf. aussi Buathier, *Le sacrifice*, pp. 117-130.

sous lesquelles Notre-Seigneur a voulu se montrer à nous ? *En réalité* Jésus ne sent plus la douleur, l'humiliation, les privations, il n'obéit plus aux hommes dans le sens strict du mot ; mais *il nous apparaît* comme caché et méprisant toutes ces vanités qui nous fascinent ; *il nous apparaît* comme pauvre, dépouillé de toutes ces richesses terrestres que nous avons tant à cœur ; *il nous apparaît* souffrant toutes les avanies et tous les sacrilèges, sans rien faire extérieurement pour les réprimer et les prévenir ; *il nous apparait* comme captif dans les espèces sacramentelles et abandonné à la libre disposition de ses prêtres. Cette apparence, voulue, choisie par notre divin Maître, n'est-elle pas un exemple et une force ? Il est donc utile et légitime de prêcher les leçons eucharistiques de pauvreté, de patience et d'obéissance.,

Ces pensées font impression, surtout quand elles sont présentées avec le style si pieux et si poétique du P. Faber, avec la grande éloquence du P. Monsabré, ou avec la force pénétrante de Bourdaloue[1]. Et cependant il est à craindre que la réflexion ne vienne vite détruire cette impression première. Comme malgré soi, on se demande : les apparences eucharistiques ont-elles été intentionnellement choisies par notre divin Maître pour nous enseigner la patience, la pauvreté, l'obéissance ? Il ne semble pas. Nous voyons par ses propres paroles que Notre-Seigneur a voulu dans le symbolisme eucharistique

1. Cf. Faber, *le Saint Sacrement*, l. I, ch. iv à vii et l'Épilogue. — Monsabré, 1884, 69e conf., p. 113. — Bourdaloue, *Essai d'octave du Saint Sacrement.*

représenter sa mort en sacrifice : « Ceci est mon corps pour vous ; — ceci est mon sang versé pour vous. » Mais, s'il est évident qu'un symbolisme de mort tend de soi et par son institution même à nous enseigner et imposer l'esprit du sacrifice, il n'est pas évident qu'un tel symbolisme soit fait pour nous inculquer directement les dépouillements de la pauvreté, l'acceptation des peines et humiliations de cette vie, le renoncement à la volonté propre. Il est vrai, l'esprit de sacrifice, qui doit accompagner nos communions, embrasse ces vertus, et par suite indirectement ces vertus nous sont inspirées par l'Eucharistie ; nous l'avons déjà dit ; mais là n'est pas la question. La question est de savoir si Notre-Seigneur a choisi et institué le symbolisme eucharistique expressément pour nous enseigner la patience, la pauvreté, l'obéissance ? Nous répondrons négativement. Notre-Seigneur a choisi et institué ce symbolisme pour représenter mystérieusement son immolation sur la croix ; et c'est tout. Évidemment, pour apparaître comme mort et se donner à nous en nourriture, Jésus devait apparaître caché sous les espèces, comme privé de tout, sujet aux outrages et soumis à nos volontés. Mais puisque ces apparences s'imposaient, dans l'hypothèse de l'institution de l'Eucharistie, est-il légitime d'y chercher une leçon intentionnellement voulue par Notre-Seigneur ?

Pour nous enseigner la patience, le détachement, l'obéissance, nous avons mieux que cet exemple eucharistique si éloigné et si indirect. Nous avons la vie historique de Jésus sur la terre. Toute sa vie,

ses paroles, ses actes sont un enseignement toujours actuel, toujours admirablement adapté à nos besoins d'âme, un enseignement toujours efficace, qui comporte une grâce spéciale d'imitation. Nous avons surtout la Passion. Là toutes ces vertus se réalisent *proprement* et jusqu'à l'extrême ; et elles se réalisent *directement* pour nous instruire et nous entraîner : on pourrait même dire *uniquement* : puisque, même dans l'hypothèse de l'Incarnation rédemptrice, Jésus aurait pu ne pas s'assujettir à de tels abaissements et à de telles souffrances. Un seul de ses actes, une prière, un désir aurait suffi pour nous sauver. Il a choisi cet état d'ignominie, de sujétion, de pauvreté, de douleur, et à un tel degré, directement, uniquement pour nous donner l'exemple : « *exemplum dedi vobis ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis* ». (Jean, XIII, 15.)

Du moins, dira-t-on, ces exemples contenus dans les mystères de la vie historique de Notre-Seigneur, ne serait-il pas plus doux, plus efficace de les voir et de les méditer dans l'Eucharistie elle-même, comme dans un Mémorial permanent, divinement institué pour les représenter, les rapprocher de nous, nous y faire communier et nous en faire vivre ? M. Olier, dans ses diverses œuvres, s'arrête complaisamment sur cette pensée, mais nulle part autant que dans la *Pietas Seminarii* : « *Ad hoc* « *enim Christus vivit in hoc Sacramento ut det in* « *escam omnia mirabilia sua, vitamque eorum et* « *virtutem largiatur* » (n. 4. Cf. nº 5, 6, 7, 8, 9). Le pieux Thomassin nous dit : « *Omnium sæculo-*

« *rum felicitas Christi vita est ; sistenda ea est et* « *omnibus ætatibus repræsentanda ;... ut omnibus* « *nascatur, omnibus pueréscat et adolescat, omnibus* « *passionem, omnibus crucem mortemque suam repli-* « *cet Christus... Est igitur Eucharistia temporalis* « *Christi dispensationis æterna quasi statio ;... est* « *Incarnationis, Nativitatis, Passionis, Resurrec-* « *tionis non iteratio, non renovatio sed statio fixa* « *et perpetua* » (L. X, ch. XVII, n. 12 ; *Item*, ch. XXVI, n. 13).

Oui, l'Eucharistie est un Mémorial, un mémorial vivant, efficace, institué par Notre-Seigneur lui-même : « *hoc facite in meam commemorationem* » (Luc, XXII, 19 ; I Cor., XI, 24, 25). Mais c'est précisément par crainte d'affaiblir le sens et le pouvoir sanctifiant de ce Mémorial, tel que le Christ l'a choisi et institué, que nous n'osons suivre jusqu'au bout les déductions pieuses de nos Maîtres vénérés, Olier et Thomassin, lorsqu'ils nous montrent *toute* la vie, *tous* les Mystères de Jésus *également* rappelés et représentés dans l'Eucharistie. Cette *statio fixa* de tous ses mystères entrait-elle réellement et également dans l'intention directe de Notre-Seigneur, quand il instituait l'Eucharistie ? Non. La Tradition, après saint Paul, n'a reconnu dans l'intention première et directe de l'Eucharistie qu'un Mémorial de la Passion, « *Mortem Domini annun-* « *tiabitis* » (I Cor., XI, 26). — «*Recolitur memoria* « *Passionis ejus.* » — « *Deus qui nobis sub sacramento* « *mirabili Passionis tuæ memoriam reliquisti...* » En fait, le symbolisme sacramentel et les paroles de la consécration ne parlent que de la mort du

Seigneur ; l'Eucharistie dans sa forme essentielle n'est rien d'autre que le Sacrifice de la Croix, renouvelé sur nos autels. Quand donc, je revois la Passion de Jésus sous les symboles eucharistiques, je m'attache à un Mémorial objectif, c'est-à-dire indépendant de toute supposition personnelle. Pour les autres mystères au contraire, je dois « supposer ». Ce n'est pas Jésus qui nous les montre effectivement, c'est nous qui voulons les voir par un pieux effort d'imagination. Mettre l'Incarnation, la Nativité, et la Passion sur la même ligne, en méditant la signification de l'Eucharistie, voir indifféremment sur nos autels Jésus adolescent et enfant, Jésus ouvrier, pauvre, humble et humilié, et Jésus sacrifié sur la Croix, n'est-ce pas nous exposer à voiler et à rabaisser le Mémorial de sa mort, que le Sauveur lui-même, à l'heure suprême, la nuit où on le livrait, a solennellement institué pour nous incorporer au Sacrifice du Salut ?

IV

Donc, dans notre prédication, quand il s'agit des mystères ou des vertus de la vie historique de Notre-Seigneur, ayons recours à l'Évangile : nous n'apprendrons jamais assez à nos fidèles à lire et à méditer le Livre de vie. — Pour soutenir et raviver leur piété par un Mémorial qui rappelle et rapproche tous ces divers mystères, apprenons-leur à comprendre et à suivre le cycle des fêtes liturgiques, spécialement institué par l'Église à cette fin. —

Mais quand nous venons à l'Eucharistie, sans nous égarer ni égarer les fidèles dans la recherche de représentations imaginaires des divers mystères de la vie de Jésus, montrons-leur Jésus lui-même, Jésus-Sauveur, réel et vivant dans le Sacrement, avec tout son amour et toutes ses grâces, Jésus toujours prêt à entendre leurs prières et à seconder les efforts qu'ils font, chaque jour, pour imiter l'obéissance, le détachement, la patience dont sa vie terrestre fut un exemple. Enfin, ne prêchons comme formellement eucharistiques que les vertus ou dispositions *actuelles* de Notre-Seigneur, celles qui constituent sa vie réelle, sur nos autels comme au ciel : l'amour pour le Père, pour nous et pour toutes les âmes, la religion et l'humilité parfaites. Mais, cette vie, ces vertus actuelles, montrons-les *sous le vrai jour eucharistique*, c'est-à-dire à travers le symbolisme de l'immolation. La lumière qui tombe de la croix doit éclairer toute notre prédication eucharistique, afin que l'Eucharistie soit vraiment pour les âmes le Mémorial vivant et efficace de la mort du Sauveur.

*

* *

Dans notre prédication eucharistique, montrons sur nos autels le Cœur de Jésus, brûlant d'amour pour son Père et pour nous. Et à cette prédication de l'amour de Jésus pour nous, dans son sacrement, nous rattacherons, comme un corollaire naturel, la prédication de la charité fraternelle dont le divin

Cœur a voulu mettre le symbolisme, le principe et l'exemple efficace dans l'Eucharistie.

Ce Cœur qui seul aime Dieu autant qu'il est aimable, infiniment, est là sur l'autel. Pensons-y. Emparons-nous de cet amour, offrons-le au Père pour suppléer à notre impuissance d'aimer et pour réparer l'oubli et la haine des malheureux pécheurs.

Ce Cœur qui a tant aimé les hommes, ce Cœur qui, en nos derniers siècles, s'est miraculeusement manifesté, comme dans un effort suprême pour sauver le monde, le Cœur sacré de notre Jésus est là réellement sur l'autel. Léon XIII, dans l'Encyclique du 25 mars 1899, proclamant la consécration du monde au Sacré-Cœur, disait : « *In eo* « *omnis collocanda spes ; in eo hominis petenda* « *exspectandaque salus.* » Jésus lui-même a dit à sainte Marguerite-Marie : « C'est le dernier effort « de mon amour pour sauver encore une fois le « monde. » Notre suprême espérance de salut est dans le Sacré-Cœur ; et ce divin Cœur est réel, présent et vivant pour nous, ici-bas, dans l'Eucharistie. C'est là qu'il faut le voir et le montrer aux âmes.

L'objet de ce culte est à la fois le cœur physique de Jésus et son amour, symbolisé par le cœur. Sur l'autel, aussi bien qu'au ciel, est présent le cœur physique de Jésus, vivant dans son humanité sainte, personnellement unie au Verbe. Sur l'autel, aussi bien qu'au ciel, Jésus nous aime de son amour humain et divin, tendre, passionné, infini. — C'est avant tout pour célébrer le bienfait de la Passion

et de l'Eucharistie que Jésus a demandé à son Église l'institution d'une fête spéciale en l'honneur de son Sacré Cœur. Cela est dit en propres termes dans la sixième leçon de l'Office pour cette fête. — C'est sur l'autel que le divin Cœur s'est pour la première fois manifesté à sainte Marguerite-Marie, 27 décembre 1673. — C'est spécialement pour les outrages et ingratitudes reçus dans le Sacrement de son amour, que Jésus nous a demandé un culte d'amoureuse réparation. Sous les voiles de l'hostie, Jésus souffrirait encore réellement de toutes les indifférences et de tous les sacrilèges, s'il pouvait souffrir dans l'état glorieux. Et un jour, à la table de la Cène, prévoyant surnaturellement, en détail, tous les outrages eucharistiques du futur, il a vraiment enduré d'indicibles tortures dans son amour et dans son cœur physique. Au même moment, il prévoyait toutes les réparations futures des âmes pieuses et, à la lettre, son amour, son cœur en étaient soulagés et consolés. Maintenant, il nous demande d'être, auprès de son divin Sacrement, du nombre de ces âmes réparatrices, dont la prévision le consola au jour de la grande douleur eucharistique. C'est donc à l'autel que le Sacré-Cœur nous appelle : là est l'objet et le foyer de cette dévotion d'amour, la dévotion chrétienne par excellence, la dévotion du salut. C'est là qu'il faut mener les âmes pour apprendre combien Dieu nous a aimés et comment nous devons l'aimer d'un amour obéissant et sacrifié à tous ses vouloirs divins.

Nous l'avons annoncé, comme corollaire naturel à la prédication de l'amour du Sacré Cœur pour nous, il convient de rappeler, dans notre prédication eucharistique, le grand précepte de la charité fraternelle. Non pas seulement parce que dans l'Eucharistie, Jésus brûle d'amour pour tous les hommes et désire nous en embraser ; mais encore et surtout parce que le *symbolisme* des espèces et du banquet sacré figure l'union fraternelle ; parce que ce sacrement est institué pour nourrir en nous la vie de la grâce, *principe* de consanguinité et de charité entre toutes les âmes ; et parce qu'enfin, dans l'Eucharistie comme à la croix, notre divin Sauveur nous donne l'*exemple* efficace du plus grand des amours, l'amour jusqu'à la mort. Les Pères ont toujours envisagé le Sacrement de l'autel comme le sacrement de la charité fraternelle : « *O sacramentum pietatis, o signum unitatis, o vinculum caritatis !* » s'écriait saint Augustin en parlant de l'Eucharistie (*In Joan.*, tr. XXVI, n. 13). Il convient donc, dans notre prédication, de montrer aux fidèles ce *symbolisme, ce principe et cet exemple* de charité fraternelle que Jésus a voulu incorporer dans le Sacrement de son amour.

Le *symbolisme* d'unité se manifeste déjà dans la matière sacramentelle, dans ce pain et ce vin, faits de mille grains, foulés, écrasés, fondus en un seul tout. Les Pères ont beaucoup insisté sur cette comparaison ; et dans la Secrète de la messe du Saint Sacrement, nous prions ainsi : « *Ecclesiæ « tuæ, quæsumus, Domine, unitatis et pacis propi-*

« *tius dona concede, quæ sub oblatis muneribus* « *mystice designantur.* »

Plus expressif que celui de la matière sacramentelle est le symbolisme du repas commun. Quelques savants pensent que le beau nom d'*Agape* (dilection) n'a jamais été donné au repas eucharistique, comme on le dit généralement, mais à une autre sorte de repas sacré pris en commun[1]. Peu importe ici cette question particulière de nom. Quand bien même elle n'aurait pas été soulignée par un nom spécial, l'idée d'union, de fraternité ressort nettement du seul fait de la *Synaxe*, de la communion à la même table. Saint Paul le rappelait aux Corinthiens : « *Unum corpus multi sumus qui de uno* « *pane participamus.* » (I Cor., x, 17). S'asseoir à la même table est signe d'amitié, de parenté. Partager le même pain, boire à la même coupe est comme un mélange, une communion de nos vies. Aussi bien, les grandes entreprises communes, les traités de paix, les mariages sont inaugurés par des banquets, ou au moins, par la coupe de fraternité. Ne voyons pas uniquement le côté matériel et animal de la manducation ; voyons aussi le côté noble, l'entretien, le progrès de notre vie ; rappelons-nous que l'Écriture représente le ciel comme un banquet, une jouissance commune du bonheur éternel. Nous comprendrons mieux alors ce qu'il y a d'expressif dans le repas eucharistique, festin de vie commune en Dieu par le Christ[2].

1. Cf. Batiffol, *Et. d'hist. et de théol. pos.*, 1re s., Paris, 1907, pp. 283-323, l'Agape. — Cf. surtout ce mot dans *Dict. d'Arch. chrét.*
2. Cf. Bossuet, *Médit. sur l'Evang.*, Cène, 1er p., 52e jour.

Mais la communion est plus qu'un symbole du lien de fraternité en Dieu : elle crée ce lien ou du moins le resserre ; elle est un *principe*, une force d'unité religieuse, de charité fraternelle. Dans l'Ancien Testament, le sceau d'agrégation au Peuple de Dieu était bien la Circoncision, mais le lien vital maintenant l'union sociale était le sacrifice. L'Alliance avait été consacrée par le sang de l'autel et elle se resserrait encore par la communion : mangeant les mêmes hosties, les Israélites se sentaient davantage les fils d'un même Père, des frères en Iahvé, unis par une sorte de parenté ou de consanguinité divine. Tout cela arrivait en figures : cela présageait la communion fraternelle du Nouveau Testament, le Testament des âmes, dans la même vie divine de la grâce et de la gloire. C'est du Baptême que naît cette vie ; mais l'Eucharistie en est l'aliment propre, puisqu'elle est le sacrement de la charité qui nous unit à Dieu. Or, la charité envers Dieu, notre Père, comporte la charité envers nos frères. également fils de Dieu : « *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde... hoc* « *est maximum et primum mandatum ; secundum* « *autem simile est huic : diliges proximum tuum* « *sicut teipsum* » (Matth., XXII, 37-39). Le motif même de la charité fraternelle est le don de la grâce, ce quelque chose de divin, qui crée une consanguinité surnaturelle entre toutes les âmes, soit qu'on les considère comme possédant déjà ce don divin, soit qu'on les considère simplement comme destinées à la posséder selon le plan divin qui n'exclut personne du salut. La communion

eucharistique, principe de grâce et de vie, fortifie donc ce lien du sang qui nous unit surnaturellement à tous nos frères, dans l'Alliance catholique et éternelle.

Ajoutons que dans l'Eucharistie comme sur la croix, nous trouvons le mémorial ou plutôt l'*exemple* vivant du plus grand des actes d'amour pour l'homme. Notre-Seigneur choisit bien son moment pour nous imposer le précepte nouveau : « *Mandatum novum do vobis ut diligatis invicem* « *sicut dilexi vos* » (Jean, xiii, 34). Il le fait au moment où il vient d'instituer le banquet d'amour, à la veille du jour où il livrera son âme, sa vie, pour nous. Lui-même rapproche du commandement de la charité la pensée de son dévouement suprême : « Ceci est mon commandement que vous vous aimiez « les uns les autres comme je vous ai aimés. Et « personne ne peut montrer un plus grand amour « que de donner sa vie pour ses amis » (Jean, xv, 12, 13). Et sa dernière prière sera aussi pour demander cette union de charité : « Qu'ils soient tous « unis comme toi, Père, tu l'es avec moi et comme « je le suis avec toi, qu'ils soient eux-mêmes unis « en nous » (Jean, xvii, 21). Comme il tient a cette vertu de charité fraternelle ! Avec quelle insistance il prie et commande ! Il pouvait commander, certes, puisqu'il donnait un tel exemple. Sur la croix et dans l'Eucharistie, l'univers contemple l'archétype vivant du dévouement absolu. La charité chrétienne trouve là son stimulant et son idéal. En communiant à la croix dans l'Eucharistie, nous communions à la bonté infinie, à la miséricorde

tendre, au pardon inlassable. Si la vie de charité fraternelle est une vie de perpétuel sacrifice, si l'on doit s'immoler soi-même, à tout instant, dans ce qu'on a de plus cher, dans ses goûts, son humeur, ses intérêts, son amour-propre, par la vertu de l'hostie le sacrifice devient peu à peu facile et doux. La communion bien faite finit par engendrer en nous le besoin de nous donner corps et âme : « *pro fratribus animas ponere* » (I Jean, III, 16). Et les grands thaumaturges de la charité ont tous puisé et entretenu la chaleur de leur cœur au foyer du Tabernacle[1].



Dans notre prédication eucharistique montrons, sur nos autels, Jésus avec sa religion et son humilité consommées.

Nous unissons ces deux vertus parce qu'elles ont le même fondement : notre rien en face du tout de Dieu. Dans notre condition actuelle, à notre néant s'ajoute, hélas ! un autre motif d'humilité, le péché ; mais en soi l'humilité repose foncièrement sur notre état de créature, dont tout l'être, tout le bien est reçu du Créateur : « *Quid...* « *habes quod non accepisti* ? » (I Cor., IV, 7). Quand nous mettons notre rien en face du tout de Dieu, notre être limité, emprunté et caduc en face

1. Cf. Gerbet, *Consid. sur le dogme génér. de la piété cath.*, ch. VII. — Monsabré, *Car.* de 1884, 72e c., pp. 272-282. — Bossuet, *Méd. s. l'Év.*, Cène, 2e p., 11e jour. — Hedley, *Holy Euch.* pp. 118-120.

de l'Être infini, subsistant, éternel, nous sentons qu'il est juste de nous effacer, de nous cacher, de nous anéantir dans les profondeurs de l'humilité ; nous sentons qu'il est juste de nous offrir, de nous consumer entièrement dans les ardeurs de l'adoration. « *Substantia mea tanquam nihilum* « *ante te* « (Ps. XXXVIII, 6) : c'est le mot de l'âme qui adore et de l'âme qui s'humilie. Plus l'humilité grandit en nous, nous faisant mesurer davantage la distance qui sépare notre néant de l'infini, et plus notre religion s'élève, s'épure et tend à pénétrer toute notre vie.

Ici-bas Jésus fut l'adorateur et l'humble parfait. Il voulut même, s'étant chargé de nos péchés, descendre jusqu'aux dernières profondeurs de l'humiliation, et il mourut en croix dans la suprême ignominie et la suprême adoration. Mais ne nous arrêtons qu'à l'humilité intérieure celle qui dure encore au ciel et sur nos autels. La nature humaine de Jésus était sans doute enrichie de tous les dons de la grâce et unie personnellement au Verbe ; mais en elle-même elle restait un être d'emprunt, à base de néant, « *exinanivit semetipsum* » (Philip,. II, 7). La lumière de la vision intuitive rendait plus intense et toujours actuelle cette impression du rien créé. Dans ce néant, avec amour, avec délices se plongeait la sainte âme de Jésus, « *humilis* « *corde* ». Et cette humilité se transformait et s'exprimait en une perpétuelle adoration : jusqu'à ce qu'enfin, au grand jour du sacrifice, il put consumer sa vie corporelle dans l'acte suprême de la religion infinie. Au ciel, dans l'extase éternelle,

au milieu, au-dessus des saints que la lumière de gloire attire hors d'eux-mêmes et tout en Dieu, Jésus continue l'hommage de ses adorations anéanties.

Sur nos autels, il vit comme au ciel. Jour et nuit, au Tabernacle, il est devant Dieu dans un état de religieux anéantissement. Pour nous rendre sensible cet état, pour nous permettre de nous y associer, il apparaît sous les symboles de l'immolation. Il renouvelle le Sacrifice de la Croix pour nous et avec nous ; il veut que, par notre esprit d'humilité et d'adoration, nous soyons avec lui sur l'autel comme une même hostie, l'hostie chrétienne parfaite, les membres unis à leur chef, pour se consumer à la gloire du Dieu infini. Le peuple chrétien serait capable de comprendre cet état et ces désirs de Jésus, si nous les lui expliquions. Expliquons les surtout aux âmes privilégiées qui ont le bonheur d'assister chaque jour au sacrifice[1].

A ces âmes privilégiées apprenons aussi la science de l'union à Jésus « parfait Religieux du Père ». Même dans le monde, beaucoup de personnes

1. Nous n'avons pu qu'effleurer ce grand sujet des rapports de l'humilité et de l'adoration ici-bas et au ciel, spécialement en Jésus. On trouverait de beaux développements dans Mgr Gay : *Vertus chrét.*, t. I, Humilité. — Planus, *Le Précurseur*, ch xiii et xiv, sur l'humilité sacerdotale. — Giraud, *Prêtre et Hostie*, I, ch. ii ; — II, ch. xv et xvi. — Surtout *Formation à l'humilité*, par l'auteur de la *Pratique progressive de la confession*, p. e. pp. 157-164, — p. 252-258, pp. 344-349. Les dernières pages notées contiennent une élévation admirable sur les rapports de l'humilité et de l'amour divin. — Du même, *Formules et prat. pour bien entendre la messe*, I, p. 177-200. Adoration avec Jésus.

pieuses assistent quotidiennement à la messe et font leur visite au Saint Sacrement ; dans les communautés, l'audition quotidienne de la messe est de règle et les visites sont multipliées ; assez souvent la règle impose la méditation, des prières vocales et même la récitation de l'Office divin devant le Saint Sacrement. Quel secours pour ces âmes contre la routine et la monotonie lassante, quel redoublement de ferveur, si elles savaient s'unir à Jésus, le grand priant de l'hostie ! Et nous-mêmes prêtres, n'aurions-nous pas à renouveler notre foi en cette prière perpétuelle de Jésus ? Notre messe dite, ne le laissons-nous pas, tout long du jour, seul à adorer son Père ? Notre Bréviaire n'aurait-il pas plus de sens, de saveur et de vertu si, au moins de temps à autre, nous venions le réciter devant le Tabernacle ?

*

* *

Dans notre prédication eucharistique, nous viserons surtout à montrer sur nos autels le Mémorial vivant de la mort de Notre-Seigneur pour inspirer aux âmes cet esprit d'immolation, qui les fera hosties avec Jésus dans leur vie quotidienne.

L'esprit de sacrifice est la grande leçon de l'hostie parce que l'Eucharistie reproduit la Croix. Ce n'est pas une reproduction supposée, imaginée par nous, une apparence que nous interprètons nous-mêmes au gré de nos pieuses inspirations. C'est l'objet même de l'institution de Notre-Seigneur. — « *Hoc est*

« *corpus meum quod pro vobis datur... Hic est calix* « *Novum Testamentum in sanguine meo qui pro* « *vobis fundetur* » (Luc, xxii, 19, 20). Voilà tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ a voulu faire dans la sainte Eucharistie : renouveler le sacrifice de sa mort. « — *Quotiescumque manducabitis panem hunc* « *et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis* » (I Cor., xi, 26). Voilà tout ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous demande de faire quand nous communions : annoncer, montrer sa mort en entrant pratiquement dans son esprit. — « *Calix benedic-* « *tionis cui benedicimus, nonne communicatio san-* « *guinis Christi est ? Et panis quem frangimus,* « *nonne participatio corporis Domini est ?* » (I Cor. x, 14, 15). Voilà l'effet immédiat et nécessaire de la communion : nous unir à l'hostie comme telle, c'est-à-dire, à Jésus immolé et immolant.

Le parfait communiant est donc celui qui voit Jésus crucifié et entre dans ses états d'hostie. Qui ne communie pas dans cet esprit de sacrifice, quoiqu'il soit en état de grâce et éprouve certains sentiments de piété, ne communie, pour ainsi dire, qu'à demi. Celui-là ne comprend pas l'hostie ; peut-être parce qu'on lui a trop prêché des vertus eucharistiques secondaires, métaphoriques, aux dépens de cet unique essentiel, la croix toujours présente et agissante sur nos autels.

Certains militants inconsidérés feraient un grief à l'enseignement et à la prédication catholiques de former trop de communiants et pas assez d'hommes. Non, non, l'Église n'a pas trop de vrais communiants ; elle n'en a pas assez ; et pour cette raison

elle n'a pas assez d'hommes de conviction et de lutte. L'Église a trop de demi-communiants, qui reçoivent l'hostie sans comprendre qu'ils doivent aspirer sa vertu et sacrifier leur vie dans l'effort pour le devoir intégral et dans le dévouement à toutes les grandes causes. Que Jésus donne à son Église de vrais communiants ; elle aura alors des hommes !

Qui mesurera jamais la masse d'énergie surnaturelle qui demeure sans emploi et se perd, pour ainsi dire, dans l'Église de Dieu, parce que les chrétiens ne savent pas communier ? Pendant un temps les savants parlaient beaucoup de la loi de la conservation de l'énergie : dans le monde physique, disaient-ils, aucune force ne se perd ; il y a des conversions ou des transformations, il n'y a pas de perte d'énergie. Hélas ! pourquoi n'en est-il pas ainsi dans l'ordre surnaturel ? Quelles énergies d'action et de sacrifice dans l'hostie ! Faute de foi éclairée et de prière vraie, dans l'action de grâces, trop de communiants n'actuent pas ces énergies. Durant les précieux instants où l'hostie est dans leur cœur, comme sur un autel, ils ne savent pas absorber ses puissances d'immolation dans leur vie réelle de chaque jour. Et pourtant tel est le dessein divin : la vertu de l'hostie doit passer en nous, s'utiliser et se transformer en mouvement de vie surnaturelle, afin que de toutes nos actions, même les plus communes, s'exhale, tout le long du jour, comme une vapeur d'encens et un parfum de sacrifice. Les âmes ne savent pas. A nous donc, prêtres, de leur révéler ces énergies cachées et toutes-puissantes de l'Eucharistie ; à nous de leur apprendre comment elles doivent faire une action de grâces pratique, person-

nelle, en parlant à Jésus d'elles-mêmes, de leurs besoins, de leurs misères, en prévoyant leur journée avec ses peines et ses travaux, en la rapprochant de Jésus, et l'offrant avec lui comme une seule et même hostie. « *Hostiam viventem, sanctam, Deo placentem* » (Rom., XII, 1).

Rien n'est touchant comme cette *Catéchèse* où saint Cyrille de Jérusalem, avec une pieuse simplicité, rappelle aux fidèles du IVe siècle le cérémonial de la communion : « Approche, mais ne tiens pas « les deux mains ouvertes, les doigts écartés ; pose la « main gauche sous la droite et reçois comme sur un « trône le corps du Christ en répondant *amen*. Puis, « après avoir avec précaution sanctifié tes yeux, « en leur faisant toucher le corps sacré, mange-le, « prenant bien garde de n'en laisser choir aucune « parcelle... Après la communion au corps, appro- « che pour boire au calice ; n'étends pas les mains, « mais incliné en signe d'adoration, après avoir ré- « pondu *amen*, participe au sang du Seigneur. Et « après avoir avec tes doigts touché tes lèvres encore « humides, fais une onction avec le sang divin sur « tes yeux, sur ton front, et sur les autres sens. » Nous trouvons des traces de cette religieuse familiarité dans plusieurs Pères orientaux jusqu'au VIIIe siècle. Peut-être la jeune vierge Agnès fait-elle allusion à ce pieux usage quand elle chante : « *Amo* « *Christum... cujus mater Virgo ; jam corpus ejus* « *corpori meo sociatum est et sanguis ejus ornavit* « *genas meas*[1]. »

1. Saint Cyr. de Jér., *Catech. Mystag.*, V, n. 23, Cf. Hurter, *De Euch.*, n. 411, note 2. — Cf. *Offic. S. Agnetis.*

Le temps a fait disparaître cette ancienne pratique, mais l'idée qui inspirait un tel cérémonial, doit survivre toujours et inspirer l'action de grâces des chrétiens. Comme le grand et saint Catéchiste de Jérusalem, disons à nos fidèles comment ils doivent *se sanctifier* au contact de l'hostie. Qu'ils appliquent le corps et le sang du Seigneur sur leur âme, sur leurs facultés, sur leurs pensées et affections, sur les cicatrices des péchés passés et sur tous les endroits faibles de leur cœur, sur leurs souffrances et sur leurs travaux de chaque jour. Par ce contact de Jésus, toute leur vie réelle sera pénétrée d'esprit de sacrifice ; elle s'élèvera jusqu'à l'idéal d'une vraie vie chrétienne, immolée avec Jésus pour être un jour glorifiée avec lui.

Ne craignons pas d'encourir le reproche, proféré d'abord par les Protestants libéraux et repété par certains des nôtres, de trop insister sur le côté sanglant du christianisme, de trop montrer la Passion de Notre-Seigneur ainsi que la vie et la mort du chrétien comme une immolation expiatrice. Pourrions-nous faire autrement ? Nous, ministres de l'Évangile, avons-nous le droit de prêcher autre chose que Jésus et Jésus crucifié ? Nos fidèles ont-ils besoin de savoir autre chose ? Parce que, aujourd'hui comme hier, la croix est un scandale pour l'esprit juif, terrestre et grossier, une sottise pour l'esprit grec, brillant et orgueilleux, ce n'est pas une raison pour atténuer ou voiler le dogme capital de la foi et du salut. Prêchons ce dogme, mais tout entier : — la croix se prolongeant dans l'Eucha-

ristie et aboutissant au ciel ; — la croix, partage du Baptisé, du Croyant, et du Communiant qui s'immole par elle, mais pour vivre éternellement ; — la croix, attirant dans tous les siècles, et aujourd'hui plus que jamais, les âmes privilégiées, les âmes les plus pures, les plus nobles, qui s'éprennent de la souffrance pour continuer et compléter la Passion de Jésus. Qui dira la beauté, la fécondité de la croix, dominant tout le monde chrétien ? Qui dira la beauté, la fécondité de ces âmes d'élite, qui puisent dans l'Hostie l'esprit de victime et d'expiation, et qui, immolées avec Jésus, sont l'arome et le salut de notre pauvre terre ?

M. Lepin, à la fin de son ouvrage sur *L'Idée du Sacrifice*, fait passer devant nos yeux quelques unes des plus pures et des plus nobles figures du glorieux cortège des âmes victimes de l'Hostie, depuis le temps des martyrs jusqu'à notre époque. — Tout récemment encore des figures nouvelles et particulièrement captivantes sont venues prendre rang à la suite de l'Agneau immolé. Gemma Galgani et Sœur Élisabeth de la Trinité s'offrant spécialement en expiation pour les pécheurs ; la vénérable sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, victime d'holocauste à l'Amour divin ; sœur Bénigne Consolata l'apôtre sacrifié de la confiance au Sacré Cœur. — Et quelle riche éclosion, quelle jonchée douloureuse et magnifique de « lys ensanglantés » la Grande Guerre a offert à Jésus-Hostie ?[1]

1. Cf. Lepin, o. c. appendice, pp. 338-348. — *Gemma Galgani*, par le P. Germano, ch. xv et xxiv. — *Sœur Elizabeth de la Trinité, Souvenirs*, (Carmel de Dijon) ch. xii. — *Histoire d'une âme* (Carmel de Lisieux

A dessein nous disons « à Jésus Hostie, » car c'est bien la vertu de l'Hostie qui a enlevé ces âmes sur les hauteurs du sacrifice. C'est bien pour parfaire l'Hostie, « pour adjoindre à Jésus des humanités de surcroît », comme nouvelle matière de souffrance, qu'elles ont offert sur son autel leur cœur, leur vie et parfois tout leur sang.

Mgr Landrieux, Évêque de Dijon, rapporte ce récit entendu durant sa Mission au Canada (juin-juillet 1921) : « Au soir d'une dure journée de bataille, un jeune soldat Canadien, blessé à mort, appelait un prêtre. Un aumônier, tombé plus loin, sérieusement atteint lui aussi, les deux mains enlevées par un éclat d'obus, se traîna jusqu'au mourant pour l'absoudre, puis il lui dit : « J'ai sur moi le Saint Sacrement, prends-le et communie ! » En fouillant avec ses mains qui saignaient dans la poitrine du prêtre, le soldat trouva l'hostie consacrée ; et avec cette hostie empourprée de son propre sang, il se communia lui-même avant de mourir. »

Quel spectacle à faire tomber à genoux et à faire pleurer des larmes d'admiration et d'envie ! Le corps sacré de Jésus couvert du sang de celui qui va s'en communier et puis mourir, les deux victimes unies même visiblement, les deux hosties n'en faisant qu'une dans la même immolation d'amour ! N'est-ce pas le symbole le plus frappant et le plus vrai du rôle rempli, de la place occupée par ces âmes immolées qui offrent leur vie et leur mort en sacrifice

passim. — *Sœur Bénigne-Consolata Ferrero, religieuse de la Visitation* (1885-1916), Lyon. — « Un lys ensanglanté » *Paul Eymard, Novice de la Société de Marie, mort au champ d'honneur,* Paris, 1921.

avec Jésus-Hostie ? Et c'est nous, prêtres, par notre prédication et notre direction toutes pénétrées de foi et d'amour envers la sainte Eucharistie, et, s'il le fallait, en souffrant nous aussi comme cet aumônier mentionné dans le récit, c'est nous, prêtres, qui avons mission de susciter et d'élever ces âmes victimales, en leur révélant, en leur donnant l'Hostie !

La grande chrétienne qui faisait ce récit à l'évêque, ajoutait : « Monseigneur. nos enfants dorment là où ils sont tombés, dans le sol qui a bu leur sang. Nous ne les reprendrons pas. Mais nous voudrions vous confier un désir. Le blé pousse plus dru sur les tombes. Quand vous serez rentré là-bas, si vous pouviez, en souvenir de la communion sanglante de ce petit blessé, nous envoyer quelques uns des épis qui mûrissent en ce moment sur ces tombes canadiennes, nous les recevrions comme une relique ; nous sémerions ce blé en notre terre et bientôt il y en aurait assez pour faire toutes nos hosties du Canada. »

N'y a-t-il pas dans cette idée si touchante et si pieuse quelque chose de l'idée chrétienne et maternelle qui a porté l'Église à « entomber » les reliques de ses enfants martyrs dans les autels du Christ ? L'union des immolés avec Jésus persévérant au delà de la mort, cette union incorporant, pour ainsi dire, les martyrs du Christ dans l'autel et dans la matière même de son Sacrifice eucharistique, cette union devenant par les futures hosties consacrées une semence, un germe de nouveaux héroïsmes : est-il rêve plus beau et pourtant plus réel ?

Prêtres, soyons passionnément zêlés pour jeter dans les âmes et faire lever cette semence d'immolation eucharistique !

Il ne s'agit pas cependant de nous faire les promoteurs intempestifs de ce qu'on a appelé « *le vœu de victime* ». Notre prédication et notre direction seront plus discrètes, plus prudentes, plus universellement utiles, si nous nous efforçons d'inculquer simplement « *l'esprit de victime ou d'expiation* ». Par « le vœu de victime » une âme s'engage à demander la souffrance, à ne jamais l'éviter et à sacrifier même sa vie pour la cause de Jésus. De l'avis d'écrivains spirituels très-sages, un tel vœu peut naître souvent d'une présomption secrète, ouvrir la porte à la témérité et aboutir à des regrets ou des scrupules. On ne devrait donc le permettre qu'en des cas exceptionnels, à des âmes solidement humbles, discrètes ou du moins très dociles, et « sur un appel divin » plus que manifeste[1]. Au contraire « l'esprit de victime ou d'expiation » consiste dans l'abandon total à toutes les croix qu'il plaira à Jésus de choisir lui-même pour nous, dans l'acceptation courageuse et même souriante de toutes les épreuves providentielles, avec, si on le veut, quelques pénitences de surérogation dans la ligne de la prudence et de l'obéissance. Unanimement les maîtres spirituels recommandent un tel esprit, car, sans danger d'illusion ou de vertige, il fait gravir aux âmes les plus

1. Cf. Sauvé, Introduction doctrinale à la *Vie abrégée de Mère Véronique du Cœur de Jésus, fondatrice des Sœurs Victimes*, 1905. — Poulain, *Grâces d'oraison*, 6e éd., ch. xii, n. 8. — Lehodey, *Le saint abandon*, 2e éd., 1919, Paris, pp. 70-79.

hauts sommets de l'immolation et de la sainteté[1].

O Jésus, faîtes de nous les apôtres de cet esprit de sacrifice et d'expiation parmi les âmes communiantes, faîtes de nous des semeurs d'héroïsme par la vertu et pour l'amour de votre Hostie !

Surtout, ô Jésus, entraînez-nous nous-mêmes entraînez toutes vos âmes religieuses et sacerdotales dans ce mouvement de gravitation universelle dont le centre est l'autel eucharistique, l'autel où rayonne l'Hostie, l'autel où avec cette Hostie nous consommerons votre sacrifice d'amour et de vie dans notre propre immolation !



1. Cf. Plus, *S. J. L'idée réparatrice*, Paris, 15e éd., 1921.

CHAPITRE VII

ET NOS CREDIDIMUS

Quelques conclusions pratiques, pour nous, prêtre, sur la Foi eucharistique, principe de notre vocation et de notre persévérance : attirés à l'autel par la Foi en Jésus-Hostie, nous devons entretenir toujours ardente cette Foi dans l'Hostie de notre communion quotidienne, si nous voulons jusqu'à la mort vivre en vrais prêtres, c'est-à-dire — en consacrés de la chasteté, — en hommes de Dieu, tout à Lui et à Lui seul, — et en sauveurs d'âmes.

Dans le discours qui suivit la multiplication des pains, tel que saint Jean nous le rapporte au chapitre VI de son Évangile, Notre-Seigneur se propose d'abord comme le Pain de vie dont il faut se nourrir par la Foi. Progressivement il précise l'objet ou l'exercice de cette Foi vivifiante : il est le Pain de vie pour ceux qui croient qu'il est descendu du ciel, Fils incarné du Père Éternel (29-51) : il est le Pain de vie pour ceux qui croient qu'il est venu mourir en sacrifice pour le salut du monde (52) ; il est le Pain de vie pour ceux qui croient que sa chair est vraiment nourriture, son sang vraiment breuvage, et qui les reçoivent à la table eucharistique (53-58). Manger l'hostie, boire au calice est donc le suprême exercice de la Foi vitale. Aujourd'hui, comme au

temps de Jésus, cela reste vrai ; surtout pour le Prêtre. La Foi en notre Hostie est l'âme de notre vie : notre vocation en dépend ainsi que notre persévérance.

I

Dès le début de ce discours, étonné de certaines affirmations dogmatiques, blessé de certaines observations morales, l'auditoire réplique, discute, et non sans aigreur. Mais quand Jésus parle de sa chair, donnée pour la vie du monde et devenue véritable aliment, les murmures, les protestations éclatent : « *Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad* « *manducandum* ? » (Jean, VI, 53). — « *Durus est hic* « *sermo et quis potest eum audire...?* » (61). Toutes les scènes de l'Évangile où Jésus nous apparaît en butte à la contradiction, sont pénibles ; mais en est-il une plus attristante que celle-ci, soulevée par l'excès de l'amour de notre divin Sauveur et gagnant les disciples eux-mêmes, beaucoup de disciples ? « *Multi ergo audientes ex discipulis dixerunt : Durus* « *est hic sermo...* ». Disciples, ils étaient probablement prédestinés au sacerdoce ; mais, natures basses, cœurs étroits, comme la foule, ils demeurent stupidement étonnés à la proposition du Pain de vie. Comme la foule, ils n'ont jamais eu faim que de pain matériel : « *Quæritis me quia manducastis ex pani-* « *bus et saturati estis* » (26). Il faudrait un effort de foi pour s'élargir le cœur, pour se faire une âme élevée, grande et noble, une âme aux appétits supérieurs, la seule digne du sacrifice nouveau et du

banquet quotidien. « *Operamini non cibum qui perit,* « *sed qui permanet in vitam æternam... Hoc est opus* « *Dei ut credatis in eum quem misit ille* » (27, 29). *Operamini*, un effort, un travail ; ils n'en sont pas capables. Ils refusent donc de croire au Christ, Fils de Dieu, au Christ Sauveur, au Christ Eucharistie : et ils s'en vont. « *Ex hoc multi ex discipulis ejus* « *abierunt retro, et jam non cum illo ambulabant* » (67). C'est fini. Ils reculent devant l'effort de foi, plus jamais ils ne marcheront avec Jésus. Ainsi, dans le groupe des disciples, le discernement des vraies vocations s'opéra par la Foi en Jésus et spécialement par la Foi en Jésus-Eucharistie. L'œuvre de discernement se poursuit identique. Retirez-vous, élève du Sanctuaire, retirez-vous ; vous n'êtes pas appelé au sacerdoce, si vous ne pouvez croire au Pain céleste d'une foi vive et aimante, d'une foi qui soutienne vos efforts de vertu et engendre en vous tous les saints appétits, toutes les nobles aspirations.

La persévérance elle-même dans la vocation sacerdotale semble dépendre de la Foi en Jésus, Lumière et Pain de vie. Des vocations qui n'aboutissent pas, c'est un malheur ; ce n'est pas le plus grand, hélas ! Ah ! qu'il eût mieux valu reculer que de rester dans l'entourage de Jésus sans la foi suffisante ! Ne resta-t-il pas un de ces malheureux incrédules à côté de Jésus ? Après avoir rapporté cette parole de Notre-Seigneur : « Il y en a parmi vous qui ne croient pas », saint Jean ajoute, comme par mode d'explication : « car il savait qui devait le trahir. » « *Sed sunt quidam ex vobis qui non credunt.*

« *Sciebat enim ab initio Jesus qui essent non cre-* « *dentes et quis traditurus esset eum* » (65). N'y aurait-il là qu'une interprétation personnelle de Jean, un rapprochement de perspective, comme si l'idée d'incrédulité eût naturellement réveillé celle de trahison dans l'esprit du Disciple bien-aimè ? Il ne semble pas ; car un peu plus loin, Jésus lui-même fait clairement allusion à celui qui devait le trahir. A la belle profession de foi que Pierre prononce au nom de tous il répond : « Ne vous ai-je pas choisi « douze ? et l'un de vous est un démon. » « *Respondit* « *eis Jesus : Nonne ego vos duodecim elegi ? et ex* « *vobis unus diabolus est. Dicebat autem Judam Si-* « *monis Iscariotem ; hic enim erat traditurus eum* » (71-72). Pourquoi ces deux allusions à un crime encore si loin et si inimaginable ? Serait-ce que toute défection sacerdotale commence par un manque ou une diminution de foi en Jésus, Lumière et Pain de vie ? Dieu seul pourrait nous le dire. Seul il a démêlé le mystérieux enchaînement des causes qui entraînent la chute des anges du Sanctuaire. Mais vraiment, les insinuations de saint Jean et de Jésus nous feraient craindre que le premier anneau de la chaîne de perdition pour un prêtre ne se rattache à quelque « infidélité » à l'égard de la Parole et de l'Hostie de Jésus. Au début la foi était languissante, mais on est resté quand même parmi les aspirants au sacerdoce, comme Judas parmi les douze. Devenu prêtre, on médite peu et l'esprit ne vit pas de Jésus ; on dit la messe sans âme. Les mauvaises tendances, un temps réprimées ou plutôt endormies par la règle du séminaire et l'absence

d'occasions, se réveillent dans le ministère et grandissent. Pour se protéger on n'a ni les clartés de la foi vive ni la vertu de l'Hostie aimée. Rien ne contrebalance la tiédeur et le naturalisme qui envahissent de plus en plus notre pauvre vie sacerdotale. On est bien près du péché mortel... Que l'occasion se présente, et l'on est perdu... Ne la cherchera-t-on pas, cette occasion ? « *Et quærebat opportunitatem* » (Luc, xxii, 6). Et qui sait, qui sait, si, un jour, on n'entendra pas dans son cœur une voix redisant les tristes mots, qui sonnaient sur les lèvres de Judas comme l'aveu d'un prêtre s'accusant d'une messe sacrilège : « *Peccavi, tradens sanguinem justum* »?

Passons ; c'est trop pénible. Rappelons-nous cependant que, sans aller jusqu'aux abîmes, sans trahir, sans même reculer, le prêtre ou le séminariste qui, selon le mot de saint Paul, n'estimerait pas assez le corps du Seigneur, « *non dijudicans corpus Domini* », le prêtre ou le séminariste qui n'aurait pas assez de foi pour vivre de Jésus-Hostie, celui-là se vouerait à une existence de stérilité et de tristesse, en dépit des grâces de l'autel et des joies du calice.

Tous ces demi-incrédules, qui désertent ou profanent l'autel, Jésus, par sa science surnaturelle, les a vus d'avance dans le groupe des disciples qui s'en allaient. Avons-nous jamais songé aux émotions de son cœur en face de ce triste défilé ? A la vue de la foule affamée, il avait laissé échapper ce cri de commisération : « *Misereor turbæ, quia non habent* « *quod manducent* » (Matth., xv, 32). Si la misère du peuple, privé du pain matériel, avait ému à ce

point ses entrailles, quelle ne dut pas être sa douleur en voyant partir d'à côté de lui et se dérouler, là-bas, tout le long des siècles, le cortège interminable des malheureux que leur incrédulité éloignerait du Pain de vie : et parmi eux, des élus de l'autel, des appelés au sacerdoce, des prêtres défaillant malgré leur Hostie quotidienne, des prêtres mourant de l'Hostie elle-même ! Longtemps, et voilé de larmes sans doute, son regard dut suivre les partants. Enfin il s'arrache à ce spectacle, et se tournant vers les douze : « Et vous, leur dit-il, et vous, « voulez-vous partir aussi ? *Numquid et vos vultis* « *abire ?* » (68). Dans la défection presque générale, douterait-il même de ceux-là ? Non. Il lit au fond des âmes ; il voit leur foi. Mais son cœur oppressé a besoin d'entendre une parole réconfortante, et il la provoque. Pierre comprit tout ce qu'il y avait de douloureuse prière et de tendresse confiante dans cette question de Jésus ; on le devine à son élan admirable de foi et d'amour : « A qui irions-nous, « Seigneur, s'écria-t-il, à qui irions-nous ? Vous « avez les paroles de la vie éternelle. *Domine, ad* « *quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes* » (69). Le cri du vrai prêtre, attiré et indissolublement uni à Jésus par la Foi au Pain de vie !

II

« *Numquid et vos vultis abire ?* » : Croire ou partir ? L'alternative se pose devant chacun de nous, prêtres : entretenir une Foi vive, aimante, en Jésus

notre Hostie quotidienne, ou nous en aller, c'est-dire, traîner une pauvre vie sacerdotale, sans vertu, sans fécondité, et peut-être dans le péché.

Nous disons « entretenir une foi vive et aimante » ; car il ne s'agit ni d'un élan passager, ni d'une période de ferveur ; il s'agit de toute une vie. Quel est le prêtre qui, à certains jours bénis, ne s'est pas écrié comme saint Pierre : « *Ad quem ibimus* ? « *Verba vitæ æternæ habes* » ? Après une jeunesse soutenue et illuminée par les espérances de l'autel, on goûte enfin les joies sacrifiées du sous-diaconat, les suavités d'une première messe ; alors, oh ! alors, on croit que Jésus, le Fils de Dieu, notre Jésus, notre Sauveur, est là dans l'hostie, réel, vivant, comme un frère, un ami ; on le sait, on le sent : « *Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Chris-* « *tus, Filius Dei.* » Alors il est doux de se vouer aux immolations de la chasteté, de tout sacrifier pour n'être qu'à Dieu, à Dieu seul et aux âmes. Mais il s'agit de prolonger le sacrifice toute sa vie. Non pas seulement aux jours célestes des premières ferveurs sacerdotales, mais toujours, jusqu'à la mort : même quand la piété sensible se sera refroidie ; même quand des tentations nouvelles et étrangement séduisantes nous assailleront et trouveront une complicité insoupçonnée dans ces passions et ces égoïsmes que nous croyions définitivement domptés dès le séminaire : toujours, jusqu'à la mort, il nous faudra vivre — en consacrés de la chasteté, — en hommes de Dieu, tout à Lui et à Lui seul, — en sauveurs d'âmes. Vivre ainsi n'est possible qu'au prêtre entretenant la Foi de son Hostie.

*

* *

Nous devons entretenir toujours ardente la Foi de notre Hostie quotidienne, si nous voulons vivre saintement en consacrés de la chasteté.

Nous l'avons vu, dans la première partie de cette étude, une loi de continence relative s'imposait à tous les sacerdoces antiques. Partout on cherchait le prêtre saint devant Dieu ; et la virginité était partout entrevue comme l'idéal de la sainteté. Seul, Jésus a réalisé cet idéal : il est le Pontife innocent, sans souillure, séparé de tous les pécheurs, plus pur que les cieux. A ses prêtres vicaires, ministres de l'Eucharistie, Lui-même a conseillé le célibat volontaire ; et son Église l'a imposé partout où son action a été pleinement libre[1]. Un motif de cette Loi du Célibat est le dévouement plus entier au salut des âmes ; mais la raison dernière de la pureté sacerdotale est plus haut. Toute la Tradition rattache notre obligation de chasteté au service de l'autel eucharistique : l'immolation mystique dont le prêtre est le ministre, lui impose cette immolation de lui-même. « Purifiez-vous, sacrés ministres, « qui nous donnez ce corps virginal... Que votre « main qui nous le donne, soit plus pure que la « lumière ; que votre bouche qui le consacre, soit

1. Sur l'origine très haute et l'extension progressive de la Loi du Célibat ecclésiastique, cf. surtout VACANDARD, *Etudes de crit. et d'hist.*, 1er série, Paris, 1904 : Les origines du célibat ecclés. — L'auteur a résumé et complété son Étude dans l'art. *Célibat*, du *Dict. de Théol cath.* — Cf. aussi ce mot dans *Dict. d'Arch. chrét.*

« plus chaste que celle des vierges les plus inno-
« centes. O quel mystère ! Avec quelle pureté doit-
« il être célébré ! Le mariage est saint et honorable,
« et la couche nuptiale est sans tache » (Héb., XIII,
« 3,) ; mais elle n'est pas encore assez pure pour ceux
« qui doivent consacrer la chair de l'Agneau. Par
« cette sainte institution de la continence, que
« l'Église a toujours eu en vue, les doctes le savent,
« depuis le temps des apôtres, qu'elle a enfin établie
« quand elle a pu, dès les premiers siècles, partout
« où elle a pu, et d'une manière particulière dans
« l'Église d'Occident et dans celle de Rome spé-
« cialement... l'Église veut préparer à ce corps de
« vierge, à ce corps formé d'une vierge, des ministres
« dignes de lui, et nous donner une vive idée de la
« pureté de ce mystère[1]. »

L'Hostie qui nous impose la chasteté nous la rend possible. C'est pour l'Hostie immaculée que nous avons fait le vœu de rester purs, c'est par l'Hostie immaculée que nous garderons notre vœu.

Le rituel lévitique prescrivait des victimes spéciales pour la consécration des prêtres. Aaron et ses fils furent oints et aspergés avec le sang du bélier de l'initiation, et mangèrent en communion une part de sa chair (Ex., XXIX, 19-32 ; — Lév., 22-32). Dans l'Eucharistie, Jésus lui-même se fait quotidiennement la victime des prêtres de la Loi Nouvelle : son sang lave leur passé de péché, sa chair nourrit leur vie de sainteté. Il avait déjà dit à ses Apôtres, et à tous ses prêtres en leur personne, au moment

1. BOSSUET, *Médit. sur l'Ev.*, Cène, 1er p., 24e jour. Cf. aussi GERBET o. c. ch. VI, pp. 69-75.

où il instituait l'Eucharistie : « Ceci est mon corps « donné *pour vous ;* Ceci est le calice de mon sang « répandu *pour vous* » (Luc, XXII, 19, 20). Mais il voulut exprimer plus clairement encore qu'il s'immolerait à la croix, et, chaque jour, dans l'Eucharistie, spécialement pour ses prêtres, comme la victime. de leur sanctification. Cette annonce très nette se trouve dans la Prière Sacerdotale qui termine le Discours après la Cène, quand, parlant au Père pour ses Apôtres et pour tous les prêtres qui lui seront donnés dans l'avenir, Notre-Seigneur dit : « Père... je prie pour eux, pour ceux que tu m'as « donnés... Sanctifie-les dans la vérité... Comme « tu m'as envoyé dans le monde ainsi je les ai en- « voyés eux-mêmes dans le monde. Et pour eux je « me sanctifie (sacrifie) moi-même pour qu'ils soient « eux-mêmes sanctifiés dans la vérité » (Jean, XVII. 9, 17-19).

Dans cette prière qui est, comme le dit Bossuet, « le canon ou l'âme de son sacrifice... déclarant à « qui, pour qui, et pour quelle cause il l'offre[1]... ». Jésus voit et mentionne surtout ses Apôtres, ses prêtres. Tous les chrétiens ont, sans aucun doute. part à son Sacrifice ; mais ici le Sauveur ne vient à considérer les fidèles qu'en dernier lieu, au second plan : c'est la pensée de ses prêtres qui l'amène à mentionner ceux qui seront convertis et croiront par leur parole : « *Non pro eis autem rogo tantum « sed pro eis qui credituri sunt per verbum eorum in « me* » (Jean, XVII, 20). L'intention de Jésus priant,

1. BOSSUET, *Médit. sur l'Ev.*, Cène, 2e p. 34e jour.

avant son Sacrifice, va donc *d'abord* aux Apôtres, aux prêtres, *à ses clercs*, aux élus que le Père lui a particulièrement *donnés* comme siens, *à ceux qu'il envoie, comme lui-même a été envoyé*, pour la mission de salut : « *Pro his quos dedisti mihi... Sicut tu me misisti et ego misi eos.* » C'est pour ceux-là qu'il se sanctifie afin qu'eux-mêmes soient sanctifiés en vérité : « *sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati in veritate* ». Le verbe ἁγιάζω, *sanctifico*, signifie tantôt l'oblation d'une victime sacrifiée, faite sainte ou consacrée en l'honneur de Dieu ; tantôt la purification et sanctification (union ou consécration à Dieu) qui résulte de cette oblation, en ceux qui l'offrent ou y participent. Ce mot est appliqué aux Apôtres selon cette dernière signification ; mais lorsque le Sauveur se l'applique à lui-même, il a en vue le premier sens, il exprime son immolation volontaire. Il dit par conséquent : « Je me sanctifie ou consacre (c'est-à-dire je m'offre moi-même en sacrifice), pour qu'ils soient sanctifiés ou consacrés en vérité (c'est-à-dire pour qu'en vertu de ce sacrifice, ils soient purs et saints devant Dieu)[1]. »

Cette expression « consacrés en vérité » est deux fois répétée : « *Sanctitifica eos in veritate* » (17) ; « *Sanctificati in veritate* » (19). Elle signifie, dans le style de saint Jean, « sanctifiés par la Foi et la Grâce ». Ici en effet saint Jean identifie la Vérité avec la Lumière révélée, la Parole de Dieu, « *sermo tuus Veritas est* » (17). Mais, dès le Prologue, il avait rapproché et identifié la Foi vitale, la Grâce, la Vérité :

1. Cf. Calmes, *l'Evangile selon S. Jean*, pp. 415, 416.

« Il leur a donné le pouvoir de devenir fils de Dieu, « à ceux qui croient en son nom... qui sont nés « de Dieu... Et nous avons vu sa gloire, comme la « gloire du Fils unique du Père, plein de grâce et de « vérité et de sa plénitude nous recevons tous une « part » (Jean, I, 12-16). Jésus s'immole donc pour que ses Apôtres et ses prêtres soient confirmés, consacrés dans la Foi et dans la Grâce, dans une Foi et une Grâce à part, telles qu'il convient à ses envoyés, à ses représentants, à d'autres Christs. Il s'immole afin que les apôtres, « participant par leur « ministère à la grâce de son sacerdoce, et n'ayant « point par eux-mêmes la sainteté qu'il fallait pour « être les envoyés et les ministres de Jésus Christ, « ils la trouvent en Lui[1] ». C'est donc au titre de notre vocation, et parce que nous avons besoin d'une sainteté à part, que Jésus s'offre et s'immole directement et spécialement pour nous. En raison de nos devoirs d'état, en raison de nos vertus de vocation et en particulier de notre chasteté sacerdotale, Jésus nous a préparé un secours spécial et tout-puissant, l'Hostie quotidienne. On ne peut vraiment mettre en doute cette intention de notre Sauveur, si on lit tout le texte. Il donne à entendre trop nettement qu'il n'aurait pas voulu, qu'il n'aurait pas pu nous envoyer comme d'autres Lui-même, nous confier la mission surhumaine de sauver les âmes, nous laisser au milieu des dangers du monde corrompu et corrupteur avec des obligations de vie angélique, sans nous assurer la force quotidienne de foi et de grâce,

1. Bossuet, *Médit. sur l'Év.*, Cène, 2e p., 56e jour.

de lumière et de pureté, qui est dans l'Hostie de la croix. « Et déjà je ne suis plus dans le monde, et « eux sont dans le monde. Quand j'étais avec eux, « je les gardais en ton nom... Mais maintenant « je viens à toi... Je te prie donc non que tu les « retires de ce monde mais que tu les sauves du mal. « Sanctifie-les dans la vérité. ...Comme tu m'as « envoyé dans le monde ainsi moi je les ai envoyés « eux-mêmes. Et pour eux je me sanctifie (sacrifie) « moi-même pour qu'ils soient eux aussi sanctifiés « dans la vérité » (Jean, XVII, 11-19).

Avec Jésus sacrifié pour nous, avec la communion de chaque jour, il nous est possible de réaliser notre idéal de sainteté sacerdotale. Nous devons être chastes, nous devons être saints : et nous le pouvons. Pour rester chaste et saint, il faut la lutte, parfois héroïque ; il faut la vigilance, plus lassante parfois que la lutte ; il la faut jusqu'à l'âge mûr, jusqu'à la vieillesse, jusqu'à la mort. Voués aux vertus sublimes, élevés si haut jusqu'à l'autel, nous restons toujours hommes misérables, humiliés de sentir en nous toutes les basses convoitises : voilà pourquoi il faut toujours lutter et veiller. Mais on peut lutter et veiller quand on a l'Eucharistie : la prière de l'autel chaque matin ; la communion à l'autel chaque matin ; Jésus, notre Sauveur, sacrifié pour nous : Jésus, notre Sauveur, devenu « le froment des choisis et le vin des vierges », le pain d'immolation et de pureté.

« *Sanctifico meipsum ut sint et ipsi sanctificati in* « *veritate* » : puissions-nous retenir et comprendre toujours par la foi cette divine parole ! Elle nous

dira toute la sainteté de notre sacerdoce, puisqu'il faut une telle victime pour la réaliser en nous. Elle nous dira l'amour spécial, la tendre sollicitude de Jésus pour nos âmes sacerdotales. Elle nous dira toute notre force de chasteté et de sainteté. O Jésus, donnez à tous vos prêtres de comprendre toujours cette parole !

*

* *

Nous devons entretenir toujours ardente la Foi de notre Hostie quotidienne, si nous voulons vivre en hommes de Dieu, tout à Lui et à Lui seul.

Le prêtre n'appartient plus qu'à Dieu : « *Ut sint* « *mei religione perpetua.* » — « *Constituitur in iis* « *quæ sunt ad Deum.* » — « *Dominus pars hæreditatis* « *meæ...* » Il appartient à Dieu, non seulement pour le moment où il sert à l'autel dans l'offrande du sacrifice, mais toujours, et en tout et pour tout. Il est à Dieu corps et âme. Notre vie d'intelligence et de cœur doit être particulièrement à Dieu. Serait-il totalement, parfaitement prêtre celui dont l'esprit ne serait pas toujours éclairé de la Lumière venue d'en haut, et dont le cœur rechercherait encore les affections terrestres ? Quelle déchéance, quelle diminution du moins pour un prêtre, si la Lumière surnaturelle s'obscurcit en lui, si les affections redeviennent naturelles ! Sa vocation l'avait élevé au-dessus du monde en l'isolant. Il avait renoncé à sa part de plaisirs et de biens terrestres ; il avait même renoncé à la science purement humaine, à l'étude qui ne servirait pas à l'amour et

au zèle. Cet isolement dans le surnaturel, nécessaire pour l'esprit qui veut rester pur et consacré à Dieu, « *Deo sacrum* », autant que pour le cœur qui veut rester chaste, cet isolement de grandeur peut effrayer parfois la nature ; mais il devient possible et doux, grâce à la foi eucharistique, grâce à la communion quotidienne.

Les prêtres lévitiques n'avaient point eu de part dans la distribution des terres d'Israël ; ils vivaient des dîmes payées par le peuple et surtout des offrandes de l'autel : « Pour eux le Seigneur a « préparé spécialement une nourriture qui les rassa- « siera, puisqu'ils mangeront les victimes sacrifiées « au Seigneur » (Eccl. XLV, 26). Cette parole semblerait plutôt dite pour les prêtres de la Nouvelle Loi. Dieu est la part de leur héritage. Lui-même pourvoit à leur subsistance spirituelle. Le pain de l'esprit et du cœur, le pain rassasiant toute leur âme, Dieu le leur a préparé dans l'Hostie du sacrifice.

« *Deo sacrum.* » : Notre intelligence doit être consacrée à Dieu, se nourrir de sa pure lumière, en vivre. Mais, si nous avons la Foi, ne trouvons-nous pas, dans la doctrine eucharistique, comme la totalité de cette lumière divine, la synthèse de la révélation chrétienne, sous une forme sensible et vivante ? Il ne regrette pas les études profanes, il ne craint pas les tentations du doute ou les infiltrations du rationalisme ambiant, le prêtre qui, avec toute sa foi, se met en face de ce dogme admirable. Dans son Hostie, il voit la croix ; il voit toute la religion des autels antiques aboutissant à la croix ; il voit toute la religion du ciel, qui consomme la croix et

est présidée par le même Jésus ; il voit la victime du salut l'incorporant lui-même à sa mort, et le Pain de la vie éternelle le divinisant pour le ciel.

Ce dogme seul, embrassé dans son ensemble, suffirait à nous faire croire au fait de la révélation : un homme n'aurait pu concevoir et formuler cette synthèse si large, si haute, si divine et si humaine à la fois ; encore moins aurait-il pu l'adapter si harmonieusement à toute l'histoire religieuse et à toutes les aspirations nobles de l'humanité. Ce dogme seul, embrassé dans son ensemble, suffirait pour alimenter toute une vie de prière et de méditation : si nous avions plus de foi, chaque méditation, chaque communion nous découvriraient un aspect nouveau, plus élevé et plus ravissant, dans ce mystère des mystères.

« *Deo sacrum* »: Notre cœur doit être consacré à Dieu, n'aimer qu'en lui. L'objet et l'aliment de notre amour est sur l'autel. Pour un prêtre qui a la foi ardente, quelle joie, quelle vie du cœur que la communion quotidienne ! Un jour, j'entendais un jeune prêtre me dire : « Je souffre, parce que je « suis seul ; je n'ai personne à aimer ! » Seul ; oui, du côté de la terre. Il le faut. Seul du côté du ciel ; non. Jésus est là, au Tabernacle, pour nous, comme un frère, un ami : « *Sicut dilexit me Pater, et ego* « *dilexi vos.* « *Manete in dilectione mea* » (Jean, xv, 9). — « *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi* « *amicos* » (Jean xv, 14, 15). Nous prendrons à la lettre ces déclarations d'amitié et ces invitations à l'amour, en les voyant commentées, réalisées par notre communion quotidienne. Nous avons quel-

qu'un à aimer, quelqu'un dont l'amour sépare, isole notre cœur, en même temps qu'il l'élargit et l'embrase pour le rendre capable d'aimer les hommes tendrement et purement.

*
* *

Nous devons entretenir toujours ardente la foi de notre Hostie quotidienne, si nous voulons vivre en sauveurs d'âmes.

« *Sicut tu me misisti in mundum, et ego misi* « *eos* » (Jean, XVII, 18). Jésus était venu pour sauver le monde : il nous envoie pour continuer sa mission de salut. Ce qui fait le prêtre saint, son Hostie quotidienne, le fera aussi sanctificateur. Il doit communier pour lui et pour son peuple. *Sa communion elle-même est un acte sacerdotal, un acte de son ministère public : il doit s'y offrir, s'y immoler au nom de son peuple ; il doit y recueillir le fruit de la croix pour son peuple.*

S'immoler pour son peuple. Dans certains sacrifices de l'Ancienne Loi, les prêtres seuls avaient le droit de communier (Nomb., XVIII, 8-12 ; Lév., VI, 28). Parfois du moins, ces communions sacerdotales avaient un caractère public. Dieu donnait aux prêtres une part de certaines hosties du péché pour les manger dans le Lieu Saint, en se rappelant qu'ils devaient porter l'iniquité du peuple et prier pour lui en face du Seigneur : « Pourquoi n'osez-vous pas « manger l'hostie ...qui vous est donnée pour que « vous vous chargiez de l'iniquité de la multitude

« et intercédiez pour elle en présence du Seigneur ? » (Lév., x, 12, 17-20). Le prêtre de la Nouvelle Loi doit toujours communier à son Hostie en adorant et en expiant au nom du peuple. Régulièrement, tous ceux qui offrent la victime, devraient y communier. Le prêtre qui a suppléé le peuple pour sacrifier, le suppléera aussi en communiant en son nom. Dans sa communion il s'immolera au nom de tous ; il se pénétrera de l'esprit d'hostie, se fera lui-même hostie de souffrance à la place de son peuple, pour son peuple.

Recueillir les fruits de la croix pour son peuple. Le prêtre reçoit tous les matins le sang qui sauve le monde. Le long du jour, il doit répandre sur le pauvre peuple, qui est resté loin de l'autel, les bienfaits de ce sang précieux. Dans la prière et la prédication, dans la conduite et la conversation du prêtre qui a communié, le matin, avec une foi vive, l'influence de l'hostie rayonne, douce, attirante et féconde : « *Virtus de illo exibat, et sanabat omnes* » (Luc, vi, 19). A travers le prêtre qui a communié avec foi et qui vit de l'Hostie, la vertu de Jésus atteint les âmes et les sauve.

Cette vertu de l'Hostie rayonne surtout dans le dévouement entier et tout surnaturel aux âmes. D'après la lecture commune du texte prophétique, Isaïe avait annoncé que le Messie Sauveur « poserait son « âme en hostie du péché pour son peuple, *posuerit* « *pro peccato animam suam* » (Is., liii, 10). Jésus parlant de lui-même dit : « *Majorem hâc dilectio-* « *nem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro* « *amicis suis* » (Jean, xv, 13). Chaque matin, Jésus

« pose encore son âme », se sacrifiant pour ses amis, pour son peuple. Si nous communions avec foi, nous prenons, pour ainsi dire, cette âme, cette vie en notre âme ; et animés par elle, nous sommes prêts à nous donner, à nous sacrifier nous-mêmes pour notre peuple. « En cela nous avons reconnu l'amour de Dieu « qu'il a donné son âme, sa vie, pour nous : et nous « nous devons donner notre âme, notre vie pour nos « frères » (I Jean, III, 16). Si chaque matin, à l'autel, par la Foi, nous reconnaissons, nous sentons la charité de Jésus, se donnant pour nous et pour le monde, nous apprendrons à nous donner, à nous sacrifier, non par vanité ou désir de popularité, non par besoin d'activité extérieure, mais par zèle pur, pour Dieu seul ; nous apprendrons à nous donner, non pas froidement et quasi par force, comme qui accomplit un devoir pénible, une corvée, mais avec toute notre âme, avec toute notre tendresse surnaturalisée : « *nos debemus pro fratribus animas ponere* ».

Ainsi l'Hostie qui nous fait virginalement chastes, l'Hostie qui nous fait totalement et uniquement hommes de Dieu, nous fera apôtres dévoués, sacrifiés et sauveurs d'âmes, si nous entretenons toujours ardente la foi de notre communion quotidienne.

CHAPITRE VIII

PATER, IN MANUS TUAS

Dans notre Communion dernière, Jésus viendra, Prêtre et Victime, consacrer notre mort en l'unissant à la sienne et par cette immolation suprême il transformera notre vie chrétienne et sacerdotale en une vie d'adoration bienheureuse dans l'éternel holocauste du ciel. Préparons-nous, exerçons-nous à ce grand acte de notre mort en sacrifice avec Jésus-Hostie.

Certains philosophes accuseraient la religion et les prêtres d'assombrir et de torturer les derniers moments du mourant en évoquant les terreurs du jugement et les sanctions d'outre-tombe. Sans ces effrois imaginaires, l'homme, malgré son horreur instinctive de la mort, arriverait peu à peu à se maîtriser et accepterait tranquillement de vieillir et de mourir. En regardant autour de lui les choses qui finissent et qui l'acceptent, il apprendrait à finir lui aussi sans murmure, sans crainte comme sans espérance, résigné aux lois de la nature. « la « belle Déesse, comme disait Taine, à ses derniers « jours, qui n'a l'air ni bon ni mauvais, et qui de « sa robe trainante balaie le sable en renversant

« ces frêles constructions qui sont des vies hu-
« maines. »

D'autres diraient : La vie est vécue ; sur cette vie totale, désormais irrémédiablement passée, et non sur ses derniers moments, tout homme sera jugé, s'il est un juste juge par delà le tombeau. Que peuvent pour changer une destinée soit le repentir forcé de la dernière heure soit les rites sacrés qu'un prêtre accomplit sur un demi-cadavre ? Laissez le bon ouvrier, sa journée faite, s'endormir en paix. Abandonnez le coupable aux conséquences de ses fautes.

D'autres enfin, particulièrement les Protestants encore croyants, voudraient écarter toute image lugubre des regards de l'âme qui s'envole vers le Père céleste. Voici comment l'un d'eux nous apprend à poétiser la mort et à la rendre souriante : « Il y a
« peu de temps j'étais appelé auprès d'une jeune
« fille à l'agonie. Elle était étendue pâle, les yeux
« fermés, en proie aux lugubres terreurs qui assaillent
« les mourants. Je me gardai bien de lui parler des
« jugements divins et du sacrifice de la séparation.
« Prenant une carte, je dessinai un léger crayon et
« le lui présentai en lui demandant de regarder.
« Elle ouvrit les yeux, contempla un instant cette
« esquisse, et un sourire vint sur ses lèvres. Sa
« main défaillante se tendit pour prendre le petit
« dessin. C'était la représentation d'un brillant
« lever de soleil ; un oiseau s'envolait vers la rive
« ensoleillée ; au dessous j'avais écrit : « *Vers la*
« *maison paternelle* ! » L'enfant mourut bientôt

« après, ce même sourire illuminant son visage, « et l'image serrée par ses doigts glacés[1]. »

Notre concept de la mort est tout autre, plus austère mais plus élevé et partant plus consolant et plus doux.

Nous ne pouvons nous résigner A FINIR, « *sicut* « *et cœteri qui spem non habent* ; » nous avons une espérance. Nous croyons, nous savons qu'il est une autre vie après la mort, une vie éternelle, et qu'elle s'ouvre par le jugement du juste Juge. La sentence portera sur toute la vie : « *Liber scriptus proferetur* « *in quo totum continetur.* » Mais croyant en Jésus, notre Sauveur, nous savons l'efficacité des repentirs suprêmes et des sacrements divinement institués pour réparer toute une vie. Au dernier moment, mue, convertie par la grâce, l'âme coupable, dans un renversement tout puissant, peut s'arracher au péché et s'attacher à la croix pour y communier aux pardons et aux expiations du Sauveur. Le moment de la mort est donc pour beaucoup le moment qui décide l'éternité. Et pour tous c'est le grand moment qui nous met en présence du Juge et ouvre la vie sans fin. Pourrait-on sans crime voiler à une âme l'importance de cette heure dernière ?

Enfin, nous qui croyons, nous savons que cette

1. Extrait d'un sermon prêché à Washington, devant une foule énorme de Protestants de toutes les confessions, le 22 sept. 1905, par le Dr Mark Guy Pearse, un « *revivaliste* » anglais en tournée aux États-Unis. Traduit d'après le *Washington Post*, 23 sept. 1905.

heure est celle de notre sacrifice avec Jésus. Le Père nous appelle à « la Maison », mais comme Jésus lui-même a dû s'immoler pour entrer dans sa gloire, nous devons nous immoler nous aussi pour entrer en participation du glorieux héritage. Membres du Crucifié nous devons mourir sur la croix avec notre Chef.

Là finalement, est la beauté de la mort chrétienne.

Comtemplons, préparons cette mort.

I

Nous demanderons à Bossuet de nous révéler cette beauté de la mort chrétienne. Aucun des Pères, aucun des maîtres de la vie spirituelle ne nous présente une doctrine aussi complète et aussi élevée sur ce mystère de notre mort en Jésus. Dans sa dernière maladie, Lacordaire se faisait lire chaque jour la sublime « *Préparation à la mort.* » Mais nous nous inspirerons surtout des « *Réflexions sur l'agonie* « *de Jésus-Christ.* » Sans citer le texte intégralement comme dans les éditions précédentes, nous en emprunterons toutes les idées et souvent l'expression elle-même[1].

1. Sans parler des sermons sur *La mort* et *La Résurrection des morts*, sans parler des nombreuses pages des *Méditations* et des *Elévations*, où l'idée de la mort se présente et est parfois développée longuement, Bossuet a traité ce sujet dans les deux opuscules cités dans le texte et aussi dans *Courtes prières que l'on peut réciter à un malade aux approches de la mort.* — *Exercices pour se préparer à bien mourir.* — *Sentiments du Chrétien touchant la vie et la mort.* Ces divers opuscules sont reproduits dans le VIIe vol. de l'éd. Vivès.

Il se peut que l'opinion populaire, entretenue par les peintures des prédicateurs, soit exagérée quand elle parle des affres de la mort, des agitations convulsives, et des agonies désespérées. Un tel spectacle est l'exception. Le cas le plus commun est celui d'une expiration insensible, sans secousses, et le plus souvent si paisible que les assistants en sont à se demander si tout est fini. Mais dans notre appréciation et dans nos appréhensions, *d'avance*, nous sentons, nous souffrons vraiment la lutte de l'agonie, les déchirements de la séparation et l'horreur de la fin. Le mot d'horreur n'est pas trop fort pour exprimer ce sentiment fait d'effroi et de répulsion, et qui est tout différent de la simple tristesse des choses finissantes.

C'est que nous n'étions pas faits pour mourir, dans l'ordre actuel. La mort est née du péché : et elle participe de son désordre et de sa hideur : « *Peccatum in hunc mundum intravit et per peccatum* « *mors... Stipendia peccati mors.* » (Rom., v, 12, vi, 23). Au lieu d'être simplement la fin naturelle de la vie, elle est une peine infamante, quelque chose comme un supplice de douleur et d'ignominie enduré tout le long de la vie. D'avance nous redoutons les surprises et nous sentons les séparations déchirantes de la mort. D'avance nous frémissons comme si nous entendions le râle de notre agonie et le dernier hoquet de la fin, le bruit du cercueil fermé sur notre dépouille, « ce quelque chose qui n'a plus « de nom », le frottement et les chocs de ce même cercueil contre les parois de la fosse, la pelletée de terre, même le travail rongeur qui nous réduira

à quelques grains de poussière. D'avance nous mesurons avec tristesse l'ensevelissement dans l'oubli des cœurs, presque aussi rapide et plus profond que notre ensevelissement dans le sein de la terre.

Et cependant, malgré toute cette horreur instinctive qui accompagne la pensée de la mort, l'âme chrétienne accepte et appelle parfois la dissolution, parce que, à travers cette dissolution de sa vie terrestre, elle voit le Christ qui l'attend, l'appelle, l'attire sur la croix d'abord et ensuite au ciel : « *Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo* » (Philip., I, 23). Pour celui qui croit et espère, pour celui qui comprend le mystère de la mort du Christ, sa propre mort est le grand moment, le moment où il peut enfin s'unir pleinement au sacrifice vivificateur. Les effrois, les séparations, l'agonie, l'horreur de l'ensevelissement et de la corruption, sont comme la matière de notre sacrifice offert en communion avec la mort du Christ.

Rappelons-nous en effet la sublime théologie de saint Paul, qui est contenue surtout dans le chapitre VIe de l'Épître aux Romains et dans le chapître XVe de la Ire Épître aux Corinthiens, et que nous avons déjà développée au chapitre IIIe de la IIIe partie et au chapitre V^e^ de cette IVe partie. Notre âme vit de la grâce par la vertu du sacrifice divin qui a détruit l'empire du péché sur nous. Notre chair elle-même ressuscitera par la vertu de ce sacrifice, qui, triomphant du péché, a aussi triomphé de la mort dans le Christ d'abord, au matin glorieux de la Résurrection, et au dernier jour, en chacun de ses

membres. Mais pour vivre et ressusciter ainsi en Jésus-Christ il faut que nous soyons réellement incorporés à son sacrifice dans toute notre vie et plus particulièrement dans l'acte suprême qui la consommera, notre mort.

En d'autres termes, pour qu'il nous applique sa vertu de pardon et de salut, pour qu'il opère en nous ses effets de vie éternelle, le Sacrifice infini de Jésus, notre Sauveur, doit s'étendre, se compléter dans la vie et la mort de chacun de nous. Les membres mystiques doivent être avec leur Chef sur la Croix pour entrer avec lui dans sa gloire.

Il est vrai, par le fait qu'un chrétien est uni à Jésus par l'état de grâce, même si à la dernière heure il est surpris et inconscient, le mystère d'union sur la croix se réalise quand même. Jésus meurt réellement en lui. Le moindre degré de grâce sanctifiante qui nous lie au Sauveur, nous rend en effet participants de tout ce qu'il y a fait et offert en notre nom et en notre faveur quand il est mort pour nous sur la croix.

Et qu'a-t-il fait, qu'a-t-il offert en notre nom quand il est mort pour nous ? Avant tout il a offert pour nous ses satisfactions et ses mérites, nous associant ainsi à son triomphe sur le démon et le péché, en sorte que nous pouvons et devons mourir confiants en lui. Mais il a fait plus encore. Par ce droit d'union et de commerce qui existe entre le chef et les membres vivants, il nous a associés à toutes ses dispositions saintes et s'il est chargé de tous nos intérêts, obligations et devoirs devant son Père. Et comme il n'ignorait pas combien nos

puissances seraient liées ou éteintes à la dernière heure, d'avance il a satisfait pour nous à la nécessité où nous sommes de mourir en victimes de nos péchés. Notre agonie était à la croix distinctement présente aux yeux de son cœur; et, dans son immense charité, il la regardait et la faisait inséparable de la sienne. Il consacrait alors en lui notre dernière heure : il sanctifiait nos souffrances et notre mort par son esprit de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père. Par un indicible mouvement d'amour, d'avance il nous faisait le transport aux yeux de Dieu de ses dispositions saintes, alors même que par impuissance nous serons incapables d'en concevoir les actes. Si à notre dernier moment nous ne pouvons les avoir actuellement en nous-mêmes, nous les aurons au moins en Jésus de par le droit de société qui nous unit à lui comme ses membres vivants.

Que de grandeurs et quels privilèges de sainteté le chrétien, mourant en état de grâce, trouve dans la mort de Jésus ! Le supplice, peine infamante de notre péché, se transforme en sacrifice tout de religion et d'amour. Un rayon de sa beauté tombe de la croix sur chaque lit d'agonie et le transforme en autel. Et que ceux là sont malheureux que le péché excommunie de Jésus à leur dernière heure !

Mais s'il est vrai que la sainteté de Jésus mourant nous atteint dans notre vie et dans notre mort, même à défaut de notre connaissance actuelle, il n'en est pas moins vrai cependant que ces privilèges de sainteté se communiquent plus abondamment à ceux à qui une union plus consciente et plus étroite

d'esprit et de sentiments donne plus de droits.

Il importe donc grandement de rendre l'union de notre agonie à Jésus mourant aussi consciente et aussi étroite que possible.

Donc, à notre dernière heure, ne nous embarrassons pas et qu'on ne nous embarrasse pas de mille actes confus au hasard de l'imagination ou d'un zèle mal entendu. Prenons, embrassons le crucifix. Le contemplant, entrons doucement dans la vue de ce que Jésus mourant est pour nous, de ce que nous lui sommes, de ce qu'il a fait en croix pour nous et de ce qu'il vient consommer en nous. N'ayons qu'un désir : communier aux dispositions de son agonie sur la croix et rendre notre mort en tout conforme à la sienne.

Consummatum est : cette parole de Jésus en croix fut comme le sceau du Nouveau Testament. Tout est consommé, nous crie-t-il, les sacrifices ont perdu leur vertu, et la mort de mes membres mystiques unie à la mienne est désormais la seule immolation digne de l'autel du Très-Haut.

Consummatum est, dirons-nous à notre tour, au grand moment de notre vie : voici l'heure de l'Alliance éternelle avec Dieu, l'heure qui me donne et m'unit à lui pour jamais. Les ombres de ce monde ont passé, il ne me reste plus que mon corps et mon âme à offrir, à consumer dans l'immolation suprême avec Jésus pour l'amour et la gloire de mon Dieu.

Consummatum est : Ce corps que vous m'aviez donné, Seigneur, je le sens faiblir et baisser vers la tombe ; ces nobles facultés dont l'exercice était mon plus doux plaisir, je les sens s'alourdir, se paralyser.

C'en est fait de ma vie matérielle et intellectuelle : pour vous, oh ! mon Dieu, j'accepte cette dissolution ; je l'accepte et je vous l'offre en union avec la mort de Jésus.

Rêves de zèle, entreprises aimées, relations si douces et si chères dans ma famille sacerdotale et religieuse, il faut tout abandonner ; tout m'échappe, tout est fini : *Consummatum est* ! Je dois mourir dans mon œuvre apostolique, je dois mourir dans les cœurs ; bientôt de moi ici-bas il ne restera qu'un peu de poussière, je ne sais où, et un nom inscrit dans un nécrologe. J'accepte cette fin de tout moi-même, cette mort totale en Jésus.

J'accepte, ce n'est pas assez dire, j'aime cette disparition de mon être et de ma vie, parce que je vois votre croix, ô Jésus, et que je suis heureux de m'y étendre avec vous en chantant le *Credo* de la souffrance et de la mort chrétiennes. — Je crois, oui, je crois que la mort est le plus grand bien et le meilleur moment de la vie pour ceux qui aiment. — Je crois que bienheureux sont ceux qui meurent en vous, ô Seigneur, Jésus ! — Je crois que mon corps corruptible doit aller à la terre, comme une semence, et s'y dissoudre pour se purifier des derniers mélanges de péché et germer ensuite incorruptible et glorieux. — Je crois qu'en mes souffrances dernières et en ma mort j'achèverai ce qui manque encore à notre passion, ô Jésus, Sauveur ! — Je crois, je sais que cette mort me délivrera enfin du péché ; oh ! quelle consolation, quel bonheur, enfin je ne pécherai plus contre l'amour de mon Jésus et la sainteté de mon Dieu ! — Je crois que cette mort bénie me

consommera dans la sainteté, et par la vertu de votre croix à laquelle je communierai pleinement, et par cette grâce d'outre-tombe, le Purgatoire, où vous finissez le grand nombre de vos élus, ô Jésus, divin sanctificateur des âmes ! — Je crois, oui, je crois à ce mystère de bonté et de beauté que vous avez inauguré dans votre sacrifice à la croix, et que vous consommerez pour moi, ô Jésus, toujours Prêtre et toujours Victime, dans l'immolation de mon agonie et de ma mort : *Consummatum est*[1] !

Et cette communion à la croix de Jésus dans ma mort sera plus qu'une communion spirituelle. C'est dans ces dispositions d'immolation que je veux recevoir le saint-Viatique.

Dans cette Communion dernière Jésus, Prêtre et Hostie, viendra en moi comme dans son Temple. Pour mon corps et pour mon âme il exercera d'abord l'emploi de sa médiation : priant, purifiant, consacrant. Par mon corps et par mon âme il exercera ensuite sa fonction sacerdotale ; il en prendra possession définitive comme de sa victime, il en disposera en maître, et avec le glaive de la maladie et de la mort il les immolera. Je m'unirai intimement au corps adorable de Jésus pour que son dernier contact purifie, consacre entièrement ma chair ; je m'unierai encore plus intimement à son esprit, entrant dans toutes ses dispositions et dans tous ses desseins de religion et d'amour, afin que ma mort soit vraiment un renouvellement de la croix offert par le divin Sacrificateur.

1. Cf. BAUNARD, *Le Vieillard*, Paris, 37e mille, 1920, chap. XXVII-XXIX : L'oblation ; la consommation ; la dormition et le réveil.

Enfin, mon dernier souffle s'exhalera pendant que mes lèvres essaieront de répéter encore la parole par laquelle Jésus consomma son sacrifice : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* » Par Lui, avec Lui, en Lui, je remettrai, j'immolerai ma vie à mon Père céleste.

Ainsi ma mort sera vraiment chrétienne, vraiment sacerdotale, la mort d'un vrai membre du Christ, d'un vrai consacré. Ainsi se consommera au dernier moment le sacrifice auquel j'étais voué par mon Baptême et mon Ordination, et dans lequel j'aurais dû passer tous les moments de ma vie[1].

1. Qu'on nous permette de citer encore dans cette édition quelques lignes extraites du testament spirituel et des dernières lettres d'un jeune clerc minoré du grand séminaire de Nevers, mort le 6 avril 1907, François Roufard, l'un de ces chers anciens élèves, dont les instances nous avaient fait entreprendre cet essai. Il avait beaucoup prié pour cette œuvre et nous avions voulu qu'il fut le premier à recevoir le manuscrit que nous envoyions à Nevers. Trop malade déjà, il ne put que le feuilleter. Qu'aurait-il d'ailleurs pu y apprendre, lui si intimement uni à Jésus-Christ et si prêt à mourir en victime ?

D'une lettre du 15 *nov.* 1906 : « Ne croyez pas que je m'oppose à ce « qu'on me sauve, si c'est pour la plus grande gloire de Dieu : c'est au « contraire... l'objet de mes prières : Mon Dieu, décidez de ma vie « pour le mieux, c'est-à-dire faites ce qui doit tourner à votre plus « grande gloire et au plus grand bien de mon âme. Il se peut que ce « soit la guérison, comme le contraire aussi se peut : *Deus scit et amat*. « Pour moi, je ne désire pas plus l'un que l'autre. »

Du testament spirituel, 3 *janv.* 1907 : « ...Je remets mon âme à Dieu « en union avec Notre-Seigneur mourant, désirant mourir victime « comme Lui, avec Lui, en Lui. Ce devait être le caractère de ma vie « entière par vocation et par devoir, que ce soit du moins celui de mes « derniers instants.

« Sur le bord de la tombe, j'envoie un dernier souvenir à ceux qui « m'ont aimé... Je les prie de ne pas m'oublier devant Dieu lorsque le « temps aura détruit mon souvenir dans l'âme de beaucoup.

« Désireux de me détacher en Dieu de moi-même, pour que lui « règne totalement dans mon cœur, j'offre avec joie à ce divin Maître

II

Bossuet termine ses *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ* par ce vœu que nous ferons nôtre : « Dieu nous fasse la grâce d'entrer dans ces vérités et en être rempli à la mort. Amen. »

La réalisation de ce vœu dépend de nous en partie. Il faut entrer d'avance dans ces vérités, il faut nous appliquer pendant la vie à nous remplir de cet esprit, en un mot, il nous faut préparer à mourir en victimes avec Jésus sur sa croix.

Probablement plus d'une fois nous avons, dans nos prédications, fait remarquer aux fidèles l'insistance que met Jésus à nous recommander de nous tenir prêts à mourir. Sa tendresse alarmée

« les douleurs bienfaisantes de mon agonie et le sacrifice de ma vie, « en réparation du soin que j'ai mis trop souvent à éviter les souf- « frances et les mortifications. J'offre aussi ma vie pour l'Église, pour « la France, pour ma famille et mes amis. »

D'une lettre du 22 février 1907 : « Ceci est pour vous faire mes adieux. « Ils seront courts. Un seul mot les traduit : Merci !

« J'ai été administré hier. Je n'ai plus qu'à attendre maintenant la « grande visite du Bien-Aimé. Je mets toute ma confiance en sa miséri- « corde et en ses mérites. Déjà, je l'aperçois à travers les barreaux de « ma prison terrestre, et je lui demande que sa bouche divine par où « s'est échappé son dernier soupir, s'approche de ma bouche mourante. « Et alors qu'il me baise d'un baiser de sa bouche : *Osculetur me osculo « oris sui*. Et la mort sera pour moi le baiser de mon Dieu. C'est dans « cette pensée que je prendrai mon repos. *In ipso dormiam et requi- « escam*. »

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus : Elle fut belle et embaumée devant Dieu la mort de la pure et chère victime. Qu'il prie pour nous là-haut ! Qu'il continue aussi à faire du bien ici-bas par les *Souvenirs* qu'une main amie a recueillis, vraies reliques de l'âme d'un saint, vraie semence d'amour sacrifié !

redoute pour nous les surprises de la dernière heure : « Soyez prêts, nous dit-il sans cesse, *Estote parati* » (Luc, xii, 40 ; Marc. xiii, 37 ; Matth., xxiv, 32). Il ne dit pas : Vous tâcherez d'être prêts. Il ne dit pas : Quand vous vous sentirez touchés des premières atteintes de la vieillesse ou menacés d'une maladie grave, c'est le moment de penser à vous préparer. Il dit absolument : Soyez prêts, tenez-vous prêts d'avance et constamment, sans quoi vous serez surpris. Notre-Seigneur parlant ainsi visait avant tout l'état de grâce, la préparation de rigueur pour tous. Mais ne devons-nous pas présumer que ses intentions et sollicitudes s'étendaient aussi à la préparation d'une mort parfaite, pleinement unie à ses immolations sur la croix ?

N'est-il pas évident d'ailleurs que toute notre vie chrétienne et sacerdotale devrait n'être qu'une préparation au grand acte décisif de l'éternité, au grand sacrifice qui couronnera notre vocation de consacrés ?

Que de morts chrétiennes, que de morts sacerdotales manquées faute de préparation.

Sans doute, nous l'avons déjà proclamé, à la grande gloire de Jésus notre Sanctificateur et Sacrificateur, sans doute qui meurt en état de grâce meurt substantiellement bien, même s'il est surpris et inconscient ; le Sauveur mourant pour lui, l'a uni d'avance à son sacrifice infini. Mais un chrétien, un prêtre doivent viser à atteindre l'idéal de la mort sacrifiée, l'union parfaite avec Jésus en croix. Or, une telle mort ne s'improvise pas au dernier moment. Dans les œuvres de génie rien

de grand ne peut être absolument improvisé ; dans notre vie morale et dans l'œuvre de la grâce la loi est encore plus rigoureuse : pas d'héroïsme improvisé.

Non, un prêtre ne devrait pas pouvoir s'exposer au risque de manquer sa mort sacerdotale. Peut-être en vieillissant serons-nous effrayés de la stérilité de notre vie. Quel prêtre n'a pas à pleurer sur sa vie manquée du moins en partie ? Elle aurait dû être si belle et si féconde, cette vie, et nous l'avons faite si vulgaire et si pauvre ! L'acte suprême d'une mort sacrifiée peut racheter, réparer beaucoup. Ah ! du moins, ne nous exposons pas, faute de préparation, à manquer cet acte suprême, notre mort vraiment sacerdotale ! Les règles de certains Instituts religieux suggèrent, imposent cette prévision et préparation d'une mort immolée avec Jésus, comme si une telle mort était le dernier exercice régulier de notre vie religieuse. Les Constitutions de la Société de Marie disent par exemple : « *Socius in mortis articulo constitutus animo suo* « *revolvat se victimam esse Deo mancipatam ac* « *consecratam, sub auspiciis B. Mariæ Matris suæ* « *dulcissimæ, una cum Christo qui semetipsum Deo* « *Patri in cruce obtulit hostiam suavitatis. Quapropter hoc sentire studeat quod et in Christo Jesu...* « *nullamque... amittat partem pretii in hoc ultimo* « *sacrificio absconditi.* » Cette mort idéale est notre mort de règle !

H. Perreyre compare la mort du prêtre à sa dernière messe, qui demande une préparation toute particulière : « Les prêtres doivent regarder

« leur mort comme une des fonctions de leur sacer-
« doce. Elle est leur dernière messe... Ce corps mor-
« tel dont vous fûtes revêtu au jour de l'Incarna-
« tion, ne fut pour vous, ô Jésus, que la matière
« du sacrifice... C'est ce que ce corps doit être
« pour chacun de ceux qui partagent votre sacer-
« doce. Ils doivent s'en servir comme vous pour
« prêcher la vérité, pour édifier les hommes ;
« mais l'usage essentiel, sacerdotal qu'ils doivent
« en faire est de mourir. Ils doivent commencer
« cette mort dans la chasteté, la continuer dans
« la mortification et l'achever enfin dans la vraie
« mort, qui est leur oblation finale et leur dernier
« sacrifice. Ils doivent donc s'y prendre de loin
« pour mourir comme vous, Seigneur !... Ils doivent
« s'y préparer comme ils se préparent à célébrer
« la sainte messe, parce que c'est vraiment une
« messe que la mort du prêtre unie à votre mort...
« pour le salut des hommes[1]. »

Selon le mot de Perreyre, « prenons-nous y de loin » pour faire notre mort précieuse et embaumée devant Dieu comme une mort d'hostie.

La préparation éloignée est l'étude, la médi-

1. *Méditations sur les saints Ordres*, p. 70. Ne voyons-nous pas cette doctrine admirablement réalisée dans le fait de ce prêtre d'Angers qui, condamné par le tribunal révolutionnaire, arrive au pied de l'échafaud, fait un grand signe de croix, s'écrie : *Introibo ad Altare Dei*, puis gravit les degrés qui le mènent à l'autel du sacrifice ; et aussi dans le fait de saint Polycarpe d'Antioche, qui, dans la belle prière qui précéda son martyre, semble s'être servi d'une de ces formules d'offrande et de louange que l'Évêque employait pour l'oblation du sacrifice eucharistique. Cf. SAUVÉ, *Un admirable martyr sous la Terreur, A Pinot*. — Cf. VIGOUREL, *Le Canon romain*, pp. 124, 125.

tation de cette sublime théologie de la mort de Jésus, et aussi la dévotion à son agonie et à son sacrifice, : là nous puiserons d'avance la grâce de communier à ses dispositions saintes.

Chacune de nos Retraites du Mois nous fournit l'occasion d'une préparation plus immédiate. Dans notre méditation sur les fins dernières voyons d'abord le juste Juge et les comptes à rendre, mais voyons aussi la croix où Jésus veut être notre Sauveur avant d'être notre Juge, notre Sauveur en nous y offrant une place à ses côtés. Prévoyons ensuite les formules liturgiques de notre oblation dernière quand nous recevrons le saint Viatique. D'avance formulons notre abandon total aux desseins, à la religion de Jésus-Prêtre ; formulons notre acte d'union expiatrice et aimante aux immolations de Jésus-Victime. Prévoyons aussi et formulons d'avance nos désirs de pureté plus exquise et de consécration plus profonde pour le moment de l'Extrême-Onction. Que de grâces, que de consécrations vous avez répandues sur mon âme, ô Jésus, en vue de mon entrée au ciel ! L'onction de mon Baptême qui m'a fait chrétien, l'onction de ma Confirmation qui m'a « christianisé » ou consacré plus à fond, l'onction de mon Sacerdoce qui m'a fait un autre Christ, et maintenant l'Extrême-Onction, votre dernier contact sanctificateur, ô Jésus, mon sacre pour l'éternité !

Et pourquoi, chaque soir, quand, avant notre sommeil, nous redisons, selon une pieuse habitude sacerdotale, la prière liturgique de la fin du jour : « *In manus tuas, Domine, commendo spiritum*

« *meum* », pourquoi ne pas penser, très intentionnellement, et pour nous y unir, à la dernière parole de Jésus en croix, celle par laquelle il s'est formellement sacrifié ? Survenant durant notre sommeil la mort nous trouverait alors sur la croix, en communion intime avec le dernier soupir de Jésus, Prêtre et Victime.

Pourquoi aussi ne pas faire entrer notre communion quotidienne dans cette préparation au moins de temps à autre ? Nous disons aux fidèles : « *Confessez-vous chaque fois comme pour mourir*, afin d'être toujours prèts. » Nous devrions leur apprendre aussi à *communier comme pour mourir*, afin qu'ils soient préparés à s'offrir en hostie avec Jésus au dernier moment. Pensons-y pour nous-mêmes également. « Communions chaque fois comme un mourant », dit Bossuet. Quand nous disons : « *Corpus Domini Nostri Jesu Christi custo-* « *diat animam meam in vitam æternam* », pensons, parfois du moins, à la communion dernière, qui nous gardera effectivement pour la vie éternelle du ciel parce qu'elle nous incorporera plus pleinement au Sacrifice de la Croix .

Ainsi nous vivrons dans une disposition habituelle d'immolation que nous pourrons formuler et entretenir dans cette belle prière empruntée aux *Méditations sur l'Evangile* de Bossuet (Cène, 1e p. 51e j.) :

« O Seigneur, on m'a annoncé ma mort ; mais « qu'on m'annonce la vôtre et je ne craindrai plus « rien... Ah ! doux souvenir que celui de votre

« mort qui a effacé mes péchés, qui m'a assuré « votre royaume. Mon Sauveur, je m'unis à votre « agonie ; je dis avec vous mon *In manus tuas*, « *Domine, commendo spiritum meum*... Seigneur « Jésus, recevez mon esprit... Quoi ! vous le venez « quérir vous-même pour le présenter à notre « Père ! C'en est fait ! Tout est consommé. Je veux « mourir avec vous en disant cette parole : Tout « est consommé ! Je n'ai plus rien sur la terre « et votre royaume va être mon partage. Tout est « consommé : je vois votre royaume céleste, ce « Sanctuaire éternel, s'ouvrir pour me recevoir... « en votre nom, ô Jésus.! »

Laudetur Jesus Christus
Summus et Æternus Sacerdos !

O Maria, mater Sacerdotii mei,
Tuus sum ego,
Salvum me fac in æternum !

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 1er MAI
MCMXXIII PAR L'IMPRIMERIE
DE L'EST, A BESANÇON, POUR
GABRIEL BEAUCHESNE, A PARIS